HENRI BOUCHER

Souvenirs d'un Parisien

pendant la Seconde République

(1830-1852)

Librairie académique PERRIN et Cie.

*

. autobiographie de l'auteur
pp. 9-59

. Index "in fine"

. Ces Souvenirs de Paris, sont aussi
les souvenirs des lectures de Bouch

Souvenirs d'un Parisien

pendant la Seconde République

1847-1852

(Voir en outre les chroniques
Parisiennes de Villemot et de Mme
de Girardin complétant ces Souvenir

a/s Discours de Hugo sur la tombe de Balza
pp. 266-258

- Rachel pp 151-154

HENRI BOUCHER

Souvenirs d'un Parisien

pendant la Seconde République

(1830-1852)

(en fait : 1847)

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1908



A ses Amis.

M. P. B.

Souvenirs d'un Parisien

pendant la seconde République

PRÉFACE

Il y a une dizaine d'années, nous avions un soir prolongé sans y prendre garde une de ces visites presque quotidiennes que nous faisions à notre oncle Henri Boucher à chacun de nos séjours à Paris. La nuit tombait et nous restions sous le charme de cette heure d'intimité douce et mélancolique où, presque sans parler, on sent vivre et penser ceux dont les sentiments vous sont connus. Au delà des deux fenêtres qui nous faisaient face s'allumaient, à travers les arbres de l'Esplanade des Invalides, les cordons de lumières qui sont les étoiles de la nuit parisienne, tandis qu'à toute distance passaient les vagues

feux follets d'invisibles équipages. Et cet écho de la vie active qui, sur cette vaste place, nous arrivait lointain et assourdi, symbolisait bien ce qu'avait été le mouvement contemporain pour le philosophe délicat qui se reposait silencieux à nos côtés. Lui songeait à la séparation que ce crépuscule d'automne faisait pressentir si prochaine et aux adieux toujours assombris de cette crainte qu'ils ne fussent définitifs. Ce soir-là, ces réflexions l'amenèrent à nous dire : « Promettez-moi, mes petits, que lorsque je n'y serai plus, vous ferez pour mes papiers ce que je n'ai pu faire de mon vivant ». Et nous avons promis.

Sans nous faire une idée bien exacte de ce qu'étaient ces papiers qui préoccupaient notre oncle, nous avions parfois, au hasard des conversations, pris connaissance de quelques-unes des pages écrites par lui à travers la vie, sur les événements marquants ou les physionomies intéressantes. Nous avions donc pu préjuger de la valeur de l'ensemble, et notre promesse n'était pas uniquement arrachée par le désir d'écarter d'un malade aimé tout sujet de préoccupation.

De plus, nous croyons que tout écrit empruntant la forme de souvenirs présente un intérêt indiscutable et que la faveur du public, acquise à tous les Mémoires, doit s'étendre même à ceux qui ne se présentent pas avec une illustre signature. Certes, il est curieux d'avoir, sur les événe-

ments importants, l'opinion des hommes connus, de ceux qui ont en quelque sorte contribué à faire l'Histoire ; mais ce même intérêt ne peut-il s'attacher à l'œuvre d'un témoin obscur et ignoré, si le lecteur découvre chez cet inconnu un grand cœur et une belle intelligence ?

Henri Boucher a eu au plus haut degré ces deux qualités précieuses et une seule chose, la santé, lui a manqué pour donner de son vivant au grand public l'idée du mérite exceptionnel que se sont plu à lui reconnaître tous ceux qui l'ont approché.

Il était le quatrième fils d'un officier de la Grande Armée, colonel de la Garde et baron de l'Empire, mort du reste peu de temps après sa naissance.

Sauf les huit ans passés au Collège royal militaire de La Flèche et, plus tard, quelques courts séjours aux environs de Paris, à Gaillon, à Évreux et au bord de la mer, sa vie a eu pour cadre un quartier fort restreint de la rive gauche, celui des Invalides. Pour ceux qui l'ont connu, son souvenir est inséparable de celui d'une petite maison de la rue de Grenelle, presque provinciale avec sa cour aux pavés moussus et son grand jardin inculte, qu'il a habitée depuis 1867 jusqu'au moment où, en 1895, la vieille demeure pittoresque a été démolie pour faire place à une classique maison de rapport. Il la quitta pour un rez-de-

chaussée de la rue de l'Université dont les fenêtres s'ouvraient sur l'Esplanade des Invalides ; et, lorsque les travaux de l'Exposition l'obligèrent à chercher un autre abri, il se fixa boulevard Latour-Maubourg et vint mourir le 13 Février 1901 juste en face du dôme étincelant qui avait été comme le pôle d'attraction de toute sa vie.

Dès sa sortie du collège, entraîné par sa nature ardente et enthousiaste, il avait rêvé de se rendre utile et d'acquérir la gloire littéraire. La maladie l'atteignit, provoquée par une excessive activité intellectuelle et surtout par le retentissement douloureux qu'avaient sur lui les souffrances de ceux qui lui étaient chers. La mort en Crimée du lieutenant Henri Vuillemot, qui était en quelque sorte son disciple littéraire, porta au paroxysme cet état nerveux ; à partir de 1867, il se trouva dans la nécessité de cesser toute vie active et resta confiné de plus en plus étroitement dans ce qu'il appelait en souriant sa prison.

Pendant cette longue captivité, les affections ne lui manquèrent pas. Il avait d'abord vécu presque constamment avec sa mère, pour laquelle il avait un culte touchant. Sa nièce Blanche, fille de Camille, son troisième frère, venue d'Algérie pour demeurer avec son oncle et sa grand'mère et morte à vingt ans, avait éclairé de la gaieté de son enfance les premières années sombres et douloureuses. Enfin après ces deux disparitions

et alors que le besoin d'une sollicitude constante se faisait plus vivement sentir pour Henri Boucher vieillissant et de plus en plus malade, une autre de ses nièces, Claire, fille d'Émile, son second frère, vint en 1879 se fixer auprès de lui et lui prodigua jusqu'à la fin un dévouement tout filial.

Des affections presque aussi étroites ne cessèrent de l'entourer : camarades de La Flèche, de l'École d'Administration, où il avait été admis à sa sortie du collège, collègues du Ministère de la Guerre où il était entré après un court passage à l'Instruction Publique, amis de toute provenance. Tous revenaient sans cesse, lui amenant leurs femmes, leurs enfants et petits-enfants, jeunes et vieux trouvant auprès de ce lit de malade leur lieu de réunion préféré, l'endroit où ils savaient rencontrer toujours bon accueil, conseil éclairé et affectueuse sympathie.

Grâce à ce milieu d'un niveau moral et intellectuel si remarquable, Henri Boucher a conservé jusqu'à la fin toute la vitalité de son esprit. Renonçant à écrire pour les autres, il avait amassé pour lui-même une multitude d'observations, de notes philosophiques ou littéraires embrassant une infinie variété de sujets et qu'il répartissait en dix portefeuilles ou volumes avec préface générale sur le besoin d'écrire et ses obstacles :

I. *Autobiographie.* — Journal et Correspondance, Souvenirs d'Enfance.

II. *Morale et Philosophie.* — Pensées ou Maximes ; Essais de réconfort ; Ordonnance et conseils pour un cas de névrose ; Des relations, des croyances religieuses.

III. *Psychologie expérimentale.* — Sur la Mémoire, l'Imagination, le Rêve, le Rire, les Larmes, le Saisissement, les Analogies.

IV. *Du visage des écrivains, et en général des indices de leur caractère et de leur génie.* — Degré de confiance que leurs œuvres doivent inspirer. Mes rencontres d'écrivains.

V. *Politique.* — De la connaissance des hommes publics ; Études politiques ; Portraits.

VI. *Biographie.* — Henri Vuillemot, sa vie, son journal, ses lettres.

VII. *Critique générale.* — Du Style, des Mots, des Images, de la musique des Vers, des Assonances ; Expertises ; Critique d'Art, de la Compétence du Public.

VIII. *Critique.* — Jugements sur une trentaine d'Écrivains ; Souvenirs d'Entretiens, de Cours publics.

IX. *Études sur Victor Hugo* : vicissitudes d'un enthousiasme.

X. *Les Champs-Élysées ou la Société française en 1769.*

Papiers non classés : Ébauches. Recueil d'o-

pinions ou les Écrivains jugés par leurs pairs. Tableaux biographiques et synoptiques. Deux siècles de synchronismes littéraires. Trouvailles mnémoniques.

Ce sont ces matériaux de dix volumes qui sont tombés entre nos mains et nous avons été quelque peu embarrassés quant à la manière de les utiliser. Faire les ouvrages, c'était nous substituer presque complètement à l'auteur et ne rien laisser subsister de la forme si personnelle qu'il avait su donner à ces feuillets épars.

Nous avons réuni, sous le titre d'Autobiographie, des morceaux racontant la vie de notre Oncle jusqu'à sa sortie de La Flèche. Pour le reste, une seule ressource nous était laissée : suivre l'ordre chronologique et présenter les fragments à la date où ils ont été écrits. Il en résulte un peu de décousu, mais aussi une variété plus grande, la facilité pour le lecteur de choisir le passage qui répond le mieux à ses préoccupations d'un moment, la possibilité de laisser et de reprendre le livre au hasard des loisirs de la vie agitée qui est celle de presque tous nos contemporains.

Puissent ces Souvenirs d'un inconnu, ces pensées d'un esprit d'élite, trouver auprès du public l'accueil qu'ils méritent ! Puisse le lecteur éprouver à feuilleter ces pages un peu du plaisir que nous avons eu à dégager de ces notes infor-

mes, parfois presque illisibles, quelque chose de l'âme de celui que nous avons aimé et que nous voudrions mettre à sa véritable place !

Baron PAUL BOUCHER et MAURICE BLAIN.

La Bourboule, 6 septembre 1906.

AUTOBIOGRAPHIE

Mon goût pour les synchronismes m'a conduit à rechercher ce qui se passait le jour de ma naissance. Après tout, ce qu'on pensait dans le monde à l'heure où nous sommes nés est aussi curieux à savoir que la situation des astres, dont on croyait autrefois devoir tant se préoccuper.

Ce n'était pas un jour ordinaire que le 18 mars 1830. L'intérêt historique n'y manque pas.

Il y avait grande émotion à Londres. On y discutait à la Chambre des Lords sur la détresse des classes inférieures.

Il y avait aussi grande émotion à Paris.

A dix heures, le prince de Polignac, président du conseil, était venu chez le roi et l'avait accompagné à la messe. La Dauphine était allée à Villeneuve-l'Étang ; le duc de Bordeaux, dans le parc de Bagatelle. Enfin le maréchal Oudinot

faisait manœuvrer la garde montante dans la cour des Tuileries.

A onze heures et demie, après la messe, Charles X reçoit, salle du trône, la grande députation de la Chambre, présentée par le marquis de Dreux-Brézé, grand-maître des cérémonies, et Royer-Collard lit la fameuse adresse qui faisait présager la révolution de Juillet.

Le soir, le roi travaille avec le ministre de l'Intérieur, monsieur de Montbel.

Le même jour, Guernon-Ranville, ministre des Affaires ecclésiastiques et de l'Instruction publique, écrit au *Constitutionnel* pour rappeler son discours : « Nous marcherons invariablement dans les voies constitutionnelles ».

Gouvion-Saint-Cyr est mort la veille aux îles d'Hyères : apoplexie. Lamartine, qu'un douloureux événement avait appelé à Dijon, vient d'arriver à Paris. Sa réception à l'Académie aura lieu dans peu. La mort de Lévis et Lally-Tollendal ouvre deux vacances ; candidats : Ségur, Pongerville, Ancelot, Cousin. Le comte de Villèle, parti le 17, est sur la route de Toulouse à Paris.

On jouait le 18 :

A la Comédie française : *Hernani ou l'honneur castillan*. — A l'Odéon : les *Comédiens* et *Une fête de Néron*. — Au théâtre de Madame : *Nouveau Pourceaugnac*, *Seconde Année*, *l'Amant prêté*, *le Vieux mari*. — A la Gaieté : *Oh qu'nenni!* — A la Porte Saint-Martin : *N-i-ni*. — Aux Va-

riétés : *l'Ours et le Pacha.* — Au Diorama, *le Déluge* peint par M. Daguerre.

Le *Moniteur* du 19 annonce que le général Teran est ministre de la Guerre à Mexico à la suite de la révolution de Jalapa ; que Mme Courier est mise en liberté.

Il annonce aussi une seconde imitation burlesque d'*Hernani* à la Gaieté sous le titre : *Oh ! qu'nenni !* La première s'appelait *N-i-ni.* Cette parodie suit l'original scène par scène. Voici deux couplets bissés du vaudeville final :

« Plus d'un grand homme au berceau
Dit qu'il a tué Rousseau,
Que Voltaire est éclopé,
Que Racine est enfoncé.
Oh ! qu'nenni !

Si quelqu'un disait ici
Qu'l'auteur qui fit Hernani
Est un homme sans talent,
On répondrait à l'instant :
Oh ! qu'nenni ! »

La troisième parodie fut *Harnali ou la contrainte par cor* au Vaudeville — Arago, directeur. — Larancune veut épouser sa nièce Quasifol. Harnali, il n'assomme jamais, mais il est assommant. — Arnal et Mlle Brohan.

———— Ma bonne ou ma mauvaise fortune m'a fait naître l'enfant d'un ex-colonel de l'Em-

pire réduit à la demi-solde et retiré à Neuilly, sur la vieille route, à quelques pas de Courbevoie, son lieu de naissance. C'était peu de mois avant la révolution de Juillet, et le jour même où l'adresse des 221 fut solennellement remise à Charles X.

Cet événement était pour mon père d'un heureux augure. La chute des Bourbons s'en suivit en effet comme une conséquence presque inévitable, et il fut chargé par le général Fabvier de procéder à Courbevoie au licenciement de la garde royale.

C'est de cette même caserne de Courbevoie que son père était parti, le 10 Août 1792, pour aller se faire massacrer dans l'escalier des Tuileries. Mon père lui-même qui, à peine âgé de vingt ans, portait déjà comme garde-suisse la cocarde blanche, ne fut sauvé que par miracle de la main des révolutionnaires. Ils lui avaient mis la tête sur une borne pour la lui couper, lorsqu'un restaurateur de l'avenue de Neuilly, nommé Sabbat, était parvenu à les en détourner.

Mon père rappela sans doute ces souvenirs aux Suisses mutinés. Toujours est-il qu'il s'acquitta avec tant de bonheur et de prudence de la délicate mission qu'il avait assumée, qu'il ne tarda pas à être rendu au commandement d'un régiment. Il tint garnison dans plusieurs villes du Nord; mais, déjà atteint d'une maladie incurable, il revint mourir rue de Vaugirard, dans un pied-à-terre où ma mère était restée avec ses enfants.

J'avais dix-huit mois. Je n'ai, bien entendu,

gardé aucun souvenir de cette époque et de ce grand malheur.

———— Ma mémoire ne s'éveille que dans le quartier du jardin des Plantes, rue Saint-Victor, où ma mère alla s'établir aussitôt après son veuvage.

De cette vaste maison, je ne me rappellerais peut-être que la haute porte cochère si, un soir que je rentrais de promenade avec mes frères, l'un d'eux ne s'était avisé de me montrer la lune reflétée dans un seau d'eau. C'est là ma première impression ineffaçable. Elle suffit à me rappeler toute la disposition des lieux environnants, du vestibule, de l'escalier à gauche, le coin de la cour où était placé le seau, l'écurie qui se trouvait à droite.

Quant au haut de l'escalier, la porte de notre logement à gauche et la salle à manger en entrant, ont aussi été sauvées de l'oubli par suite d'une chute que je fis sur le palier en échappant à une poursuite qui m'avait été faite autour de la grande table. Je me fendis la joue sur un pot de fleurs ; et j'en garde encore la cicatrice.

A ces deux souvenirs, se joint celui d'un calme et silencieux cabinet où je montai un jour visiter notre voisin l'architecte. Je le vois encore, assis à sa table au milieu de ses livres, la fenêtre à sa droite, et m'accueillant avec un sourire. Je

me suis toujours figuré que j'avais pris là le respect de l'homme d'études.

——————— J'étais bien petit, je ne savais pas encore lire, lorsqu'on me fit présent d'une collection de gravures représentant les plus belles cathédrales de France. On n'eut besoin de me les nommer que deux ou trois fois pour que je fusse capable de les désigner. Dieu sait le plaisir que ma mère prenait à me faire dire devant les gens en visite : Voici la cathédrale de Bourges. Voici la cathédrale de Reims. Voici la cathédrale de Beauvais. Chacun s'extasiait devant une pareille mémoire. « C'est prodigieux, s'écriait-on, cet enfant ne distingue pas les lettres, et il discerne ainsi l'aspect de chaque église ! Cela indique de grandes dispositions pour les arts, disait un architecte ; et peut-être, ajoutaient certaines dévotes, pour la vocation religieuse. »

Or, il y a peu d'individus aussi mal disposés que moi, non seulement pour retenir, mais même pour remarquer les différences qui existent entre les façades gothiques. A quarante ans, je ne suis pas mieux doué à cet égard qu'à quatre. Mais ce que je me gardais bien de dire, c'est que, devant chaque cathédrale, je reconnaissais quelque personnage que le caprice du graveur avait placé là, tantôt une belle dame et son petit chien, tantôt un groupe d'enfants, tantôt une chaise à porteurs.

Forte de cet exemple et de bien d'autres qui ne signifiaient pas davantage, ma mère pensait que je pouvais tout apprendre. Voyant que je me rappelais nettement ce qui m'était arrivé depuis l'enfance, que je racontais d'une façon exacte ce que j'avais entendu dire et ce que j'avais lu, que je récitais même des fables avec facilité, elle ne croyait pas se tromper en assurant à mes professeurs d'une manière générale que j'avais beaucoup de mémoire. Mais le premier maître un peu attentif que j'ai eu, à l'âge de neuf ans, M. Potdevin, de Saint-Germain-en-Laye, remarqua vite que j'avais plus d'attention et de réflexion que de mémoire.

La mémoire, si on la prend dans son sens simple, c'est la mémoire qui n'a besoin d'aucune aide, la mémoire irréfléchie, brute, naturelle, celle qui retient les mots dénués de sens, ceux qui ne peignent pas, qui ne sonnent pas, les mots techniques ou étrangers, les noms propres ; c'est celle encore qui retient les numéros, les nombres, les mesures, les dates. Or, je n'avais précisément aucune de ces mémoires qui mènent à l'École polytechnique ou à l'Académie des Inscriptions. La moindre tournure latine me déroutait. Quant aux mots, ils glissaient à plaisir sur ce que Hetzel appelle « l'ardoise de sa mémoire ». Malgré mille efforts, ni le grec, ni l'allemand, comme mots, comme grammaire, comme syntaxe, n'ont pu davantage s'y graver. Tout ce qui

ne tombait pas sous la sensation vive ou le raisonnement m'échappait, et comme le raisonnement avait lui-même plus d'un compartiment fermé, je ne réussissais à saisir ni le lien des langues, ni les arguments arithmétiques ou algébriques un peu compliqués.

La mécanique n'était pas davantage mon fait. Le don d'observer comment une chose est agencée ou construite me manquait. L'idée même ne m'en venait pas, comme elle vient à ceux qui veulent imiter.

Je n'avais pas non plus la mémoire qui mène à l'Académie des Beaux-Arts. Nulle observation des voies et moyens, des distances, des proportions : nulle distinction vraiment fine des nuances, de la couleur, de la ligne. Impossibilité d'évoquer et de dessiner, fût-ce par à peu près, les monuments les plus admirés, tels que l'Arc de Triomphe, ou les plus chers objets de souvenir. Les objets d'art ne me frappaient que par l'ensemble et par les qualités les moins analysables, celles qui causent l'émotion admirative.

Au collège, tout espoir de grades et de distinctions me fut donc retiré, dès que j'entrai dans les classes de mathématiques et de dessin, vers quatorze ans. Dans celles dites d'humanités, je dissimulai plus aisément jusqu'au terme des études. Je me relevais d'ailleurs par tout ce qui touchait à la pensée, à la langue littéraire ; par la narration, l'analyse, le raisonnement, le sentiment, le goût de l'harmonie, la diction. L'Aca-

démie française, celle des Sciences morales et politiques, voilà les seules sections de l'Institut dont je pouvais espérer de comprendre les travaux, sauf la dialectique métaphysique, en tant qu'analogue à la logique mathématique.

L'histoire dite philosophique à la Guizot me fatiguait beaucoup par ses considérations mal commodes à vérifier.

En somme, pour que je retinsse quelque chose, il fallait que mes facultés ou émotions naturelles fussent intéressées et mises en jeu. Encore cela ne suffisait pas toujours. Ce serait une erreur de croire qu'on retienne tout ce qui étonne, plaît ou amuse; tout ce qui excite l'intérêt, la curiosité; tout ce qui satisfait l'intelligence ou le cœur. La mémoire n'est pas en raison du désir. Souvent il y a des conditions imposées, telles que la nécessité de réapprendre deux et trois fois, d'isoler l'impression, de l'encadrer.

——— Je ne me souviens d'avoir été conduit qu'une fois au tombeau de mon père, au cimetière Montparnasse. C'était en 1834, j'avais quatre ans, je commençais à lire.

Il faut croire que je fus intéressé par l'étroitesse du sentier si bien en rapport avec mon âge et qui se prolongeait, inondé de soleil, entre les grilles et les jardinets, car chacun de ses cailloux brille encore dans mon souvenir. Et puis le

silence de ce vaste enclos où l'on entrait sans demander permission à personne, les recommandations qu'on n'avait pas manqué de me faire, devaient me tenir en état de sérieuse attention.

Nous nous arrêtâmes enfin ; et, sur la gauche, je vis une pierre étendue déjà brunie. Un vigoureux saule pleureur, placé à côté, agitait sur elle une ombre légère. Sur cette pierre, on ne lisait que deux initiales, deux B. On m'expliqua que cela signifiait baron Boucher, et que mon père reposait là.

Le visage de mon père ne m'était connu que par un masque de plâtre moulé dans l'immobilité placide de la mort. Je me faisais de lui l'idée qu'on a d'ordinaire d'un aïeul disparu depuis longtemps. Je n'éprouvais donc à regarder cette pierre aucune autre émotion que celle d'un grand respect.

Je ne me rappelle pas si j'étais seul avec ma mère ; mais il me semble bien qu'elle était accompagnée par Eulalie Gérard, qui m'avait élevé jusque-là, et qui, avant de se séparer de nous, avait sans doute voulu revoir le tombeau de son oncle.

———— J'étais de ces enfants que les visites troublent, qui se montrent inquiets des nouveaux visages. Je disais à la digne nièce de ma

mère qui m'a élevé : Viens-nous-en, viens-nous-en dans ma chambre !

Ma mère, qui me semblait sévère, attribuait aux inquiétudes d'Eulalie cette frayeur nerveuse. Il était impossible d'être plus timide que ma cousine — elle me voyait toujours en morceaux — et plus imprudemment docile aux exigences d'un enfant.

Le jour où je passai sous la direction maternelle m'est resté. C'était rue de Babylone. Les émotions de la rue de Choiseul, de la rue de la Tour-d'Auvergne, du départ de Falaise, de la rue d'Assas, n'étaient pas faites pour me rendre moins impressionnable, moins accroché au mât dans la tempête. Les deux séjours à Saint-Germain et entre les deux à Batignolles, me relevèrent cependant.

———— Je voudrais démêler ici comment le goût des lettres se développe chez un enfant.

C'est à Saint-Germain-en-Laye, c'est pendant ma dixième année, que je l'ai distinctement senti s'éveiller ou se réveiller en moi. A cinq et six ans, rue du Bac et rue de Choiseul, premiers germes. A Falaise, j'avais goûté toutes sortes d'impressions de campagne, mais le goût de la lecture était resté suspendu. Aux Batignolles, j'avais joui d'un riant jardin, d'un milieu aisé, affectueux, encourageant mais bourgeois. A Saint-Germain,

je rencontrais un entourage plus distingué, plus grave, et une maison faite pour me laisser de profonds souvenirs, une bibliothèque vaste et recueillie, une pension dirigée par des maîtres ingénieux, stimulants, une forêt pleine de mystères et de surprises, enfin de premières épreuves dans le sein même de la famille avec la perspective d'un prochain exil dans un collège lointain.

Que de fois je suis revenu en imagination dans cette vieille rue des Écuyers en forme de fer à cheval carré, sorte de cul-de-sac où personne ne passait jamais et qu'ennoblissait le nom de l'hôtel de Duras. Je revois encore, au milieu de sa partie la plus reculée, la façade délabrée de la maison du docteur Marcus avec, au rez-de-chaussée, son cabinet redouté de chirurgien, et, au-dessus, la fenêtre en guillotine d'où un gros perroquet répondait aux cris de ceux dont on arrachait les dents ; la cour un peu sombre ; l'écurie à droite flanquée de deux hauts mûriers, un blanc et un noir, celui-ci jonchant les pavés de ses fruits sanglants qui tachaient le dos du chien du logis ; en face, au premier étage, les cinq ou six fenêtres occupées par mes parents et le rez-de-chaussée habité par le docteur, sa femme et sa fille unique.

L'aspect du docteur Marcus répondait tout à fait à la sévérité de son nom. Il avait un profil vraiment romain, un regard pénétrant, une démarche imposante, et quand il montait à cheval, pour aller se joindre à quelque chasse

du duc d'Orléans, il avait la prestance et l'air de dignité d'un maréchal de France. Un ruban de soie noire qui traversait obliquement son beau front et cachait son œil gauche qu'un accident lui avait fait perdre, achevait de donner un aspect tout militaire à son visage ferme, coloré, un peu dur. Sa voix pleine d'autorité, légèrement nasale, était lente et habituellement railleuse ; mais quand il était en bonne compagnie, il savait en adoucir les inflexions impérieuses jusqu'à la rendre gracieuse et caressante.

Il était facile de comprendre comment il s'était fait goûter des princes. Je me souviens de l'agrément et de la distinction avec lesquels, quand nous étions autour de la table à thé, il aimait à raconter ses souvenirs de la guerre d'Espagne ; et l'art avec lequel, sans avoir l'air d'en grossir l'importance, il nous faisait attendre le dénouement des situations les plus dramatiques.

Toute une légende grossissait pour moi son prestige de chirurgien. On disait que les demoiselles des Loges fuyaient jusque dans les caves quand il apparaissait dans la grande avenue pour faire sa visite de dentiste; on racontait qu'il avait recousu les entrailles d'un voiturier... Tout cela me rendait peu jaloux de me rencontrer sur son chemin. Cependant il était bienveillant envers moi; il s'était montré homme de goût en me donnant un livre où, parmi les enfances des grands hommes, se trouvait racontée celle de Dupuytren. Je pense que c'est ce qui

avait décidé de son choix, car il le rappelait à quelques égards.

Il aimait beaucoup l'élégance, les beaux ameublements; il avait été fort dépensier, disait-on; il ne s'était confiné dans cette petite maison que par force majeure. C'était par un reste de ses goûts de jeunesse qu'il s'était passé le luxe d'une petite faisanderie. Il avait on ne peut mieux élevé sa fille qui tenait de lui ses instincts aristocratiques. Elle était née les épaules un peu hautes, et il se vantait d'en avoir fait la svelte jeune fille que l'on admirait, en lui faisant porter des seaux d'eau dans son enfance.

Grande, brune, à la physionomie rieuse, piquante et fière, au parler vif et décidé, mademoiselle Jenny, quand j'avais bien retenu un des rois de France, me menait à travers le salon dans le jardin pour m'y faire admirer une sorte de palais des Tuileries en fil de fer avec dômes en filets, qui tenait toute la largeur. Là s'entrebattaient d'admirables faisans dorés, toujours pleins de jalousie et de courroux. Deux autres kiosques isolés enfermaient les faisans argentés. On ne pénétrait chez ces énormes oiseaux qu'en se garant, avec un balai, des coups de bec. Cette faisanderie royale, précédée de gazons et de fleurs, se détachait sur un massif de grands arbres qui était pour moi un diminutif de la forêt. Il y avait dans ce massif un baguenaudier d'Orient, arbre merveilleux dont les gousses gonflées d'air éclataient bruyamment sous nos doigts.

——————— C'est sur le jardin que donnait la fenêtre de la bibliothèque qui servait en même temps à mon beau-père d'atelier d'agrément ; aussi l'entrée m'en était-elle doublement défendue.

A gauche se trouvaient le tour, les beaux instruments, les fragments d'ébène et d'ivoire, les petits chefs-d'œuvre déjà presque achevés, coupes, salières, manches de poignard ciselés et fouillés avec une rare adresse; à droite, les rangées de volumes allemands et français dont une haute échelle roulante facilitait l'escalade; près des fenêtres, deux caisses énormes contenant les œuvres de Humboldt et du docteur Gall.

Gœthe, Schiller, Klopstock m'étaient tout naturellement interdits puisqu'ils étaient édités dans le texte original; les éditions françaises d'histoire ou de littérature classique ne m'arrêtaient qu'autant qu'elles étaient ornées de gravures dramatiques comme l'*Histoire de la Révolution* de Thiers ou le *Théâtre* de Delavigne ; et si je m'oubliais parfois au haut de l'escalier roulant, c'est que j'avais trouvé sur une table quelque roman loué de la veille que je lisais là plus à mon aise.

Je me souviens d'avoir ainsi dévoré le *Jean Cavalier* d'Eugène Süe, assis sur les dernières marches, et d'avoir été absorbé par les intrigues du chef camisard au point de n'avoir pas entendu la rentrée du maître de la maison. Ce jour-là fort heureusement il ne fit que traverser la pièce

sans lever les yeux et j'eus le temps de me dérober à la première mauvaise humeur.

Dans ces cas-là, c'était ma mère qui avait à soutenir le feu toujours très adouci des reproches; c'était elle en effet qui, se laissant gagner par mes prières, mettait dans ma main le bienheureux bouton de cuivre à l'aide duquel je pénétrais dans ce paradis de la pensée. Elle-même n'était quelquefois pas fâchée de m'y suivre, mais alors c'était pour m'ouvrir les caisses mystérieuses qui contenaient les volumes et les grands atlas du docteur Gall. Elle prenait un singulier plaisir à voir ces vastes in-folios entre mes petites mains; accoudée sur la table où elle les déposait, elle m'écoutait lire avec un intérêt qui doublait le mien et l'élevait jusqu'à l'enthousiasme.

Elle avait alors quarante-six ans, mais comme son visage distingué et spirituel la faisait paraître encore jeune! Avec quelle vivacité attendrie elle me regardait! Quelles espérances elle fondait, hélas! sur ce goût de l'étude qu'elle avait entrevu chez son père et qu'elle retrouvait pour la première fois dans son dernier-né! Combien il a fallu rabattre de ces châteaux en Espagne! Mais aussi quel livre était plus propre, entre tous les grands ouvrages de science, à se mettre, malgré sa profondeur et la majesté du sujet, au niveau d'une intelligence d'enfant, grâce à la vérité, à la clarté, à la sagacité amusante des observations et des récits qui y étaient répandus à profusion.

Comment n'eût-il pas aidé cette petite intelligence à faire briller le peu de remarques qu'elle avait faites soit en jouant avec des animaux soit en se querellant avec des camarades d'école ?

———— Mais je n'ai pas encore parlé de mon beau-père.

Parmi les hôtes de madame Bailly, celui qui était pris en plus sérieuse considération, était un ex-secrétaire du ministre des Villes libres d'Allemagne, personnage grand et robuste, ayant à peine passé la quarantaine, au visage frais, brun et coloré, au menton plein, à la bouche fine et ferme, portant le nez en l'air d'une façon assez moqueuse, et qu'une affection de la vue obligeait à porter constamment des lunettes bleues, en même temps qu'elle l'empêchait d'écrire autrement qu'en tremblant.

Il prenait volontiers la parole, surtout pour contredire; et c'était lui qui d'ordinaire fermait les discussions, en homme sûr de soi et sans faire attention au grommellement sourd des commères ou aux protestations marmottantes du vieil Anglais, M. Edwards, dont il connaissait d'ailleurs l'entêtement. Autant il avait de déférence et d'attentions pour ma mère, autant il semblait tenir en parfait dédain toute la partie féminine de la table d'hôte, composée surtout de vieilles rentières de commerce, escortées de leurs dames

de compagnie. Ces dernières qu'il appelait assez brutalement dans le particulier « des videuses de pots de chambre » excitaient au plus haut point sa verve germanique.

Je me souviens qu'un jour, après leur avoir accordé le droit de réplique, ne tenant plus devant le ridicule de leurs raisons, il serra les lèvres pour ne pas éclater de rire au moment précis où il venait d'y porter une gorgée de vin. La force de l'ironie l'emporta, le ressort partit malgré lui, et, comme de la bouche d'un joyeux triton, cinq ou six gerbes de rubis d'une finesse extrême vinrent pleuvoir sur les têtes des personnes assises en face de lui, sur moi entre autres, ce qui n'était rien ; mais, ô confusion ! ô désespoir ! quelques gouttelettes parurent s'égarer jusque sur la chevelure de la personne qu'il respectait le plus au monde, sur ma mère elle-même, dont le rire ne put parvenir à ramener le sien. Je n'ai pas besoin de dire qu'il donna toutes les marques de contrition imaginables ; il se crut même obligé de faire une visite d'excuses ce soir-là.

C'était en effet une grande mortification pour un homme qui, non seulement, avait un réel bon ton, mais qui se piquait d'avoir été initié aux convenances de la meilleure société française et qui gardait soigneusement dans une boîte de palissandre les invitations qu'il avait reçues pour assister avec son ambassadeur aux bals de la Cour.

Cela ne le guérit pourtant point, bien entendu, de sa pente naturelle à la raillerie et au despotisme d'opinion. Un jour que ma mère, étant indisposée, n'avait point paru à table, il me fit placer d'autorité à côté de lui, ce qui ne me plùt qu'à demi ; mais, ce qui me déplùt absolument et me mit en pleine révolte, il prétendit m'obliger à manger d'un bouilli détestable dont la mère Bailly elle-même n'osait faire l'éloge. La scène fut vive. A l'issue du repas, je courus en larmes réclamer vengeance auprès de ma chère malade que je vois encore dans son lit et la suppliai de ne jamais me donner un pareil despote pour beau-père. Elle me calma en souriant, surprise de ce que j'avais une telle prévision de projets qu'elle ne se rappelait pas m'avoir jamais laissé pénétrer mais que le rude empire que M. Heydt venait d'essayer de prendre sur moi suffisait à me confirmer.

Au fond, c'était un excellent homme. Ses apparences un peu dures tenaient beaucoup à son organe étranger et aussi à la maladroite habitude qu'il avait de soulever le bout de sa grosse canne lorsqu'il grondait comme s'il eût eu envie de la lever tout à fait, ce qui était loin de sa pensée. Les mouvements de cette canne n'étaient que le prolongement inoffensif de ses gestes, mais ils suffisaient à froisser l'amour-propre d'un enfant fier et délicatement élevé. Il était en réalité d'un caractère paisible et doux, beaucoup moins irritable qu'on n'eût pu l'attendre d'un

homme déjà atteint d'attaques d'apoplexie prêtes à se renouveler et dont la carrière se trouvait prématurément interrompue, alors que sa prévoyance lui avait à peine assuré quelque fortune.

Il savait plusieurs langues, en connaissait les littératures ; il avait été éditeur-libraire à Paris avant d'être attaché au ministre Rumpff. Ce dernier le tenait en grande estime.

Son intérieur soigneusement tenu, les meubles, les gravures dont il avait fait choix pour l'orner, l'importance de sa bibliothèque annonçaient un homme instruit et un homme de goût. C'est ce que confirmait sa conversation.

Il trompait ses heures d'oisiveté en tournant avec adresse une partie des jolis objets qui décoraient sa cheminée ou ses tablettes. Il voyait peu de monde et gardait dans sa solitude une philosophie réelle. Il lui échappait de dire : « Je n'ai pas à me plaindre ; j'ai été dix-huit ans parfaitement heureux ». Un buste de grandeur naturelle, celui d'une femme élégamment mise, à coiffure haute, qu'il tenait en lieu apparent, aurait peut-être servi à expliquer cette exclamation. Elle avait été, disait-il, la bénédiction d'une famille au milieu de laquelle il avait longtemps vécu.

Il espéra retrouver le bonheur en épousant ma mère. Il lui montra en effet une affection entière, un peu trop exclusive même en ce qui me concernait. Malheureusement il fut frappé presque

aussitôt, et ne dut guère aux soins dévoués de sa femme que la prolongation du plus douloureux état de paralysie. Tous deux étaient venus demeurer dans la maison du docteur Marcus, au fond de cette cour dont la mère Bailly occupait l'aile gauche.

——— Ce qui décida peut-être le plus de mon goût pour la poésie et surtout pour la diction, dès l'âge de dix ans, c'est un excellent exercice qui se pratiquait à la pension Cleiftie.

Au premier jeudi de chaque mois, tous les élèves étaient réunis dans la plus vaste classe et chacun d'eux, depuis le plus petit jusqu'au rhétoricien le plus barbu, était tenu de monter dans la chaire et d'y débiter une pièce de vers à sa taille. On commençait par *le Loup et l'Agneau*, *le Coq et la Perle*, et on s'élevait peu à peu, l'intérêt grandissant tout naturellement, jusqu'aux odes de Lamartine et de Victor Hugo et jusqu'aux colloques à deux personnages de Racine ou de Corneille.

J'attendais impatiemment ces séances trop rares à mon gré. J'accourais aussitôt après déjeuner pour en savourer les apprêts. J'ai encore dans l'oreille le bruit des grands verrous que M. Potdevin relevait et abattait pour permettre le reploiement de la cloison de séparation des deux classes principales. Quelle belle minute de

confusion ! Comme je me précipitais pour avoir une bonne place ! Et que c'était amusant, ces premières voix grêles et balbutiantes de sept et huit ans. Quelle hâte les pauvres petits avaient de redescendre ! Mais le crescendo s'accentuait vite.

Au milieu de mon groupe de dix à douze ans, je tenais assez bien mon rang. Ma fidélité de mémoire me donnait de l'assurance. J'étais cependant primé de beaucoup par un nommé Girardet qui, plus tard, comme professeur en Russie, devait mériter la confiance du fameux général Skobelef et devenir son initiateur aux beautés de notre littérature. Il avait un visage sérieux, franc et décidé, dont le calme contrastait avec la vivacité espiègle de celui de son frère, plus jeune d'un an, futur officier. Girardet aîné avait un débit judicieux, sans éclats mais harmonieux et animé. Il interprétait déjà très suffisamment l'ode sublime :

« Mil huit cent onze! O temps où des peuples sans nombre... »

C'est de sa bouche que j'appris pour la première fois à en goûter le haut lyrisme, à en accepter les audaces. Je me souviens que rien ne me heurtait dans ces strophes lancées à plein vol, rien... excepté pourtant la « goutte de lait au bout du sein restée » qui, à cet âge, me semblait une image quelque peu shocking. Est-ce pour cela que depuis, tout en faisant la part de l'attendrissement paternel, ce genre d'émotion

prêté à Napoléon m'a toujours laissé gêné et indécis, lorsqu'on en a discuté devant moi ?

Quoi qu'il en soit, la succession précipitée de tant de tableaux magnifiques élevait mon imagination à un tel niveau que, de tout ce qui se déclamait ensuite, je ne songeais à rien retenir malgré l'importance croissante des interprètes et l'attrait de la forme théâtrale.

J'écoutais cependant avec intérêt les apostrophes de Néron à Britannicus qui clôturaient et je n'ai oublié ni les noms des acteurs, deux bacheliers de la veille, ni leurs attitudes superbes. Renard, qui jouait Britannicus, était grêlé, blond et assez mince de taille. Dubut, brun, vigoureux, coloré, avait beau chercher à l'écraser de sa voix retentissante, il lui cinglait habilement les répliques. Dans cette chaire étroite, le duel devenait un corps à corps.

La séance qui précéda la distribution des prix de 1840 fut une occasion de sélection de la part de nos maîtres qui voulaient donner au public quelques échantillons des résultats obtenus grâce à cette ingénieuse méthode d'enseignement littéraire de chacun par tous. Comme je venais d'apprendre *le Coin du feu* de Delille, je fus prévenu que j'étais désigné pour faire patienter et sourire les braves négociants de Saint-Germain venus pour voir couronner leurs fils, et, avant que Girardet leur fît apparaître Napoléon à travers les nuées et dans le tourbillon des batailles, je devais tout bonnement leur montrer le digne

abbé, derrière un double paravent, tisonnant avec ses pincettes fidèles, regardant frissonner l'eau de sa cafetière et dégustant la fève de Moka dans l'émail du Japon.

Si modeste qu'il fût, ce rôle me parut tout de suite au-dessus de mes forces et surtout de mon courage. Mon inquiétude alla croissant jusqu'au grand jour. Quand il arriva et que je pénétrai sous cette longue et vaste tente aux festons de verdure, que j'entendis préluder les musiciens, que je nombrai ces rangées de fauteuils et de chaises qui se remplissaient peu à peu, toute espérance de tenir tête à un pareil auditoire s'enfuit de ma cervelle. J'aperçus heureusement sur l'estrade le professeur assis devant la table somptueuse où il achevait de ranger les prix. Je montai vers lui, lui confessai mon trouble et le suppliai de me rayer de la liste. Il me regarda ironiquement de ses yeux de braise aux épais sourcils et, après quelques objections de pure forme, me dit avec une facilité qui me charma : « Qu'à cela ne tienne après tout ! votre mère m'a déjà parlé de votre frayeur. Tranquillisez-vous, j'efface votre nom. Retournez à votre place ».

Plein de sécurité, je vis la cérémonie commencer et mes petits camarades défiler l'un après l'autre, plus ou moins troublés devant le terrible public. J'attendais que Girardet se levât quand, à ma stupéfaction profonde, j'entendis retentir mon nom accosté du titre de la pièce.

L'indignation me prit à la gorge. Je ne pouvais revenir d'un pareil manque de foi. Je m'estimai perdu. Quelqu'un qui devait être le traître lui-même me prit par le bras, je m'avançai, les yeux obscurcis, pâle comme si j'allais m'évanouir. J'aperçus pourtant au bas des marches ma mère qui était peut-être de connivence mais qui s'inquiétait et m'encourageait de son meilleur sourire. Près d'elle, Mlle Marcus et mon frère Camille.

D'une voix étranglée, je lançai sur un ton suraigu des plus comiques les trois premiers mots du vers :

« Suis-je seul, je me plais encore au coin du feu... »

puis, comme les intéressés l'avaient prévu, la mémoire me revint, j'entrai dans le ton et j'allai jusqu'au bout d'une assez bonne haleine. Malgré les applaudissements, je revins à mon banc mal remis d'une alarme si chaude et bien convaincu que mon grand frère, dont les rires et les agitations d'épaulettes ne m'avaient pas échappé, ne m'épargnerait pas ses railleries. Que de fois en effet à travers la vie, il s'est amusé à me rappeler mon air de pierrot enfariné et à imiter la voix de fausset dont, au sortir de mon anéantissement, j'avais proféré le fameux « Suis-je seul ! »

Mais le destin me réservait à l'heure même une forte compensation. Après déjeuner, ce même frère qui sortait du collège militaire où

j'allais le remplacer, voulant ouvrir nos vacances par une tuerie de moineaux dans la faisanderie du docteur Marcus, m'emmena à travers la ville pour acheter un long tube de verre et des pois secs. Nous entrons chez la marchande de graines, une jeune femme d'agréable visage. Elle allait nous servir et soufflait son sac, quand tout à coup elle s'arrêta et s'écria en me regardant : « N'est-ce pas vous, mon petit ami, qui avez si bien répété des vers ce matin à la distribution de M. Cleiftie » ? Je laissai mon frère se faire modeste pour moi, mais je goûtai avec délices les compliments qui ne me furent pas ménagés. Comme Balzac, quand la pâtissière de la rue Royale laissa tomber son assiette de gâteaux, je connus ce que c'était que la gloire ! Il me sembla que toute la ville devait partager la bonne opinion de cette aimable grainetière. J'étais vengé !

Le souvenir de ce petit incident m'a suivi et soutenu au collège, au moins dans les premières classes. Était-il complètement perdu quand, dix ans après, je me présentais rue de la Victoire chez Mlle Georges pour obtenir ses leçons ?

———— Jusqu'à l'entrée au collège, les hommes instruits qui ont mis en moi quelque chose de leur sérieux sont : M. Robert, architecte ; M. Bernier, directeur de maison de santé ;

M. Toursel, artiste; M. Dasnières, artiste et... aristocrate; M. Heydt, amateur de livres et d'art; M. Marcus, médecin.

Je ne parle pas des maîtres, MM. Guillemard, Edwards, Cleiftie et Potdevin. Les enfants ne les imitant pas, les maîtres n'influent que sur l'esprit de leurs élèves, très peu sur leur caractère et leurs mœurs.

Les hommes purement aimables, mais bourgeois, MM. Robin, Dufriche; les domestiques aimés, n'ont point exercé d'action sensible.

Les dames ou jeunes filles ont peu influé sur moi. J'en ai peu connu du reste, sauf, vers neuf ans, Mlles Désirée et surtout Jenny. Toutes les femmes étaient pour moi concentrées dans ma mère, influence considérable.

Mon frère Camille m'a donné de ses goûts.

——— A mon entrée au collège à dix ans, j'avais lu ou appris en fait de vers: de Lamartine, *Bonaparte;* de La Fontaine, des fables; de Florian, des fables et *Tobie*; de Casimir Delavigne, des *Messéniennes;* de Molière, quelques scènes; de Saint-Lambert, *la Chasse du cerf*; de Gresset, *Vert-Vert*; de Voltaire, *Mérope*, et des fragments de la *Henriade*; de Victor Hugo, *Napoléon II;* de Delille, *le Coin du feu*, répété en public.

Aux jeudis de M. Cleiftie, j'avais entendu dé-

clamer une dizaine de morceaux, notamment *le Grillon.*

J'avais entendu lire des fragments des *Enfants d'Édouard*, et vu jouer *Ruy-Blas* et *Mithridate.*

En fait de prose, je connaissais *Ivanhoë*, *Rob-Roy*, *Guy Mannering* et *Quentin Durward*, de Walter Scott; *Jean Cavalier* d'Eugène Süe; *Télémaque; les Enfances célèbres*, de Mme Foa; *les Mille et une Nuits*; *les Contes* de Perrault et diverses publications telles que le *Journal des Enfants*, *le Magasin Pittoresque*, *la Mosaïque*, *le Dictionnaire de Morale* et les Atlas du docteur Gall.

J'avais vu les musées et le Museum.

——— Je me souviens assez mal de mon arrivée à La Flèche, à l'âge de dix ans. J'entrevis à peine dans l'ombre la route suivie par la diligence qui nous déposa le soir, ma mère et moi, à l'hôtel de l'Étoile. On nous y donna une petite chambre prenant jour au fond d'une cour, et c'est de là que nous partîmes le lendemain matin pour faire nos courses.

La Flèche est rayée de trois lignes parallèles allant de l'est à l'ouest.

La ligne du sud, c'est le Loir, coulant à pleins bords, large, imposant, et passant sous un vieux pont. Au tiers de ce pont à peu près, est un châ-



LE PRYTANÉE MILITAIRE DE LA FLÈCHE

teau ruiné où Louis XIII fit en 1622 une promotion de maréchaux dont Bassompierre fit partie.

La ligne du milieu est la route de Paris à Angers, bordée de peupliers, qui arrive obliquement du nord pour changer brusquement de direction juste à son entrée à La Flèche, et constitue alors la grande rue de la ville. Dans sa première partie cette rue est bordée de petites boutiques : on y trouve la poste et quelques cafés. On arrive ainsi à la place du Pilori d'où l'on voit à gauche la rivière et à droite le collège à peine visible au fond d'une petite rue. A partir de là, la route continuant vers Angers n'offre plus que des maisons délabrées, puis deux hôtels de voyageurs et quelques auberges de rouliers. Elle finit par rejoindre la rivière à Bazouges, château très bas à meurtrières, dont les tours baignent dans l'eau remplie à cet endroit des bottes de chanvre destinées au rouissage.

La troisième ligne est la rue de la Juiverie longeant tous les bâtiments du collège qui représentent le tiers de la longueur de la ville.

C'est dans cette rue que nous nous engageâmes en quittant l'hôtel par un très froid matin d'octobre.

Ce premier aspect de la ville était peu favorable. Nous longeâmes toutes les cours, passant devant deux ou trois grands portails : la porte soupière qui répondait à la cour du petit bataillon ; le portail de la chapelle, qui donnait entrée

sur un grand vestibule où deux grilles, à droite et à gauche, fermaient les cours des deux autres bataillons. Ces grilles, où les marchands de la ville venaient vendre du lait aux élèves, étaient la seule communication que l'on eût avec le dehors.

Arrivés devant la façade même du collège, devant la bibliothèque, nous montâmes chez le trésorier. Cette visite venait avant toute autre : car, avant de montrer ses aptitudes intellectuelles, le nouvel élève devait prouver qu'il pourrait payer au besoin sa bourse ou sa demi-bourse, si elle n'était déjà obtenue.

M. de Sancy, blême et gras, avec un sourire onctueux d'homme du monde, nous communiqua l'avis transmis par le secrétaire de la reine Marie-Amélie : en souvenir de mon père, Sa Majesté consentait à m'offrir mon trousseau. Réconfortés par cette bonne nouvelle, nous descendîmes, reconduits par le trésorier avec tous les égards imaginables.

Ma mère me proposa alors de me montrer la promenade du bord de l'eau. Nous prîmes une petite rue étranglée qui avait la prétention de dégager la façade du collège et où je remarquai des boutiques où l'on vendait du plomb de chasse; et nous traversâmes la place du Pilori, vide alors, où se dresse aujourd'hui une statue d'Henri IV qui est un véritable monument expiatoire. C'est en effet sur l'emplacement même de cette statue que l'on a, le 7 vendémiaire an II,

brûlé le cœur d'Henri IV qui reposait dans l'église du collège, d'après le testament du roi. La nuit qui suivit cette profanation, Charles Boucher, ex-chirurgien du collège, recueillit les cendres dans son mouchoir.

Nous descendîmes vers la promenade, apercevant le scintillement de la rivière dans son mouvement de faucille; mais mes yeux chargés de tristesse ne pouvaient être retenus longtemps par le plus beau des sites, dût-il captiver l'admiration et reposer l'imagination ardente d'un universitaire paysagiste en inspection, de l'illustre Hippolyte Taine.

Mon attention fut pourtant attirée par deux blondins de mon âge assez fortement engagés dans une partie de billes. Ils avaient déjà le képi et le pantalon rouges, mais leur habit à pans n'était égayé par aucune épaulette. C'étaient deux arrivants, deux corbeaux. Il fallait un mois au moins de bonne conduite pour sortir de cet état lugubre et mériter même d'aller en vacances, de revoir sa famille ! Cet uniforme que je n'avais pas revu depuis que le portait mon frère, dont je prenais la place et la bourse au collège, allait être le mien le lendemain.

Les deux petits Fléchois avaient subi l'examen sur les difficultés duquel ils me rassurèrent complètement. Ils me montrèrent le numéro d'entrée inscrit sur leur linge, casquette et tous objets égarables. Ce numéro devait être connu de tous, éternellement associé à notre nom, au point de

le remplacer plus tard dans notre mémoire. Depuis la reconstitution du collège en 1815 on en était aux numéros 2.183 et 2.184.

2.184, Beaugeois, était un enfant arrivé de province, babillard quoique un peu déconcerté. 2.183, Couvelet, avait un visage singulièrement doux et élégant; il habitait Paris, et sa mère, veuve d'un officier de cavalerie, était descendue au Grand-Hôtel. Je me sentis tout de suite pour lui la plus vive sympathie.

Dans la salle à manger de l'hôtel, nous nous trouvâmes assis pour déjeuner à côté d'un commandant de cavalerie bien découplé, à la voix martiale qui, en nous entendant nommer, demanda à ma mère si elle n'était pas la veuve du baron Boucher. C'était le commandant Bert, qui amenait son fils pour lui faire passer l'examen avec moi le soir. Le commandant rappela qu'il avait servi d'aide-de-camp à mon père, chargé par le général Fabvier d'aller calmer les Suisses qui, en retraite sur Rambouillet pendant la Révolution de 1830, s'étaient réfugiés dans la caserne de Courbevoie. Mon père avait, nous dit-il, rempli son rôle avec un calme admirable, apaisant et convainquant les insurgés, favorisé dans ses moyens de persuasion par le récit des périls que, comme garde-suisse, il avait eus à courir devant cette même caserne, le 10 Août 1792.

J'écoutais ce récit de l'air distrait d'un enfant dont le père n'aurait jamais existé; ne l'ayant pas connu, il me semblait qu'il avait vécu très

anciennement, et cependant il y avait dix ans à peine que cela s'était passé. Par le fait, après le commandant Bert, je ne devais plus rencontrer qu'une seule personne l'ayant approché, l'adjudant Bernaud, nommé caporal du temps où mon père était colonel du 7ᵉ, et sous les ordres duquel j'allais me trouver en entrant au collège.

L'après-midi, je passai l'examen avec Bert et deux autres élèves : Caffaro, en deuil de son père, ami du général Randon, et Dubois, de Versailles, tous deux arrivés en diligence avec moi. Le premier est devenu colonel de cavalerie, le deuxième, prêtre. Deux ou trois professeurs autour d'une table nous demandaient un peu de latin et d'orthographe. Nous fûmes reçus avec les numéros matricules 2.188, 89, 90 et 91.

Aussitôt admis par les professeurs, je comparus avec ma mère devant le chef de l'établissement, le colonel Maumet. Il nous parut très imposant. Dans son bel uniforme d'État-Major aux brillantes broderies, aux aiguillettes ciselées et retombantes, son képi violet posé sur son bureau, il se tenait debout, le visage sérieux, presque sévère. La pièce était étroite, toute en profondeur, son fauteuil barrant presque le passage. Le colonel se détachait dans le cadre de la fenêtre ouverte, au milieu de la verdure de son parc. L'heure, l'effet de lumière, m'ont constamment depuis rappelé un tableau d'intérieur de Drolling que je voyais au Luxembourg dans mon enfance, et où, dans une lumière semblable, un person-

nage se détache ainsi sur un fond identique.

Quoique marquée de la variole et naturellement sévère, sa figure était restée demi-colorée et jeune ; elle avait de l'agrément et de la distinction. Certaines prétentions mondaines se trahissaient dans son allure dégagée et svelte, jusque dans la façon dont il s'appuyait sur sa canne en marchant, souvenir d'une blessure reçue en Algérie. Il venait en effet de prendre une part des plus honorables à notre établissement dans cette colonie, à l'organisation des zouaves, et il avait reçu dans ses bras devant Constantine le maréchal Damrémont mortellement atteint par un boulet.

Se voyant en présence d'une femme de bon ton, veuve d'un colonel de la Garde, il se montra avec ma mère plein de déférence et de courtoisie ; et, me touchant la joue, il me fit espérer dans l'avenir la grande médaille d'or offerte par le comte de Paris à l'élève le plus souvent couronné durant ses études, prix d'honneur dont le souvenir se perpétuait, dans la grande salle des Actes, par un vaste écusson portant le nom et le lieu de naissance et sur lequel chaque professeur de dessin s'efforçait de projeter un effet de lumière nouveau !

Sans doute il n'avait pas présent à l'esprit le souvenir de mon frère que son aimable dissipation avait conduit à sortir fruit sec.

L'année précédente, avait échoué aussi, mais à l'étonnement de tous, un laborieux s'il en fût, très suffisamment préparé mais timide de tenue

et d'une modestie trop grande. Comme il appartenait à une nombreuse famille militaire, le Colonel avait eu la noble inspiration de se l'attacher comme secrétaire, afin de lui permettre de faire une année d'études de plus ; et ce jeune homme venait en effet d'être reçu haut la main à Saint-Cyr. Jamais bonne action ne fut mieux justifiée, car le protégé du colonel Maumet devait un jour prendre la tête de l'État-Major. C'était le futur général Vuillemot, Grand-Croix de la Légion d'honneur et lieutenant du général Chanzy dans la campagne de France.

Rentré à l'hôtel, j'aurais bien voulu y rester seul avec ma mère que j'accaparais dès que j'étais libre, savourant les dernières joies d'être ensemble ; mais les mères de famille qui étaient là jugèrent bon de nous réunir le soir et d'organiser entre nous de petits jeux. Je revis les camarades avec lesquels j'avais passé l'examen et un autre élève que je ne connaissais pas encore, Gaulier.

C'était un grand garçon à la tête intelligente, rose et blonde, aux yeux bleus, d'une précocité extraordinaire, avec un air sérieux très au-dessus de son âge. Orphelin de père et de mère, il était la veille arrivé tout seul, son beau-père, qui avait en lui une confiance très justifiée, ne devant venir le rejoindre que quelques jours après. Gaulier, qui devait plus tard jouer un rôle politique, organisa gentiment nos jeux et y tint bien sa place.

——————— La classe de septième comprenait deux salles : l'une très vaste, précédée de l'autre, moitié moins grande, et réduite encore par la nécessité du passage.

A mon arrivée, tout le monde était groupé dans la grande ; mais, dès le lendemain, on fit le partage que l'on crut le plus équitable, à l'effet de composer deux sections à peu près d'égale force. Ce n'était pas facile car l'on n'avait pour se guider que les notes du rapide et insignifiant examen d'entrée.

Les élèves que l'avenir montra les plus brillants : le futur intendant Garric ; l'ingénieur en chef de Perrodil, entré premier numéro à l'École polytechnique ; le publiciste Alfred Gaulier, député de Paris, furent tous placés dans la grande salle, sous la direction de deux hommes qui étaient relativement dans le mouvement moderne. C'étaient M. le professeur Rouchaud et son beau-frère M. Chaignet, depuis recteur de l'académie de Poitiers. Je devais regretter d'être désigné pour la petite classe, d'abord parce que je me trouvais séparé de mes amis de la veille et puis M. Rouchaud m'avait plu par son aspect sérieux, distingué et par l'expression de douceur que lui donnaient des yeux bleus contrastant avec une barbe et des cheveux bruns. Je crois qu'il dirigeait sa classe avec quelque nonchalance, mais il avait ses heures d'enthousiasme ; il encourageait son monde, s'en faisait respecter et goûter.

Son jeune parent et répétiteur, à peine sorti des rangs des externes du collège et tout fraîchement diplômé, était un petit homme au teint sombre, aux noirs sourcils mouvants, qui faisait retentir sa classe de sa voix suraiguë et autoritaire. Plein de feu dans le regard, il semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de la conscience des enfants qui l'entouraient, et leur prouver qu'il connaissait toutes les ruses, tous les vices des écoliers. Cette inquisition n'était pas faite pour me déplaire, je ne demandais qu'à donner des preuves de ma bonne volonté. Mais M. Chaignet était loin de voir toujours juste ; tantôt il se laissait aller à un favoritisme outré, tantôt son esprit sarcastique et fantasque le poussait à des persiflages maladroits. Donner des surnoms était une de ses manies ; je pourrais citer tel futur général de division qu'il se refusait à appeler autrement que « papa » à cause de sa prestance un peu précoce. Il avait pris pour souffre-raillerie un pauvre garçon nommé Martin, qui avait le grand tort aux yeux de ses camarades peu compatissants d'avoir une grosse loupe derrière la tête. Un jour, pour égayer la galerie et comme seul moyen d'obtenir la dispense d'une punition, il le fit monter sur le dôme arrondi du poêle de fonte qui était devant la chaire, un pied relevé attaché au bouton de la taille de l'habit ; et, pendant que le malheureux sautillait péniblement, il le haranguait tranquillement : « Attention ! ami Martin, Martin l'ours, je tiens la plume. Si tu ne te tiens pas droit, je t'inscris

pour quarante-huit heures de piquet à toutes les récréations » et cette menace était faite avec des modulations de voix d'une gaminerie puérile ; le mot récréations était prolongé indéfiniment à l'anglaise.

Si je cite ce fait, c'est que sa bizarrerie me l'a fait retenir ; je n'aurais garde d'y appuyer. Au fond, le trait n'était pas bien noir, et il n'y entrait rien de cette brutalité, faite de gifles et de coups de règle, qui était le propre de la vieille école et qui s'exerçait sans vergogne dans toutes les autres classes jusqu'à la cinquième exclusivement.

M. Chaignet, malgré sa réputation de poseur, de fat, de pédant, savait être bon enfant à ses heures, même très aimable. Il témoignait aux bons élèves un intérêt véritable et le prouva notamment au gracieux et brillant de Perrodil, le traitant en petit frère, allant jusqu'à lui donner à ses frais le plaisir d'avoir un coin de jardin dans le parc. Même hors de sa classe il savait remarquer les avantages que l'on pouvait avoir, et il me le montra après plusieurs années en me citant aux élèves de troisième comme ayant de rares dispositions pour la diction de la poésie. A la sortie de sa classe, il y eut ce jour-là une irruption de curieux à ma recherche et j'en demeurai aussi surpris qu'ennuyé.

Bref, c'était un esprit distingué, un homme de labeur et de facultés exceptionnelles ; rien ne nous surprit moins, lorsque les emplois de professeurs

furent mis au concours, que de le voir passer sur la tête de tous les répétiteurs et professeurs des classes inférieures et occuper d'emblée la chaire de seconde. Son mérite devait le porter naturellement au rang élevé qu'il occupa dans la hiérarchie universitaire. Un de ses ouvrages de métaphysique a été couronné par l'Institut. Je me suis laissé dire qu'ils étaient de la plus difficile lecture tant les théories transcendantes et abstruses sur la philosophie pythagoricienne et sur la philosophie de la science du langage se perdaient dans des hauteurs vagues et obscures. Si mes souvenirs de onze ans pouvaient m'aider à faire une supposition, je pencherais à croire qu'il doit entrer dans ces ouvrages une forte part de subtilité et d'alambiquage. Je ne les ai jamais eus dans les mains mais un simple, je veux dire un très peu simple discours de distribution de prix prononcé par lui il y a peu d'années m'en a presque ôté le regret.

——— Pour inspirer à un enfant le respect enthousiaste des hommes célèbres, la vue de leur personne n'est nullement nécessaire, elle leur serait peut-être nuisible ; la vue de leurs œuvres suffit.

Quant à moi, bien que mon enfance se soit passée à Paris, rue du Bac, que j'aie dû croiser vingt fois Chateaubriand et ses amis, bien que

ma mère n'ait jamais négligé de me faire voir et de me faire lire ce qui pouvait m'inspirer du goût pour les hautes intelligences et me disposer à l'admiration d'une manière générale, les circonstances ne permirent pas que je rencontrasse aucun homme célèbre jusqu'à l'âge de dix ans. Et encore, ma bizarre étoile voulut que ce fussent deux hommes de lettres de renommée tout à fait modeste : MM. de Jouy et Casimir Bonjour. Aussi leur vue ne me causa-t-elle qu'une impression très passagère. J'en ai gardé pourtant un souvenir exact.

Le jour où je vis M. de Jouy, où j'eus même l'honneur de l'approcher un instant, le spirituel vieillard était assis contre un arbre du parterre de Saint-Germain, le plus près du café Henri IV. C'était l'après-dîner. Ma mère et moi avions été précédemment rendre visite à sa fille, femme distinguée, dont le mari, M. de Boudonville, était gouverneur du château. Elle était près de son père ce soir-là et nous fit un gracieux signe d'invitation. J'étais donc prévenu ; je savais être en présence de l'illustre ermite de la chaussée d'Antin. Sa figure ne me déplut pas. Je me rappelle ses cheveux blancs, son visage assez gai, sa demi-corpulence, son air Jules Janin ; je restai surtout frappé par ses boutons de métal incrustés de têtes d'animaux Il ne dit rien dont j'eusse à me souvenir. La discrétion de ma mère rendit du reste l'entrevue des plus courtes.

Je partis peu après pour le collège militaire.

J'achevais là ma septième, quand on nous annonça que nous allions avoir l'honneur d'être inspectés par M. Casimir Bonjour, connu par des comédies très spirituelles. Et de deux ! Il était déjà venu, paraît-il, l'année précédente. Le redouté Colonel d'État-Major qui commandait le collège, l'accompagnait dans nos classes et lui en faisait les honneurs avec une certaine recherche de courtoisie.

M. Casimir Bonjour était tout à fait déridé par la vue de ces enfants de dix ou onze ans dont il se piquait de reconnaître quelques-uns. Ses cheveux châtains en longues boucles s'agitaient autour de ses tempes. Il se récriait avec amabilité : « Ah ! voilà mon brave Alsacien de l'année dernière, je le retrouve à son honnête accent, à sa bonne mine, à ses fossettes ; rappelez-moi votre nom. » — « De Beurmann. » — « C'est bien cela ! » Et ainsi des autres. Mes galons de sergent-major me valurent naturellement ma part d'attention et de compliments.

Bref, il me laissa l'impression d'un homme de bon goût, ayant dans l'esprit de la jeunesse et de la vivacité. Son discours à la distribution des prix ne manquait pas d'un certain piquant, il était relevé par une allusion à la question d'Orient dont, disait-il, le contre-coup s'était fait sentir jusqu'à nous. Une promotion extraordinaire avait en effet été appelée à Saint-Cyr dans le cours de l'année et avait diminué le nombre des concurrents au prix d'honneur.

——————— Je suis encore entouré, à quarante-cinq ans, d'amitiés singulièrement dévouées qui remontent presque toutes à mon enfance; cette fidélité de sentiments exceptionnelle est d'autant plus remarquable que ce n'est pas la prospérité qui me la vaut.

La loi des sympathies chez les enfants de dix ans est assez difficile à établir, et je dois convenir que dans les deux ou trois premières années, c'est-à-dire jusqu'à treize ou quatorze ans, aucun attachement solide ne paraît pouvoir se fonder parmi eux. Même chez les meilleurs, tout est caprice, tâtonnement, fugitivité d'impression, inappréciation des qualités rares, ignorance des signes vrais du caractère, crédulité aux insinuations jalouses; et, chez les moins bons, chez les pires, se mêle à ces causes d'insociabilité ou de tiédeur un esprit de taquinerie, de polissonnerie, d'effronterie, d'abus de la force, de perfidie, de traîtrise, de salacité, dont le palais des singes au Jardin des Plantes ne doit pas offrir d'exemples plus désolants.

Donc, au début, et d'autant plus qu'une seconde promotion mêlait l'année d'après ses flots à la première, l'on ne faisait guère que prendre des indications pour l'avenir. Je m'orientai comme je pus les premiers jours et les premières années dans ce préau tumultueux. Les camarades que je recherchai d'abord furent naturellement ceux qui étaient arrivés avec moi et dont les parents avaient connu ma mère et ceux qui

étaient de Paris, de Versailles. C'est ainsi que je me liai tout de suite avec Couvelet et Beaugeois, avec Caffaro, Dubois, Bert et Gaulier.

Une fois incarcéré, ceux que je distinguai avec préférence à mesure qu'ils entrèrent furent Henri Vuillemot, Durieu, Henry, qui devaient être avec les précédemment nommés les gradés de la double classe de septième. Noël, l'ami inséparable de Beaugeois, Perrodil, Castéran, Garric, de Beurmann, autres gradés, ne me furent connus qu'après ceux-là.

La chance voulut que tous ces enfants fussent honnêtes, doux, aussi affables que le comporte cet âge, et d'une intelligence dont les promotions précédentes n'offraient pas à beaucoup près de si nombreux exemples. Celles qui suivirent ne paraissent pas non plus avoir laissé dans le souvenir de nos professeurs une aussi favorable impression. Quant à Larouvière, Fauconnier, Henri Charonnet, ils entrèrent l'année suivante et se confondirent avec nous.

——————— De mon lit, au collège, à travers la fenêtre grillée du dortoir, je me plaisais souvent à suivre le mouvement insensible de la lune ; je la regardais tendre vers le plus grand des clochers de la chapelle, vers celui qui montre de si loin ses deux clochetons superposés. Sur les ardoises du dôme inférieur, se

réverbérait comme en un miroir son doux éclat.

Elle approchait de plus en plus de la cellule aérienne où elle semblait être attendue. Silencieuse, elle s'engageait enfin entre les légères arcades et pendant quelques minutes s'abritait là, limpide et miroitante, pareille à une hostie dans un mystérieux tabernacle. Elle me parlait de Dieu que je venais de prier, de ma mère que je désespérais parfois de revoir, de la nature immense que de faux intérêts d'éducation écartaient également de moi.

Cette blanche madone de la nuit invitait mon imagination à monter auprès d'elle, dans sa calme retraite ; elle me promettait de me faire voir de là les vastes paysages endormis, la rivière moirée et fuyante, le petit château sur la colline où je me savais d'affectueux protecteurs, la grande route de Paris rayée par l'ombre noire des peupliers, en un mot tout ce qui compose le libre espace, l'adoration du prisonnier. Puis je m'endormais en murmurant les premiers vers timides d'un de nos devanciers, de ce modeste et aimable Cassaigne qui a été frappé comme il touchait à la gloire et qui aurait été poète s'il n'eût été guerrier. Ces vers me berçaient mollement de leur mélodie, de leur grâce imprécise, de leur naïve incohérence :

« Douce était cette nuit. Des myriades d'étoiles
En archipels dorés brillaient au firmament
Et la lune y voguait, navire aux blanches voiles,
Jetant aux gazons verts sa dentelle d'argent.

Douce était cette nuit car les fontaines pures,
Concert harmonieux, murmuraient en coulant.
Le rossignol mêlait sa voix à ces murmures,
Sa voix, sa douce voix, qui pleure en roucoulant.

Douce était cette nuit. Les cloches argentines
En longs tintements clairs résonnaient sur les tours
Et des feux voltigeaient aux flancs noirs des collines,
Doux signaux allumés par la main des amours. »

——————— Le répétiteur Brossequin, fraîchement arrivé de la capitale, n'avait du Parisien que les prétentions. Il avait une carrure puissante, robuste, presque rustique ; il portait dans ses allures le contentement de sa force et l'illusion de sa bonne grâce. Étonnamment large de front et de mandibules ainsi que d'épaules et de hanches, il se dandinait avec complaisance à la façon des beaux gârs et dodelinait de la tête. Sa figure vaste et demi-rosée, avec de petits yeux battus et séducteurs, souriait avec un air habituel de persiflage ou d'exagération admiratrice. Ses vastes mâchoires faisaient ainsi étalage de leur superbe denture.

Sa voix était lente et magistrale. Elle remplissait la classe. Il la promenait parfois à travers l'étude pour lui mieux donner le balancement des belles cadences raciniennes qu'il se plaisait à réciter :

« Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames… »

Mais, quand il voulait faire une exécution, il la scandait, brève, sonore, dans une indignation croissante, pendant qu'il accumulait les châtiments sur le pauvre diable qu'il suspectait à tort ou à raison.

C'est ainsi que tout à coup, au milieu du silence de l'étude, croyant entendre bruire près de lui un de ces sons dont l'oreille n'est pas seule affectée, il s'écriait d'une voix formidable : « Ouvrez les portes ! Ouvrez les fenêtres ! M. Gervais, levez-vous ! Peuh ! Allez dans l'angle ! Vous aurez quatre piquets ! Peuh ! quatre pains secs ! Peuh ! quatre retenues ! » Et la pauvre victime expiatoire, pour ne pas aller coucher en prison, cessait de protester, habituée à de telles sorties.

——— Après la classe de septième, où j'ai ressenti les premiers frissons du cloître, il en est une autre qui m'a laissé un souvenir profond, ineffaçable, plein du plus mélancolique et je puis dire du plus dramatique enseignement. C'est la classe de seconde où je me trouvai environné par cinq jeunes gens dont le caractère et la destinée méritent certainement d'échapper à l'oubli. J'avais à ma gauche Levesques-Desvarannes et Vuillemot, à ma droite Dasnières, devant moi Fauconnier et Combray.

Qu'on imagine une salle étroite, longue comme un corridor, éclairée seulement par ses

deux extrémités. Nous étions adossés à la porte d'entrée qui restait ouverte pendant toute la belle saison, laissant voir à travers la cour déserte du premier bataillon le porche latéral et les hauts contreforts de la chapelle. Au fond, à travers les barreaux des deux fenêtres, s'agitait la verdure transparente des tilleuls du parc et pénétrait l'air rafraîchi de la rivière.

Nous avions pour professeur un grand, un interminable vieillard, osseux, lymphatique et banal. Sa chaire occupait le centre de la salle dans la partie la plus sombre, et dominait de chaque côté cinq ou six rangées de bancs et de pupitres couverts de fortifications. Certains sourires, certains murmures d'insubordination lui avaient rendu suspect dès les premiers jours le groupe dont je faisais partie et dont heureusement la distance lui dérobait d'ordinaire les manifestations trop licencieuses. Aussi lorsqu'il faisait retentir les échos de l'oraison funèbre du grand Condé, si son regard majestueux venait à se tourner de notre côté, il donnait à sa voix plus de volume encore. Il se dressait de toute la hauteur de son long cou et de sa redingote de peluche noire et il relevait d'une façon tout à fait ombrageuse son grand nez et ses sourcils épais ; mais il tempérait aussitôt cette attitude comminatoire par un sourire empreint de bonhomie dédaigneuse, car c'était au fond, je le répète, un homme inoffensif, dont la philosophique indifférence avait eu tout le temps de se

parfaire et de se consolider, pendant trente-cinq années d'exercice. Il avait même pris l'habitude lorsque quelque impatientante espièglerie venait à le faire sortir de son caractère au point de lui faire jeter sa prise de tabac et chasser l'élève de la classe, il avait pris cette habitude singulière, en pleine irritation, de se tourner brusquement du côté opposé avec un large sourire muet et immobile d'un effet comique irrésistible.

Ce rire paradoxal fut longtemps pour nous une énigme. Nous finîmes par comprendre que cette grimace était le dernier effort du stoïcisme professoral, le couronnement de tout un édifice de perfection intérieure, la réaction magnanime du visage sur la pensée.

Du reste jamais homme ayant responsabilité d'observer une jeunesse militaire, ne soupçonna moins à quelle diversité de natures il avait affaire. On vivait sous le règne paisible de Louis-Philippe. Il était à mille lieues de soupçonner que de graves événements se préparaient, et surtout de deviner qu'il pût y avoir de futurs héros parmi ces jeunes étourdis qu'il s'efforçait en vain de transformer en rhéteurs.

——— Le père Lemoine usait et abusait, on peut le dire, des immunités accordées par les candidats à Saint-Cyr aux professeurs de mathématiques. Il simulait une bougonnerie perpétuelle.

C'était un homme à cheveux gris, robuste, aux allures gauches et rustiques, ayant la face large et matoise. Ses sourcils, épais et hirsutes, l'aidaient à se donner l'air le plus grognon du monde. Sans cesse il blâmait, il raillait sans merci. Avec certains, il se hasardait même parfois, comme pour mesurer sa puissance, à passer des invectives aux bourrades. A ces moments scabreux, s'il s'élevait quelque vague murmure, il y opposait un mouvement de tête en avant plein d'obstination et de provocation comique, accompagné d'un large rire muet, sardonique, où s'étalaient diaboliquement, sous un nez épaté, deux formidables rangées de dents irrémédiablement gâtées et toutes noires. Tout rentrait alors dans le respect.

C'est que le père Lemoine, au fond, était adoré, et que ses pantomimes farouches et ses sarcasmes impitoyables passaient pour une comédie pure, destinée à cacher l'intérêt profond qu'il portait à chacun de ses élèves ; car on prétendait qu'il les étudiait tous en particulier et les suivait après leur sortie du collège pendant toute leur carrière. On prévenait les nouveaux de cette mise en scène paradoxale ; on les avertissait qu'à la fin de l'année, au moment décisif des examens, ils verraient ce même père Lemoine, si rébarbatif, si gouailleur, si insolent, agité pour eux de mille angoisses, et leur faisant des signes télégraphiques paternels et désespérés par dessus la tête des inspecteurs.

Ce rôle de bourru bienfaisant qu'il appliquait à l'enseignement, lui avait réussi à souhait vis-à-vis de cette jeunesse fougueuse, indisciplinée qu'il amusait en feignant de la rudoyer. Il en observait tous les détails avec le plus grand soin. Au moment même où il vous insultait dans le présent, il vous faisait entrevoir l'apothéose dans l'avenir par la façon dont il vous comparait à vos devanciers toujours irréprochables ; en même temps, il justifiait sa réputation de mémoire étonnante.

——— Pendant que Lamartine, du haut du perron de l'Hôtel de Ville, apaisait les foules à force d'éloquence, M. Delignac, notre professeur de rhétorique, qui était sa caricature, du haut de sa chaire et de sa longue taille maigre, enflait ses joues de parchemin pour nous dire : « Je pose en principe qu'un bon poète ne saurait être un bon prosateur. » Et comme toute la classe, exaltée par les citations des journaux, murmurait : « Et Lamartine? » — « Le nom de M. de Lamartine, répliquait-il, n'est pas une objection. Il serait trop aisé de vous démontrer qu'il n'est ni l'un, ni l'autre. »

Et, fort de cette double négation, il aspirait une longue prise de tabac, dont il nous lançait la poudre aux yeux ; puis il poursuivait dans sa libre généralité sa thèse, ainsi débarrassée de tout misérable exemple.

———————— Rien n'est plus aisé que de me ramener à mes souvenirs d'enfance. C'est pour moi une véritable délectation. Pour revenir sur mes années de collège, tout m'est prétexte. Ce matin, c'est à propos du beau temps que je me suis écrié : Le soleil est superbe, n'est-ce pas ? mais quel autre soleil il faisait quand j'avais dix-sept ans !

Et le parc du premier bataillon m'est revenu. Davoût, Gaulier et moi, lisant dans les herbes hautes les pamphlets de Cormenin, les proclamations de Napoléon, tandis que l'adjudant tournait aux environs de ce conciliabule suspect, interrogeant de loin la vapeur qui se dégageait des foins, soupçonnant quelque fumée de tabac.

A dix-huit ans, les dispositions politiques se décelaient comme les vocations scientifiques et littéraires, sans laisser, bien entendu, deviner si des circonstances favorables permettraient à l'un de devenir Grand-Chancelier de la Légion d'Honneur, à l'autre journaliste et député ; mais enfin elles indiquaient des probabilités de carrière, étant de cet ordre intellectuel que le collège développe. Mais ce qui s'indiquait dès l'âge de dix ans, c'est le côté moral, c'est le caractère qui vient de la naissance et de la famille.

ANNÉE 1847

Dimanche 31 janvier. — Je reçois une lettre de mon frère Jules, qui me paraît en proie à un mortel ennui. « Nous passons notre temps, dit-il, à ouvrir des tranchées, aplanir des chemins; je vais me promener fréquemment à cheval dans les environs de Blidah pour tromper mon besoin d'action, mais je m'aperçois que je n'y trouve que de la fatigue, et mon cœur et ma tête sont aussi vides au retour qu'au départ. Si j'avais du goût pour l'eau-de-vie, pour l'absinthe, je crois que je m'abrutirais, mais les liqueurs fortes me dégoûtent. Je songe avec bonheur au moment où, sortant de Saint-Cyr, tu viendras au régiment; alors nous serons deux, je ne serai plus seul, toujours seul... » Pauvre garçon ! il m'a fallu le détromper; je lui ai écrit aussitôt la plus longue lettre que j'aie jamais faite; je lui apprends

que je ne serai pas militaire et Dieu sait que les motifs ne m'ont pas manqué : lui-même me fournissait les plus fortes armes.

Je vois quelques nouvelles dans le journal, la seule lecture que je me permette ; c'est une demi-heure de perdue par semaine, mais je ne me la reproche pas parce que j'y apprends toujours quelque chose. J'ai vu des passages des beaux discours du père Lacordaire.

Je fais aussi une autre lecture profane, mais en récréation. C'est un roman de Manzoni, intitulé *les Fiancés* ; bien que ce ne soit qu'une traduction, ce livre est d'un naturel et d'une simplicité qui me plaisent. Il est d'ailleurs autorisé ; il faut donc qu'il soit bien irréprochable car on refuse ici jusqu'aux romans de Walter Scott.

Samedi 20 mars. — Un colonel polonais dînait dernièrement à l'hôtel de l'Etoile ; un des habitués de la table d'hôte, ignorant sans doute quel était le pays de l'étranger, s'écria en parlant de je ne sais quelle classe d'individus : « Ces gens-là se soûlent comme des Polonais. » Le colonel se leva, et s'approchant de l'étourdi, lui dit avec dignité : « Monsieur, vous dites en France soûl comme un Polonais, et nous, en Pologne, nous disons bon et loyal comme un Français. »

Il paraît que ces simples et belles paroles, prononcées avec âme, ont ému tous les assistants.

Samedi 22 mai. — M. Légé, toujours parfait à mon égard, me rend les plus utiles services en me prêtant des ouvrages de choix.

En ce moment, j'achève les *Soirées de Saint-Pétersbourg* du comte Joseph de Maistre. J'avais beaucoup entendu parler de ce livre vraiment remarquable, on ne m'en avait rien dit de trop. Les questions les plus abstraites y sont traitées avec un esprit charmant qui n'enlève rien à la rigueur des raisonnements; il vous force à vous arrêter sur des idées qu'on a eues cent fois et en fait jaillir des preuves de ce qu'il avance aussi nettes qu'originales. A chaque page, on est tenté de s'écrier : C'est pourtant vrai ! mais qui diable aurait été penser à cela? Enfin c'est un ouvrage philosophique mille fois plus amusant et spirituel que tous les Balzac du monde, tout aussi sérieux quant au fond que les ouvrages des plus graves philosophes, et écrit sous l'inspiration d'une foi religieuse sincère. Il heurte, sans s'inquiéter, toutes les idées reçues, attaque et démontre la fausseté de ces réputations de grands écrivains que nous acceptons souvent sur parole. Certes, si la religion avait beaucoup de défenseurs de ce genre, on ne l'accuserait pas d'être froide et ennuyeuse comme je l'ai entendu dire si souvent.

Lundi 12 juillet. — Siéyès, comme auteur du

pamphlet de 1789, c'est la raison qui s'est faite homme. Il en a le calme, la grandeur, l'irrésistible persuasion ; il vous convainc, vous émeut, vous fait partager l'indignation dont il est rempli, sans employer un seul instant la voix de la passion.

Par une exception bien remarquable, le cœur ici ne se laisse toucher qu'après que l'intelligence s'est déclarée satisfaite, mais aussi l'impression qu'il a reçue demeure ineffaçable.

Écrit par un homme de notre temps, ce livre nous paraîtrait la plus juste exposition des sentiments, des défauts et des besoins de la société française qui ait encore été offerte au public ; il serait certainement remarqué parmi les ouvrages les plus vantés des philosophes, légistes ou hommes d'État de notre époque. Pourtant aujourd'hui, la Révolution française est pour nous de l'histoire, il nous est facile d'en apprécier la marche et les immenses résultats ; l'élévation et la destruction successives des différents pouvoirs qui ont gouverné la France, nous ont appris d'une rude manière, en moins d'un demi-siècle, ce qu'il faut à une nation pour suivre paisiblement les voies que la Providence lui a tracées.

Qu'était-ce donc alors, où un homme, secouant tous les vieux préjugés, comprit a priori, par la seule force de sa logique puissante et nerveuse, tout ce qui manquait à la société française, corrodée par la rouille des privilèges et la routine

des siècles, et sentit en lui assez de courage et d'intelligence pour lui révéler sans ménagements l'état d'avilissement, d'esclavage où elle était tombée, pour lui indiquer les moyens d'en sortir. Sans doute, Siéyès n'a pas fait la Révolution, mais il l'a vu venir, comme les gens sensés d'alors, et lui a tracé avec assurance la route qu'elle avait à suivre.

Un écrivain de talent l'a dit avec raison : « Son pamphlet est l'étincelle qui fait éclater la poudre ». L'immense et saine majorité de la nation, opprimée, appauvrie par une poignée de nobles et de prêtres qui se nourrissaient du plus pur de son sang, commençait à sentir ses chaînes ; Siéyès lui apprit à les briser. Sans autre appui que la morale et le bon sens, il attaqua avec une fermeté sans égale cette caste des privilégiés, ce fruit parasite, dit-il, qui croît sur la feuille du chêne ; profitant de la fermentation des esprits, il s'empara des idées de plusieurs millions d'hommes et, après leur avoir enlevé, en les remuant dans son cerveau, le vague qui les empêchait de se fixer, il lança à la société française cet écrit de quelques pages où se résumaient si exactement toutes les opinions, tous les désirs, toutes les iniquités de l'époque.

Le voile que la Royauté, la Noblesse et le Clergé lui-même, avaient étendu sur ces tablettes ineffaçables où Dieu a gravé les droits de l'homme, venait de se déchirer. La nation française, comme éclairée d'une soudaine inspira-

tion, relevait son front brillant de noblesse et de génie, et s'écriait en froissant dans ses mains les feuilles d'un pamphlet : « Je l'ai trouvé ! Je l'ai trouvé ! » Siéyès l'avait trouvé pour elle et jouissait de son triomphe. L'airain bouillonnait dans la fournaise et pourtant l'écume restait à la surface ; calme, il construisit un moule, y fit couler la matière en fusion et lorsque, d'une main assurée, il découvrit son œuvre, la France émerveillée inclina pour la dernière fois sa noble tête ; elle venait de rendre hommage à la statue de la Liberté !

Certes l'admiration et la reconnaissance de la postérité doivent être vouées sans restriction au patriote généreux, au dialecticien profond qui a accompli cette œuvre immense. Qu'on songe quelle conviction, quelle intrépidité il lui a fallu pour sacrifier sa vie au besoin de compléter l'instruction de ce peuple qui commençait à bégayer le mot de liberté. Chez lui, la rigueur du mathématicien corrigeait ce qu'il y avait de trop hasardeux dans les spéculations du philosophe et la réflexion du philosophe modérait les élans du patriote généreux.

C'est sous cette triple influence qu'il a pu, au milieu d'un dédale de projets contradictoires, tels que peut en enfanter un espoir mal entendu de réformes et de bonheur, qu'il a pu, dis-je, saisir le fil conducteur avec une si surprenante sagacité ; qu'il a pu sonder l'avenir avec une aussi admirable grandeur de vues. On pourrait

dire de lui ce que Chateaubriand a dit de Pascal : il a réduit en principes évidents les plus hautes abstractions de la science du philosophe et du législateur. Dans son livre qui n'est qu'une suite de propositions déduites les unes des autres et où pas une erreur ne s'est glissée quoiqu'elles touchent aux questions les plus délicates, les plus controversées qui existent, il expose un de ces principes qui suffisent pour changer le sort des peuples, le démontre aussitôt, en expose un autre, le démontre encore et fait tomber ainsi page par page, pièce par pièce, tous les préjugés qui pèsent depuis le temps de la conquête des Gaules sur la société française.

Rarement il s'échauffe, mais son indignation est un corollaire de chacune de ses paroles. C'est qu'il veut inspirer la confiance, persuader les gens les plus timides, les plus ennemis des innovations, pourvu qu'ils ne soient pas ennemis du bon sens, de la bonne foi et du patriotisme ; il fait taire la passion, la raison seule parle et n'en est que mieux entendue. Ah ! ce calme apparent cache un patriotisme plein de chaleur et de sentiment ! Sous ce front grave et imposant est une âme ardente qui interroge l'avenir avec anxiété, qui rêve des jours meilleurs...

Comme son cœur dut tressaillir quand il se vit compris de plusieurs millions d'hommes, comme il dut se trouver à l'aise au milieu de cette majestueuse Assemblée Nationale, chargée des destinées de la France, qui adoptait toutes

ses idées et se laissait en quelque sorte guider par lui. Non! jamais pareil triomphe d'opinion n'a été remporté; mais aussi cet homme avait rendu à sa patrie le service le plus grand dont le souvenir soit resté dans la mémoire des hommes; il avait d'un seul mot flétri les deux grands corps, les deux fléaux de la Société, il avait prouvé au monde que le peuple seul constitue la nation.

Dimanche 25 juillet. — Il est un jour qui ne sortira jamais de ma mémoire, c'est celui où la princesse Hélène de Mecklembourg fit son entrée à Paris.

Le temps était magnifique; deux cent mille personnes, en habits de fête, couvraient la belle avenue des Champs-Élysées, la place de la Concorde et les terrasses inclinées des Tuileries. Tous les fronts étaient déridés, tous les regards se dirigeaient vers le cortège auguste qu'on voyait s'avancer lentement au milieu des acclamations devenues de plus en plus distinctes.

Quand ce groupe de voitures et de cavaliers déboucha sur la place, quand on vit dans sa calèche découverte cette jeune et belle femme sourire à la foule avec une grâce charmante et une émotion qu'elle ne prenait pas la peine de cacher, il y eut une explosion de cris d'amour et

d'enthousiasme qui lui apprit combien il est facile de se concilier l'attachement du plus impressionnable de tous les peuples.

Le prince royal escortait à cheval la voiture de sa nouvelle épouse; son noble et bienveillant visage exprimait le profond sentiment de bonheur qui le remuait intérieurement; il semblait, par ses gestes affables et son regard reconnaissant, remercier la foule des témoignages d'affection dont elle les comblait, lui et la gracieuse fille de l'Allemagne qu'il avait choisie pour l'aider à supporter plus tard les pénibles devoirs de la royauté.

Tous les cœurs étaient transportés, les âmes s'ouvraient à l'espérance en pensant que les destinées de la France seraient remises un jour à ce couple gracieux que le ciel semblait avoir comblé de tous ses dons.

Qu'on songe aux pensées qui devaient agiter l'âme de la princesse elle-même, au sentiment d'ineffable bonheur qui devait soulever son sein. Étrangère, elle avait pu avoir quelque inquiétude sur la manière dont elle serait reçue par ce peuple que l'histoire lui avait peint si grand et si redoutable ; elle se voyait au contraire l'objet d'un enivrement inouï. Elle était accueillie comme jamais reine ne le fut, dans la plus grande capitale du monde, par le plus glorieux des peuples de la terre. Elle venait de passer sous cet arc magnifique qui lui avait rappelé toute une série de fabuleux triomphes ; elle

apercevait devant elle le palais de son beau-père, le palais du roi de France ; à sa droite, séparé d'elle par les flots de la Seine, par un pont couvert d'admirables statues, s'élevait le temple du pouvoir populaire ; à sa gauche, le temple de la religion. Quelle admiration devaient lui causer tous ces splendides monuments, ces jardins publics tels qu'on n'en voit nulle part ailleurs, ces colonnades, ces fontaines dorées, ces chefs-d'œuvre de la statuaire ! Mais elle ne devait rien voir de tout cela, elle n'éprouvait qu'une vague et délicieuse impression de ce spectacle magique ; ses regards troublés n'entrevoyaient qu'une foule enthousiaste dont les acclamations enivraient son âme et son cœur, dont elle devait un jour être la reine !

Pauvre femme ! Dieu lui réservait la plus affreuse des déceptions ! Ce jeune homme si bon, si beau, si instruit, si aimé des Français, ce prince accompli auquel elle avait uni sa destinée et qui lui promettait la plus belle couronne du monde, devait quelques années plus tard briser son front sur le pavé d'une grande route et expirer sans la revoir. Une chute de voiture faisait rentrer dans une solitude pire que celle du tombeau cette femme supérieure, si digne du glorieux avenir qui lui était ravi, et plongeait la France dans un deuil dont elle ressentira longtemps encore les déplorables suites.

Sous ce roi éclairé, loyal et ferme, notre pays fût sans doute entré dans une voie de progrès qui

l'eût conduit au complet triomphe de nos libertés. Élevé dans nos écoles, pénétré des hautes leçons de moralité et de droit humain que les princes surtout y apprennent, le duc d'Orléans, devenu roi des Français, eût fait de généreuses concessions au parti populaire et n'eût jamais cherché à revenir sur ces concessions, parce qu'elles eussent été libres et non arrachées par l'appât d'une couronne.

Dieu ne l'a pas voulu ! Nous n'avons sans doute pas encore assez subi d'épreuves pour mériter de tels gouvernants ! Pleurons le prince que nous avons perdu. Plaignons cette malheureuse mère qui montre un courage et une dignité admirables dans son immense infortune et cherche à faire entrer dans le cœur de son enfant les nobles sentiments de son époux ! Elle s'est vouée tout entière à son éducation ; ne pouvant plus régner sur la France, elle veut au moins lui donner un roi digne de comprendre ses intérêts ; elle fuit le monde pour mieux faire respecter son deuil, pour mieux remplir ses devoirs de mère, pour mieux servir le pays qui l'adopte.

Une autre princesse, sortie de l'Allemagne, est venue s'asseoir sur le trône de France, le front ceint du diadème impérial. Mais celle-là n'a pas su élever son courage à la hauteur de son infortune ; épouse et mère indifférente, elle n'a su se concilier aucune sympathie ; elle vit peut-être encore et la veuve du plus grand homme des temps modernes s'est remariée avec un général obscur.

La belle conduite de la duchesse d'Orléans est la plus cruelle leçon qu'ait reçue Marie-Louise, si cette vieille reine déchue peut la comprendre.

Décembre. — La poésie ne consiste pas seulement dans l'analyse et la révélation des mystérieuses pensées du cœur, dans la délicatesse des sentiments, dans l'éblouissante magnificence des images, dans les brillantes descriptions de la nature, elle est partout où de nobles sentiments sont exprimés dans un langage harmonieux et vif qui s'empare de l'âme et l'élève.

Or, c'est là le propre de Casimir Delavigne. On ne saurait citer une page de cet auteur qui n'en offre l'exemple. On lui a reproché de la froideur; j'avoue que ce reproche m'a toujours révolté, car, dans ses *Messéniennes*, l'auteur a souvent une véhémence, une entraînante hardiesse qui peut aller de pair avec les vers les plus énergiques de Victor Hugo.

Dans ses tragédies, on peut faire la même remarque.

Restent ses comédies; mais chacun sait que le genre qu'il a adopté est tout moral. L'auteur ne pouvait assouplir sa muse à la verve inimitable, à la finesse si ingénieuse et si profonde de Molière : il a choisi des sujets sérieux qui le dispensent de faire éclater de rire le spectateur, il

a mis toute son application dans la peinture fine et vraie des caractères et des mœurs.

Dans *l'École des Vieillards*, où il attaque de front un des plus injustes préjugés de notre époque, non seulement il a su émouvoir le spectateur en faveur de celui que Molière appelle « cocu imaginaire », mais il a placé dans sa bouche des expressions superbes. La scène où Danville apostrophe le duc est l'une des plus pathétiques et des plus achevées de notre théâtre. Et puis, si l'on réfléchit que la mission de l'auteur comique est de corriger les mœurs, on admirera Delavigne; sa pièce est véritablement l'école des vieillards; plus d'un a pu modifier des projets inconsidérés en voyant les souffrances de Danville qui peuvent devenir les siennes.

La Princesse Aurélie est froide, j'en conviens; mais je ne regrette pas que Delavigne l'ait faite. Elle pèche par l'intérêt des situations, cela devait être; le sujet comportait bien d'autres difficultés que l'auteur a aplanies.

La Popularité est une pièce décousue ; mais que de bon sens, que de noblesse dans certains morceaux ! Quelle morale pure et saine ! Que de principes précieux pour les hommes politiques !

Et puis, l'auteur de ces pièces n'a jamais écrit un vers qu'on puisse lui opposer aujourd'hui. Ses principes sont nobles et justes, sa conduite est en rapport constant avec ses paroles. Jamais il n'a flatté aucun pouvoir comme les autres poètes l'ont fait, par illusion sans doute. Il n'a

jamais loué que le peuple vainqueur en 1830 et il en avait le droit, car nul plus que lui n'avait été passionné pour la liberté et la gloire. C'est lui qui a élevé la voix le premier pour flétrir ceux qui insultaient aux héros de la Garde morts à Waterloo, pour gémir des pillages de l'étranger maître de Paris. C'est lui enfin qui se montrait si éloquent dans ses odes sur la Grèce régénérée.

Casimir Delavigne est pour moi le symbole du poète véritable, de celui qui raisonne son enthousiasme, qui se passionne pour le vrai avant de se laisser séduire par le beau. Maintenant l'appellerai-je génie? Je suis embarrassé. L'acception qu'on donne au mot génie est si peu déterminée! Tout ce que je puis dire c'est que, sans hésiter, je regarde Victor Hugo comme un génie et que j'aime encore mieux Delavigne qui n'en est peut-être pas un.

ANNEE 1848

Dimanche 5 mars. — Une révolution aussi grande qu'inattendue vient d'éclater à Paris. Ma première pensée en présence de cet immense événement a été pour ma patrie. J'ai été effrayé de cette révolution soudaine dont la cause matérielle ne peut être attribuée qu'au hasard; pendant plusieurs jours, mon esprit sous l'empire des graves pensées qui l'assiégeaient, souffrait comme dans un mauvais rêve. Dix jours se sont écoulés depuis et maintenant encore je suis en proie à une sorte de fièvre nerveuse interrompue par de longs intervalles d'abattement.

Certes, si jamais quelqu'un a désiré avec ardeur la liberté, l'égalité pour tous, c'est bien moi; j'ai autant réfléchi sur ce sujet qu'il est permis de le faire à mon âge, je me suis bien souvent demandé quelle forme de gouvernement

approchait le plus de ce résultat, j'ai lu le pour et le contre, et je n'ai pu me fixer. En voyant la masse de la nation tendre vers une république franche et modérée, je dois croire que c'est là que gît la vraie indépendance, la seule durable. Je serais appelé à remplir des fonctions publiques, et sous ce nom je comprends toutes celles où il est permis d'exercer une influence petite ou grande sur ses semblables, que j'embrasserais sans arrière-pensée les opinions républicaines. Ce sera donc mon plan de conduite dans quelques mois. Mais il m'est permis de craindre que les membres du Gouvernement Provisoire ne soient accablés sous la glorieuse tâche qu'ils se sont imposée. S'ils succombent, le bonheur du pays est indéfiniment retardé. Soutenons-les de tout notre pouvoir, précipitons-nous pour maintenir la digue qu'ils opposent au torrent populaire dont ils veulent guider le cours. Quelle admiration j'ai pour Lamartine ! Il nous a sauvés du drapeau rouge : combien cette première victoire est importante !

Nos camarades de Saint-Cyr ont été appelés à jouer un rôle difficile, celui de contribuer au rétablissement de l'ordre public. Plusieurs d'entre eux sont nommés sous-lieutenants, lieutenants même. On parle ici d'une promotion extraordinaire par laquelle les élèves de La Flèche âgés de dix-huit ans entreraient à Saint-Cyr sans examen pour combler le vide. Avant 1830, nous jouissions de ce droit injuste ; je doute qu'on

nous le rende, cependant rien n'est impossible par le temps qui court. Dans ce cas, j'accepterais ma nomination. Les principales raisons qui me faisaient fuir l'état militaire n'existent plus ; la guerre est probable et l'avancement en est la suite. Si j'avais le choix, je n'hésiterais pas à prendre un autre parti; mais si cette position assurée s'offre à moi, je n'irai pas la repousser.

Je me demande ce que disent nos connaissances de ces grands événements. Combien le sort de la famille royale est digne de compassion et de respect! Je m'indigne quand j'entends insulter les braves gardes municipaux qui, seuls contre la multitude furieuse, se sont sacrifiés à leur devoir ! J'ai lu la lettre d'un ancien élève d'ici, étudiant à Paris : il en a tué sept et un officier; le malheureux ose se vanter de cette atroce victoire ! J'aurais voulu être là pour panser les blessés, mais jamais je n'aurais eu le courage de tirer sur un Français. Je ne blâme pas ceux qui l'ont fait, mais je voudrais les voir désolés de s'être trouvés dans cette obligation.

Jeudi 16 mars. — Je ne comprends plus ma mère qui insiste pour que j'aille à Saint-Cyr. Tout ce que je puis dire, c'est que je ne suis pas libre d'entrer à l'École militaire ; si on fait passer des examens, je n'y suis nullement préparé. La chance que nous, élèves de La Flèche, aurions pu

avoir, est de moins en moins probable d'abord parce que, loin d'agrandir les cadres de l'armée, on parle de les diminuer, ensuite parce que nous sommes sous le coup d'une punition terrible du Ministre de la Guerre, à cause d'une ridicule émeute qui a eu lieu ici cette nuit et dans laquelle un adjudant a été légèrement blessé. La cause assez futile ne se lie nullement aux événements extérieurs.

Le général de Baldegg, en apprenant les événements de Février, a aussitôt envoyé sa démission. Il prétexte des raisons de santé, je crois qu'il n'a pas que ces motifs. Je l'en estime davantage, de sacrifier une belle position à des opinions, inadmissibles peut-être, mais qui n'en sont pas moins honorables.

Il a le chagrin d'appeler sur nous la sévérité du ministre au moment de son départ. Le nouveau commandant, le général Senilhes, doit arriver ces jours-ci avec le châtiment annoncé. Quel sera-t-il? Nous ne sommes pas sans inquiétude. L'École coûte beaucoup à l'État.

Vendredi 31 mars. — Cette École d'Administration, que j'ai désirée tant de fois, va être créée. Je ne pouvais rien souhaiter de mieux pour moi; je n'ai plus qu'une crainte, celle de ne pas y être admis. Les examens seront néces-

sairement faits d'une manière hâtive, indéterminée; il faudra montrer surtout de l'intelligence, Dieu veuille que je ne perde pas la tête. Je viens justement d'avoir dix-huit ans, je sais un peu de tout, j'ai du jugement, puissé-je avoir de la chance...

Si je pouvais être admis boursier, je crois que je connaîtrais le bonheur. Avoir une position assurée! Cela est si peu d'accord avec ce que j'attendais, je n'ose y croire. Quoi qu'il en soit, j'ai maintenant une direction dans laquelle je dois tendre ; j'allais à tâtons à travers un brouillard épais, il se dissipe tout à coup, j'aperçois une borne surgir de terre à quelques pas de moi et le hasard veut que je me sois dirigé justement sur ce but que je ne voyais pas. Travailler dans des facultés qui me plaisent avec une ardeur que rien ne pourra éteindre car mes goûts, ma conscience, mon amour-propre me pousseront en avant, je n'ai jamais demandé que cela; pour l'obtenir, je n'espère qu'en Dieu. Je pourrais donc voir de mes yeux ce qui se passe à Paris. faire un peu la mouche du coche dans les clubs, calmer la fièvre qui me dévore quand je pense à tous les grands spectacles dont nous serons témoins. Il me semble que cela est un rêve.

Le général Senilhes est un homme plein d'enthousiasme qui nous fait crier : Vive la République! à tout propos. Je le crois franc. Il est excellent pour nous, fait des réformes toutes à notre avantage, va pour ainsi dire au-devant de

nos réclamations. Ses proclamations sont sages, énergiques, telles qu'il devait les adresser à son régiment de Légion étrangère. Il nous traite en hommes ; son style est coloré, rapide, plein d'images ; les devoirs qu'il nous trace pour l'avenir sont bien interprétés ; il me plaît malgré sa rude écorce.

Lundi 5 juin. — Je viens de passer mon premier examen, je suis admis ; les mathématiques ont failli me faire échouer. Je passe demain le second, puis viendront les compositions.

Ce premier succès ne m'aveugle pas, puisque nous n'étions interrogés que par les professeurs du collège d'Angers ; mais demain, le redoutable Catalan et son collègue vont joliment me serrer, je n'ai vraiment pas d'espoir.

Vendredi 9 juin. — J'ai passé mon examen définitif ; il est très douteux que je sois admis, mais enfin cela est possible, surtout si l'on étendait la liste de 150 à 200 places. Je suis exténué, c'est le mot ; cinq jours de transes, de travail exagéré et d'examens soit écrits soit oraux vous vieillissent d'un an.

Lundi à midi, nous apprenions que l'examinateur de mathématiques, M. Catalan, venait

d'arriver et commencerait immédiatement sans attendre son collègue. En effet ce soir-là nous avons composé en physique. Le lendemain mardi, compositions de chimie, d'histoire naturelle que j'ai faites bonnes, je crois. Le soir, M. Catalan commence à interroger sur les mathématiques ; mon examen a été si mauvais que je me suis cru perdu sans ressources. Le mercredi, M. Franck arrive ; il nous interroge sur la philosophie, la rhétorique, la littérature. C'est un professeur de la Sorbonne qui vous rit au nez à chaque instant. J'ai passé avec lui un bon examen. Le jeudi, version latine assez bonne. Pour la composition d'histoire, ma mauvaise étoile a brillé plus que jamais ; le sort a amené la seule des vingt-quatre questions que je n'avais pas profondément étudiée parce que je manquais des livres nécessaires : Communes et affranchissements depuis la chute des Carlovingiens jusqu'à Louis XI. Je m'en suis médiocrement tiré.

En somme, j'ai bien passé avec Franck et j'ai fait d'assez bonnes compositions. Restent les mathématiques, dont je suis fort inquiet ; peut-être seront-elles jugées moins nécessaires, je le désire. C'est d'ailleurs M. Catalan lui-même qui m'a rassuré.

Je me trouvais à table à côté de lui à l'hôtel lundi dernier. Lui-même a entamé la conversation et a été pour moi plein de prévenances ; cela me désolait, parce que je ne pouvais décemment répondre à ses avances, je me suis donc abstenu

sans trop d'affectation. Le lendemain, avant de m'interroger, il m'envoya plusieurs fois auprès du recteur pour différentes commissions.

Malgré sa bonne volonté, son indulgence, égale d'ailleurs pour tous, j'ai fort mal répondu surtout pour la géométrie. Il posait les questions qui lui passaient par la tête ; le scélérat m'a gratifié des plus difficiles tandis que le candidat qui me précédait en avait eu que j'eusse passablement résolues.

En sortant de l'académie, M. Catalan me dit : « Boucher, vous n'êtes pas fort. Comment diable avez-vous fait ? Tâchez de vous relever pour les lettres. » Un instant après, il était à côté de moi à table :

« Vous n'aviez donc pas repassé vos logarithmes ?

— Pardon, Monsieur, lui ai-je répondu, mais je suis extrêmement faible. Croyez-vous que cet échec soit décisif ?

— Bah ! m'a-t-il dit, c'est 1 sur 7. »

Il y a en effet cinq compositions et deux examens oraux. Cela voudrait-il dire qu'un oral de trois quarts d'heure ne compte pas plus qu'une composition très simple ? J'en doute, je crois qu'il a voulu me rassurer. Du reste, loin de me bouder, il a été plus aimable encore que la veille ; je n'avais plus besoin de m'observer, puisque ses notes étaient irrévocablement signées, aussi ai-je causé avec lui en toute confiance. Nous avons parlé de la Sorbonne, du

quartier latin, de M. Dumas qu'il appelle un intrigant. Souvent il se penchait à mon oreille pour me faire part de quelque observation maligne sur un des convives. « Est-ce que cette vieille moustache, là-bas, ne vous rappelle pas don Quichotte ?... » Enfin, le mathématicien s'effaçait complètement pour faire place à l'homme bienveillant et simple.

Si j'étais reçu, j'aurais véritablement le plus grand plaisir à le revoir. C'est chose si rare qu'un professeur de sciences comprenne qu'on néglige l'objet de ses propres études et surtout qu'il soit aussi bon enfant avec un jeune homme inconnu.

Poittevin passait avec moi, il doit être reçu certainement.

Jeudi 29 juin. — Une lettre de ma mère m'annonce que je suis admis le quatre-vingt-onzième à l'École et que je dois me rendre à Paris sans retard.

Vendredi 30 juin. — Passé cette journée, mi-partie en diligence, mi-partie en chemin de fer, ayant quitté La Flèche à cinq heures du matin.

Je suis arrivé à Paris à neuf heures et demie, les pavés n'étaient pas encore remis dans une

foule d'endroits ; passant devant le Palais de Justice, j'ai vu au clair de lune briller les casques des dragons qui emmenaient un convoi d'insurgés.

Une fois descendu de diligence, je n'ai pu trouver de voiture ; il était interdit, vu l'état de siège, aux cochers de passer les ponts après neuf heures. J'ai eu mille peines à trouver un homme pour m'aider à porter mes paquets.

Je suis arrivé à la maison à onze heures.

J'étais ému ; j'allais y trouver mon frère Camille, que je n'avais pas vu depuis cinq ans, sa femme et sa petite fille que je ne connaissais pas.

Samedi 1er juillet. — Sorti dès le matin avec Camille, passé devant l'Assemblée, où les Saint-Cyriens étaient campés. Jolinière, m'ayant aperçu, est accouru m'embrasser.

J'achevais à peine de déjeuner, rue Barbet de Jouy, quand on a sonné. C'était Arthur de Vérigny, que je n'avais pas revu depuis La Flèche et que je désirais voir avant qui que ce fût. Cet empressement à venir me trouver m'a causé une grande joie.

Lundi 3 juillet. — L'Ecole d'Administration ne

s'est pas ouverte aujourd'hui ; mais comme nous n'étions pas prévenus, nous avons fait un tapage monstre et envoyé deux délégués à Sénarmont qui nous a priés d'attendre jusqu'à mercredi.

Mardi 4 juillet. — Ce matin, j'entends crier dans la rue : Qui veut la *Presse* ? la *Presse* qui vient de paraître ! Je descends, j'achète, mais il y avait en dessous du titre le mot : *républicaine*, écrit très fin, pour mieux attraper.

C'est un journal qui cherche à profiter du malheur des autres et qui n'a aucun rapport avec la *Presse* de Girardin. Celui-ci est au secret.

Mercredi 5 juillet. — Je suis un grand sot de ne pas avoir pensé au caractère des Parisiens contenu dans ces deux mots : légèreté, oubli. On ne saurait se faire une idée de la tranquillité insouciante qui règne partout, il semble que les affreuses journées de Juin appartiennent à une autre époque, si ce n'est que les conversations roulent de préférence là-dessus.

D'abord, il n'y a pas de bandes d'insurgés hors Paris ; tous ceux qui n'ont pu jeter immédiatement leurs armes sont prisonniers, les autres sont rentrés ou rentrent dans leurs bouges. J'ai visité en détail dans le faubourg Saint-Antoine

les rues les plus ignobles, tout est on ne peut plus tranquille; les équipages y abondent, car c'est le but de promenade de tous les curieux, ducs ou mendiants. Sur toutes ces figures qui contemplent avec avidité les ravages effroyables des boulets et des balles, je n'ai pas surpris la moindre marque de douleur ou même de tristesse. On regarde cela comme on regarderait le panorama de la bataille d'Eylau. J'en suis indigné.

Quand on voit ces maisons écroulées en partie ces devantures percées à jour comme des cribles, ces larges trouées de boulets encore fraîches, on n'a pas à se demander s'il y a eu lutte et lutte terrible. Pourtant où est l'ennemi ? On se retourne, et l'on est obligé de chercher un regard farouche parmi ces bonnes faces de marchands de vins, d'ouvriers qui vous coudoient et examinent avec le même intérêt que vous les lieux où ils se battaient la veille. Voilà pourtant ce que c'est que Paris. Ces hommes acharnés hier, une fois vaincus, jettent leurs fusils, se remettent à flâner ou à travailler et ne pensent nullement à battre la campagne en corps d'armée ; qu'une nouvelle occasion se présente, ils seront tout transportés sur le champ de bataille et recommenceront les mêmes infamies.

J'en ai vu passer deux cents, liés deux à deux, entre deux simples haies de gardes nationaux : ils avaient des figures très ordinaires, beaucoup causaient en riant, j'ai remarqué quelques fem-

mes parmi eux. Ils comptent sur l'indulgente Assemblée Nationale.

Sur les monuments, aucune trace de l'insurrection dernière puisque les beaux quartiers de Paris n'en ont pas été le théâtre ; aucune trace non plus de la révolution de Février. La place de la Concorde n'a pas subi la plus légère modification Les affiches ne couvrent plus les murs, les porteurs de journaux sont peu nombreux, on ne les remarque pas. Il n'y a pas dans le public un costume, un vêtement même qui ne soit tel que quand je suis parti pour La Flèche ; tout le changement consiste dans l'abondance des uniformes militaires, encore n'abondent-ils pas autant qu'on pourrait le penser.

Le lendemain de mon arrivée, il y avait des dragons sur la place de la Concorde ; leurs chevaux étaient attachés à la grille qui entoure l'obélisque et aux balustrades qui empêchent la chute dans les fossés-jardins. La plupart des cavaliers étrillaient leurs bêtes ou étaient couchés à côté sur de la paille. Tout a disparu maintenant, la place est entièrement libre.

L'Assemblée Nationale occupe le même bâtiment que la Chambre des Députés, seulement on l'a prolongé jusqu'au milieu de la cour qui donne sur la place du Palais-Bourbon. Sa façade de ce côté offre une parfaite analogie avec celle d'un cirque à cause de trois figures allégoriques en bois peint découpé qu'on a plaquées provisoirement sur la muraille. Au bas des marches,

il y a quelques compagnies ; sur la place dont le piédestal, vide jadis, supporte une statue manquée de la Liberté, en pierre commune, avec une peau de lion sur le dos, il y a un bataillon de ligne et un demi-escadron de dragons en selle ; à l'entrée de la rue de Bourgogne, couchée toute la journée sur les trottoirs dans la paille, une compagnie d'infanterie ; ce sont les seules troupes en plein air dans le faubourg Saint-Germain. Deux régiments occupent le jardin de la Présidence. Ils ont planté des pieux qui soutiennent une couverture en toile cirée ; il y a là-dessous des tables et des bancs où ils se régalent de charcuterie et de salade. Les cantinières circulent, occupées souvent à repousser très amicalement quelque farceur de Saint-Cyrien qui les lutine d'une façon cavalière. Car les Saint-Cyriens sont campés dans une des cours de l'Assemblée entourée de galeries : c'est là qu'ils doivent se trouver aux quatre appels de huit heures, midi, quatre heures et huit heures soir. Ils sortent quand ils veulent dans les intervalles mais, comme ils ne peuvent s'éloigner beaucoup, je les trouve à toute heure. On leur donne vingt sous et un énorme pain dur comme la pierre, qu'ils s'arrangent ! Plusieurs s'ennuient de ce régime, d'autant qu'ils ont pour matelas le plancher de la salle des Pas-Perdus où sont restés les pupitres et jusqu'aux couteaux à papier, ou une botte de paille dans la cour au choix.

Ils peuvent, il est vrai, se désennuyer en allant

à l'Assemblée ; ils ne s'en soucient guère et vraiment je n'ai pas la force de les en blâmer. J'y suis allé lundi avec Lapasset.

J'ai eu la chance d'entendre Cavaignac, le héros du moment. J'étais dans la tribune de face; mais la salle est si longue que je ne pouvais distinguer sa figure. L'on entend très bien, d'ailleurs on faisait un religieux silence. Il se répète, n'a pas grande facilité, mais sa voix est ferme et lente, son attitude très convenable. Goudchaux lui a succédé. Marie est bon président ; il est presque constamment debout, la main sur sa petite cloche de bronze qui fait un tapage effroyable. On m'a montré les principaux personnages mais, malgré la bonté de ma vue, je pouvais à peine les distinguer dans cette salle qui, avec son plafond de toile et ses maigres faisceaux de drapeaux, a l'air d'un immense théâtre forain.

On ne saurait passer sous silence les mobiles que l'on rencontre à chaque pas. Ils m'ont surpris au dernier point. La grande masse de ces héroïques jeunes gens qui pouvaient nous perdre en passant dans le camp ennemi semble avoir de dix à treize ans. Des petits Fléchois du troisième bataillon avec un shako rouge et des épaulettes vertes, une saint-cyrienne à la bouche, représenteraient assez exactement une compagnie de mobiles. Ceux-ci ont pourtant seize ans au moins, mais on sait combien est grêle le gamin de Paris malgré son agilité et sa force. Ils ont maintenant une renommée bien glorieuse ; on se plaît à citer

leurs traits d'intrépidité et leurs effrayantes pertes. Quelques-uns ont été poignarder les insurgés jusque dans les tuyaux de cheminée où se livraient des luttes à outrance ; les autres escaladaient les fenêtres, se couchaient le long des barricades et arrachaient les fusils de l'ennemi en saisissant les canons qui dépassaient entre les pavés.

L'état de siège n'a donc rien changé à Paris, seulement après minuit on est souvent obligé de faire de longs détours pour regagner son domicile, à cause des sentinelles qui vous crient : Au large ! Les premiers jours, on ne pouvait sortir passé neuf heures. Un huissier de la Chambre voulut passer à dix heures pour y entrer ; un dragon, après les trois sommations, lui a logé une balle dans l'aine : l'huissier s'est couché sur le flanc avec une soumission parfaite. Le colonel s'est transporté le lendemain chez lui pour lui en témoigner sa douleur mais, lui a-t-il dit, mon dragon a rempli son devoir, d'autant qu'on ne se gêne pas pour égorger les sentinelles toutes les nuits.

Vendredi 11 août. — Le premier événement saillant du mois qui vient de s'écouler est bien triste, c'est la mort de Dasnières. La fin si noble d'un camarade à tous égards digne d'estime est accompagnée pour moi de circonstances doulou-

reuses impossibles à oublier. Je me vois encore dans la chapelle du Val-de-Grâce, devant cette bière dont on dévissait le couvercle pour que je pusse constater l'identité du cadavre. Quelle émotion quand on a découvert sa figure méconnaissable et souillée de sang, décomposée par un mois de souffrances ; comme j'ai maudit les auteurs des journées de Juin ! Et puis, cette épaulette si neuve, si brillante, qu'il n'a mise qu'une fois pour se faire tuer, on l'a placée sur le cercueil avec la tunique et le shako ; manquait le pantalon déchiré par les projectiles. Tous ces détails m'ont fait mal ; je suis rentré chez moi presque malade après l'avoir toutefois accompagné jusqu'au cimetière avec les officiers de son régiment et Méry le feuilletoniste, son cousin.

Je suis allé plusieurs fois au fort de Bicêtre et j'y ai passé des journées entières. Il y a quinze cents prisonniers, occupant quinze casemates. Les casemates sont des voûtes dont le sol est au niveau de la terre, dont la profondeur est égale à l'épaisseur des fortifications sous lesquelles elles passent. Elles sont sèches, bien aérées et suffisamment éclairées pour lire. Dans la cour du fort est une partie enceinte d'une palissade où les prisonniers — deux casemates à la fois — vont passer une heure au grand air et au soleil. Tous paraissent fort insouciants ; le premier jour où ils ont été lâchés dans l'intérieur de cette palissade, ils s'amusaient à crier : bèê, bèê, comme des moutons ; cela s'entendait en dehors du fort.

Ils sont très sainement nourris et les soldats auxquels on donne un biscuit qu'il faut laisser tremper dans l'eau pour pouvoir le manger se plaignent avec raison de ce que les prisonniers ont du pain de deuxième qualité. On leur permet de voir leurs enfants au-dessous de dix ans et de recevoir par eux des vêtements, des vivres ; quelques-uns même circulent partout, remplissant des fonctions diverses auprès des officiers et des personnes habitant le fort. J'ai causé avec plusieurs, ils sont tous innocents, on les a arrêtés par erreur, pour avoir pansé des blessés ; il vaut mieux les croire à l'heure qu'il est que d'être allé les voir à l'œuvre.

Depuis que les transportations ont commencé, les prisonniers sont moins insouciants et un peu dégrisés. Le premier départ a été déchirant, paraît-il ; beaucoup croyaient qu'on les menait fusiller.

Paris est maintenant aussi tranquille que sous la royauté, pas l'ombre d'une émeute même partielle. Tous les soirs à dix heures, je traverse avec la plus complète sécurité le quartier Saint-Jacques qui porte encore les traces de Juin. Cependant, depuis quelques jours, il y a des bruits vagues qui circulent, des velléités de rassemblements aux barrières, on craint qu'avant peu les troubles ne recommencent ; les postes ont été doublés.

On a rogné les ongles à la presse par la loi du cautionnement ; on fait presque tous les jours

des descentes chez les journaux, plusieurs ont été suspendus. Les vendeurs ne peuvent plus en crier les titres ni parcourir les rues, ils doivent stationner et porter une médaille d'autorisation.

Cavaignac n'excite pas d'enthousiasme mais tout le monde est fort aise de : l'avoir. Je l'ai vu à la distribution du grand concours ; c'est un grand gaillard à figure longue et ennuyée ; à la sortie, quelques cris isolés de : Vive Cavaignac ! se sont fait entendre, mais il n'a pas paru s'en apercevoir. Il ne saluait pas et regardait à terre, tandis qu'Armand Marrast, notre digne professeur, promenait sur la foule son regard plus fin que franc. C'est un homme à tournure assez commune, à moustaches grisonnantes, petit, gros et pas bête du tout. Caussidière est énorme dans toutes ses dimensions. Louis Blanc n'est pas mal, figure assez ordinaire du reste, et très petit, mais il y en a d'aussi petits à la Chambre.

Paulin vient de publier la correspondance de Louis-Philippe et de ses ministres trouvée aux Tuileries. Rien n'est plus curieux ; il n'y a pas un mot des lettres secrètes de l'ex-roi qui puisse lui être reproché. Il s'en trouve une, qui devait avoir quarante ou cinquante pages, à sa fille, la reine des Belges, sur les mariages espagnols, elle est pleine de droiture ; une autre fort drôle, toute de la main de Louis-Philippe, à une des filles de Victoria, âgée de six ans. Tout ce qu'on peut déduire de ses lettres à Victoria et des réponses de celle-ci, c'est qu'ils avaient beau-

coup d'affection l'un pour l'autre. Toutes les lettres du roi à Guizot se terminent ainsi : « Bonsoir, mon cher ministre » ; les billets de Guizot au roi, jour par jour, prouvent son activité extraordinaire et leur bonne intelligence. Les lettres de Salvandy sont ampoulées et flatteuses.

Dimanche 3 septembre. — Je viens d'assister à une grande revue ; Cavaignac avait une escorte comme je n'en ai jamais vu, ni au roi, ni aux princes. Il y a eu un moment où on a pu l'aborder et même lui remettre des pétitions. Changarnier et Lamoricière l'accompagnaient ; sa figure a bien plus de distinction et d'autorité que la leur. Changarnier surtout, vu à quelques pas, a l'air d'avoir dix-huit ans, il rit toujours. On a remarqué que Cavaignac n'est pas revenu à son hôtel par le même chemin qu'à l'aller. Je l'ai vu rentrer ; ses dragons, ses guides, ses aides-de-camp tenaient toute la rue de Varennes depuis l'Esplanade jusqu'à la rue de Bellechasse. Il saluait la foule, assez silencieuse du reste.

Paris est tranquille. Chacun semble écouter d'où vient le vent. Calme plat.

Mercredi 13 septembre. — Le cours d'études que nous faisons actuellement à l'École d'Admi-

nistration a la même valeur que s'il durait une année, il se terminera cependant au 15 Octobre ; nos vacances seront de six semaines.

Dans l'enseignement de ce premier trimestre, on a eu pour but de mettre autant que possible les élèves de niveau, c'est-à-dire qu'on nous a fait repasser rapidement les matières exigées pour l'examen d'entrée de manière que les faibles en mathématiques ou en littérature pussent se rattraper. Nous allons subir un examen de fin d'année qui sera, avec les notes des conférences, la base d'un classement sérieux, et c'est véritablement au 1er Décembre que nous entamerons les cours spéciaux de statistique et d'administration. Deux pourtant sont commencés, celui de Droit administratif, fait par M. Boulatignier, conseiller d'État et représentant, et celui de Droit privé, par M. Chambellan, rien du tout.

Il y a bien encore deux cours qu'on n'enseigne pas dans les collèges, mais ils ne forment que six leçons chacun. Le premier, celui des plantes utiles, fait par M. Decaisne, Académie des sciences, professeur au Museum, nous a fort intéressés. Le second, celui des animaux utiles, M. Duvernoy, professeur au Museum, successeur de Cuvier, est en bonne voie.

Pour les autres, voici à qui nous avons affaire :

Cours de Mathématiques, M. Vieille, Académie des sciences ; très clair, peu approfondi en ce sens qu'il élague tout ce qui n'est pas directement utile.

Cours de Physique, M. Regnault, Académie des sciences; intéressant, fait dans le même esprit que celui de mathématiques.

Cours de Chimie, M. Pelouze, Académie des sciences; rien d'extraordinaire.

Cours de Cristallographie, Élie de Beaumont, Académie des sciences, ingénieur en chef, professeur à l'École des Mines, un des premiers savants de l'Europe; cours insipide, abrutissant; on y bâille comme une carpe ou on y dort comme une marmotte, pas de milieu. C'est fini heureusement; nous en sommes à la géologie, un peu moins assommante, et encore!

Cours d'Allemand, très cocasse.

Cours de Littérature, Émile Souvestre, feuilletoniste, dramaturge de boulevard; on croit y apprendre à faire des mémoires, des rapports, des adresses, des lettres d'administration. La semaine dernière, j'avais à faire un rapport sur l'utilité des maisons communes d'ouvriers; cette semaine, sur l'organisation d'une garde mobile sédentaire.

On arrive le matin à 8 heures; de 8 heures un quart à 10 heures, on va à l'un des cours du Collège de France après avoir signé sur une feuille de présence; de 10 à 11 heures, étude libre; de 11 heures à midi, déjeuner dans l'École où il y a une espèce de restaurant-buvette; de midi à 1 heure et demie, cours au Collège de France; de 1 heure et demie à 5 heures, étude libre. Les jours d'Allemand, on va à ce cours de

3 heures et demie à 5 heures, mais il n'a lieu qu'une fois par semaine et ne se fait pas au Collège de France parce qu'il est trop élémentaire. De 5 heures à 7 heures et demie, on s'en va dîner chez soi ; à 7 heures et demie, on revient pour la conférence ou la colle jusqu'à 9 heures et demie.

Pour les études libres, nous sommes divisés en salles de huit, douze ou seize ; la mienne est de seize. Les élèves qui se conviennent ont été dès l'origine invités à se mettre ensemble ; si on veut changer on peut le faire sans permission, il suffit de trouver un camarade pour permuter. Chaque salle nomme un délégué. Les douze délégués forment un conseil chargé de passer les marchés avec les fournisseurs, de proposer au vote de l'École les mesures utiles, de préparer un règlement qui serve pour la promotion présente et les promotions à venir. Il y a dans chaque salle un vice-délégué pour faire la police, mais celui-ci n'est guère utile. On renomme les délégués tous les mois.

Les conférences méritent une mention particulière. Nous sommes partagés en trois séries de cinquante, et trois colles ont lieu à la fois dans des facultés différentes. Les maîtres de conférences ou colleurs nous traitent en égaux tout à fait ; on sort, on rentre comme on veut. Les colleurs de sciences sont les professeurs suppléants, excepté celui de mathématiques qui est colleur à la Polytechnique. La conférence de

littérature est dirigée par le gros Souvestre lui-même ; son colleur vient mais il remplit l'office d'une cinquième roue à un carrosse. Cette conférence diffère des autres en ce qu'on s'y dispute à qui mieux mieux ; quand un élève a lu son devoir, il le défend contre les autres qui disent ce qu'ils ont trouvé de mal ou de bien. C'est très comique. Deux membres de la commission nommée par la Chambre pour statuer sur notre école sont venus il y a quelques jours et ont paru enchantés du système.

Aussitôt que nous serons consacrés dans notre existence, le directeur, M. Blanche, présentera à la signature du Ministre l'uniforme voté par nous à une majorité de 106 voix contre 35. Je suis des 35, à cause d'une bande d'or fin qu'il y aura au pantalon et que je trouve assez ridicule ; cela sent l'écuyer de Franconi. Du reste, c'est bien.

La grande tenue se compose d'un habit bleu de roi fermé droit, col rabattu avec branche d'olivier et pans à la française ; boutons jaunes ; ganse d or sur l'épaule comme la Polytechnique ; pantalon bleu de roi à bande d'or ; chapeau à cornes, de forme assez élégante parce qu'il est très bas, et épée toute simple. La petite tenue est la redingote bleu de roi de l'École polytechnique seulement le collet en velours noir ; pantalon gris à bande noire de la Forestière ; képi.

Jeudi 14 septembre. — Je viens de lire les adieux de Girardin journaliste au public, je compte voir bientôt le bonjour au public de Girardin député.

Les affiches électorales commencent à couvrir les murs, j'en ai vu tout à l'heure une à triple effet : Citoyens, nommons Louis-Napoléon pour proclamer la liberté du vote; Émile Lalanne pour proclamer la liberté de l'individu; Girardin pour proclamer la liberté de la presse. A côté se trouvait une affiche rouge foncé avec ces mots : Frères, nommons Cabet, Raspail et Thoré, eux seuls peuvent sauver la France !

Samedi 16 septembre. — J'ai toujours regardé la boutique d'un marchand de gravures comme l'expression des sentiments du public; en effet, on n'expose que ce qui peut plaire. Or voilà les gravures qui se trouvent partout depuis Juin : portraits de Cavaignac à pied, à cheval, j'allais dire en voiture; portraits de M. Sénard; des généraux tués en Juin, surtout Bréa; de l'Archevêque sur les barricades, sur son lit de parade; portrait en pied d'un mobile décoré — les mobiles se retrouvent d'ailleurs sur des devants de cheminée et sur des tapisseries — portraits des généraux dits africains; des trois Napoléon sur la même gravure, Louis Napoléon entre les deux autres et un peu plus

élevé; celui de Lamartine, étonnant de ressemblance avec Guizot; aucune caricature; quelques vues de phalanstères.

Samedi 21 octobre. — J'ai lu chez ma mère une grande partie des notices sur l'Allemagne de Saint-Marc-Girardin, ouvrage qui réunit une raison élevée à un certain laisser-aller de bon goût.

Ensuite, j'ai relu, avec la même admiration qu'autrefois, les *Verrines* et les *Catilinaires*, ne pouvant au sujet de celles-ci m'empêcher de comparer la situation de Cicéron au milieu de ce Sénat, apostrophant un redoutable factieux avec celle d'un orateur moderne, doué d'une élévation d'âme aussi grande, qui, en présence de nos tourmentes politiques, n'osa pas jouer ce rôle magnifique aux applaudissements d'un corps législatif non moins auguste.

J'ai aussi vu quelques-uns des psaumes traduits par La Harpe. Il y a une grande richesse d'images, une sonorité entraînante, mais on en a bien vite assez.

J'ai passé la soirée dans un cabinet de lecture. J'ai vu dans un des journaux l'analyse d'une pièce de Dumas précisément sur la conspiration de Catilina considérée comme actualité. Cette rencontre m'a paru bizarre après les réflexions citées plus haut.

Dimanche 22 octobre. — J'ai passé la matinée à relire de vieilles lettres reçues ou écrites par moi. Il y a dans cette revue rétrospective quelque chose d'attrayant et de pénible à la fois.

Que de noms alliés autrefois à de tendres épithètes qui aujourd'hui ne vous inspirent que mépris ou indifférence ! Que de projets, d'espérances que le temps a oublié de faire germer ! Que de souffrances dont votre souvenir ne s'est pas occupé, qui ont peut-être laissé leur impression dans votre caractère ! Comme, à telle époque, votre pensée avait peine à se faire jour au dehors au milieu de mille répétitions ! Pourquoi, parce qu'ils s'appliquent à de minces objets, souriez-vous des mêmes sentiments qui vous animent aujourd'hui ? Comme un souvenir en rappelle un autre ! Vous vous reprenez à aimer telle personne que les circonstances vous avaient fait perdre de vue ! Enfin, en refermant ces lettres, dont nul ne voudrait plus prendre la responsabilité, vous êtes triste et soucieux car vous réfléchissez que plus tard vos idées d'aujourd'hui produiront la même impression. Où est l'idée qui, comme le corps humain, se renouvelle sans cesser d'être elle-même ?

Je suis allé chez M. Robin que j'ai trouvé à déjeuner. Ce vieil ami de ma famille m'a donné cinq francs sans raison, par caprice. D'où vient que j'ai hésité à les accepter? J'aurais pourtant reçu avec plaisir un livre qui aurait coûté cela ou plus. Quelle fierté singulière ! Je lui ai certes

fait plus de plaisir en acceptant ce mince cadeau qu'il ne m'en pensait faire. J'ai donc bien agi.

J'ai dîné rue de Babylone et causé politique avec un individu qu'on m'a dit après être soupçonné mouchard. Il avait été quelques jours avant, disait-il, dans la société de Crémieux et en répétait des phrases toutes d'intimité. Il parlait sur le même ton de Ledru-Rollin. Il m'a paru que, tout en parlant haut et ferme, il louvoyait comme un sloop dans des parages inconnus, ce qui m'a fait demander qui il était.

Lundi 23 octobre. — J'ai lu chez ma mère des poésies détachées et des épîtres de Casimir Delavigne, pour la centième fois peut-être et ce n'est pas la dernière, ce poète ayant toute mon admiration.

Puis, je suis entré dans un cabinet de lecture. J'y ai lu dans la *Revue des Deux-Mondes* des détails fort intéressants sur le peintre Léopold Robert. Ses dernières lettres, qui expriment si bien l'état de marasme de son âme, m'ont fait une forte impression.

Comment se fait-il, comment Dieu permet-il, qu'au milieu de tant de causes de bonheur, la tristesse ne cesse de comprimer un cerveau si bien organisé ? L'infortuné ressemble à ces hommes vendus au démon dont parlent les lé-

gendes, qui ne peuvent jouir des richesses achetées si cher. Gall ne s'est pas trompé dans son principe fondamental ; bien certainement, il y avait dans l'âme de ce pauvre Robert une aspiration vers le suicide.

Ces pensées m'ont rendu triste, et le sommeil seul a pu les écarter.

Jeudi 26 octobre. — Je suis allé au Jardin des Plantes. J'ai passé deux heures dans le musée d'anatomie. L'idée de l'animalité humaine et de sa destruction y domine tellement que j'en sors toujours avec un certain soulagement.

J'ai assisté à deux cours, celui des mammifères et celui d'anatomie comparée, spécialement de l'homme.

M. Geoffroy Saint-Hilaire fait le premier, il est fils de l'illustre inventeur de la théorie des analogues et de l'embryogénie. Il est clair, méthodique et, autant qu'il m'en a paru, généralisateur.

M. Serres fait le second. Sa figure gonflée, commune, ses yeux dont le travail sans doute a épaissi la cornée, son ton doctoral déplaisent d'abord, mais cela ne dure pas. C'est un anatomiste philosophe dans toute la force du mot, qui respire l'amour de la science et montre par moments une sensibilité vraie. Il a fait aujourd'hui une revue historique des progrès de l'anatomie,

de l'anthropotomie, fort intéressante quoique érudite, parce qu'il l'a faite avec un certain élan.

Je suis revenu avec un élève de l'École d'Administration qui assistait au cours et m'a appris des bruits inquiétants pour notre avenir. Puissent-ils n'être pas fondés !

Au cabinet de lecture, j'ai lu le premier livre et une partie du second de la *Propriété* par Thiers. C'est très remarquable. Il y a parfois, à dessein il est vrai, surabondance de développements ; mais on lit tout, c'est si facilement écrit.

Vendredi 27 octobre. — Je suis allé trouver Charonnet aîné et l'ai emmené à l'Odéon voir une nouvelle traduction de *Macbeth* qu'on m'avait vantée.

Cette pièce, remarquable par les dépenses que la mise en scène a occasionnées, quoique médiocrement jouée, fait assez bien comprendre le faire de Shakespeare. Les passages de sentiment, que M. Villemain m'avait appris à comprendre, sont rendus par Émile Deschamps aussi fidèlement que possible, autant qu'il m'a paru. Tous les accessoires sont disposés de manière à impressionner vivement, et les acteurs, d'une faiblesse extrême dans les situations ordinaires, sont soutenus par eux au point d'être quelquefois beaux... malgré tout. Les sorcières, leur caverne,

leurs éclats de rire, le fantôme, l'assassinat de Duncan, montrent le hideux sous ses formes les plus saisissantes.

Samedi 28 octobre. — Je me suis levé tard, étant peu habitué à me coucher à minuit comme j'avais fait hier.

Je suis allé aux cours de Geoffroy Saint-Hilaire et Serres. Ce dernier, ayant fait quelques digressions historiques sur le mouvement centripète des races d'hommes, a été fort applaudi.

J'ai passé la soirée au cabinet de lecture. J'ai achevé le deuxième livre de la *Propriété* et commencé le troisième intitulé « Du socialisme ». Le mérite de cet ouvrage se fait mieux sentir à mesure qu'on arrive au développement de vérités moins évidentes.

Octobre. — Le *Voyage à l'Ile de France* de Bernardin de Saint-Pierre mérite de faire époque dans l'histoire de notre littérature descriptive. Ce jeune ingénieur est aussi un poète, ayant un esprit doué d'une extrême attention de détail, surtout à l'égard des phénomènes de la nature, et les décrivant d'une manière d'autant plus frappante et pittoresque qu'il n'a pas de prétention scientifique. Bernardin de Saint-Pierre avait déjà

tant voyagé et tant observé que ses moyens de comparaison prennent ici un immense développement. Il est bien difficile de rendre visibles par le style, au commun des lecteurs, des êtres ou des faits entièrement différents de ceux qu'ils voient journellement. L'auteur y parvient pourtant par des rapprochements variés, toujours simples et décrit ainsi jusqu'aux sensations du goût si souvent indéfinissables.

Jeudi 2 novembre. — Je suis allé chez ma mère, pour opérer un petit déménagement, car la nouvelle chambre que j'occupe, rue Vaneau 29, n'est pas meublée.

Je suis allé aux cours de Geoffroy Saint-Hilaire et Serres. Le premier a commencé par le spectacle du chimpanzé vivant de la ménagerie, qui était enveloppé d'un petit burnous rouge. On l'a fait boire devant nous à la façon humaine, ce que la parfaite disposition de ses doigts rend facile.

J'ai passé la soirée au cabinet de lecture et achevé l'ouvrage de M. Thiers. Cette fin est des plus remarquables.

Novembre. — M. Michelet est un petit maniéré à cheveux blancs peignés comme ceux d'un jeune

homme mais non frisés. Des yeux presque éteints et petits ; une figure allongée, mais mouvement de bouche assez désagréable. Son visage prend un peu d'agrément quand il rit.

Son accent a une lenteur exagérée par moments, et dans d'autres il est bref. Ses paroles sont de même ; la manière dont il les fait attendre est parfois insipide.

Décembre. — Pour bien apprécier cette généreuse poésie, *La Bataille de Waterloo* de Casimir Delavigne, il suffit de se reporter aux funestes événements qui l'inspirèrent.

Elle a été écrite en juillet 1815. A cette époque, la France, épuisée par vingt ans de guerres, rassasiée de triomphes et avide de repos, ne voyait pas l'Empereur des mêmes yeux que l'a vu la génération suivante. Si grande qu'eût été son admiration pour l'homme immortel, son dévouement devait avoir des bornes. Une nation n'est point un individu ; l'abnégation ne lui convient pas. La France entière ne pouvait, comme ses plus héroïques enfants, venir expirer sous les boulets au cri de : Vive l'Empereur !

Mais si elle consentait à reprendre les antiques et poudreux Bourbons, si elle rapetissait sa gloire à leur niveau, à condition d'être tranquille et de se croire libre, elle n'en voyait pas avec une moins douloureuse indignation l'étranger,

enhardi par le nombre, pénétrer sur son territoire et jusque dans sa capitale. Aussi, tandis que les indignes descendants de la noblesse monarchique s'oubliaient jusqu'à s'enthousiasmer à la vue de l'étranger couvert du sang français, jusqu'à lui jeter des fleurs, la masse du pays, la vraie nation expiait, par la plus poignante, la plus douloureuse des humiliations, les trop justes mouvements d'orgueil que lui avaient inspirés nos conquêtes. Elle avait beau se dire, en songeant à la traînée de sang qui marquait le passage de l'ennemi, qu'elle n'avait succombé qu'après des efforts surhumains, et devant l'Europe coalisée appelant à son aide les populations de l'Asie, rien ne pouvait adoucir ses souffrances.

C'est alors qu'un jeune homme, presque un adolescent, à la fois plein d'ardeur et de mesure, connu seulement de quelques littérateurs qui avaient pu apprécier sa droite raison et son goût déjà formé, se fit l'interprète des pensées nationales dans des vers de forme antique, où éclate son indignation chaleureuse contre les Français détracteurs de nos gloires, où se révèle surtout le désir de réhabiliter la France à ses propres yeux.

Le succès fut immense; les écrivains remarquèrent avec étonnement l'expression pure et vraie, le mouvement, la décision, la vigueur de ce brillant morceau; les hommes de cœur, les soldats de la Loire en virent et en apprécièrent

les pensées généreuses; plus d'un vieux de Waterloo, expirant à ce moment des suites de ses blessures, put bénir dans sa pensée le jeune poète qui, pour l'honorer, bravait avec tant de fermeté la calomnie toute puissante; tout le monde y vit un appel à la concorde et au culte des souvenirs.

——————— Dès l'instant où une affection est entrée au cœur du solitaire, un changement complet, radical s'opère en lui. Le soleil, en dissipant instantanément l'obscurité d'une chambre dont on ouvre les volets, ne produit pas un effet aussi saisissant. Il n'a pas perdu son identité, il retrouve bien à ses pensées les mêmes formes mais sous quel nouveau jour elles lui apparaissent ! Que de sentiments restés dans l'ombre étincellent tout à coup et se produisent radieux sous la vive lumière du sentiment; que de sensations vagues, de visions flottantes, de vaines terreurs se sont enfuies avec l'obscurité qui les renfermait dans ses plis !

ANNÉE 1849

Vendredi 9 février. — Ce soir, Français. On jouait *Phèdre* et *la Famille Poisson*. Cette dernière pièce, si charmante d'esprit, d'à-propos et d'observation, m'était déjà connue.

Mlle Rachel jouait *Phèdre*. Je ne l'avais vue qu'à une époque où j'étais trop jeune pour apprécier son talent ; cette fois, elle m'a causé de l'admiration mais non de l'enthousiasme.

Ses gestes sont fort beaux, son accent est infiniment varié, mais je n'aime pas ses brusques changements d'intonation et de mouvement dans le débit ; c'est peut-être le comble de l'art mais ce n'est certes pas le dernier mot de la nature. En général je trouve un peu d'exagération, quelquefois même de bizarrerie, dans l'extrême simplicité avec laquelle elle dit certains vers détachés. C'est très bien de faire sentir que Phèdre

n'est pas toujours reine, dans son accent comme dans ses paroles. mais faut-il la faire parler avec la volubilité et le sans-façon d'une modiste, quand elle vient de prononcer quelque parole déchirante ou terrible ?

J'imagine que le séjour de Rachel en Angleterre lui a un peu fait forcer les teintes.

Mercredi 14 mars. — Au Théâtre historique, nous avons vu jouer *les Mousquetaires*, en cinq actes et onze tableaux de Dumas.

Les acteurs agissent autant qu'ils parlent ; c'est un entassement d'événements à en perdre la tête. Vous espérez respirer pendant les entr'-actes, erreur ! La toile à peine baissée se relève. Grâce aux coupes de maisons, vous voyez jouer plusieurs scènes à la fois, ce qui permet à l'auteur de vous renvoyer avant le lever du soleil. Vous n'avez pas le temps de vous demander s'il est vraisemblable que tel ou tel fait s'accomplisse, que tel ou tel personnage apparaisse, que l'action se passe en tel ou tel lieu ; à peine le souvenir des trois unités d'Aristote vous assiège-t-il que les murs s'écartent, les fauteuils, tables du salon disparaissent ; vous êtes dans une forêt...

En un mot, c'est étourdissant ; et l'on ne s'aperçoit qu'en sortant qu'on est courbaturé d'avoir digéré pendant cinq heures une douzaine de

meurtres dont un seul dans la coulisse, et mille situations impossibles, hétéroclites, drôlatiques ou lugubres, mais toujours attachantes.

Mercredi 11 avril. — J'ai lu ce matin le *Phédon* de Platon.

J'ai été surpris et charmé; surpris de ce que les idées exprimées par Socrate ont de précis et d'original, charmé de la simplicité et de la grâce antiques avec lesquelles il s'exprime, et surtout avec lesquelles toute la scène est racontée par Cébès.

Tout cela est si loin de nous et porte un tel cachet de grandeur qu'on s'intéresse vivement à certains détails matériels. Ils s'élèvent à la hauteur de graves incidents, en ce qu'ils ajoutent à notre foi dans le narrateur, et en ce qu'ils nous forcent d'envoyer notre âme à Athènes au moins pour quelques instants.

Ainsi, il y a deux ou trois endroits où les mouvements de Socrate sont indiqués : ici il frotte sa jambe à l'endroit froissé par ses fers; plus loin il passe la main, comme il en avait l'habitude, dans les cheveux d'un de ses disciples; une autre fois il se penche pour mieux entendre quelqu'un de l'auditoire qui lui fait une question.

Ces rares accidents du récit m'ont presque impressionné, enchâssés qu'ils sont au milieu de ces sublimes et souriantes discussions sur

l'immortalité de l'âme, de ces pressantes interrogations des disciples avides d'entendre les dernières, les plus belles paroles du maître qui va mourir. Plusieurs des arguments de Socrate ont perdu leur valeur philosophique parce qu'ils s'appuient sur des faits vrais de son temps, faux du nôtre, comme la pluralité des dieux, par exemple; mais ils n'en ont pas moins une grande rigueur, ils forment une chaîne solide et souple qui enveloppe le sophisme de l'adversaire, de si loin quelquefois qu'il ne s'en aperçoit pas d'abord, mais qui se resserre rapidement et l'étouffe.

Et puis, ce ne sont plus de ces dialogues composés à plaisir où l'un fait toujours des objections faibles pour faire valoir plus aisément le talent de l'autre; ici c'est un dialogue qui a eu lieu en réalité, sur la plus grande question qui existe, entre un grand homme prêt à mourir et des disciples, il est vrai, mais des disciples pleins d'intelligence et d'un ardent désir de savoir, au moment où celui qui sait va leur être enlevé.

Socrate semble déjà entrevoir la lumière éternelle, tant il est calme et convaincu, mais ce n'est pas avec un ton dogmatique qu'il parle à ses auditeurs; il provoque en souriant les objections, car, dit-il, j'ai tant d'intérêt à croire l'âme immortelle que je puis bien me faire illusion sur la force des arguments.

Il pèse donc les objections avec un soin religieux et ne croit les avoir détruites que quand

tous se déclarent convaincus. Il est impossible d'imaginer une scène plus belle que celle-là.

Quel malheur que le Christ n'ait pas eu parmi ses disciples un Platon pour nous rapporter de lui une conversation suivie entremêlée de quelques gestes qui nous montrent à la fois l'homme et le Dieu. Que ne donnerait-on pour savoir quelles étaient ses paroles aux apôtres dans la prison, quelques heures avant de partir pour le Calvaire. Si ces nobles discussions de Socrate nous causent tant d'admiration, ont tant d'intérêt pour nous, quel effet ne produiraient pas celles de notre Dieu qui contiendraient en germe l'avenir du monde et ces sublimes dogmes de charité, de dévouement.

Et puis si, sous l'impression de la mort prochaine de l'homme martyr de la calomnie, nous voyons ses paroles sous un jour encore plus favorable, comme des lettres blanches ressortent davantage sur un voile noir, combien ne serions-nous pas admirablement disposés à entendre celles du Christ en songeant à la mort cent fois plus horrible à laquelle il se soumet. Socrate est bien grand mais, comme l'a fait remarquer Rousseau, quelle comparaison y a-t-il entre sa mort et celle du fils de Dieu !

Dimanche 20 mai. — Rentré dans ma chambre, je me suis mis à la fenêtre et j'y suis resté mal-

gré moi, le regard fixé sur ces masses d'arbres des jardins environnants bordés par les traînées lumineuses que forment les rues d'alentour. Un ciel assez pur, de larges nuages blancs si diaphanes qu'on voyait les étoiles à travers.

Mes pensées se portaient sur les impressions de nuit en diligence quand on jette les yeux sur les villages qu'on traverse, sur ces maisons silencieuses qui vous sont étrangères et derrière les quelques fenêtres éclairées desquelles votre imagination crée des tableaux ou poétiques ou vulgaires ; et puis, tout à coup, l'ombre de la voiture et des chevaux qui courait le long des grands murs blancs s'étale sur une route unie, le pavé cesse de faire résonner les roues, le spectacle uniforme des vastes campagnes que vous voyez se dérouler entre les peupliers ne peut plus vous distraire ; vous pensez à ceux que vous quittez et vous éprouvez cet affadissement du cœur qui précède les larmes.

Je pleurais en refermant ma fenêtre. Je pensais à tout ce que j'aime.

Lundi 21 mai. — Caserne Bellechasse, ayant vu les dragons prêts à partir pour une revue, j'ai pensé à les accompagner.

Il y avait au Champ de Mars plusieurs régiments de cuirassiers, des dragons, des lanciers, de l'artillerie, du génie, un grand nombre de ré-

giments de ligne et quelques-uns d'infanterie légère.

Changarnier a passé d'abord rapidement dans les rangs, puis Louis-Napoléon est arrivé à midi. Il a été accueilli par chaque corps aux cris unanimes de : Vive Louis-Napoléon ! ce dont il paraissait très ému. Cette manifestation avait été permise mais non recommandée. Le ciel a été couvert et menaçant toute la journée, l'air pesant.

Lu le journal qui contient le testament du duc d'Orléans en 1840, testament remarquable qui prouve bien l'élévation d'esprit de ce prince regretté.

Mardi 22 mai. — Après dîner, je suis allé par la pluie à l'Assemblée savoir si on achevait le vote interrompu hier sur l'École d'Administration. Un élève qui en sortait m'ayant dit que non, je suis allé en avertir Lachesnais qui se rendait à l'Assemblée avec M. Carré, représentant. Je les ai accompagnés.

Au moment où je suis entré dans la tribune, Goudchaux, au milieu d'une vive agitation, proposait de se déclarer en permanence si la droite refusait de voter d'ici à dix minutes. Il s'agissait de l'entrée des Russes en Hongrie : on avait interpellé le ministère et la droite voulait un ordre du jour pur et simple. La proposition Goudchaux

a été adoptée, les urnes sont restées, quelques représentants sont encore venus voter ; quelques-uns jetaient leur vote en faveur du ministère avec une véritable dignité.

M. Crémieux est venu s'asseoir à côté de moi, sa famille occupant la même tribune. Il est difficile de trouver plus laid, ses yeux pétillaient de joie. « Soyez tranquilles, ils vont voter, » a-t-il dit.

Lamartine, la tête appuyée en arrière sur sa main, restait impassible ; il s'est levé et est sorti. MM. Lagrange et Félix Pyat, ce dernier gesticulant beaucoup, ont attiré mes regards.

A sept heures, on a apporté les corbeilles pour dépouiller les votes. Armand Marrast a proclamé le résultat : l'ordre du jour simple est repoussé ; à demain le choix entre les trois ordres du jour motivés présentés. Vive la République !

Jeudi 7 juin. — Rencontré rue de Babylone MM. Boichot et Rattier, sous-officiers représentants du peuple. Il suffit de les voir pour craindre que la capacité n'ait compté pour zéro dans leur élection ; les conditions de candidature étaient seulement le grade de sous-officier et des opinions socialistes.

Vendredi 8 juin. — J'ai trouvé et retenu une chambre rue Vaneau 21. Je déménagerai demain.

Mercredi 13 juin. — Place de la Concorde, plusieurs bataillons de chasseurs de Vincennes entraient dans le jardin des Tuileries.

A la hauteur de la rue Montmartre, j'ai vu un cabriolet passer rapidement, entouré d'hommes du peuple qui pressaient les mains de celui qui conduisait. Un moment après, une troupe de huit à dix mille hommes, paletots, blouses, gardes nationaux, marchant d'abord par rangs de quinze à vingt, puis ensuite cinq par cinq, précédés d'un colonel de garde nationale et autres officiers, ont défilé bras dessus bras dessous, criant : Vive la Constitution ! se dirigeant vers la Madeleine. Je suis redescendu avec eux jusqu'aux Bains Chinois ; à ce moment il y a eu un sauve-qui-peut général accompagné des cris : Aux armes ! Aux armes ! Je me suis réfugié un moment dans une rue voisine, puis je suis revenu sur le boulevard et à l'entrée de la rue de Choiseul j'ai aperçu Poittevin et Lachesnais. Nous sommes revenus ensemble fort indignés de ce spectacle.

Le soir, les troupes couvraient tout. J'ai vu dans l'*Événement* que l'Assemblée venait de se déclarer en permanence et de décréter l'état de siège. Nous avons vu David d'Angers, le grand

sculpteur, qui prenait le café à une table sur la voie publique.

Juin. — C'est curieux, après tout, l'histoire. Ces déplacements des peuples sur la surface de la terre, ces déplacements de passion dans les esprits des peuples; ces mœurs, ces usages si bizarres naissant tous malgré leur variété d'un petit nombre de causes morales qui ne changent jamais, ces perpétuelles transformations des mœurs selon les climats, les voisinages, ne ressemblent-elles pas aux transformations de l'être organisé d'après les mêmes causes tout le long de l'échelle animale, et ne pourrait-on s'en servir philosophiquement pour reconnaître les fonctions intellectuelles vraiment importantes, les éléments du cerveau de l'humanité?

Et ces modifications, ces métamorphoses, ces dépérissements, ces résurrections de l'humanité dans l'ordre du temps, comme cela ressemble au corps humain lui-même, sans compter que le berceau de l'humanité est enveloppé de mystère comme celui de l'homme. Les progrès de la civilisation sont manifestes, mais il ne faut pas croire que ces progrès doivent faire prendre en pitié le sort des gens du quatrième ou du cinquième siècle à ceux du dix-neuvième, pas plus qu'un homme mûr ne doit prendre pitié d'un enfant. Il peut être fier de son intelligence, de

ses forces, mais est-il plus heureux, est-il sûr même qu'il ait plus de philosophie? Toutes ces belles inventions ont souvent une valeur de pure imagination pour celui qui les regarde de bien près. Prenez les chemins de fer, cette grande affaire du siècle, combien cela a-t-il ajouté à l'idée que l'homme peut avoir de la protection de Dieu, de sa propre grandeur? Qui est-ce qui en profite surtout? Les intérêts matériels et quel genre d'intérêts!

Quand on songe à cela, on voit que Dieu n'a pas été injuste en faisant surgir des hommes avant d'autres, tout se compense.

Jeudi 5 juillet. — J'ai été achever ma soirée aux Champs-Élysées. Je me suis assis sur un des parapets qui bordent les jardins de la place de la Concorde et je suis resté là une demi-heure, la face au ministère des Affaires Étrangères, à contempler le ciel si beau à ce moment et la terre si splendide, si imposante à cette place.

La Seine du côté de sa source était couverte d'un brouillard doré, tel que j'en ai rarement vu. La lune déjà assez haute dominait ce brouillard et laissait tomber sa lumière faible encore sur les superbes monuments qui longent le fleuve. Au-dessus de ma tête, le ciel était d'un bleu légèrement sombre, qui permettait de distinguer

quelques étoiles ; du côté de Passy, il devenait de plus en plus lumineux, jusqu'à une large nappe de nuages bleu-noir qui tranchait subitement à l'horizon comme un voile de nuit. Derrière moi, les Champs-Élysées dont les arbres se détachaient sur le couchant, et la place de la Concorde qui allumait ses nombreux candélabres.

Quand j'ai quitté ma place, la nuit était arrivée. En passant sur le pont, j'ai admiré cette chaîne d'étoiles qui longe les quais comme une illumination perpétuelle, et se double d'une rangée de gerbes lumineuses frissonnant dans l'eau.

Lu *Paul et Virginie* depuis la séparation jusqu'à la fin, aussi me suis-je couché fort triste.

Mardi 10 juillet. — A onze heures, je suis allé au Conseil de Guerre où j'ai fait queue jusqu'à onze heures et demie. En déployant tout ce que mon corps possède d'agilité, je suis parvenu à pénétrer dans l'enceinte. A part quelques parfums démagogues qui m'arrivaient par bouffées de dessous les blouses de mes voisins, j'étais à mon aise. J'ai ainsi assisté à une des plus curieuses affaires judiciaires qui aient occupé le public, celle du prétendu vampire Bertrand, sergent au 74e.

Disciple ardent du docteur Gall, j'ai suivi

avec plus d'intérêt que qui que ce soit les incidents de cette trop courte séance. J'en ai rapporté une admiration encore plus profonde de cet homme de génie.

Mardi 24 juillet. — A demi-couché dans un fauteuil où j'avais disposé un oreiller, j'étais dans un singulier état de demi-sommeil. J'étais assez éveillé pour entendre le bruit du balancier de ma pendule, pour suivre dans leurs sinuosités et leurs brusques zig-zags les gouttes de pluie glissant sur les carreaux, mais j'étais assez endormi pour avoir mille visions tristes, sensées toutefois et singulièrement poétiques par instants.

La lecture de la *Philosophie du Dante* d'Ozanam, faite dans la journée, ajoutait un cachet particulier à ces rêveries. Les filles de Sorrente se montrant dans la nuit la fenêtre éclairée derrière laquelle travaille le Tasse.

Mardi 14 août. — Une promenade à Asnières au bord de la Seine est fort agréable surtout par un temps comme celui qu'il faisait, c'est-à-dire avec du soleil et du vent. On voit et on entend rouler avec un bruit formidable sur le pont de bois, qui a remplacé le pont brûlé en Février,

les convois de Rouen, de Versailles, de Saint-Germain qui vont et viennent.

Nous avons dîné dans un restaurant de la rive gauche à sept heures. Après dîner nous nous sommes mis à la fenêtre qui donnait sur la rivière ; la nuit approchait. Montmartre d'un côté, l'Arc de Triomphe de l'autre renvoyaient seuls les rayons du soleil ; quelques bateaux filaient encore sur la Seine ; l'ensemble était délicieux.

Nous avons causé de cette tristesse singulière que donne l'approche de la nuit, quand on est loin des lumières et du bruit. C'est toujours à ce moment-là que surgissent en nous les quelques motifs de regret ou d'inquiétude que nous pouvons avoir.

Nous sommes descendus, nous nous sommes promenés à travers le village endormi pour gagner la gare. Il y avait là un mendiant qui disait : « Secourez un pauvre aveugle, Messieurs, c'est le sort le plus triste qu'il y ait sur la terre ! »

Attendu assez longtemps le convoi, appuyés sur une balustrade dominant Asnières. Enfin nous avons vu arriver la locomotive avec sa gueule enflammée et sa toux haletante. En cinq minutes nous étions rue Saint-Lazare.

Samedi 18 août. — A dix heures, ma mère est venue me prendre pour aller chez le Ministre de la Guerre ; j'avais préparé ma pétition. Dans

le salon d'attente, des fauteuils étaient groupés autour du colonel Saget, aide-de-camp du ministre, qui, assis à un bureau, causait avec un personnage ayant tout l'air d'un colonel en retraite. Ce monsieur extrêmement maigre, visage allongé, cheveux gris, yeux dilatés à paupières légèrement rougies, pommettes colorées, moustaches et mouche grisonnantes, avait dans sa tenue, outre son ruban de toutes les couleurs, quelque chose de militaire qui me confirma dans mon opinion. Je remarquai seulement le sans-façon, le négligé de sa mise et les poignets à raies bleues de sa chemise qui débordaient sur des mains osseuses et hâlées comme celles d'un ouvrier.

L'huissier nous fit asseoir précisément en face de lui, à quelques pas.

Je n'écoutai pas d'abord ce qu'il disait, je ne levai la tête qu'à ces mots :

« Je viens demander au Ministre des cartouches pour la revue de demain.

— Ah ! fit l'aide-de-camp, des cartouches à blanc, sans doute ?

— Oui. »

Je me rappelai avoir vu dans le journal que le Président devait assister demain à une grande revue-tournoi des cuirassiers de Versailles, et ne doutai plus que mon individu ne fût le colonel du régiment. En ce moment, l'huissier sortant de chez le Ministre s'approcha d'un air de déférence et dit : « Monsieur le Ministre est à vous dans un instant ! » Cela me surprit un peu, mais le bout de

conversation suivant me surprit bien davantage :

« Il me semble que je suis un peu en retard, pourtant il n'est que dix heures et demie.

— Vous vous êtes trompé bien certainement, dit l'aide-de-camp, car il déjeune tous les jours à dix heures, vous aurez confondu.

— Ah ! ma foi oui ! c'est le Président qui déjeune à onze heures, j'ai pris l'un pour l'autre. Je crois que j'aurais le temps d'aller déjeuner chez le Président, qu'en dites-vous ?

— Positivement, reprit l'aide-de-camp en regardant la pendule, vous pouvez y aller à coup sûr, vous retrouverez toujours M. Rulhières.

— Non, après tout, j'aime mieux voir le Général ! »

Je me demandai quel pouvait être cet individu, qui était invité chez le Président et se souciait si peu d'être exact ; je vis bien que c'était plus qu'un colonel, mais un général même n'eût pas été aussi sans-gêne. Pourtant ce ne pouvait être qu'un militaire, puisqu'il venait demander des cartouches.

Je ne sais comment la conversation tomba sur l'Afrique.

« Je pense y aller faire un petit tour prochainement, annonça mon inconnu du ton dont il eût pu dire : Je vais demain à Saint-Cloud.

— A la bonne heure ! Voilà qui va bien faire plaisir à Mme Yousouf. »

Le vieux sourit légèrement, avec l'expression d'une modeste incrédulité.

« N'est-ce pas qu'il est impossible de trouver une plus cordiale hospitalité que dans la famille Yousouf ? continua l'aide-de-camp ; du reste vous le savez mieux que personne. »

J'étais dérouté de plus en plus ! Mais l'huissier reparut et, s'adressant à mon inconnu : « Monsieur Vernet, le Ministre vous attend ».

Je levai rapidement les yeux sur le personnage en lui faisant place ; je remarquai sa tête singulièrement proéminente en arrière, d'autant qu'il la baissait un peu, et je compris que je venais de voir et d'entendre Horace Vernet, le plus populaire, le plus vivant des peintres contemporains.

J'en reçus la confirmation de la bouche même du colonel Saget qui avait toutes sortes de raisons d'être aimable avec celui qui l'a fait figurer dans le tableau de la *Prise de la Smala*. Il m'apprit qu'Horace Vernet était colonel de la garde nationale de Versailles et venait à ce titre.

Cinq minutes après, le peintre ressortait accompagné du Ministre qui le tenait par la main, cette main que j'avais trouvée si laide et qui a fait tant de chefs-d'œuvre, et le reconduisit jusqu'à l'antichambre. J'aperçus une dernière fois sa silhouette avant que la porte se refermât.

Nous entrâmes à la suite du Ministre dans son cabinet. Il s'assit à son bureau, nous lui faisions face. Sa figure très colorée est repoussante ; ses yeux disparaissent sous d'épaisses paupières ; son ton est brusque. Il nous répondit qu'il y avait

des règlements, qu'il y avait une foule de demandes, mais qu'il examinerait. Je lui remis ma pétition.

Allé au Palais National pour le banquet de l'École. Rencontré Rousset dans la galerie ; je me suis mis à côté de lui à table. Le repas s'est assez bien passé. Y assistaient M. Duvernoy, le successeur et le collaborateur de Cuvier ; M. Boulatignier, président ; M. Chambellan et des répétiteurs ; environ soixante élèves. M. Jean Reynaud s'est excusé de ne pouvoir répondre à notre invitation dans une lettre très convenable. M. Boulatignier a porté la parole au nom des professeurs et a été souvent interrompu par les applaudissements. Plusieurs élèves ont dit ensuite quelques mots. On est monté prendre le café au-dessus. Je me suis retiré à neuf heures.

Jeudi 23 août. — Je suis allé aux Français rejoindre Couvelet, qui va partir pour Toulon. Nous nous sommes placés au premier banc du parterre dans le coin de droite. Mlle Sarah Rachel occupait la baignoire voisine, son père était devant moi ; nous l'avons pris pour Régnier à cause de quelques traits de ressemblance et je m'étonnais de sa gaieté sachant que le célèbre acteur avait perdu sa fille, une jeune personne de quinze ans, il y a trois semaines. Provost, Got étaient aussi dans la salle.

On jouait *La Chute de Séjan* de M. Séjour, deuxième représentation.

Cette pièce est intéressante. Le quatrième acte où le Sénat réuni entend la lettre de Tibère qui condamne Séjan m'a paru d'un assez bel effet dramatique. Le cinquième est absurde : Séjan dans sa prison voit deux femmes s'empoisonner pour lui.

A vrai dire cette tragédie se compose de cinq scènes et non de cinq actes ; l'action manque de mouvement ; il y a de beaux vers, des comparaisons un peu trop nouvelle école, des invraisemblances choquantes et des sentiments tracés avec énergie ; le tout un peu pêle-mêle.

Beauvallet a de beaux moments, c'est dommage qu'il ait la voix si forte, si rauque. Mlle Nathalie est détestable ; c'est une poissarde, ce n'est pas une princesse romaine. Mlle Noblet est très convenable dans le rôle d'Apicata.

Soutenue par Rachel, cette pièce pourra réussir, mais il faudra peut-être cela.

J'ai vu jouer après *Passe-temps de Duchesse*, une de ces pièces-caprices à la mode aujourd'hui, mais que l'esprit d'Alfred de Musset pourrait seul faire passer.

Lundi 27 août. — Je ne sais à quel propos l'idée m'est venue d'aller à la Charité assister à la visite, pour m'aguerrir.

J'ai trouvé devant la porte un jeune homme auquel j'ai demandé si je pouvais entrer. C'était justement un externe, il m'a piloté dans tout le service de M. Velpeau. Je suis d'abord entré dans les salles de femmes : deux rangées de lits avec rideaux blancs. Chaque lit porte au pied une étiquette indiquant d'abord le jour de l'entrée à l'hôpital, point important, puis le nom, l'âge, la profession de la malade. Au-dessus de l'étiquette est le numéro du lit. A côté de chaque lit de fer, une table de nuit, et un rebord à la tête qui peut servir de planche.

Les salles sont cirées. Au milieu, une grande table couverte de bandes, d'objets pour pansements, avec une caisse en cuivre rouge où chauffe de l'eau.

L'impression qu'on éprouve en entrant est assez singulière : toutes ces femmes, la plupart sur leur séant, qui vous regardent passer ou qu'on s'imagine vous regarder ; l'idée assez confuse qu'on se fait de la gravité de leurs blessures ; tout cela vous émeut un peu, mais c'est l'affaire de quelques minutes et bientôt on ne se préoccupe plus que de se rendre compte de tout.

Quand je suis entré, à huit heures un quart, il n'y avait encore dans les salles que quelques élèves externes, c'est-à-dire étudiants de deuxième année. Ils sont occupés à causer avec les malades de leur connaissance, à faire de petits pansements, cataplasmes, lavages... C'est assez curieux de voir tous ces jeunes gens, plu-

sieurs à tournure aristocratique, quelques-uns n'ayant que dix-huit ou dix-neuf ans, près du lit des malades — chacun a six lits — examinant l'état des plaies, rassurant et plaisantant si la malade est jeune ou jolie. Ils ne sont d'ailleurs pas contraints à rester là et trottent de tous les côtés.

Arrive le moment de la visite : M. Velpeau n'étant pas venu, c'est un interne, un gros jeune homme qui l'a faite. Il passe très rapidement, accompagné d'un autre qui tient le cahier où s'écrivent les ordonnances. Il n'examine que celles qui ont besoin d'un pansement nouveau ; pour les autres, il leur dit des phrases du genre de celles-ci : Ça va toujours bien, vous ? Vous n'avez besoin de rien ? D'autres, il les palpe comme si le diable était à ses trousses ; la couverture est aussitôt rabattue que relevée. Il est resté un peu plus longtemps auprès d'une jeune fille qui avait eu des ventouses à la cuisse. Il n'y a pas là de pudeur qui tienne : tout le monde regarde et avec intérêt. Je ne savais d'abord pas ce que signifiaient ces petits carreaux rouges formés par les lignes de section de la peau. L'interne a palpé tout autour et ordonné quarante sangsues.

Mon guide est venu m'inviter à descendre dans les salles au-dessous où plusieurs blessés ont attrapé le choléra. Il paraît que dans le fort de l'épidémie une des salles a été décimée, malgré la parfaite santé de ceux qu'on avait soin

d'y mettre et la salle voisine ne présentait pas ce caractère, bien que les deux ne fissent qu'une seule et même salle; seulement l'aile du bâtiment n'est pas la même pour chacune. Il m'a mené à un numéro 3 qui était, à ce qu'il paraît, un homme plein d'embonpoint; il est aujourd'hui plus maigre qu'un coucou, peau du visage couleur d'ocre, yeux caves et paupières presque noires. Il avait la tête entourée de linges, ce qui lui donnait la tournure d'un homme avec un casque. Il m'a rappelé un croisé blessé qui est dans un des tableaux de Versailles. Il a attrapé le choléra à l'hospice, mais il se trouve dans la salle de chirurgie à cause d'une loupe plus grosse que la tête qu'on lui a enlevée de la joue. Je l'ai vu panser. Il s'est soulevé péniblement, on a palpé sa poitrine velue et décharnée, on lui a défait ses bandages, enlevé les charpies fourrées dans la plaie de sa joue, plaie très grave. C'est un rectangle qui s'étend à partir de l'oreille jusque près du menton, toute l'étendue d'un favori; le maxillaire est complètement dénudé. On lui a lavé cela avec de l'eau rougie de sang, sans frotter mais en jetant avec l'éponge; remis de la charpie, en la glissant jusque sous la peau du côté de l'oreille, puis un emplâtre, enfin les bandes. Et être cholérique avec cela! C'est vraiment superflu!

Il y a un tailleur auquel on a enlevé la mâchoire supérieure, une femme à laquelle on va couper le pied, ce qui est « assez intéressant »,

disait un chirurgien de la marine mon voisin. Il est vrai qu'on la chloroformera. Ce sera pour demain, M. Velpeau n'étant pas venu aujourd'hui. Je m'en suis allé après avoir vu un cocher qui a eu des velléités de choléra, mais qui va mieux; il voulait qu'on lui donne à manger. C'est du reste leur manie à la plupart. On s'ennuie tellement dans le lit que l'on désire manger non seulement comme besoin mais comme distraction.

Ma visite a duré en tout une heure et demie.

Rentré chez ma mère avec la ferme intention de travailler ; mais M. Desprez m'a entraîné à la Sorbonne sous prétexte de voir les concours pour l'agrégation de philosophie qui n'ont justement lieu que demain.

Est venu causer avec M. Desprez un ancien sous-commissaire de Ledru-Rollin, aujourd'hui fabricateur de diplômés pour le baccalauréat. Il gagne des sommes énormes et nous exprimait sa joie avec cette candeur du vice qui déconcerte. Pour cinq cents francs il se charge en deux mois de faire recevoir. Il paie deux cents francs des individus qui font la version; dans leur argot on les appelle des « versionnaires ». Ce mot m'a paru hideux. Pour mille francs, ces gens passent la version et l'examen à votre place; pour qu'on ne les reconnaisse pas, ils se déguisent un nombre illimité de fois. C'est l'immoralité la plus scandaleuse appliquée au premier grade de l'Université qui, si elle n'y trouvait son compte, pourrait facilement l'empêcher.

Le soir, pour me désennuyer, je me suis promené aux Champs-Élysées, puis sur les Boulevards; revenu par le Palais National. Je goûtais ma promenade contrairement à mon habitude.

Mardi 28 août. — Je suis allé à la visite de huit heures à la Charité. Maintenant que je connais de vue plusieurs malades, je n'étais pas fâché de voir ce que vingt-quatre heures peuvent ajouter et puis je n'avais pas vu la visite du médecin en chef.

M. Velpeau est arrivé, accompagné d'un M. Boulard et des internes; il était coiffé d'une vieille calotte de velours violet et revêtu du tablier. Il a fait l'appel des externes, menaçant en souriant les absents, causant avec les autres sur un ton de parfaite bonhomie. Chacun est libre de parler et plaisanter, aussi on ne s'en fait pas faute.

La visite a commencé. M. Velpeau reste assez longtemps devant les malades et se montre plein de bonté. Il faut voir la satisfaction de celles à qui il annonce qu'elles peuvent sortir ou même auxquelles il accorde un supplément de nourriture. Elles se soulèvent à l'aide d'une poignée qui pend du ciel-de-lit et se font le plus aimables et le plus gracieuses possible.

Le pansement le plus sérieux que j'ai vu faire chez les femmes est celui d'un pied coupé il y a

huit jours. La malade est précisément la plus jolie fille de la salle, un peu pâle comme on pense, une ouvrière. La plaie, fermée par trois petites bandes, était en très bon état ; M. Velpeau en a ajouté une quatrième, parce qu'il coulait un peu de sang sur l'un des coins. On lave avec de l'eau fraîche sans ôter les bandes de diachylum, puis on remet la charpie.

Pendant le pansement, la petite jambe ainsi raccourcie tremblait involontairement ; aussi M. Velpeau disait : « Allons, petite sauteuse, allons-nous rester tranquille; tu as donc envie de danser aujourd'hui, ma fille ?... »

Un peu plus loin, il a crié après l'interne qui hier a fait la visite parce qu'il avait ordonné à une autre malade des sangsues au lieu de ventouses. « C'est encore une de ses galanteries pour les jolies filles, j'y mettrai ordre. »

On est descendu dans les salles des hommes; le cholérique d'hier, le numéro 3, a l'air de vouloir vivre; sa figure est moins foncée, il se soutient assez bien sur son séant. M. Velpeau a examiné sa plaie de la joue, l'a lavée, puis est passé plus loin sans la recouvrir, de sorte que chacun venait voir la mâchoire à nu de ce malheureux ; près de l'oreille la plaie a une grande profondeur.

Il y a un gros typographe auquel il a percé une énorme grosseur à la cuisse; il en est sorti un sang noir qui l'a un peu diminuée de volume. M. Velpeau fouillait l'abcès avec une espèce de passe-lacet d'argent.

Un lit plus loin, il était près d'un malade qui a une grosse loupe à la joue; le jeune gars ne demandait pas à sortir, mais après quelque hésitation, M. Velpeau a dit qu'il l'opérerait plus tard parce que, comme il n'y a pas urgence, il est inutile de risquer d'avoir un cholérique de plus.

Le petit cocher qui se croyait sauvé hier et voulait manger est retombé. Il ne peut avaler de bouillon sans le rendre. Son visage n'est pas changé du reste, pas plus que son attitude. Il lui a été ordonné entre autres cinq gouttes de laudanum sur du sucre à toute heure.

Après avoir signé les feuilles, M. Velpeau est passé à l'amphithéâtre. Avant d'y entrer, il a examiné dans un cabinet attenant le bas de l'épine dorsale et le col du fémur d'une femme attaquée d'une fistule, mais morte du choléra.

A l'amphithéâtre, il a rendu compte de l'état de ses malades, expliquant que le choléra l'obligeait à une grande circonspection et le faisait reculer devant toute opération non urgente. Il a parlé d'une femme qu'il autorise à sortir mais il a conseillé de venir la voir quand elle se présenterait aux consultations, ce qu'elle ne manquera pas de faire étant très pusillanime, parce qu'il doute que sa santé se rétablisse et que son cas est très intéressant.

Puis il a fait une leçon sur les fractures des membres : celles des côtes sont sans danger et ne demandent que du repos pour se réduire

d'elles-mêmes ; un raccourcissement de deux et même trois centimètres dans une jambe ne fait pas boiter la personne.

Ensuite il s'est fait apporter « les pièces » de la femme morte avant-hier, a expliqué sa maladie, disant qu'elle ne devait pas en échapper et que le choléra l'avait délivrée d'atroces souffrances. A ce propos, il a dit que c'était la première fois qu'il voyait le choléra lui venir en aide mais que jusqu'à présent l'épidémie s'était attaquée à des malades sains et peu dangereusement blessés, entre autres cinq qui n'avaient que des cataractes et qui sont morts successivement.

On a levé la séance à dix heures passées.

A trois heures et demie, je suis allé à l'Académie de Médecine, présidence de M. Velpeau. On lisait un rapport très élogieux sur l'arsenic. L'auteur du rapport en avait pris lui-même cinq centigrammes dans de l'eau distillée sans éprouver d'autres sensations que celles que donne de fort café, c'est-à-dire une excitation nerveuse et cérébrale, mais il y avait de plus ici un accroissement de force musculaire. Il en a donné jusqu'à cinq grammes dans l'espace d'un mois à deux individus qui n'ont jamais éprouvé autre chose qu'un appétit dévorant. Ils étaient après ce traitement gros et gras, teint fleuri, et il les a vus un an après n'ayant dans l'intervalle éprouvé quoi que ce soit de fâcheux.

M. Castel est venu ensuite lire un rapport sur les maladies épidémiques des bestiaux et des

hommes qui a fait fuir tous les académiciens excepté douze.

Mercredi 29 août. — Allé à la Charité à huit heures ; assisté à la visite.

M. Velpeau a longtemps examiné la femme à qui il veut faire l'amputation. Il y a à l'origine de l'orteil une sorte d'excoriation qui n'a pas la largeur d'une pièce de deux francs.

« Nous allons t'enlever cela, entends-tu ?

— Bien, Monsieur Velpeau, mais vous m'endormirez.

— Je veux bien, mais cela en vaut-il la peine ?

— Oh oui ! je vous en prie, Monsieur Velpeau.

— Allons, nous t'endormirons quelques minutes, à moins que tu ne veuilles que ce soit pour toujours. »

Là-dessus la visite a continué.

Salle des hommes, il y a le numéro 3 dont le mieux, si l'on peut parler ainsi, n'a pas continué. Sa voix est éteinte, son visage a repris une couleur plus sombre ; sa plaie de la mâchoire a été pansée par un externe.

Le cocher qui va toujours très mal, a de forts vomissements ; il lui a été ordonné la potion de Rivière.

Dans la salle qui a été si infectée par le choléra, on a enlevé les malades, sauf deux ou trois ; toutes les fenêtres sont ouvertes. L'un des mala-

des a un mal de jambe qui durera longtemps encore, il vient d'échapper à un choléra très intense. Son père, un bon paysan, était près du lit pour demander si son gars pouvait s'en aller, ce qui lui a été accordé. M. Velpeau l'a seulement averti que cela durerait encore fort longtemps, qu'il y aurait des mieux puis des rechutes mais que ce n'était pas bien dangereux.

Nous sommes passés à l'amphithéâtre. Un lit était préparé sur la table. M. Velpeau a rendu compte de l'état des malades sortants, puis il a fait un cours sur les contusions occasionnant des amas de sang. Ayant reconnu que le sang infiltré se résout de soi-même tandis que le sang en masse exige l'intervention de la chirurgie dans la majorité des cas, il a cherché si on ne pouvait pas transformer l'état de la partie malade et a obtenu ce résultat en appuyant au sommet du gonflement avec assez de force pour que le sang qui le forme, déchirant les tissus internes, se répande de tous les côtés par infiltration.

« Maintenant, Messieurs, j'ai une opération à faire sur la femme que vous savez ; je suis sûr qu'elle a un des os du métatarse attaqué et je crois même qu'elle en a deux. Cette opération m'embarrasse ; en effet, les moyens classiques ne sauraient être employés ici et ceci vous prouve bien l'inanité des méthodes d'amputation sur le cadavre ; là en effet vous pouvez tailler sans tenir compte de l'état de désorganisation des parties ; dans le cas présent c'est tout autre chose, et je

suis très en peine de savoir comment je ferai pour trouver assez de chair pour refermer la large plaie que je vais faire. »

Ici on apporte la malade, on la pose sur le lit. M. Velpeau la fait mettre sur le bord ; puis, suivant avec l'ongle sur le pied malade : « Voyez-vous, j'espère trouver en incisant dans ce sens, puis passant en dessous entre le deuxième et le troisième doigt, trois morceaux suffisants. Je chercherai ensuite l'articulation ; si je ne puis la trouver, j'emploierai la petite scie. Comme l'opération sera longue, et que la malade, très peu brave de sa nature, veut être endormie, je crois qu'il ne serait pas prudent de la laisser endormie tout ce temps ; pendant le travail des chairs qui est le plus douloureux nous la laisserons reposer et si nous n'avons pas fini nous la réveillerons pour le partage des os. »

Là-dessus, on place une éponge sous le nez de la malade. « Respire cela comme un bouquet, ma fille, » dit M. Velpeau.

On la tient, tous les internes et externes entourent. Aussitôt M. Velpeau relève le collet de sa capote qu'il croise de manière à faire disparaître sa rosette d'officier et, plaçant son bistouri au centre de l'inflammation, remonte en fendant les chairs vers le cou-de-pied : le sang coule en abondance. La malade, avant même d'être touchée, commence à crier, d'un cri continu augmentant d'intensité absolument semblable au bruit que fait la sirène dans les cours

d'acoustique. Elle s'agite. M. Velpeau relève un triangle de chair sur le cou-de-pied, passe en dessous ; tout le pied est rouge-noir de sang. Le chirurgien est courbé sur la plaie, les sourcils froncés par l'attention ; son regard fouille avec son bistouri pour chercher l'articulation.

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! ayez pitié, ils veulent me faire mourir ! » Elle serre le bras d'un des externes avec des crispations nerveuses. « Arrêtez, M. Velpeau, je ne veux pas que vous continuiez ! » On lui prend le nez avec l'éponge sur laquelle on a ajouté quelques gouttes. Enfin l'on entend le bruit des os qui se désarticulent, la malheureuse crie de plus belle ; alors M. Velpeau jette sur la table la pièce sanglante qu'il a détachée si habilement. Il se hâte de lier l'artère. La malade qui, malgré ses cris, était dans un état visible d'assoupissement, paraît reprendre un peu ses sens.

« Eh bien ! ma bonne, tu croyais donc que j'allais t'opérer, lui dit le docteur en continuant ses efforts pour rapprocher les lambeaux de chair qui doivent combler le vide, et lavant de l'autre main toute la plaie pour étancher le sang.

— Oh ! M. Velpeau, je sais bien que vous m'avez fait l'opération, je l'ai bien senti. Je vous remercie, je vous remercie, mon bon M. Velpeau ; et elle joignait ses mains dans l'attitude de la prière.

— Bah !... Cela t'a fait mal ?

— Oh ! oui, M. Velpeau, je vous remercie... »

Elle croyait que c'était, fini mais la plaie était toute béante, ce qui, par parenthèse, prouve qu'elle criait sans éprouver une très vive douleur et que l'idée y était pour beaucoup. M. Velpeau a ensuite recousu les lambeaux et à chaque piqûre, ce qui ne devait lui rien paraître à côté de ce qu'elle avait souffert, elle se mettait à crier de plus belle.

« Je vous ai donc bien fait enrager, M. Velpeau, que vous me faites tant de mal? Arrêtez, je ne veux pas... »

Enfin on a replacé les bandes et l'opérateur, qui s'était contenté de lui dire qu'elle criait pour une épingle, lui a donné une poignée de main. La patiente, dans un grand état d'exaltation, embrassait la fille de service, lui caressait la joue en l'appelant sa bonne Louise, ce que l'autre accueillait avec assez d'indifférence, bien entendu. J'ai été ensuite voir la pièce ; un médecin présent désarticulait ces os cunéiformes; l'un des os était en effet attaqué, l'autre très peu.

Mercredi 5 septembre. — Passé toute la journée chez ma mère, assis sur le canapé, le *Mémorial de Sainte-Hélène* sur mes genoux ; c'est le seul livre dont je puisse en ce moment supporter la lecture. Ces conversations si instructives, si profondes, me pénètrent d'autant

mieux qu'elles reposent sur un fond de souffrance continue et inépuisable. La plus haute expression de l'homme, Napoléon, aux prises avec l'adversité et la dominant sans cesse ! l'intelligence la plus active livrée à l'inaction, aux tortures de l'ennui et conservant toute sa plénitude, toute sa dignité pendant des années entières ! Quel spectacle plus attachant, plus moral !

Pendant une heure, au milieu de la journée, je suis tombé dans un de ces demi-sommeils agités qui sont chez moi la suite de plusieurs jours d'accablement ; on se réveille de minute en minute, et il en résulte une confusion extrême et pénible dans les idées, le spectacle que vous offre le sommeil s'emboîtant avec celui que vous avez réellement sous les yeux. Je me suis ensuite promené longtemps sur la terrasse, j'y respirais plus à l'aise.

Jeudi 6 septembre. — J'ai loué *Raphaël*, et tout en lisant je suis allé aux Tuileries. Je me suis assis sous les marronniers en face du grand bassin, reposant mon esprit des poétiques tableaux que m'offrait le livre en contemplant le spectacle admirable que présente au loin l'Arc de Triomphe se détachant du ciel empourpré barré de nuages bleus, cette belle avenue, cette place, cet obélisque dont la pointe se réfléchis-

sait avec le ciel doré dans l'eau du bassin, ces terrasses pleines de fraîcheur dont les flancs de pierres cintrées renvoient la chaleur dont ils sont pénétrés sur les femmes assises à leur abri, sur les enfants qui jouent dans le sable.

Je ne me suis levé qu'à la nuit tombante.

Vendredi 7 septembre. — Lu à ma mère le second volume de la *Révolution de* 1848 par Lamartine. Je me suis arrêté à neuf heures et demie, j'en étais au 15 Mai. Reste une cinquantaine de pages.

Cette lecture m'attache vivement et mon admiration pour son auteur est telle que je suis prêt à le juger comme il se juge lui-même. Je le regarde et l'ai toujours regardé comme un homme qu'on peut égaler, surpasser même en fait de coup d'œil politique, mais qu'il est à peu près impossible d'atteindre en fait de sentiments purs et sublimes.

Toute cette journée, comme les précédentes, j'ai été constamment occupé par le souvenir d'Arthur. Il doit être arrivé à Toulouse aujourd'hui.

Samedi 8 septembre. — Assisté à la messe de Saint-Sulpice. Rentré chez ma mère après avoir

loué *Indiana* dont j'ai souvent entendu faire l'éloge. Trouvé M. Desprez qui me charge d'aller à la Sorbonne prendre une information. Je lui promets d'y aller le soir ; nous causons de la lettre de Louis-Napoléon qui vient de paraître et remet dans son vrai sens l'expédition d'Italie. Je lui avais prédit quelques jours avant ce qui arrive, parce que j'avais foi en la probité du gouvernement.

Lu toute la journée, assis sur le canapé à côté de ma mère, les deux volumes d'*Indiana*. Cet ouvrage ne me plaît en rien ; je ne puis souffrir ce ton d'infaillibilité railleuse qu'affecte l'auteur dans ses jugements ; je crois, moi, sinon à l'éternité, du moins à la durée des sentiments chez les âmes saines, et n'aime pas le monde fait à l'image d'une George Sand. S'il y a beaucoup de caractères semblables à son M. de Ramières, je veux bien être condamné à lire tous les autres ouvrages de l'auteur.

A quatre heures, je suis allé à la Sorbonne, malgré l'extrême lassitude de corps et d'esprit où je suis depuis le 2 Septembre. Je n'ai pas trouvé le garçon qui devait me transmettre les renseignements demandés, et m'en suis revenu assez ennuyé de cette course inutile. Rendu *Indiana*, après l'avoir achevé ; loué *la Confession d'un enfant du siècle* que je me suis mis à lire dans ma chambre jusqu'à la nuit. Ce livre est intéressant, parce qu'au moins ce n'est pas un ouvrage de pure imagination ; c'est une

étude à faire. J'aime d'ailleurs la manière confiante avec laquelle de Musset en agit à l'égard de son lecteur. L'expression vive, alerte, hardie, souvent risquée maladroitement mais se relevant rapidement de sa chute pleine de gaucherie, me tient en haleine et m'amuse. Quant au fond de l'ouvrage, quant aux caractères, il ne suffit pas que tout soit vrai pour que tout instruise ; il y a bien des choses qu'il est impossible de généraliser quoique l'auteur tende à ce but. En pareille matière, c'est au caractère du héros qu'il faut s'attacher avant tout, et si l'on cherche bien, on y verra l'explication de plus d'un fait que Musset attribue au hasard, aux faussetés communes à tout cœur humain.

Lundi 24 septembre. — Jour de pluie.

Levé à sept heures, toujours aussi accablé. J'avais besoin d'endormir mon ennui en déclamant quelque chose de triste. J'ai feuilleté une tragédie de Soumet, *Une fête de Néron*, sans trouver dix vers supportables à la suite l'un de l'autre ; une autre de d'Avrigny, *Jeanne d'Arc* ; répété avec quelque chose du plaisir que j'éprouvais à le faire dans mon enfance le discours de Jeanne « Si dans ce jour.. » Une troisième tragédie, *Frédégonde et Brunehaut* de Lemercier m'a passé par les mains, c'est fort ennuyeux à coup sûr. Je suis alors retombé avec une estime

encore plus grande sur les fragments nombreux de Delavigne que j'ai en mémoire et que je répète pour la millième fois.

Continué à lire le *Voyage en Calabre* de Custine ; cette lecture m'attache et me repose ; il y a sentiment et poésie, avec du naturel et de la distinction ; que faut-il de plus ? J'ai lu à ma mère quelques chapitres qu'elle a trouvés fort à son goût.

Depuis que j'ai quitté La Flèche, et particulièment depuis que j'ai lu le *Voyage en Orient* de Lamartine, je sens qu'il me serait doux de voyager, moins pour satisfaire ma curiosité que pour étendre mon intelligence et réfléchir davantage. Depuis un mois, un nouveau mobile me pousse à former les mêmes désirs, c'est que les voyages sont un des moyens les plus efficaces de donner cours à sa sensibilité sans lui laisser prendre racine, sans en souffrir par conséquent. Je vois dans les voyages mille désagréments, mille maux physiques, mais il y a des jouissances intellectuelles bien grandes et des souffrances morales de moins.

Bien me prend du reste d'avoir ces aspirations au mouvement ! moi qui suis condamné à passer ma vie entre quatre murs, n'ayant pas même la volupté de la lecture ou de la méditation, et faisant un travail plus anti-naturel, plus ingrat, plus machinal que celui du scieur de pierre ! Et encore cette existence, je ne la tiens pas ; bien heureux si j'y arrive !

Si j'étais indépendant et riche, je voudrais aller en Asie, ou à défaut en Europe, principalement dans les pays du Nord. L'Amérique méridionale n'est pas non plus sans attraits pour moi, mais elle vient en seconde ligne parce que je voudrais plutôt apprendre que jouir, voir des hommes que des forêts même pleines de ces animaux, de ces plantes qui ravissent l'imagination.

Lu une longue lettre de Couvelet. Quelques lignes où il me peint l'escadre balancée au milieu des éclairs dans la rade, spectacle saisissant dont il jouit d'une fenêtre percée dans le rempart, m'ont encore plus vivement rappelé mes désirs.

A l'état normal, j'aime le repos et l'étude, mais il est des moments dans la vie où l'on sent qu'il ne suffit plus des moyens ordinaires; on pressent les orages, il faut ou faire des préparatifs de sauvegarde ou fuir; je l'avoue, j'aimerais mieux fuir. Les douleurs de l'âme me font tellement peur que j'irais au bout du monde pour m'y soustraire; on se jette dans un cloître, c'est-à-dire dans la solitude, comme si c'était le meilleur remède; je crois qu'il vaut mieux se jeter en pleine humanité, comme ces navires qui, menacés par la tempête, gagnent la haute mer pour éviter la fureur même des flots.

Mardi 25 septembre. — C'est incroyable, le

besoin que j'ai de faire connaître à tous ceux qui l'ignorent le talent de Casimir Delavigne; on pourrait supposer que je veux faire le littérateur, je n'y pense pas. Je n'ai d'autre but que d'augmenter le nombre des admirateurs de ce poète.

Mercredi 26 septembre. — Arrivé au pont de la Concorde, je n'ai pu m'empêcher de m'arrêter cinq minutes à contempler un admirable coucher de soleil, impossible à décrire. Des nuages semblables aux hachures que trace le burin, traversés à de certains endroits par des bouffées de lumière qui semblaient les écarter pour se faire jour. Au-dessous de ces nuages qui, vers le bas, devenaient de moins en moins étendus et de moins en moins épais, on sentait déborder le soleil. Une étroite bande noire, une de ces hachures dont je parlais, paraissant s'être détachée, rayait seule un horizon du plus riche pourpre, comme une barre de fer perdue dans un brasier ardent.

Quelques instants après ce rideau de vapeurs imbibé de lumière s'assombrissait et de ce spectacle féerique il ne restait plus qu'un superbe coucher de soleil

Samedi 29 septembre. — Aux Français, avec Castéran; salle comble.

On jouait *Adrienne Lecouvreur* et j'étais anxieux de voir Rachel dans un rôle moderne. J'en ai été enchanté, je ne me suis pas lassé d'admirer son œil noir brillant et ruisselant comme de l'agate, son regard où se confondent mille sentiments à la fois. Il erre dans les grandes émotions ou reste fixe avec une vérité effrayante, ou se voile dans le sentiment avec une séduction sans égale. J'admire plus la manière dont elle rend la finesse et la délicatesse du sentiment que la manière dont elle rend ses transports. Ce qui est esprit, grâce un peu malicieuse, tendresse souffrante, rêverie mélancolique lui va admirablement. Aussi m'a-t-elle bien moins plu dans la tragédie antique. Elle est sans doute étonnante dans la manière dont elle foudroie sa rivale avec des vers de *Phèdre*, mais combien je préfère son entrée en scène un livre à la main, son récit de la fable des Pigeons à Maurice de Saxe; comme l'amour profond et fin est rendu dans ce touchant regard, dans cet accent nuancé, dans toute l'attitude! Sa mort au dernier acte est un vrai tour de force : ces crises d'estomac, cette aliénation mentale, ce cri déchirant, ce soulèvement du corps déjà raidi, ce hoquet, enfin cette immobilité, tout cela est sans doute saisissant de vérité, mais c'est bien moins surprenant que tout ce qui précède, à mon avis.

Rachel a un front bombé vers le centre et d'un

bel effet; des yeux dont l'expression ne saurait être oubliée; un nez dont la courbe commence trop bas et a l'inconvénient de varier selon les mouvements de la bouche; des narines mal dessinées que la passion ne fait qu'entr'ouvrir et n'enfle pas; une bouche petite et assez gracieuse avec un défaut à la lèvre inférieure; des dents ordinaires; une coupe de figure allongée; un cou blanc, peut-être un peu maigre; au bas du front, il y a comme un rentrant dans le plan du visage qu'on outre ordinairement dans ses caricatures, ce rentrant tient moins à la proéminence du front qu'à la forme du nez très courbe mais dont la racine n'est pas accentuée.

Ses mains sont belles, ses mouvements admirables. Son attitude est toujours digne et gracieuse; sa physionomie, rêveuse au repos. Dans les grands mouvements de passion, elle a des tremblements de mains, elle les tord entre celles qui veulent l'arrêter avec une agitation singulière; elle avance alors par saccades, par petits bonds nerveux et quand un de ses bras s'étend, que sa tête se renverse, que sa bouche s'entr'ouvre pour lancer quelque foudroyante apostrophe, cela remue.

Elle affectionne beaucoup les changements soudains dans la voix; au milieu des grandes passions elle jette parfois une phrase, un mot d'un accent si calme ou si tendre qu'on est saisi du contraste. Cela rappelle les effets de Victor Hugo dans la bouche de ses héroïnes : des pen-

sées simples à faire pleurer au milieu des plus grands élans d'imagination !

Tout le long de la route en revenant, j'arpentais comme si j'avais eu des ailes et je gesticulais ; je disais des phrases sans suite à seule fin d'imiter Rachel ce qui, comme on pense, me réussissait médiocrement. Répété une dizaine de fois dans mon lit un fragment de *Phèdre* avant de pouvoir réussir à mon gré.

Lundi 1er octobre. — Je suis allé prendre Lambrigot à l'École d'État-Major, puis M. Légé, rue de Valois. Nous sommes allés ensemble à l'Opéra ; on jouait la *Favorite*.

Je dois dire qu'aucune musique, si savante qu'elle soit, ne produit sur moi d'effet. C'est comme un sens qui me manque ; j'ai souvent regretté d'être aussi complètement privé de ce qui fait la jouissance de presque tout le monde. Le chant, excepté quand il sert d'interprète à des sentiments très élevés, ne me touche guère plus ; je ne puis accorder cela avec la passion que j'ai pour la poésie proprement dite et la déclamation, pour les arts en général, pour la nature.

Toujours est-il que, dans la *Favorite*, il n'y a que certains morceaux des deux derniers actes qui m'aient touché, encore cela tient-il peut-être à l'intérêt des sentiments mis en jeu, aux mou-

vements des acteurs, aux admirables décors. La musique religieuse du cinquième acte m'a pourtant remué, mais c'est surtout par réflexion, d'autant que j'étais choqué de l'entendre au théâtre. Danses remarquablement exécutées.

Nous sommes revenus par un clair de lune superbe et avons dit adieu à M. Légé qui repart demain pour La Flèche.

Mardi 2 octobre. — Oui, tout en ce monde se résout par une question de date, le bien comme le mal. Tout acte, dans le temps, a une place et une étendue; cette place et cette étendue connues, le fait l'est.

Jeudi 4 octobre. — Achevé l'ouvrage de M. de Custine sur la Russie. Ces quatre volumes m'ont vivement intéressé; il est difficile de raconter ce qu'on a vu ou éprouvé avec plus d'élégance naturelle, de sagacité, de profondeur et de poésie. Il est impossible surtout d'inspirer plus de confiance, je ne dis pas seulement dans sa véracité, mais encore dans ses jugements.

Vendredi 5 octobre. — Lu après déjeuner

Adrienne Lecouvreur. L'attitude, le visage, les intonations de Rachel m'étaient si présents que j'ai fait pleurer ma mère : moi-même par moments j'avais les yeux humides ; il n'y a rien de doux comme des larmes d'attendrissement. J'étais enchanté de plus à part moi de la manière dont j'avais lu, je sens les progrès qu'on peut faire sous un illustre maître.

Toute la journée, j'ai été préoccupé de l'admirable jeu de Rachel, moi qui cependant faisais le dédaigneux après l'avoir vue dans *Phèdre*.

Lundi 8 octobre. — Lu par hasard le cinquième acte d'*Œdipe* de Voltaire. J'ai trouvé plaisir à déclamer ce rôle, assez effrayant. Tous ces jours-ci, je ne pense qu'à traduire, à embellir même les ouvrages des grands poètes par une belle déclamation. Je désire prendre connaissance de toutes les tragédies ou comédies pour m'assurer si la proscription dont quelques-unes sont frappées est juste ou non ; le seul moyen, c'est de voir l'effet qu'elles produisent à la représentation. Ce désir s'accorde avec mon intention de faire un travail sur les différents poètes dramatiques.

Commencé la lecture des œuvres de Shakespeare par celle de ses deux poèmes précédés d'une vie de l'auteur par Guizot, très développée, où il y a un examen du genre de talent qu'exige l'art dramatique.

Vénus et Adonis, un peu long, est brillant de poésie et plein de charmants détails.

La mort de Lucrèce a des beautés d'un genre plus sérieux mais, en revanche, beaucoup plus de taches, de subtilités, de fausses comparaisons. Les hésitations de Tarquin, le spectacle que lui offre sa victime endormie, les souffrances et la honte de celle-ci quand l'aurore apparaît sont rendus avec un remarquable talent.

Lu à ma mère, avant et après le dîner, le second volume de Capefigue, mœurs de la Renaissance pleines de gaieté ; et, à ce propos, *Une famille au temps de Luther*, pour montrer combien Delavigne avait admirablement saisi le caractère poétique, artistique des partisans de Rome, opposé à la froideur, à la sécheresse des ergoteurs, des partisans de Luther.

Vendredi 12 octobre. — Passé à la Bibliothèque du Louvre, lu *Hamlet*. Cette tragédie est très belle, les moyens employés pour faire naître la terreur sont bien entendus ; je maudissais ma traduction dont les mots baroques venaient trop souvent me rappeler à la réalité.

Un auteur français, après avoir lu cette pièce, pourrait en tirer pour notre scène les plus beaux effets dramatiques ; mais il faudrait non pas un homme de talent comme Ducis, il faudrait un homme de génie, capable de comprendre le faire

de Shakespeare, sans s'inquiéter beaucoup d'en être la copie fidèle. Je crois qu'aujourd'hui plus que jamais le public est préparé pour ce genre d'émotions.

Dimanche 14 octobre. — Souvenirs.

Sous les arbres, l'été, quand, à la nuit tombante,
Les trois tambours battaient la retraite bruyante,
Je le cherchais, heureux de lui serrer la main ;
Si sa distraction me semblait du dédain,
Le cœur un peu serré, je retenais des larmes ;
Mais vite j'écartais les puériles alarmes ;
J'invoquais l'avenir, je me disais tout bas
Qu'un jour de moi peut-être on ferait plus de cas.
Et calmé, je montais au dortoir, où les songes
Berçaient mon jeune esprit de leurs plus doux mensonges.

Lundi 15 octobre. — Lu dans mon lit une spirituelle comédie de Scribe *Jeune fille à marier*. C'est plein d'observation : de braves et dignes bourgeois font mille apprêts pour recevoir sans cérémonie leur futur gendre et parviennent à lui déplaire souverainement ainsi que leur fille qui n'ose ouvrir la bouche. Il refuse net la main de la jeune personne. Alors tous ces visages composés se montrent au naturel croyant n'avoir plus affaire qu'à un ami ; la jeune fille que la peur ne paralyse plus le séduit complètement

par sa grâce et sa raison ainsi que les parents par leur franchise et leur noble caractère. Le mariage a lieu.

Cela m'a mis en train de lire des pièces du même genre ; j'ai lu *La famille improvisée*, dont l'intarissable comique m'a fait rire aux larmes, puis *Passé Minuit* que je connaissais déjà et où ne se trouvent que deux personnages.

Passé à un genre plus sérieux. Lu *Marie Stuart*, de Lebrun ; j'ai compris alors pourquoi Rachel compte cette pièce dans son répertoire ; s'il y a peu de mouvement, c'est la faute du sujet mais non pas de l'auteur qui en a tiré le meilleur parti possible.

Jeudi 18 octobre. — Sorti à midi, je suis allé rue Basse-du-Rempart où il y a une exposition de tableaux mis en loterie. Regardé sans pouvoir m'en détacher, d'admirables mérinos broutant au milieu des bruyères, par Mlle Rosa Bonheur. Il y a, au premier plan, de la terre éboulée qui, à la rigueur, tiendrait lieu de signature tant le cachet de l'artiste y est empreint. Quatre ou cinq moutons sont groupés à un endroit où les bruyères sont plus hautes, l'un d'eux est vu entièrement par derrière ; un peu plus à droite un mérinos noir, la tête à moitié perdue dans les herbes, est vu de côté ; il y en a d'autres couchés dans des plans plus éloignés. Le paysage se termine par

des collines verdoyantes, des pâturages étendus. Il faut voir la laine ébouriffée et rude comme une brosse qui couvre ces animaux, c'est prodigieux comme effet.

Je préférerais pour ma satisfaction intime posséder ce tableau plutôt que le *Labourage* qui était à l'Exposition et qui a tant été remarqué.

Il y a aussi parmi les tableaux qui ont attiré mon attention celui qui a pour sujet

> « Le galant fait le mort et du haut d'un plancher
> Se pend la tête en bas, la bête scélérate... »

Le chat, les yeux à demi-fermés, la patte pendante et les griffes commençant à s'étendre est entouré de charmantes petites souris très bien dessinées et dans les postures les plus plaisantes. Les accessoires sont également bien traités.

De là je suis allé rue de la Victoire chez Mlle Georges espérant qu'on me donnerait un programme de ses leçons. Mais elle m'a reçu elle-même à ma grande désolation car je ne savais comment me présenter, intimidé que j'étais par le nom et la célébrité de la tragédienne.

On m'a fait entrer dans un beau salon. Mlle Georges, toute en noir, un Corneille à la main, assise dans un grand fauteuil à la Voltaire, m'a fait asseoir en face d'elle avec la dignité qu'on lui connaît. J'étais très mal à mon aise, et me suis expliqué tant bien que mal ; elle m'a dit que ses leçons étaient particulières, jus-

qu'à ce qu'elle crût ses élèves de niveau; quarante francs par mois. Je voulais lui dire que je ne me destinais pas au théâtre, mais je craignais de la blesser par quelque mot irréfléchi ; je m'en suis tiré avec cette phrase banale : C'est comme amateur que je désire apprendre ; j'ai beaucoup de goût pour la poésie et je voudrais pouvoir exprimer convenablement ce que j'éprouve.

« Eh bien ! monsieur, vous pouvez compter que je mettrai à votre service mes efforts et le peu de talent que je puis avoir. »

Il y avait là une galanterie obligée, je l'ai senti, mais tout ce que j'ai pu dire c'est :

Oh ! Madame, de qui n'êtes-vous pas admirée !

Et j'ai battu en retraite avec une joie extrême d'être délivré de mon embarras et de pouvoir respirer librement. Revenu en toute hâte chez ma mère, songeant aux avantages que peut procurer un mois de pareilles leçons et à la difficulté de trouver la somme nécessaire, si faible qu'elle soit. Qui sait, me disais-je, l'influence que pourraient exercer sur mon avenir les leçons et peut-être les encouragements de cette femme. Quel dommage de ne pouvoir profiter de cette occasion qui s'offre à moi d'une manière si séduisante !

Ces pensées m'ont assailli jusqu'au dîner, j'avais le sang en mouvement ; j'examinais si je ne pourrais pas, en vendant les livres les moins essentiels, me procurer la somme exigée, mais,

comme toujours, chaque ouvrage me paraissait indispensable du moment qu'il fallait m'en séparer ; d'ailleurs je me suis fort mal tiré des quelques essais que j'ai faits en ce genre.

Dimanche 21 octobre. — Je suis allé à dix heures au Louvre jusqu'à trois et j'en suis sorti avec un très fort mal de tête comme à l'ordinaire. La grande galerie est rouverte, j'y ai examiné en détail toutes les écoles étrangères ; j'y étais allé spécialement pour les maîtres italiens et espagnols par suite de mes lectures de Capefigue et de Custine. J'ai d'abord vu les toiles de Léonard de Vinci aux personnages baignés d'ombre et de lumière, puis le Titien dont le portrait de François Ier m'a longtemps arrêté, puis le gracieux Albane dont j'apprécie peu le mérite, enfin Raphaël. Jusqu'à présent je n'avais admiré de lui que deux ou trois portraits, mais ses vierges si vantées me déplaisaient singulièrement ; aujourd'hui j'en ai trouvé une admirable, elle a été retouchée sans doute car elle jouit d'une grande fraîcheur de coloris ; elle soulève un voile au-dessus de son fils, pendant qu'un délicieux petit Saint-Jean aux cheveux retroussés est en extase devant le Christ.

Son saint Michel terrassant le démon n'est pas si remarquable, surtout comme expression. Son visage ne rend pas du tout son action ; j'y

voudrais voir sinon l'effort physique au moins l'effort moral, la répulsion que doit lui inspirer la vue du démon. Les ailes sont, par parenthèse, assez mal dessinées; je ferai au contraire un grand éloge de celles du diable; elles ont une apparence métallique et les reflets de la fournaise y semblent demeurés, leurs bords sont découpés profondément.

Il a traité en petit ce même sujet et a mis dans le fond de son tableau des monstres assez bizarres; on voit que la pure imagination de l'artiste était peu propre aux conceptions repoussantes, infernales. L'un de ces monstres est un papillon de nuit monté sur deux pieds de héron!

Dans la galerie espagnole, les Murillo ont été de ma part l'objet d'une grande attention; mon admiration pour ce grand artiste n'est pas nouvelle mais elle s'est augmentée encore. Cependant je dirai que pour lui, comme pour les autres, il y a d'énormes inégalités entre ses diverses pages; les écrivains n'en ont pas d'aussi fortes dans leurs ouvrages.

Ribera, le peintre aux noires ombres, aux énergiques attitudes, aux terribles émotions me plaît beaucoup moins.

Salvator Rosa avec ses rochers, ses arbres foudroyés, ses brigands à l'affût, a saisi de la nature le pittoresque sauvage, la grandeur écrasante pour l'humanité.

Le Carrache ne m'a rien présenté aujourd'hui de supérieur à ces peintres.

Allé prendre ma mère chez Mlle Desprez, nous avons été voir l'exposition de loterie : eh bien ! après tout ce que j'avais vu j'ai trouvé aussi beaux les moutons de Rosa Bonheur.

Lundi 22 octobre. — Lu au déjeuner les *Pensées* de Diderot sur l'interprétation de la nature, ce qui a fait naître en moi le désir de reprendre, au moins pour quelques jours, l'étude de l'Histoire naturelle ; je me suis mis aussitôt en route pour la bibliothèque du Jardin des Plantes.

Au même niveau que la poésie et les arts je place les sciences naturelles et plus spécialement la Zoologie, non pas pour cette raison que l'utile doit marcher de pair avec l'agréable, car alors je n'excluerais pas les mathématiques, mais parce qu'elles contiennent aussi le secret de notre existence et de notre avenir ! L'Histoire est un troisième instrument de recherches philosophiques mais bien plus défectueux en tant qu'on ne remonte pas soi-même les âges, comme le fait le voyageur qui parcourt le monde.

Si j'avais été riche, c'est-à-dire libre de mon temps et de ma pensée, tout le temps que je n'aurais pas employé en voyages, je l'aurais consacré à l'étude de la partie philosophique des sciences naturelles et surtout au culte de la poésie et des arts.

J'estime les sciences d'utilité pratique et générale, mais elles me trouvent sans exaltation; Napoléon m'inspire sans doute une admiration sans égale, mais je lui préférerais un homme qui réunirait au talent poétique de Victor Hugo ou Lamartine, la philosophie naturelle de Geoffroy Saint-Hilaire ou Gall; bien entendu je mets en dehors du parallèle les qualités privées.

Arrivé au Jardin, je me suis rencontré avec M. Duméril, le professeur d'erpétologie; il se rendait à son cours, je l'ai suivi et pendant une heure mortelle, j'ai écouté malgré moi les généralités sur la circulation de ce bon vieillard. Jamais homme n'a possédé comme lui une si belle collection de synonymes, avantage inappréciable pour qui veut parler une heure sur un phénomène qu'il faut trois minutes pour faire connaître, en admettant qu'on ne le connût pas d'avance. Ainsi pour vous expliquer le phénomène de l'inglutition M. Duméril vous dira : L'animal attire, aspire, amène à lui l'aliment, puis il l'écrase, le broie, le triture, le malaxe... alors il le réduit en bol, en boule, en sphère, en sphéroïde... puis par un mouvement de bascule il l'absorbe, l'engloutit, l'avale... Ajoutez à cela le temps de chercher tous ces mots semblables, les répétitions très fréquentes, et vous comprendrez l'ennui de pareilles explications.

Ce professeur est un vieillard maigre et assez grand, à jabot plissé, dont la figure exprime la bonté. Son visage, par un phénomène assez

rare, est également coloré dans toutes ses parties, au front comme aux pommettes : et cette rougeur tranche avec ses cheveux d'argent. Il a des rides accentuées, parce que sa physionomie, sa bouche surtout est en mouvement perpétuel ; son corps n'est pas du reste plus tranquille, il faut toujours que son attitude mime ses paroles ; pour vous dire qu'une grenouille saute, de peur que vous ne compreniez pas, il se plie en deux et se détend comme un ressort.

Jeudi 25 octobre. — A la bibliothèque du Louvre où j'ai passé la journée, lu d'abord le premier acte de *Macbeth*, repassant ainsi par les impressions de la scène, puis ayant cherché dans les diverses biographies contemporaines les notices sur Lekain, Talma, Mlle Georges, j'ai vu qu'il existait un ouvrage de Talma, *Réflexions sur l'Art dramatique*. Je l'ai demandé, on m'a apporté à la place un ouvrage de sa femme intitulé *Études sur l'Art dramatique*. Ce livre qui devrait être lu par tous ceux qui se destinent au théâtre m'a inspiré un vif intérêt. Mlle Vanhove donne des conseils qui font le plus grand honneur à la finesse de son esprit, à la délicatesse de ses sentiments et à sa parfaite modestie. Ce rapide et complet aperçu des difficultés et de l'importance de l'art qu'elle et surtout son mari ont élevé si haut m'a

rendu à mon ardent désir de tenter la fortune.

Rangé l'atlas de Gall parce que je venais de passer chez le libraire Bayère qui en offre cinquante francs et cet argent m'est précieux si je veux prendre des leçons de Mlle Georges, leçons qui seront pour moi bien utiles à tous les points de vue.

D'abord, avec mon caractère, il est très agréable de se trouver en rapport continu avec une des grandes célébrités de la scène française, de connaître ses opinions soit en littérature, soit sur les nombreux personnages célèbres qu'elle a connus. De plus, et c'est là le côté vraiment sérieux, ses conseils, ses leçons me rendront encore plus fructive une étude qui a été pour moi depuis l'enfance un délicieux passe-temps, presque une préoccupation. Elle pourra peut-être aussi m'apprendre la juste portée de mes forces, ce à quoi je tiens singulièrement. Enfin je n'en finirais pas si je me mettais à développer tous les avantages que je vois à satisfaire mon ardent désir.

Vendredi 26 octobre. — Lu l'*Agamemnon* de Lemercier dont Mme Talma m'a parlé hier dans son livre. Ma mère a convenu que c'était remarquable.

De la bibliothèque du Louvre, vu passer Changarnier et son état-major. Achevé par des anec-

dotes sur Talma le livre de sa femme. Ces anecdotes offrent le plus grand intérêt, à moi surtout, qui fouille partout depuis des années pour recueillir des renseignements sur le grand acteur, et qui aujourd'hui ai un nouveau motif de le connaître mieux.

Sa correspondance avec Ducis est bien curieuse et lui fait grand honneur.

Lu ensuite les réflexions de Talma sur Lekain et l'art théâtral. Cela sert d'avant-propos aux *Mémoires* de Lekain, c'est écrit avec le talent que j'espérais. Une simplicité antique, c'est le mot, des jugements vrais rendus avec un rare bonheur d'expression, un oubli complet de soi-même et, quand il parle de son art, une noble conviction de sa grandeur et de ses difficultés sans afficher l'enthousi sme. Je ne puis assez le louer, dans le seul ouvrage qu'il ait fait, de ne pas oublier que c'est l'éloge de Lekain qu'il a entrepris et non pas le sien.

Il faut vingt ans, pas moins, dit il, pour qu'un rôle puisse être présenté au public de la manière la plus parfaite possible. Une telle parole dans sa bouche ne donne-t-elle pas la plus haute idée de la façon dont il comprenait l'art qu'il a illustré.

Après cela lu les *Mémoires* de Lekain. Ce mot de mémoires est trompeur il le faut prendre ici dans le sens du singulier, ce sont ceux qu'il a adressés aux autorités lorsqu'il dirigeait le théâtre.

Les lettres qu'il a reçues de Voltaire, de Frédéric-Guillaume, du prince Henri, de Garrick, de Colardeau m'ont beaucoup plus intéressé. On voit combien dès cette époque les préjugés s'effaçaient devant le génie de l'homme qui ne traduit pas seulement, mais qui complète et doit partager la gloire de l'auteur.

Octobre. — Quand on lit les descriptions de Balzac, on est d'abord très peu satisfait. Il y a en effet une minutie de détails qui fatiguent tantôt par leur complication, tantôt par leur apparente inutilité. Il y a une fidélité dont les scrupules sont tels qu'elle ne se rebute ni devant l'obscène, ni devant le dégoûtant ; elle inventorie tout avec un courage qui n'a rien d'héroïque et qui a le tort de paraître trop facile ; il y a enfin un style d'une incorrection grammaticale et littéraire qui étonne, et d'une fatigante impropriété de termes.

Voilà ce qui blesse d'abord ; mais quand on a surmonté ces premiers obstacles à l'intérêt, quand on a lu la description dans son entier et qu'on juge d'ensemble, on se montre bien moins sévère, on reconnaît que le nombre des détails puérils est restreint, que les peintures sales ou rebutantes se perdent dans le reste du tableau et ne laissent après tout dans la mémoire que ce qui est nécessaire au jugement de l'observateur philo-

sophe : on s'aperçoit que les défauts dans l'expression permettent au souffle de se prolonger et qu'en somme l'auteur a décrit ce qu'il voulait faire connaître d'une façon frappante de justesse et d'originalité.

Il y a une grande supériorité d'esprit à s'être attaché, comme l'a fait Balzac, à l'analyse fine et pénétrante de sentiments dont l'étude avait été entièrement négligée. S'arrêter là où les autres passent sans rien observer est une preuve de génie. Ouvrir une nouvelle voie aux observations est la marque d'un esprit étendu et vigoureux, mais ce qui est la marque d'un esprit profond c'est d'ouvrir une voie pareille à celle qu'a percée Balzac sans aucune aide. En effet, être assez curieux du vrai et de la nature, des altérations que l'art ou la civilisation leur font subir, pour aller les rechercher, pour constater leur état d'atrophie, de déformation chez ces êtres que la société intelligente repoussait comme pis qu'immondes comme ennuyeux; il fallait tout l'amour de la science que possède le médecin joint à toute la vivacité, à toute l'énergie vitale de l'âme qui est sûre de ne pas se lasser dans cette pénible et démoralisante étude, pour remplir une pareille tâche.

Philosophie d'observation, curiosité sagace, courage joyeux, tels sont les éléments essentiels du génie de Balzac. Il a compris que les descriptions de milieux abaissés, que les analyses exactes de sentiments défraîchis, détériorés,

pourraient amuser ou intéresser tout le monde. Il a pensé juste et a obtenu la gloire.

Mardi 6 novembre. — Je suis allé chez Mlle Georges ; j'étais un peu ému en montant l'escalier. Quand on m'a fait entrer dans le salon, elle arrangeait ses cheveux devant la glace. Nous nous sommes assis, causé pendant qu'on ranimait le feu. Elle m'a parlé du fils de M. Harel qui est à la Guerre.

Puis elle m'a fait approcher mon fauteuil du sien et lire *Britannicus* à partir de la scène entre Agrippine et Burrhus. Elle m'a trouvé beaucoup trop froid ; et moi, sa déclamation, je l'avoue, m'a paru trop ronflante et pas toujours judicieuse. Du reste cette manière de dire les vers comparée à celle qu'on emploie quand on lit à des gens d'esprit qui saisissent les plus petites nuances est comme une esquisse à la mine de plomb dont les principaux traits seraient fortement repassés au crayon noir par le maître. Il faut que le public comprenne, on force les tons.

Ses observations littéraires justes ne m'ont rien présenté de neuf.

Après une heure pendant laquelle elle a déclamé presque tout le temps, d'abord son rôle d'Agrippine puis le mien, elle m'a congédié en m'invitant à apprendre le rôle d'Égisthe.

Jeudi 8 novembre. — Je n'allais qu'avec répugnance chez Mlle Georges, prévoyant que je serais encore plus mauvais que la dernière fois. Tout le contraire est arrivé.

Entré dans le salon, j'ai examiné en l'attendant des camées pendus aux côtés de la glace. Après le salut banal, je me suis assis. Elle est allée derrière moi à une toilette; je lui ai parlé de Mme Talma comme ayant lu son ouvrage.

« Oh! elle aurait bien dû profiter pour elle-même de ses avis. La connaissez-vous?

— Non, madame, seulement ses conseils m'ont paru judicieux.

— C'était une actrice larmoyante, ennuyeuse à mourir, l'Empereur ne la pouvait supporter... Je ne la vois pas.

— Elle raconte certains traits de la vie de Talma avec une admiration, une convenance qui prouvent qu'elle appréciait ce grand homme et c'est rare!

— C'est vrai, dit Mlle Georges qui est venue arranger le feu.

— J'ai lu aussi quelques pages de Talma, c'est beau de simplicité, pas la moindre prétention littéraire.

— Les prétentions ne sont-elles pas l'apanage de la médiocrité? Mais vous aimez le théâtre, à ce que je vois?

— Beaucoup, madame, mais je n'ai pas pu satisfaire mes goûts comme je l'aurais voulu.

— Vous entrez décidément à la Guerre?

— Oui, madame, seulement ce sera encore long.

— Avez-vous des protections ? car, dans ce temps-ci...

— Quelques généraux amis de mon père. Il était officier aussi, mais il est mort avant que j'aie atteint l'âge de raison.

— Vraiment, dit-elle avec beaucoup d'intérêt, il a servi sous l'Empire ?

— Il était colonel de la Garde.

— Son nom, s'il vous plaît, sans indiscrétion toutefois.

— Mais... Boucher.

— Ah ! bien ! le colonel Boucher.

— Mes frères sont militaires, moi-même j'ai été élevé à La Flèche. Je me ressens de la grande époque.

— Je vous avouerai que celle-ci est loin de me plaire autant. Louis-Napoléon est très bien sans doute, il m'a reçue deux ou trois fois et j'ai pu en juger, mais son gouvernement n'est pas digne de grand éloge. Le génie n'est pas héréditaire.

— Le Président me paraît un homme loyal et surtout plein de simplicité, ce que j'aime avant tout.

— Oh ! vous avez raison, je puis vous l'assurer, la façon dont il m'a reçue en est la preuve. Mais je vous mange votre leçon. Voyons cette *Mérope*. Ah ! pardon, puisque nous n'avons pas commencé, je vais réparer un oubli. »

Elle est sortie quelques minutes. En rentrant :

« Je vous demande pardon ; mais j'avais quelques mots très pressés à écrire, à Victor Hugo justement. Vous avez lu la pièce ?

— Je l'ai même apprise, madame, mais je ne réponds pas de ma mémoire, une assez mauvaise nouvelle ayant jeté un peu de trouble dans mes idées.

— Laquelle ?

— Oh ! rien, madame, c'est une affaire intime, de famille.

— C'est que moi je pense tout de suite à la mort comme à ce qu'il y a de pis. »

J'ai commencé alors à lui lire le rôle d'Égisthe.

« Savez-vous, m'a-t-elle dit, que vous avez une très bonne voix maintenant ? Oh ! mais je vois que nous ferons des progrès énormes. »

Les éloges ne m'ont pas manqué, j'ai même été gratifié de deux ou trois « Très bien cela, monsieur », entre autres pour le « Elle est à moi ». Nous avons eu une petite discussion sur le rôle d'Égisthe que je trouve défectueux en bien des endroits comme versification.

« Mais non, c'est bien beau, je vous assure. Il y a du sang des rois dans ce jeune homme. Imaginez-vous que vous ne sauriez pas que vous êtes le fils d'un général, croyez-vous que vous n'en auriez pas quelque indice dans le caractère ?

— Oh ! je ne critique pas l'esprit du rôle, madame, seulement la forme, les vers faibles ou inutiles. Ce n'est du reste qu'une petite chicane adressée au grand Voltaire.

— Oh ! le grand Voltaire est loin de l'être toujours.

— Je voulais dire au grand auteur de *Mérope.* »

Je finissais le rôle quand on a annoncé deux personnes, je me suis levé pour me retirer.

« Ce sont mes élèves, a-t-elle dit ; tenez, voulez-vous que je vous fasse entendre dans le rôle de Néron un jeune homme que j'ai depuis quatre mois seulement, vous allez voir. Imaginez qu'il ne savait pas parler quand il est venu. »

Ici est entré un jeune homme à la figure plutôt commune que distinguée, à l'extérieur de même, puis une petite demoiselle qui, après quelques simagrées, s'est assise dans un coin. Mlle Georges a invité M. Cornu à lui dire l'entrée de Néron ; elle voulait que je fisse les répliques et comme je m'y refusais :

« Allons, vous êtes tous les trois plus timides les uns que les autres. Voyons, Cornu. »

Je me suis mis debout le dos à la cheminée. Le jeune homme s'est élancé et d'une voix pleine et tonnante a entamé le morceau. J'ai reconnu toutes les intonations de Mlle Georges fidèlement rappelées sur un timbre de voix dont le fond est très émouvant. Mais, comme le parler du jeune homme est commun, quand il n'est plus soutenu par de violentes passions, il a l'accent trivial.

C'était un spectacle intéressant que celui de ce jeune homme se démenant avec succès et de la vieille tragédienne se soulevant dans son

fauteuil, blâmant ou applaudissant avec vivacité mais jouissant de son triomphe, et lui indiquant du geste plus que de la voix les plus hautes intonations. De temps en temps, elle me demandait mon avis.

« Très bien, madame, et je le dis bien sincèrement.

— Un jeune homme comme vous n'a pas besoin de dire qu'il parle sincèrement. Allons, mon ami Cornu, reprenons. Monsieur ne se destine pas au théâtre, a-t-elle ajouté comme pour répondre à la pensée du jeune homme. Et toi, petite, qu'en penses-tu ?

— Je trouve parfait !

— Parfait ! va-t-en donc, petite, avec ton admiration. Est-ce qu'on dit jamais ces mots-là ? C'est bien, ce n'est pas parfait certes. C'est égal, m'a-t-elle dit, voyez l'avenir de ce jeune homme. Voilà Ligier qui est vieux comme moi, Beauvallet qui est toujours malade, et puis sa voix est dure, elle n'a qu'une corde. »

J'ai appuyé ce jugement, ce qui a paru lui faire plaisir.

Cornu a encore récité la scène entre Néron et Britannicus devant Junie. J'ai remercié Mlle Georges du plaisir qu'elle m'avait procuré.

« Et si vous aviez vu il y a quelque temps où il en était !

— J'apprécierais sans doute le maître davantage mais cela me paraît difficile. »

J'ai salué là-dessus.

Vendredi 9 novembre. — Après dîner lu des passages de *Louis XI*, m'exaltant encore à la lecture de cette œuvre vraiment la plus voisine de la perfection que je connaisse. Sur 2.500 vers pas un inutile, pas un faible ! Quelle intelligence des caractères, des oppositions ; quelle distinction, quelle sensibilité, quelle énergie, quelle grâce et surtout quel cachet historique !

Samedi 10 novembre. — Retourné chez Mlle Georges. J'étais un peu en retard, mais elle m'a trouvé en avance. Je lui ai répété par cœur et debout le rôle d'Égisthe.

« Savez-vous que ce rôle vous va parfaitement ? Votre voix est très bonne maintenant. »

Je lui ai demandé la permission de lui répéter celui de Néron.

« Oh ! oh ! Néron ! Vous aimez donc ce rôle ?

— Oui, Madame, j'aime assez tout ce qui a de l'énergie, de la fierté, c'est de mon âge.

— Eh bien ! voyons, pourquoi pas ? »

Alors je lui ai lu ce rôle ; arrivé au « Narcisse qu'en dis-tu ? » elle m'a arrêté.

« Dorénavant nous ferons les rôles de jeune premier. »

J'ai cru qu'elle me parlait de ceux d'Égisthe, d'Hippolyte... « Cela vous va mieux », a-t-elle ajouté, et comme je lui demandais ce qu'elle entendait par le mot jeune premier, elle m'a répondu :

« Les grands premiers rôles, Néron, par exemple ; je le répète, cela vous va mieux. »

J'étais enchanté ! Quand j'ai eu tout fini, elle m'a dit :

« Vous m'apprendrez cela, n'est-ce pas, et nous l'étudierons car il y a tout à faire ; c'est très bien lu, mais vous sentez qu'au théâtre c'est tout autre chose, c'est un autre système. Néron est un des rôles les plus difficiles et quand on le dit bien, on peut aborder sans crainte tous les autres.

Je me suis en allé là-dessus, trouvant ma leçon fort écourtée, outre que Mlle Georges ne m'avait que laissé dire tout le temps. J'ai craint qu'elle ne me prît pour un de ces individus qui ne demandent des leçons de déclamation que pour se faire donner des éloges et non pour travailler sérieusement. Cette idée m'a contrarié pendant plus d'une heure après la leçon ; il m'a fallu le souvenir du blâme sévère de la première fois pour me rassurer.

Au milieu de mon rôle d'Égisthe nous avions causé. Comme elle redisait avec affectation : « Puisque vous ne vous destinez pas au théâtre », je n'ai pu m'empêcher de lui dire en souriant et d'un ton de reproche :

« Mon Dieu, madame, vous me dites toujours cela ! »

Elle s'est mise à rire :

« Vous entrerez prochainement à la Guerre ?

— Mais cela peut être long, cela dépendra des examens, des recommandations. »

Après quelques questions sur les recommandations que je puis avoir :

« M. Harel cherche aussi une place, mais aujourd'hui on ne sait que demander, ma parole d'honneur. Sous-Préfet, nous avons refusé, cela exige des frais d'installation que nous ne pouvons faire dans notre état de fortune actuel ; on lui a parlé d'une place d'inspecteur des prisons, savez-vous si cela en vaut la peine ?

— Je ne connais pas du tout ce genre d'emploi, ai-je répondu.

— Vous aimez le théâtre ?

— Beaucoup, madame.

— Votre mère s'opposerait sans doute à ce que vous y entriez ?

— Ce ne serait pas une raison, ai-je marmotté, mais j'avoue que, pour être acteur médiocre, j'aime encore mieux être copiste, si triste que cela soit. Je crois qu'autant il est beau d'être grand acteur, autant il est...

— Vous avez bien raison ; il n'y a pas sur la terre de métier plus humiliant que celui d'acteur de second ordre. Dépendre d'un public hostile et moqueur, le plus souvent sans pitié.

— Oui, madame, mais grand acteur aussi, c'est synonyme de grand peintre, grand musicien.

— C'est vrai ; mais le peintre n'est pas là quand on blâme son tableau tandis que l'acteur reçoit en face les railleries, les sifflets.

— Oui, mais il reçoit également en face les

applaudissements; en une seule soirée il reçoit les hommages de plusieurs milliers de personnes... »

Place du Carrousel je rencontre Perrodil dont la demande pour entrer aux Mines est en bonne voie. Nous allons nous promener aux Tuileries et remontons les Champs-Élysées jusqu'à la barrière de l'Étoile. En redescendant, aperçu Louis-Napoléon, en bourgeois, se rendant à cheval au Bois de Boulogne avec une autre personne, reconnu par les quelques promeneurs et salué par eux, hommage plus agréable quand il vient d'hommes distingués, de vieillards surtout. Cette parfaite simplicité du Président me plaît infiniment; il est assez curieux de voir que ceux qui l'apprécient le moins sont ces fougueux partisans de l'égalité qui tombent en extase devant les escortes et les dorures. Le prestige du pouvoir s'exerce sur les esprits les plus rebelles avec plus de force encore.

Causé des immenses occupations qu'il doit avoir, nous étonnant de ce que le temps suffise à tant de choses.

Samedi 17 novembre. — Attendu peu de temps chez Mlle Georges. La demoiselle de l'autre fois répétait son rôle de Jeanne un peu moins mal. Elle s'est vantée en terminant d'être étonnamment impressionnable. « J'irais dans les lieux

que je ne serais pas plus émue de mon rôle. »

On a beaucoup ri de son « dans les lieux » ; mais si elle avait suivi les règles grammaticales, il faut convenir que c'eût été plus fort encore.

Lu à Mlle Georges les principaux passages de *Louis XI*. Comme l'homme aux répliques m'ennuyait par son ton hésitant, par sa manière d'écorcher les vers à travers ceux de ses lunettes, j'ai fait tous les rôles. Mlle Georges m'a laissé tout dire sans m'interrompre autrement que par les plus grands éloges et, au lieu de me renvoyer comme à l'ordinaire, elle m'a dit que je l'amusais tellement qu'elle m'écouterait des heures entières. Elle a paru très étonnée d'apprendre que je n'avais jamais vu jouer cette pièce. Je lui ai dit que l'argent me manquait pour aller au théâtre aussi souvent que je voudrais ; après ma récitation, elle m'a dit :

« Nous vous procurerons des billets, à moins que votre mère s'y oppose toutefois. »

Elle m'a engagé à préparer un rôle en prose comme Gennaro ou Buridan.

Mardi 20 novembre. — La plus magnifique épopée de Napoléon serait la réunion dans une même galerie de tous les tableaux de grands maîtres dont il est le sujet. Rien au monde de plus intéressant, de plus flatteur pour l'humanité que cette vie déroulée en magiques tableaux.

Une seule tête ne peut comprendre Napoléon sous toutes ses faces : c'est ce qui fait qu'un poème sur lui sera toujours incomplet parce qu'un poème ne peut être écrit de plusieurs mains, mais ce résultat peut être atteint par la peinture. Qu'on songe à l'intérêt que présente la simple existence de saint Bruno auquel un grand peintre a consacré ses pinceaux ; que serait-ce donc que la vie de Napoléon, de l'homme qui a rempli le monde de son individualité, ainsi offerte à notre admiration. Que de contrastes saisissants, terribles, tour à tour profonds et touchants se présenteraient à la fois aux yeux du corps et aux yeux de l'esprit !

Entre deux sublimes et épouvantables images de mêlées guerrières, on verrait l'Empereur lisant, assis sur un canapé, son fils sur ses genoux ; là entouré des ambassadeurs, le corps plié sur ses cartes de campagne, discutant un traité de paix ; l'instant d'après, enveloppé dans sa capote de fourrure, défendu des vents du nord par un bouquet de sapins murmurants, toujours calme et pensif, chauffant ses pieds au feu du bivouac, avec un reflet de lune glaciale sur la neige de ses vêtements. Puis quand le regard passerait plusieurs tableaux d'un seul coup, quels sujets d'étonnement dans les divers rapprochements qui en résulteraient, comment ne pas être étourdi, écrasé sous ses propres réflexions !

Je voudrais, si cela est possible, que la salle où se ferait cette exposition fût circulaire et que le

tombeau, le saule de Sainte-Hélène vînt toucher la chambre à coucher d'Ajaccio, image de ce cercle sans fin que les anciens prenaient pour symbole de l'infini. Le spectateur pourrait ainsi facilement rapprocher les périodes diverses de la vie de Napoléon et ce serait là la plus belle leçon de poésie, d'histoire et de philosophie que l'on puisse imaginer. C'est alors que la peinture aurait rempli sa véritable mission qui est de frapper l'esprit, de lui donner mille enseignements, mille sensations en un instant, de rapprocher ces faits saillants que le temps sépare par ses poudreux intervalles et dont il nous empêche de tirer ainsi tout le fruit possible.

Mercredi 21 novembre. — Été chez Mlle Georges, septième leçon, débité le rôle de Gennaro. Comme elle répétait encore : « Si Monsieur se destinait au théâtre, nous ne nous contenterions pas de cela », je l'ai priée de me traiter absolument comme si je m'y destinais.

Une explication s'en est suivie ; elle m'a avoué qu'elle avait cru remarquer que je n'aimais pas être repris, ce qui est tout à fait contraire à la vérité ; je me suis lavé de ce reproche.

« Eh bien ! a-t-elle dit en terminant, dorénavant je vous prends au sérieux, je vous traiterai comme un futur comédien. Nous n'apprendrons qu'un rôle à la fois mais consciencieusement. Je

ferai de vous un bon acteur, vous avez ce qu'il faut pour cela ; bien entendu qu'il ne faut pas prendre ceci à la lettre, et que vous ne serez pas forcé d'être acteur. Allons, adieu, fils de général. »

Jeudi 22 novembre. — Couru chez Mlle Georges. Avant de prendre ma leçon, attendu dans la chambre à coucher en tête-à-tête avec ses levrettes. Remarqué son lit dont la tête est beaucoup plus élevée que le pied.

Pris une très bonne leçon : nous sommes restés tout le temps dans la première partie du rôle de Gennaro.

Idées de Mlle Georges sur Rachel :

« Elle lit, elle ne joue pas. Elle articule bien, avec distinction, c'est tout. Jamais de ces mouvements inattendus qui font frémir ou pleurer toute une salle, et qui, en bravant le ridicule, rencontrent le sublime. Aucun de ces mots, de ces mots uniques que Talma savait si bien créer et qui se gravaient dans les mémoires. J'avais quatorze ans quand j'ai débuté, eh bien ! j'ai encore dans l'oreille, et je mourrai avec, les intonations de Talma tant elles se sont pour ainsi dire incrustées dans ma poitrine. Quelle différence ! alors, on sortait du spectacle tout ému, incapable de penser à autre chose ; aujourd'hui, quand on sort d'entendre Rachel, on cause Bourse, Chambre...

Phèdre, on dit que c'est son plus beau rôle, je vous déclare que c'est un de ses plus mauvais. Rachel, c'est le dépit, la rage de n'être pas aimée d'Hippolyte, ce n'est pas cette femme poursuivie par la fatalité qui a horreur de son crime... Tout ce que je dis là, ce n'est pas personnel, au moins, c'est au point de vue de l'art.

Son art, à Rachel, c'est le champagne, la débauche ; c'est toute cette jeunesse dorée qui la soutient ; qu'elle devienne honnête femme, je veux dire ayant une manière de vivre réglée, et avant deux mois personne ne s'occupera plus d'elle. Je vous demande ce que signifient tous ces articles de journaux : Mlle Rachel est malade, Mlle Rachel s'en va en Amérique, s'en va en Russie ; Mlle Rachel quitte la Comédie Française ; Mlle Rachel va se marier..., que sais-je ! Est-ce que le talent véritable emploie ces moyens-là ? Quel charlatanisme !

Comme public, moi, je ne puis la sentir ; cette femme m'agace, me déplaît, me répugne, me pue au nez ! Elle va jouer Mlle de Belle-Isle, je vous demande ! Un rôle créé par Mlle Mars avec une grâce, une ingénuité, un esprit que Rachel ne soupçonne seulement pas. Elle va s'enfoncer. »

Comme je lui parlais d'*Adrienne Lecouvreur :*

« Oh ! Je n'ai pas vu cette pièce-là, mais on m'a dit que Rachel y était bien mauvaise. Elle a des mots à ce qu'il paraît, sans compter son poing sous le nez de cette duchesse qui l'aurait

joliment souffert dans son salon! Du reste c'est une pièce à tiroir, m'a-t-on dit. »

Mardi 27 novembre. — Allé chez Mlle Georges, rôle de Gennaro. Elle m'a donné beaucoup d'éloges. « Savez-vous, a-t-elle dit à M. Dolomé, l'homme aux répliques, qu'il serait très bien dans les jeunes premiers ? Je suis bien contente ! Vous devez vous apercevoir du mieux considérable. »

L'auteur de la pièce qu'elle étudie est M. Roger de Beauvoir. J'ai vu les noms de Thraséas et Corbulon. Il dîne avec elle ce soir.

Novembre. — Un parallèle entre Lamartine et Victor Hugo est une œuvre féconde en découvertes critiques. Tous deux sont des poètes originaux, ce qu'on appelle des chefs d'école.

Le premier représente surtout l'esprit de notre génération, dans la classe instruite; esprit de découragement, de mélancolie, de souffrances sans cause connue, innommées, tenant à la fois de l'ennui et de la douleur; seulement, il est de plus, doué d'un sentiment de résignation qui le ramène sans cesse à Dieu. On voit que ses souffrances n'excèdent pas ses forces, et que la plainte en diminue l'intensité. Ses vers semblent

le trop plein de sa tristesse, ce sont des soupirs.

Le second ne représente rien que lui-même. Génie créateur, tour à tour bizarre ou sublime, il faut, si on veut le rattacher à quelqu'un, remonter plusieurs siècles. Alors on trouvera peut-être en lui quelques-uns des tours d'esprit de Charron, de Montaigne, de d'Aubigné ; mais cela ne prouve pas qu'il soit leur successeur, leur héritier. Cela prouve seulement qu'il a comme eux cette puissance de curiosité, d'étonnement philosophique, de comparaison, d'attention qui fait le génie de ces hommes que l'on a appelés naïfs parce qu'aucune imitation n'avait encore faussé leur vierge nature. Mais cette faculté, il la possède à un degré bien plus élevé encore, et, ce qui le sépare totalement des hommes du seizième siècle, c'est qu'il est au dix-neuvième, qu'il s'est assimilé l'immense travail intellectuel qui s'est opéré dans l'intervalle et qu'un vaste champ d'événements est venu étendre pour lui le domaine de l'histoire; c'est surtout parce qu'il a été doté du sens de l'harmonie, de la faculté d'enthousiasme.

Lamartine, comme Victor Hugo, écrit le vers avec une extrême facilité mais tous les mots ont chez lui une douceur continue que rien n'interrompt ; son vers a une sorte de fluidité musicale qui, à la longue, dégénère en monotonie. Victor Hugo a un vers souvent brisé ; et, selon les sentiments qu'il exprime, les mots glissent l'un sur l'autre ou se heurtent avec un bruit âpre et re-

tentissant. Il est beaucoup plus varié dans ses sujets, dans son rythme, dans ses expressions que Lamartine. Cette profonde connaissance du vocabulaire a frappé tous les critiques.

Lamartine est à Victor Hugo ce que Raphaël est à Michel-Ange. Lamartine recherche tout ce qui est reconnu poétique, surtout dans le monde extérieur, il s'en entoure comme d'une atmosphère; on sent que le laid, le vulgaire l'oppressent et le gênent. Encore une fois il est la plus haute expression de la poésie telle qu'elle dort au fond des âmes du siècle.

Victor Hugo sent comme lui tout ce qu'il y a de poésie dans le silence des bois, le frôlement de la brise, le mugissement des mers, mais il a de plus que son émule la rare faculté de saisir jusque dans le laid, le vulgaire, le côté mystérieux, divin ou bien le côté sympathique. Il est poète quand même, si je puis dire ainsi. Mettez Lamartine dans une vaste cuisine d'auberge, il ne songera qu'à gagner la porte ; Victor Hugo en saisira tout de suite le côté original, poétique même et écrira cette charmante description de l'hôtel de Metz à Sainte-Menehould que tout le monde connaît.

L'écueil de Lamartine, c'est la monotonie ; celui de Victor Hugo, c'est le mauvais goût. L'un est toujours gracieux et pur, d'une sensibilité un peu féminine, même dans les sentiments énergiques ; l'autre plus incorrect, plus inégal mais aussi plus mâle et dépassant parfois en grandeur,

énergie et magnificence les plus belles pages de son égal en renommée. J'ai hâte de le dire, malgré ses hardiesses, Victor Hugo est tombé dans de moins grands écarts de pensée que Lamartine, s'il est tombé dans de plus grands écarts d'expression.

Victor Hugo et Lamartine ont de commun le talent de cacher la philosophie sous la poésie : tous deux ont cru remplir une mission, et s'ils ont parfois montré découragement, désespoir même, ils ont tout de suite relevé leur âme en lui rappelant sa céleste origine. Leur loyauté, leur noblesse de sentiment est incontestable. Plein d'élans d'enthousiasme, ils ont suivi les mouvements contradictoires de l'opinion et on a cru pouvoir leur jeter le reproche de versatilité. Est-ce de leur faute?

Samedi 1er décembre. — J'ai laissé passer l'heure de la leçon de Mlle Georges. C'était la dernière, et je n'ai pas beaucoup regretté car il m'aurait été désagréable de répondre à ses questions. Je lui ai écrit une lettre de remerciement poli et j'ai été la porter moi-même.

Lu chez moi avant et après dîner le *Rhin* de Victor Hugo, troisième volume. Il me reste à lire la conclusion. Remarqué que ce qui distingue cet auteur est le résultat d'une seule et même cause, un esprit extrême de comparaison, de

rapprochement. De là découlent ses métaphores, ses plaisanteries, ses jeux de mots...

Reçu une dépêche du ministère : les examens seront le 10.

Lundi 3 décembre. — Je comptais aller à Bicêtre, mauvais temps. Je suis parti pour le Jardin des Plantes. En route vu sur une affiche que le neuvième volume de Thiers venait de paraître. Je suis alors allé Bibliothèque du Louvre, il n'y était pas encore. J'y ai lu tout le premier volume de l'*Histoire des Girondins*, remarquant ce qu'il y a d'heureux dans certaines expressions et de vague dans d'autres. Jugements vrais en général sur les hommes. Théories trompeuses sur les formes de gouvernement. Détails curieux, épisodes attachants.

Lu dans la soirée le second volume des *Considérations sur la Révolution française* que j'ai achevé. C'est la première fois que je lis sans hausser les épaules un jugement aussi hostile sur Napoléon. Écrit en 1830 je ne l'admettrais pas, mais en 1815 il me paraît très acceptable de la part d'une femme qui n'a vu et même éprouvé que le côté douloureux de cette glorieuse puissance. Il y a des aperçus fins et justes sur ce qui devait manquer au jeune Consul, comme instruction par exemple.

Lu ensuite la conclusion de l'ouvrage de Victor

Hugo sur le Rhin. Cette conclusion est une partie entièrement détachée et bien remarquable comme œuvre politique et littéraire.

Dimanche 16 décembre. — Médité dans mon lit le plan d'un roman ou étude philosophique combattant ces deux fléaux de notre époque, l'égoïsme et l'uniformité des caractères. Il y a longtemps que je cherche à grouper sur un canevas les réflexions dont ma tête est pleine à ce sujet et sur bien d'autres aussi importants.

Après déjeuner, je me suis disposé à écrire quelques vers, reculant encore devant la tâche qu'impose un travail étendu et consciencieux. Mais après avoir relu diverses choses écrites par moi, l'idée m'est venue qu'il serait plus sage de travailler à mes examens de mardi.

Après dîner lu jusqu'à neuf heures et demie, à ma mère, Villemain : du Polythéisme, du stoïcisme de Marc-Aurèle, des Orateurs de l'Église grecque, Athanase, Basile et Grégoire de Nazianze. Admiré comme toujours cette manière habile et distinguée de faire accepter tous ses jugements, jugements parfaits servis par une expression élégante et spirituelle, nette et précise. On se laisse aller à croire en lisant M. Villemain, tant est grand l'ascendant d'un homme de goût, qu'un si bon juge doit être supérieur à ceux même qu'il exalte, quelles que soient la

variété, la spécialité de leur génie. Il saisit si heureusement leurs côtés glorieux ou faibles, est à la fois si prudent et si assuré dans l'expression de ses opinions philosophiques ou littéraires, marche si bien au premier rang de l'opinion de son époque sans la dépasser en quoi que ce soit, qu'il est lui-même à l'abri de toute critique.

Jeudi 20 décembre. — Lu les douze premiers chapitres de Charron sur la Sagesse. Je me suis proposé de développer certains passages sur les rapports de l'âme et du corps, sur les sens... Il y a vraiment des pensées originales, profondes et une assez grande clarté, le tout mélangé de remarques futiles ou de preuves sans valeur qui tiennent au mode d'argumentation de cette époque. Le style est curieux à cause de l'antiquité des mots mais ne me paraît pas valoir celui de Montaigne qui ne froisse jamais.

Lundi 24 décembre. — Entré au Ministère de l'Instruction publique.

Rencontré rue du Bac le général Meslin, récemment arrivé à Paris. Causé cinq minutes avec lui, comme de vieilles connaissances que nous sommes.

On m'a présenté à M. Halévy, homme jeune encore, maigre, grande barbe, l'air assez doux. Celui-ci est venu m'installer dans une pièce séparée par une cloison vitrée de celle de M. Servaux, trente quatre ans, jeune homme très doux et qui a eu pour moi la plus parfaite complaisance. Provisoirement j'ai partagé sa pièce. Copié quelques lettres. Le sous-chef, M. Granet, demi-bien, l'air un peu trop fin, est venu aussi.

Lu un ouvrage sur les mollusques après ce premier travail.

A sept heures je suis allé prendre Lachesnais au Palais-Royal. Nous sommes allés au Vaudeville. Vu jouer : *Roger Bontemps*, *Malbranchu greffier ou plumitif*, *Une fin de République à Haïti* et *Daphnis et Chloé*.

Dans *Malbranchu*, Arnal joue le rôle du greffier et Ambroise représente fort bien un paysan de la Brie.

Fin de République, pièce bouffonne et politique, la première que je vois, n'a pas grand sel.

Enfin *Daphnis et Chloé* est une bergerie fort licencieuse. Il y a là un vieux dieu Pan, Delannoy, qui est très drôle.

Lundi 31 décembre. — A huit heures, je suis allé à la réception de M. Parieu, le Ministre. Les choses se passent comme à La Flèche.

L'ensemble de figure de M. Parieu rappelle celui de Napoléon, les yeux et la bouche sont plus enfoncés. Son discours était décousu, embarrassé, comme cela arrive toujours en pareille occasion.

Passé toute la journée dans ma chambre à lire *Romuald*, roman philosophique de M. de Custine. J'y retrouve l'esprit de délicate analyse, la méthode de raisonnement souvent émue et poétique, toujours vraie et pénétrante, enfin l'absence complète de préjugés qui caractérisent cet écrivain distingué. Peu à peu, sous l'influence de cette lecture et des pensées qu'elle soulevait en moi, le sang m'est monté au visage, un mouvement de poésie s'est opéré dans mon cerveau et j'ai écrit des vers ; puis, la circulation a repris, et je me suis tranquillement remis à lire. C'est quelque chose de singulier que cet afflux de sang qui caractérise chez moi les moindres efforts d'intelligence, qui les accompagne s'il ne les suscite pas.

ANNÉE 1850

Mardi 1er janvier. — Le temps amène de si grands et de si incompréhensibles changements dans les faits de l'ordre intellectuel ou de l'ordre moral qu'aucun homme ne pourrait peut-être se reconnaître, s'il voyait dans un miroir divin son âme, son esprit, ses sentiments, ses opinions de l'année précédente, reproduits avec une entière fidélité.

Quand on s'arrête sur cette idée, on se demande avec effroi ce qu'il faut penser de cette identité de l'individu, base essentielle de toute croyance ; et, au premier moment, on est tenté de croire que le moi, durant la vie d'un homme, passe par une série de métamorphoses nombreuses, complètes, mais se succédant à l'aide de transitions qui leur ôtent, tant elles sont ménagées, toute apparence de secousse, de boule-

versement, de contre-sens. Heureusement pour les espérances de l'humanité, il n'en est pas tout à fait ainsi. Il y a en nous un fonds qui reste constamment identique à lui-même ; ce fonds est plus ou moins considérable selon les individus ; heureux devant leur conscience, malheureux devant leurs semblables, ceux qui sont ainsi favorisés ; immobiles tandis que tout se métamorphose, se renouvelle dans les âmes qui les entourent, leur vie n'est qu'une longue douleur, qu'une épouvantable suite de déceptions. C'est l'histoire de ce héros de la légende qui, ayant dormi cent ans, retourne à son village et reste muet de désespoir à la vue des changements que le temps et la mort ont opérés en son absence.

Qu'est-ce qui constitue ce fonds toujours identique à lui-même, ce moi ? Je l'ignore mais je sais que nous l'apportons avec nous en naissant ; l'éducation, l'expérience le grossissent d'une enveloppe plus ou moins durable, mais n'ajoutent rien à son essence. En d'autres termes, les dispositions innées, comme l'horreur du sang, la vivacité d'intelligence, sont les seules qui constituent ce fonds inaltérable ; les idées que donnent l'éducation, l'expérience peuvent ne pas être passagères, selon le degré de gravité des individus, mais elles sont, par leur nature même, susceptibles de modifications, de métamorphoses. A ceux qui ne croient pas aux dispositions innées, je soumets les réflexions précédentes, comme une objection de plus à leur système.

Effrayé des conséquences qu'aurait pour nous l'absence d'identité dans le noyau, dans le fonds de notre être, convaincu du contraire, mais frappé en même temps de voir à combien peu se réduisent les éléments de ce fonds chez certains individus, par rapport à d'autres, j'ai résolu de faire, à certaines époques de ma vie, une esquisse de mon portrait moral pour m'assurer du nombre, de l'importance et de la nature des variantes par la comparaison de ces diverses esquisses. C'est le même procédé qu'on emploierait pour s'assurer des changements physiques de son visage : on prendrait l'ébauche des traits principaux, à différents âges de la vie.

Je vais avoir vingt ans ; c'est l'âge où, dans notre société, l'enfant commence à agir sans le contrôle de ses parents, il est homme, il vit de son travail, et ne relève plus que de lui-même. C'est donc une grave époque dans la vie d'un individu, elle correspond au jour où l'oiseau déploie ses ailes et plane au-dessus d'un monde qu'il ne connaît pas.

Un des sentiments qui dominent le plus mon existence, c'est celui de la durée. Ce sentiment a surtout pris son développement depuis quelques années, bien qu'il ait existé de tout temps. J'entends par sentiment de la durée, cette préoccupation constante du rôle que joue le temps dans les faits de notre vie; c'est lui qui me fait écrire ces lignes, qui me fait m'inquiéter de moi dans le passé comme dans l'avenir, qui me trans-

porte si souvent à l'époque où j'aurai des cheveux blancs, pour me demander si je serai arrivé sain et sauf au terme de ma vie, si j'aurai achevé à ma pleine satisfaction l'éducation de mes enfants, pour peu que j'en aie. C'est lui qui me fait placer au-dessus de tout les sentiments durables et même les objets durables, qui me fait préférer l'amitié à l'amour et m'a tellement passionné pour ce premier sentiment que la déception qui l'a suivi influera sur tout mon avenir, bien certainement.

Combien de fois n'ai-je pas remonté et redescendu l'échelle des durées, m'abîmant dans la pensée des durées infiniment petites, combien ne me suis-je pas demandé laquelle, de l'intensité et de la durée, était l'élément le plus important d'une douleur ou d'un plaisir. Comment ne pas être saisi des mouvements capricieux, fugitifs et incessamment contradictoires de la volonté humaine ; de ces effets dont la cause est tellement impénétrable à l'auteur même des actes, qu'il peut, à de certains moments, se comparer à la paille qui erre ou se repose selon les hasards du vent ; comment, en jetant ses regards sur le chemin parcouru, ne pas se demander ce que signifie cette existence de pièces et de morceaux que rien ne lie ? Où est notre identité ?

Encore si nous ne faisions que changer en apparence, mais nous changeons bien en réalité. Toujours nous allons, reniant nos croyances, revenant à ce que nous avions raillé ; le temps,

à chacune de ses secondes, semble nous répéter d'une voix impérieuse ce que disait l'Évêque de Reims à Clovis : « Adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré ! »

Toutes ces barrières que nous avons établies contre notre propre versatilité, les serments, les signatures, ne font que prouver sa puissance. Quelle misère ! Si vous ne changez pas aussi vite que ce qui vous entoure, le tiraillement qui brise la chaîne des rapports n'en est que plus violent ; vous êtes resté en place, mieux eût valu céder au torrent peut-être.

Et avec cette légèreté, cette inconséquence, nous n'admirons rien tant que la durée. Des monuments qui ont duré quatre ou cinq fois plus que nous, nous plongent dans des rêveries sans fin ; nous prétendons concevoir l'éternité et nous ne concevons pas une durée d'un jour. Quand nous regardons derrière nous au soir de la vie, le soleil couchant semble n'éclairer que les souvenirs les plus saillants, et, vus ainsi en perspective, ils paraissent se souder les uns aux autres ; nous ne songeons pas que d'immenses espaces, aujourd'hui obscurs, les séparent. Et combien de pensées, de sentiments se sont engloutis dans le gouffre sans fond de l'oubli ! Alors nous nous extasions sur le peu de durée de la vie, sur la brièveté des affections, sur l'inanité des choses ; nous ne nous rappelons pas ce qu'a renfermé de pleines et vives émotions le point le plus imperceptible de l'obscur qui sépare deux de ces

points éclairés ; nous ne nous rappelons plus tout ce qui est contenu de force vive dans une affection qui a duré un an ! Il suffit que cela ait eu une fin pour que nous n'en voulions plus, nous qui ne pouvons suivre une idée pendant quelques minutes. Dès que nous nous créons un sentiment, nous le qualifions d'éternel ; il y a plus, nous le jurons. L'homme assurant l'éternité avec cette chose qui prouve sa fragilité, le serment, quelle dérision !

Combien de fois n'ai-je pas réfléchi aux mystères combinés de la durée et de l'espace, cette sorte d'intensité matérielle, combien n'ai-je pas été frappé des lois surprenantes de l'habitude, de ce qu'un peu de temps jeté dans le passé, entre nous et une chose, grandissait cette chose outre mesure ou la parait des plus belles, des plus séduisantes apparences, — il y a toujours de la poésie dans un souvenir ! — de ce qu'un peu de temps jeté dans l'avenir, entre nous et un fait, en amortissait toute la force !

Enfin, cette admiration qu'on éprouve en général pour la persévérance, la constance dans les résolutions saines, à côté de cela ces plaisirs, ces affections, ces croyances d'un moment qui font à leur insu le malheur de tant de gens blasés dans un siècle où, en quoi que ce soit, on ne songe à la durée, tout cela me fait croire que j'ai eu raison de dire qu'un des traits caractéristiques de mon moi était le sens de la durée. Pas plus qu'un autre, je n'échappe au caprice : mais je

ne l'apporte pas volontairement dans les choses graves, et je vis dans une crainte immense de varier plus tard dans ce que je puis avoir de sentiments, de croyances et même de goûts bien arrêtés aujourd'hui.

Samedi 19 janvier. — Été au cabinet de lecture lire au *Moniteur* le discours de Thiers sur la liberté de l'enseignement.

Je crois que cet homme politique est non seulement un homme d'une grande expérience dans les affaires, et d'une étonnante facilité de travail, mais je le crois encore consciencieux dans ce qu'il fait comme dans ce qu'il écrit. Seulement je lui refuse la profondeur des pensées. Ses ouvrages d'ailleurs n'indiquent-ils pas un esprit lucide, à la fois judicieux et enthousiaste, riche de souvenirs, sûr de lui-même, s'exprimant dans un style plein de dignité, de netteté et parfois même de sensibilité, mais péchant par défaut d'esprit vraiment philosophique ?

Passé chez Perrodil qui s'habillait pour aller au bal de l'École d'État-Major. Je ne suis resté que quelques instants. J'étais plein de lassitude, attristé de ma position si différente de toutes les autres, n'enviant pas des plaisirs dont je n'ai pas le goût, mais ne trouvant pas la satisfaction des plus simples besoins de l'âme.

Ne pouvoir se soutenir soi-même malgré ses

efforts ; aimer la solitude mais y être poursuivi par un regret qui l'empoisonne ; n'avoir aucun lien solide qui vous fasse aimer l'existence ; être possédé sans relâche depuis des années par une curiosité philosophique qui épuise l'intelligence dans de vaines recherches, plaisir et tourment à la fois dont je ne sais pas me défendre, voilà ma position. Cœur brûlant, ne renfermant que des débris d'affections détruites ; esprit ardent toujours à la piste de vérités nouvelles, mais s'affectant d'un doute qui lui survient comme d'un nouveau malheur ; enfin, caractère sociable, mais toujours seul avec des livres et ne trouvant que dans la poésie un plaisir sans déception.

Vendredi 25 janvier. — Ce soir, au Théâtre français, on jouait la reprise de *Mlle de Belle-Isle* avec Rachel dans le rôle créé par Mlle Mars.

Dans le corridor mal éclairé où nous faisions queue depuis cinq heures et demie, se trouvait à côté de moi, appuyé au mur et causant avec un Allemand ingénu aux yeux bleu faïence placé derrière nous, un Italien d'une trentaine d'années, d'assez petite taille, aux traits fins et distingués. Il passait en revue avec l'autre voyageur tous les théâtres de musique d'Autriche et d'Allemagne. Il parlait à demi-voix, exaltant par moments certaines actrices, mais avec les gestes

contenus d'une personne ardente habituée à mettre une sourdine à ses enthousiames. Vêtu et ganté de la façon la plus simple, il semblait vouloir se perdre dans la foule et craindre d'attirer l'attention.

Parlant de Venise, il a raconté avec une émotion visible comment, pendant la résistance aux Autrichiens, sous Manin, on ne trouvait rien de mieux pour soutenir l'ardeur des soldats que de les détacher des fortifications pour les envoyer entendre au théâtre les airs de délivrance et de patriotisme. Questionné alors à voix tout à fait basse par l'Allemand sur je ne sais quel point délicat de cette période historique, il répondit en portant le doigt à ses lèvres d'un air douloureux : « Ne parlons pas de cela » !

A propos de Byron qu'il semblait avoir entrevu étant tout enfant, je ne pus me défendre de me mêler à la conversation. Il se rappelait l'avoir vu éviter d'entrer dans un salon pour ne pas montrer inutilement sa démarche légèrement boiteuse, et avancer seulement le haut du corps par l'entrebaîllement de la porte.

Une fois sur ce terrain littéraire, je ne lâchai plus mon inconnu, très bienveillant du reste pour ma curiosité de jeune étudiant, et non moins au courant de nos écrivains et de nos artistes que de ceux du reste de l'Europe. Je ne saurais énumérer ici tout ce dont nous parlâmes ; l'Allemand avait à peu près abandonné la partie, je questionnais à mon aise.

L'entretien continua après notre entrée dans la salle et pendant les entr'actes. Jamais je n'écoutai un drame avec autant d'étourderie. Le jeu muet de Rachel, très beau dans cette pièce, pouvait à peine me tirer de ma distraction ; et dès qu'elle quittait la scène, j'attendais impatiemment qu'on baissât le rideau.

Le Président dans sa loge attira un moment nos regards, mais mon inconnu a évité toute réflexion quand je lui ai fait observer l'air timide, presque furtif, avec lequel le Prince avait examiné la salle. Nous cherchions Victor Hugo dans les galeries, nous parlions de son voyage au Rhin, du lion sculpté à Lucerne par Thorwaldsen. « Il pleure, Monsieur, ce lion ! » me disait l'étranger en serrant son poing sur ses lèvres d'un air pénétré.

Enfin il fallut se séparer. Après lui avoir dit adieu avec tous les remercîments possibles pour sa complaisance, je pris à part son interlocuteur l'Allemand, espérant savoir à qui j'avais eu affaire, mais il me répondit : « Je l'ignore, je ne connais ce monsieur que pour l'avoir rencontré à l'orchestre de l'Opéra italien. Il y est toujours. »

Samedi 26 janvier. — Loué *Nicolas Nickleby*, roman de Dickens. J'avais entendu faire un grand éloge de ce romancier anglais par mon inconnu d'hier.

Au Ministère, au moment de partir, comme j'entendais attaquer les adversaires de la peine de mort, malgré ma résolution de ne pas beaucoup parler avec ces messieurs, je leur ai énergiquement démontré la force des arguments qui s'élèvent contre cette peine barbare, anti-naturelle, anti-religieuse et certainement anti-sociale.

Rentré dans ma chambre, continué Dickens. Cet auteur, qui a quelque analogie avec Balzac, me paraît observateur spirituel et mordant, seulement un peu chargé.

A dix heures, passé, pour la satisfaction de mes yeux, par le passage Vivienne et le Palais National. Rue du Bac, le trottoir s'est éclairé tout à coup sous mes pieds, j'ai levé les yeux et suis resté en admiration. Des bancs épais de ouate chassés par le vent traversaient le ciel avec une silencieuse rapidité, comme pressés d'arriver à un but. La lune brillante, allant en sens contraire, glissait et fendait ces vapeurs avec une infatigable célérité, escortée dans sa fuite de quelques légers nuages placés plus bas que les autres. Il y avait de ces effets de lumière comme l'imagination ne peut pas en créer et se succédant à chaque instant, des reflets de neige, des transparences veloutées de toute nuance depuis le blanc éblouissant jusqu'au roussâtre, et le ciel bleu comme fond du tableau.

J'ai continué mon chemin, réfléchissant à l'impossibilité de rendre le spectacle si varié

d'un ciel pareil avec les mots d'aucune langue.

Arrivé rue Vaneau, c'était un tout autre aspect. Plus de grands et épais amas de nuages, mais une couche moutonnée très mince, presque fine, sous laquelle glissaient de petites nuées qu'accompagnait le disque étincelant et froid de la lune. On distinguait, emportée dans les plis d'un de ces voiles blancs, une petite étoile, quelque gigantesque monde sans doute perdu l'instant d'après pour mes regards !

En entrant dans ma chambre, je l'ai trouvée presque éclairée, les rideaux blancs de mousseline étaient rayés par les barreaux de la fenêtre et baignés de la douce lumière. Je me suis mis, pour la curiosité du fait, à lire quelques pages de Dickens ; quand un nuage passait dans le ciel, j'étais forcé de m'interrompre, j'en voyais l'ombre sur mon livre.

Oh ! le ciel et la mer, les deux choses qui ont toujours offert aux hommes de tous les siècles et de tous les pays les mêmes sujets d'étonnement et d'émotion. Platon a peut-être vu une soirée analogue, identique et, comme nous l'apprend Chateaubriand, le sauvage de l'Amérique la goûte comme moi. Grands, éternels spectacles qui s'harmonisent comme ils peuvent dans la tête de l'homme avec ce qui l'entoure ! Le sauvage les voit à travers les découpures de ses palmiers, le philosophe grec, entre les colonnes du temple et moi, parmi les cheminées de plâtre de nos masures. Quand la terre nous

présente une nature aussi majestueuse, combien cela doit-il emplir notre cœur et élever notre âme ! Sous un ciel pareil à celui de ce soir, se trouver en pleine mer, voir en une traînée mouvante et lumineuse s'allonger jusqu'à l'horizon le reflet nacré de la lune, sentir la fraîcheur du vent, entendre le frémissant murmure des vagues, ce doit être un spectacle pénétrant et sublime, surtout si l'on vient à songer que, de même qu'il y a un soleil caché qui prête sa lumière, il y a un Dieu qui prête sa majesté à tout cela.

Dimanche 27 janvier. — Il faisait froid mais un soleil superbe. Ma mère est montée dîner avec moi. Je lui ai lu quelques passages de Dickens, pour lui en donner l'idée, puis une partie de la préface de Panckouke devant sa traduction de Tacite, enfin nous avons entamé jusqu'à plus de la moitié le premier volume de *l'Orgueil* par Eugène Süe.

Un tel intérêt s'attache à ces personnages si variés, si parfaitement décrits, à ces dialogues si naturels et si bien choisis qu'on ne peut les trouver vulgaires, que ma mère s'en est allée seulement à onze heures et que je me suis couché après avoir achevé le premier volume et m'être promis d'absorber le reste le lendemain.

Lundi 28 janvier. — Journée au Ministère; j'y ai lu le second volume de *l'Orgueil*, regardant combien de feuilletons restaient encore à lire, enchanté de n'en pas voir la fin. C'est réellement plein d'intérêt.

Passé la soirée au coin du feu à lire le troisième et dernier volume. C'est un peu hâté et violenté à la fin, mais l'impression générale reste favorable. Il y a des situations très émouvantes, très gracieuses; des caractères élevés, vrais, originaux; des ridicules bien saisis; enfin, ce qui est un grand mérite, une suite d'événements toujours agréables au lecteur, sans que son contentement tourne en monotonie.

Mardi 29 janvier. — Lu une partie du premier volume de l'*Envie*, par Eugène Süe. C'est une bizarre réhabilitation que celle de ce vice qui indique un défaut de jugement autant qu'un défaut de cœur. Beaucoup moins d'intérêt que l'*Orgueil*, caractères de fantaisie assez éloignés de la nature. L'auteur a voulu démontrer ce qui ne peut l'être, et il a été conduit ainsi à violenter les sentiments, les situations, pour arriver à son but.

Mercredi 30 janvier. — Passé la soirée dans ma chambre; relu des fragments de prose écrits

à diverses époques ; mis au net quelques pensées détachées qui voudraient être profondes.

Il y a un plus grand mystère que notre avenir après la mort, c'est l'indifférence des hommes à ce sujet.

L'union des âmes par l'amitié est un fait aussi surprenant que l'union des corps inorganiques par l'affinité, que l'union de l'âme et du corps par la vie.

On doit entendre par le mot âme l'ensemble plus ou moins harmonique des facultés morales et intellectuelles.

Il y a en nous une mémoire latente, composée de tout ce que nous croyons avoir oublié.

L'âme d'un ami ne doit pas être un double, mais un complément de la nôtre.

La mobilité de caractère est ce que nous devons le plus craindre chez les autres.

L'embarras est moins le résultat de la timidité que de l'amour-propre impuissant.

La culpabilité, c'est le rapport de l'acte à la conscience. La justice humaine connaît le premier terme du rapport, Dieu seul connaît le second (1).

Amour et amitié; chaleur et lumière.

La timidité prend parfois les apparences de l'orgueil.

Le secret du génie, c'est l'attention.

La vie est une route accidentée où les plaisirs sont en creux et les maux en relief.

(1) Cette pensée a paru dans la *Revue Moderne*, du 1er octobre 1866.

Plus on s'éloigne d'un objet dans l'espace, plus il diminue; plus on s'éloigne d'un fait considérable dans le temps, plus il s'agrandit.

L'espace et le temps peuvent être comparés à deux plans infinis qui se coupent; le présent est la ligne d'intersection.

Le froid et la chaleur sont deux manières d'être de la nature; ils ne sont pas la négation l'un de l'autre, mais deux forces en lutte sur un terrain en litige et limité, la sensibilité physique; il en est de même de la joie et de la souffrance sur le terrain de la sensibilité morale. Chose singulière, l'extrême froid et l'extrême chaud se confondent dans leurs effets comme l'extrême joie et l'extrême souffrance.

Dans une âme élevée, tout sentiment a des racines philosophiques ou religieuses. Aussi, quand il s'éteint ou quand il est seulement déçu, les ravages s'étendent au loin.

On a reconnu que les ferrures du vaisseau

pouvaient faire dévier la boussole. C'est ainsi que des attachements, des entraînements immédiats détournent notre âme de ce qui devrait être son pôle, son idée fixe : le ciel.

L'écueil de celui qui veut être infaillible, c'est la banalité.

L'imagination, c'est la mémoire des perceptions. Il ne faut pas la confondre avec l'invention.

Il y a au Louvre un tableau de Le Sueur qui représente Saint Laurent, le corps brisé sous les pierres qu'on lui jette, soulevant vers le ciel, dans un dernier effort, sa tête expirante, sublime de courage et de foi, tandis qu'un des bourreaux balance avec effort au-dessus d'elle un énorme pavé. Cet homme et son pavé me sont restés comme un parfait emblème de la justice sur la terre.

Qu'est-ce que le présent ? Tous nos maux sont

des craintes ou des regrets, toutes nos joies, des souvenirs ou des espérances.

Tout, dans ce monde, est une question de temps.

Confier ses douleurs, c'est abattre un des murs du sanctuaire ; avec le soleil, pénètrent les regards profanes et la poussière du chemin.

Jeudi 31 janvier. — Passé la soirée à achever le premier volume et à absorber le second de l'*Envie*. Je reviens un peu sur mon jugement d'avant-hier.

Il y avait un petit changement dans mon intérieur, d'abord la lampe et sa belle clarté, puis *la Marchande de rubans* de Boucher, que j'ai accaparée.

Janvier. – Voltaire voulut aussi faire son encyclopédie. Cette forme de dictionnaire philosophique, cet ordre alphabétique, qui n'impose aucune chaîne, qui ne nécessite aucune coordi-

nation, qui permet de revenir fréquemment sur un sujet ou d'y appuyer légèrement, devait séduire cet esprit clair, varié, mobile. Le lecteur qu'amuse et éblouit cette instructive diversité de matières, se sent disposé à beaucoup d'indulgence pour une érudition si étendue qu'elle échappe fréquemment à sa critique.

Voltaire était peu méditatif et surtout peu profond, mais il était doué d'une intelligence active et ferme, s'appliquant à mille sujets à la fois, trouvant dans cette multiplicité même du délassement et de l'attrait ; une malice native et insurmontable le poussait à mettre en évidence plutôt l'erreur que la vérité, à saisir de chaque chose le côté plaisant ou difforme ; son extrême facilité de travail, sa mémoire fidèle, sa ténacité dans l'exécution d'un projet, lui permettaient d'entreprendre une œuvre de longue haleine, pourvu qu'elle pût être prise et reprise ; il avait de la patience, mais il craignait la fatigue d'esprit.

Le *Dictionnaire philosophique* convenait fort à ses vues. Dans sa longue existence, il avait amassé des milliers de notes, il trouva ainsi le moyen de les écouler. Il s'était occupé de sciences autrefois, mais sa prudence lui interdit d'en parler dans sa vieillesse. Il consacre tous ses chapitres à la philosophie ou à la littérature ; quel que soit leur nombre, on s'aperçoit bien vite que le fonds où ils sont puisés est restreint.

Attaquer tous les témoignages historiques et

prouver, pièces en main, la crédulité humaine, telle est la principale entreprise de l'auteur; la religion est, de toutes les autorités, celle qu'il attaque avec le plus d'ironie et de persévérance et l'on conçoit aisément quel nombre de pages peut fournir un pareil sujet. Des articles historiques faits dans le même esprit, et quelques remarques littéraires où brillent le goût et le bon sens de l'auteur plus que son génie complètent ce dictionnaire qui, dans ses six mille pages, renverse ou ébranle toutes les croyances au bruit d'un interminable éclat de rire.

Samedi 2 février. — Été me promener de cinq heures et demie à six heures et demie sur le boulevard extérieur avec les *Chants du crépuscule*. Le soleil couchant rougissait les feuilles de mon livre ; lu surtout « C'était une humble église... » et la *Cloche*.

Aux endroits où le boulevard s'ouvre sur la campagne, j'apercevais tout le ciel rouge comme de la braise ardente, la lune paraissait verdâtre par le mélange des deux lumières. Arrivé à la hauteur de la barrière du Maine, je suis revenu ; la nuit s'avançait, j'avais froid, mais je goûtais une tristesse pleine de calme.

Mercredi 6 février. — Journée au Ministère, poursuivi avec une singulière persistance par le souvenir d'Ambrières, lors de mon séjour, à Pâques 1847. C'est à Ambrières que je suis sorti pendant mes huit ans de collège. Si j'ai quelque beau souvenir de chasse au lièvre, de fruits attirant les branches vers la terre, de fermes, de basses-cours, de soleils levants, d'horizons étendus, d'églises de village, de prônes, c'est là que je les ai pris. Ma lecture de Buffon était continuellement interrompue par ces pensées, et fermant les yeux, je me reportais à cette époque avec entraînement. C'est du reste un fait remarquable comme tout ce qui touche aux lieux et aux sensations est gravé chez moi ; je n'ai qu'à les évoquer, ces souvenirs, pour éprouver des émotions identiques.

Rentré dans ma chambre, je me suis couché sur mon lit, entièrement livré aux mêmes pensées. Je me suis même hâté de dîner pour pouvoir me recueillir ainsi, absolument comme on se hâte pour aller à un spectacle. C'est un spectacle en effet bien curieux que les tableaux du passé se déroulant après des années dans toute leur fraîcheur, dans toute leur nouveauté ; il y a quelque chose de nerveux qui n'est pas ordinaire.

A six heures et demie, je suis parti pour le quai Saint-Michel. J'ai attendu Rossignol quelques minutes chez sa propriétaire, examinant l'ameublement en disciple de Balzac ou de Dickens.

Rentré chez moi, j'entame dans mon lit une partie de l'ouvrage de Ballanche jusqu'au Christianisme. C'est plus obscur par les mots que par les pensées, l'auteur se préoccupe de ne pas être trop clair et y réussit d'une façon assez satisfaisante. A part deux ou trois remarques originales, le reste n'est curieux que par la forme bizarre dans laquelle c'est présenté.

Noir et peu profond.

Vendredi 8 février. — Jules Lavalette me questionne sur Byron ; causé à ce propos de ce qu'on appelle la maladie du siècle. Je lui dis que l'on peut naître avec des dispositions à la mélancolie, mais que c'est très rare, et que, le plus souvent, cette disposition est artificiellement produite. Grands développements là-dessus. Byron lui-même me sert d'exemple.

Des caractères ; il n'y a que ceux des écrivains qui soient originaux parmi ceux que l'histoire transmet, mais on ne les a que fort incomplets, tronqués. Casimir Delavigne par son frère, Talma par sa femme, nous sont un peu connus, et encore...

De la mort à propos de ce dernier. Elle ne préoccupe pas assez.

Lavalette la redoute plus que la douleur physique la plus intense, moi c'est le contraire.

Écoute, ai-je dit, je ne veux pas faire le fan-

faron ; peut-être, en ce moment, je ne me représente pas bien les terreurs du mourant, mais je suis on ne peut plus curieux de mourir. Avoir le mot de tout, sortir de cette incertitude qui ronge, me paraît digne d'envie. Il y a pourtant quelque chose qui me fait voir la mort avec une certaine inquiétude, c'est, je l'avoue en rougissant, la pensée du cimetière, de ce que deviendra mon corps. C'est absurde, mais je ne puis me défendre de ces idées.

A propos du mystère de l'indifférence humaine au sujet de la mort, quelques exceptions, Pascal. Nous prenons les *Pensées*.

Cette conversation a paru intéresser vivement Lavalette. « C'est un plaisir, me disait-il, de penser à tout cela à deux ».

Samedi 9 février. — Achevé le quatrième et dernier volume de Nickleby.

Dickens est décidément un auteur fort remarquable. Il brille par l'observation railleuse ou mordante, l'exactitude parfois minutieuse de la peinture des moindres travers, l'indignation sentie que lui causent les sentiments bas, et même, à certains moments, par la grâce ou l'énergie poétique de quelques tableaux.

Dimanche 10 février. — A trois heures je vais à Saint-Sulpice, craignant bien que le sermon de Lacordaire fût terminé, mais j'ai encore attendu une heure.

Il nous a parlé de l'éternité des châtiments, cherchant à prouver que le monde, qui se récriait à cette idée, était cent fois plus implacable pour ceux qui manquaient aux convenances.

En général, je le trouve peu rigoureux dans ses raisonnements, aussi ne persuade-t-il pas, mais il plaît par la forme hardie, dogmatique, et même agressive de son langage. Il s'abandonne assez à l'influence des auditeurs, on le suit avec intérêt dans ses échappées oratoires, on aime son geste, sa voix, gênée par l'accent, mais forte et haletante sur la fin, comme la fatigue et l'émotion. On tolère ses à-peu-près dans le raisonnement comme dans la figure en faveur de l'ensemble et des heureuses expressions de détail qui lui échappent.

Le soir, je vais chez Perrodil de huit à neuf heures. Il faisait ses préparatifs pour aller au bal ; il m'a appris ce que c'était qu'un cotillon.

Lundi 11 février. — Journée au Ministère. Lu le premier volume de *Femme supérieure*, observations exactes sur les bureaux.

L'écueil de Balzac, c'est de décrire avec une

inutile et fastidieuse minutie certains lieux ou certaines personnes. Ainsi les détails qu'il donne semblent tirés de l'almanach royal ou du livre de comptes de l'économe. S'il s'agissait des bureaux de Philippe le Bel, il y aurait un certain intérêt archéologique à savoir que les bureaux sont en bois noir, qu'il y a telle dénomination dans le personnel, mais c'est d'un médiocre intérêt pour nous. Qu'on dise d'un homme qu'il a un mouchoir à carreaux rouges ou telle autre particularité d'habillement qui le classe dans une catégorie-type d'individus, c'est tout à fait dans l'esprit du romancier, mais qu'on nous donne la couleur de son pantalon, de son gilet, de son habit à une époque où toutes les couleurs sont également portées par toutes les classes, c'est tomber dans le puéril, le bavardage.

Mercredi 13 février. — Lu *François le Champi* de George Sand.

Cette pièce, qui se joue ce soir pour la soixante-neuvième fois, me paraît tout au plus digne d'un si grand succès. Il faut l'attribuer sans doute au jeu des acteurs et surtout à ce bel enthousiasme pour les paysans qui revient à de certaines périodes s'emparer de la nation ; l'avant-dernière eut lieu, comme on sait, un peu avant 1789. Le langage des paysans est fidè-

lement observé, mais leur caractère est très faiblement dessiné. L'idylle n'est plus dans la forme, elle est dans le fond.

Si j'en juge par la lecture, c'est fade, sans couleur ; une intrigue faible sans être simple ; des personnages comme la paysanne Sévère ne sont pas d'une conception bien extraordinaire.

Je vais à la bibliothèque Sainte-Geneviève de six à dix heures. Lu dans la *Physiologie* de Muller une grande partie du Livre VI, sur les facultés intellectuelles, lecture très fatigante, comme le sont en général les travaux philosophiques des Allemands, surtout traduits.

Jeudi 14 février. — Allé rue de l'Union, chez le secrétaire de l'École d'Administration, m'assurer que je n'avais pas de brevet de capacité, n'ayant passé qu'un seul des examens de sortie. Revenu tout le long des Champs-Élysées par un beau soleil. Journée au Ministère.

M. Servaux, dans le bureau duquel j'étais allé porter des papiers, m'annonce qu'il a trouvé MM. Génin et Halévy très disposés à m'accorder des gratifications extraordinaires, et me prie de n'en pas parler. Il me conseille de continuer à travailler ferme, que cela ne passera pas inaperçu.

Je suis touché du ton dont il me le dit, d'autant que M. Servaux devance mes désirs ; j'ignorais qu'on songeât seulement à moi.

Je rumine tout cela pendant une heure ou deux, petite fièvre, froid aux tempes, ce qui prouve assez combien un bon procédé me trouve sensible.

De six heures à dix heures et demi, au cabinet de lecture rue Saint-Dominique, *Souvenirs* du baron de Méneval, premier volume.

Cette lecture m'a causé une véritable émotion. En voyant par une sorte de contre-épreuve que l'Empereur était bien tel que l'a peint Las-Cases, c'est-à-dire plein de sensibilité et de grandeur dans la vie intime, j'éprouvais une grande joie intérieure ; appliquant avec bien autrement de motifs à Napoléon le mot sur Turenne, je sentais l'honneur que ce génie fait à l'humanité, j'avais une foi plus forte en Dieu, en son plus bel ouvrage. En revenant chez moi par la pluie, j'étais transporté d'admiration.

Lu avant de me coucher le testament de l'Empereur. M. de Méneval y est pour cent cinquante mille francs.

Dimanche 17 février. — J'annonce à Lachesnais un bruit de changement de ministère. M. Molé serait président du Conseil.

Causé de l'ouvrage de Sainte-Beuve, intitulé *Volupté*, qui se trouvait sur sa cheminée. Nous admirons les pages sur la lutte entre la volupté et l'orgueil, la déplorable influence de cette

première sur l'intelligence et le cœur. Lachesnais me lit des lettres fort gentilles d'une de ses sœurs âgée de huit à dix ans.

Nous allons en cabriolet à Notre-Dame entendre Lacordaire. Il est toujours faible comme logicien, mais il possède un rare talent de s'émouvoir et, par moments, d'impressionner les autres. Son port de tête, son geste, sa voix, surtout dans le dédain pour la science et les opinions du siècle, plaisent et subjuguent. Il est bien pénétré de sa puissance, de sa force de prêtre catholique, il s'impose avec succès.

Au commencement, il s'est adressé à l'Archevêque et lui a rendu hommage pour ses pieux efforts couronnés de succès. Puis il a voulu donner une théorie de l'âme, de la grâce qui imprègne le corps comme la chaleur, l'électricité imprègnent les inorganiques. Il y a eu de la confusion dans toute cette partie. Il a parlé de l'individualité, de l'espace qu'occupent notre corps, et surtout notre âme, espace où nous sommes maîtres, où personne ne peut s'introduire contre notre volonté, pas même Dieu. Pour que la grâce réussisse, il faut une âme préparée. Il a rappelé cette parabole de l'Évangile, la parole sacrée est comme une semence jetée sur le chemin, que les oiseaux du ciel emportent, que des rochers stériles reçoivent ; il l'a développée avec étendue : les oiseaux du ciel, c'est la légèreté ; les rochers, c'est l'esprit mathématique qui, ne trouvant pas Dieu au bout d'une équation, le renie.

La fin de son sermon m'a profondément touché : après avoir parlé des sentiments nouveaux que le christianisme a apportés, il a cité la mélancolie, ce que Chateaubriand appelle le vague des passions, c'est-à-dire cette passion qui n'est ni l'amour ni la gloire et qui pourtant a sa réalité ; ce sentiment d'émotion du jeune homme perdu, par exemple, le soir au milieu d'une ville immense et des monuments qui se dressent autour de lui, quand le vent d'automne détache les feuilles, ce sentiment qui lui apporte des larmes et le fait s'écrier : « Mon Dieu ! qu'est-ce qui me manque ? » ce besoin de choses innommées, inconnues, ce sentiment de l'infini.

J'ai quitté l'église tout attristé et ne suis sorti de mon abattement que pour combattre Lachesnais qui, ayant mal entendu cette fin, ne se trouvait pas satisfait.

Je reprends avec lui une discussion sur le hasard de la vie ; je crois aux germes étouffés, je crois que des milliers d'hommes de génie meurent sans avoir conscience d'eux-mêmes, dans la foule qui ne les aperçoit pas. Lacordaire, voilà un éloquent prédicateur ; il a été dans la magistrature et ne s'y est pas fait remarquer ; à quoi a-t-il tenu qu'il ignorât sa vocation. Lachesnais soutenait d'abord avec assurance, puis avec moins de certitude, que chacun trouvait sa place, sa juste place dans la société.

Mardi 19 février. — Forcé ma mère à entendre divers passages de Méneval qui prouvent la sensibilité, l'humanité de l'Empereur. Comme la lecture des *Mémoires* de Chateaubriand l'a un peu éloignée de l'admiration qu'elle avait pour Napoléon et qu'elle tenait de mon père, je l'appelle Marie-Louise. « C'est égal, me dit-elle, tu ne l'empêcheras pas d'avoir fait couler des torrents de sang. »

Après dîner, été louer les *Feuilles d'Automne* et *Adolphe*, de Benjamin Constant. Je lis ce dernier ouvrage en attendant Rossignol et Gigot. J'y ai remarqué un esprit de fine analyse.

Rossignol est seul venu. Il a examiné les gravures du *Voyage où il vous plaira*. Puis, à propos des *Feuilles d'Automne* et des *Chants du Crépuscule*, je lui ai récité les plus belles pièces. Il a paru charmé et même étonné de ma diction. Je lui ai dit que j'avais pris des leçons, il a voulu que je lui lise mes comptes-rendus des visites à Mlle Georges.

Il m'a pressé pour que je lui récite des scènes de Racine, de Delavigne, me les indiquant parfois. Il semblait ne pas se lasser, et m'a engagé, dans les termes les plus pressants, à continuer de travailler, à ne pas renoncer d'une façon aussi décidée à produire sur la scène ce qu'il appelle mon talent. Sans aucune fausse modestie, je lui ai avoué bien franchement que c'était pour m'assurer de mes forces que j'étais allé chez Mlle Georges, mais que cette expé-

rience me semblait décisive, et que, sur l'honneur, j'avais acquis la persuasion de l'insuffisance de mes moyens. Rien n'a pu le convaincre, il a persisté dans son dire, m'objectant que, puisque je faisais sur lui une si vive impression, il ne voyait pas pourquoi je n'en produirais pas sur d'autres, surtout avec du travail.

Je l'ai accompagné jusqu'à la rue du Bac. Rue de Babylone, il m'est arrivé une plaisante aventure. Rossignol s'était arrêté un instant, je continuais ma route en marmottant ces vers :

« Un fer nu s'y plonge et m'assassine. »

Un passant, entendant ces derniers mots, se recula de moi avec un léger frémissement. Alors, riant en moi-même de l'effet produit, je saisis le bras de quelqu'un qui venait derrière moi, croyant que c'était Rossignol, et dis : Quelle peur ! Il m'a pris pour un assassin ! Celui à qui je disais cela me quitta brusquement le bras et, l'oreille pleine de ces mots peur, assassin, me dit : « Je ne vous comprends pas, que voulez-vous ? » Je m'aperçus alors de ma méprise. Cette double erreur nous a ensuite fait rire aux éclats, Rossignol et moi.

Dimanche 24 février. — Allé à Notre-Dame.

En suivant les quais, j'ai admiré la façon dont le soleil embellit et métamorphose tout. Les vieilles maisons de la cité qui ne présentent souvent qu'une fenêtre sur la rivière, avaient un air de joie. La Seine, encore un peu enflée, roulait ses fortes eaux entre les arches des ponts.

Les dalles des trottoirs, les pavés, les toits renvoyaient au soleil son éclat éblouissant, l'atmosphère dilatée avait plus de transparence, de pureté. Examiné avec attention la statue d'Henri IV, qu'a respectée la République, et le clocheton de la Sainte-Chapelle.

Place Notre-Dame, beaucoup de monde entrait dans l'église, on se groupait pour la visite sur les marches de l'Hôtel-Dieu. Ces deux vieux établissements de charité, pour l'âme et pour le corps, placés par nos pères à côté l'un de l'autre au cœur de la ville, m'ont fait réfléchir. Admiré, presque pour la première fois, la façade de l'église un peu masquée par les échafaudages.

Il y avait à l'intérieur plus de monde qu'à l'ordinaire. J'y ai rencontré Dorré, sergent-major à Saint-Cyr, qui était avec sa sœur et plusieurs personnes. Il m'a procuré une chaise. J'étais perdu au milieu des dames, et n'ai presque rien entendu du sermon de Lacordaire.

A la fin, je me suis placé comme dimanche dernier pour le voir rentrer dans la sacristie. Un suisse le précède. Il semble épuisé de fa-

tigue, son visage est couvert de sueur, sa physionomie ainsi détendue n'a qu'une expression désagréable. On ne peut croire que ce regard fixe, presque hébété, cette figure aux lèvres serrées, cette attitude accablée, soient du même homme qui tout à l'heure lançait le sarcasme et se posait avec tant de dignité et de fierté. Au moment où la porte de la sacristie se refermait, je l'ai vu qui se mettait à genoux sur un prie-Dieu.

Je ne sais pas si les Dominicains sont cloîtrés mais je me plaisais à me figurer cet homme toujours seul avec lui-même excepté une heure par semaine où il voit une immense assemblée recueillir ses paroles. Puis, redescendu de sa chaire, rentrant dans sa solitude pour préparer un nouveau sermon.

Singulière et magnifique existence pour qui peut la supporter.

Jeudi 7 mars. — « Dans les rêves, dit Buffon, on voit beaucoup, on entend rarement, on ne raisonne point ; les sensations se succèdent, les images se suivent sans que l'âme les compare ni les réunisse. »

Je nie cela avec la plus grande énergie, et ici on ne peut s'en rapporter qu'à sa propre expérience.

J'ai dernièrement, en rêve, fait un voyage aux

Antilles ; je m'y suis trouvé sans m'être aperçu de la navigation et sans me demander comment cela se faisait; ici il y avait manque de raisonnement. Mais j'étais dans une chambre d'hôtel et la garniture de cheminée était tellement semblable à la mienne, que j'en fis la remarque en m'en étonnant à ma mère qu'une personne de ma connaissance accompagnait ; je crois qu'il y a là comparaison manifeste. Sur la cheminée et sur le plancher couraient une multitude de poux, ce qui m'inspira un profond dégoût et me fit sortir ; ceci se rapporte à l'idée que j'ai, par suite de mes lectures, que le fléau du voyageur est la malpropreté.

J'avais grande envie de parcourir l'île, de voir le ciel, les arbres, de goûter les fruits. Je ne saurais me rappeler si je passai par les diverses transitions ou si c'est la mémoire qui me fait défaut, mais je me trouvai dans un jardin dont les arbres étaient bien ceux que je suppose être équatoriaux; je me mis à une table avec deux ou trois mulâtres, vêtus en planteurs, je parlai de l'île avec eux, je goûtai d'une espèce de noix que je ne connaissais pas et dont je leur demandai le nom ; ce nom m'était absolument inconnu.

Comme je me levais, j'aperçus deux individus se glissant à quelque distance avec un certain mystère. C'étaient deux élèves de La Flèche, Fauconnier déguisé en vieille femme et un autre que je ne me rappelle plus mais que je connais-

sais aussi. Ils m'apprirent qu'ils s'étaient faufilés là par contrebande ; qu'ils n'avaient que le temps de visiter partout, car ils ne pouvaient rester que jusqu'au soir. Je leur racontai que ce qui me déplaisait c'étaient les insectes, les poux. Fauconnier se moqua de moi ; et, pour me montrer qu'il faut s'accoutumer à tout, il se mit en sautillant à frotter de son bras à plusieurs reprises la muraille blanche éclatante au soleil, ce qui est tout à fait dans son caractère. Un instant après, je lui montrai sur le mur une scolopendre identique à celle que j'ai sur ma cheminée dans un bocal. Quand il l'eut aperçue, il témoigna une vive répugnance.

Je ne me rappelle plus ce qui suivit, mais, dans ce fragment de récit, on voit une certaine suite avec des solutions de continuité ; un fait que j'ai toujours remarqué, c'est qu'on raisonne ses sensations, qu'on s'étonne souvent, pas toujours cependant, de ce qui est étonnant. Les individus se présentent à vous dans le caractère que vous leur connaissez et vous avez toujours les mêmes sentiments intimes, souvent les mêmes instincts.

Quelquefois pourtant on rêve que l'on commet des actes en complet désaccord avec ses idées habituelles, avec son caractère. Quelquefois aussi on voit sans frayeur ce qui, hors de l'état de rêve, vous eût fort effrayé. Mais c'est l'exception.

Les rêves vous présentent des faits décousus

mais suivis pendant un certain temps. On ne peut mieux les comparer qu'aux couches du sol, que vient interrompre subitement un banc mis en travers par quelque révolution, et qui reprennent leur direction un peu plus loin.

Parfois, les faits qui vous ont occupé dans la journée, les objets les plus insignifiants qui ont frappé votre vue, se reproduisent dans le rêve ; mais le plus souvent ce sont des sensations évanouies qui, lors même qu'elles ne font que se reproduire, paraissent nouvelles. Ce sont des gens oubliés depuis des années qui, se présentant à vous sans raison, dans un lieu qui n'appelle pas leur présence, vous produisent toujours la même impression qu'autrefois.

Enfin il y a cette remarque qui est commune à bien des personnes, c'est qu'on ne rêve jamais de l'idée sur laquelle on s'endort et que, si l'on craint d'éprouver en rêve les sentiments d'effroi ou de chagrin qui vous ont agité de jour, il suffit de se manifester cette crainte à soi-même au moment de s'endormir. Cette loi si consolante n'a souffert chez moi qu'une exception ; mais l'émotion, bien que peu forte, avait été très profonde. Il s'agissait d'un corps de noyé au milieu de la Seine.

Quand une personne vous préoccupe beaucoup, il faut pourtant convenir qu'on en rêve plus souvent que d'une autre. Il arrive même que, pour certaines organisations impressionnables, le souvenir de circonstances réelles ou

imaginaires au milieu desquelles cette personne s'est trouvée se fond dans l'esprit d'autant plus naturellement que ces circonstances ont beaucoup d'analogie, et de là résulte un sentiment mixte, singulièrement vague et auquel on se laisse aller ; car qui pourrait dire que nos instincts de répulsion ou d'attachement n'ont pas, quand nous sommes éveillés, quelque chose qui tient du rêve.

On se souvient dans un rêve de ses rêves précédents.

Il est à remarquer avec quelle facilité les personnes avec lesquelles nous sommes en rapport dans le rêve se substituent les unes aux autres.

Lundi 11 mars. — Soirée devant mon feu. Absorbé le troisième volume des Girondins. Lu avec le même frisson d'horreur que la première fois le récit des journées de Septembre. Je suis allé à huit heures chercher le quatrième volume, moins par ardeur de continuer ma lecture que pour chasser au grand air les douloureuses réflexions qui m'assiégeaient.

Mardi 12 mars. — Journée au Ministère. M. Servaux me donne une longue leçon de

comptabilité. MM. Léouzon-Leduc et Smith sont venus causer avec lui devant moi.

Le premier, qui a une mission littéraire en Russie, n'a aucune apparence; c'est un petit monsieur soigneusement cravaté, un jonc à la main, qui a déjà fait plusieurs fois ce voyage et en parle de l'air le plus indifférent du monde.

Le second, qui a une mission en Chine, m'a frappé par la forme parfaitement bombée de son crâne. Homme fort, de trente ans à peu près, figure ouverte mais pas si ouverte cependant qu'on puisse avoir toute confiance, très occupé de sa mission, il venait de recevoir les instructions du ministre de l'Agriculture, M. Dumas.

Mercredi 13 mars. — J'entame le cinquième volume des Girondins: procès de Louis XVI, son jugement. Penché à ma fenêtre pour recueillir un peu de jour, j'ai lu ses adieux à sa famille. Les larmes me couvraient le visage; j'ai fermé le livre et, m'accoudant sur mon lit, me suis encore laissé aller à mes idées habituelles. De l'attendrissement douloureux sur le sort du vertueux Louis XVI et sur la destinée à mes idées de hasard, il n'y avait pas loin. Ce qu'il y a de plus saisissant dans le sort de cette grande victime, me disais-je, c'est le brisement des liens de famille. S'il avait été seul pour-

tant, n'eût-il pas été plus véritablement à plaindre ?

Pensé à Sainte-Hélène, à cette autre victime du sort qui redemandait aussi son fils à ceux qui le lui avaient enlevé.

Pensé à ce qu'eût été la mort de Charles X, de Louis-Philippe si le sort de Louis XVI les eût atteints.

L'homme qu'aucun lien n'attache au monde a-t-il quelque chose à redouter dans la mort ? Non ! c'est ma situation. La vie ne me pèse pas précisément, mais je n'y tiens pas, surtout quand ma mère n'y sera plus. L'idée de renouer des affections, d'avoir une femme, des enfants, un coin du feu, me sourirait si je n'avais pas déjà commencé la vie par l'épreuve du plus solide sentiment, épreuve qui est désespérante. Mon ami ne m'a pas seulement oublié, il a dédaigné d'essayer de l'amitié, après en avoir paru comprendre le bonheur.

Je suis absolument seul, dans la plus terrible des solitudes, celle du cœur. Je sens que je ne puis rester ainsi et pourtant je désirerais le pouvoir, tant je suis sûr de ne pas rencontrer d'affection vraiment douce, vraiment durable.

Je n'avais qu'un moyen d'ennoblir ma vie, c'était de développer, d'utiliser mon intelligence. J'entre dans une carrière sans issue, humiliante, et mal assurée cependant. Je ne puis écrire, comme je l'avais espéré un moment. Je ne trouverai donc pas l'emploi de mes forces

intellectuelles, pas plus que de mes forces d'affection. Quelle vie m'attend! Oh! j'aime mieux mourir que de mener une existence égoïste, inutile et vulgaire. Je n'ai pas d'ambition toutefois; on ne peut appeler ainsi le besoin d'estime des hommes honorables qu'on peut rencontrer, le besoin d'être aimé de sa femme, respecté de ses enfants devenus hommes, le besoin de conserver vive et saine sa puissance de réflexion. Je dis cela au cas où je me marierais, ce qui se fera le plus tard possible si je conserve mes idées actuelles.

Que d'inquiétudes de moins si je mourais maintenant! Mon Dieu! je crois en vous! je vous prie chaque soir et songe à vous à tout moment, mais je ne vois pas votre main dans le cours de l'existence humaine. Je ne la vois qu'à la mort.

Allé à huit heures au Palais National suivre le cours de M. Souvestre. Il nous a parlé de la civilisation égyptienne d'une manière incomplète, hostile mais amusante et assez pittoresque.

Mercredi 27 mars. — A sept heures, malgré la pluie, je vais passer la soirée chez Rossignol, qui ne m'attendait plus. Les poésies de Delorme et de Sainte-Beuve, que j'avais apportées, ont fait une partie des frais.

Quand je suis revenu chez moi, bien qu'il fût près de minuit et que des nuages couvrissent la lune, il faisait jour d'une manière singulière, ce qu'il faut attribuer à la réverbération de la neige qui couvrait le sol et les toits.

Ce spectacle m'a frappé, ces rues silencieuses et désertes bien qu'il ne fît pas nuit me présentaient l'image d'une ville dévastée. Je pensais aussi aux nuits de Saint-Pétersbourg, quand les lueurs boréales tiennent lieu de soleil. Rue de Sèvres, la largeur de la voie me faisait croire à une grande route inondée de neige sur les bas côtés; les arbres du jardin voisin complétaient l'apparence. Le petit clocher en dôme d'un couvent, également couvert de neige, détachait son blanc vif sur le blanc gris et mat du ciel.

Pendant quelques minutes, je fus sur la grand'route de Moscou.

Jeudi 28 mars. — Lu à ma fenêtre au soleil une partie des *Consolations* de Sainte-Beuve. Elles m'ont fait beaucoup de plaisir. Il y a des morceaux charmants d'un bout à l'autre, comme l'épître à Mme Hugo. Il y a parfois abus des détails domestiques et minutie un peu banale. Les sonnets en général ne valent pas grand'chose.

Je me suis couché à neuf heures. Ce qu'il y a

de singulier, c'est que je cédais à regret au sommeil, car ma cheminée était si pleine de bûches ardentes, ma lampe jetait une lumière si belle, ma chambre me semblait si jolie, j'avais tant de choses dans la tête qu'il m'en coûtait de me plonger dans l'insensibilité. Mais je n'en étais pas le maître.

Mercredi 3 avril. — Vu jouer le *Sicilien* de Molière et *François le Champi*. Cette dernière pièce, qui a un immense succès puisque la représentation à laquelle nous assistions est la 108e ou la 110e, fait plus d'honneur aux acteurs qu'à Mme George Sand. A la lecture c'est d'une grande faiblesse, il y a une affectation marquée de sensibilité, et les sentiments sont de convention; mais à la scène, cette œuvre, bien comprise par la troupe, intéresse un public blasé, par le tableau d'habitudes campagnardes, par les gestes, l'accent.

La conclusion où le Champi épouse sa mère adoptive, et où celle qui l'aime épouse un rustre sans éducation, gêne l'esprit plus qu'elle ne le touche. C'est plus bizarre, plus nouveau, qu'heureux. Tous les acteurs possèdent bien leur rôle à part quelques moments où le ton théâtral reprend le dessus.

Dimanche 7 avril. — Je me suis levé de bonne heure avec l'intention d'entamer, de façon à ne plus pouvoir reculer, l'éloge de Casimir Delavigne. J'ai, en effet, travaillé jusqu'à onze heures mais, sentant encore une fois mon impuissance à rendre convenablement et d'une manière originale les nombreuses remarques que j'ai faites, j'ai cessé. Il faisait très beau temps, je suis allé au Jardin des Plantes, pensant à tort qu'on aurait fait sortir le rhinocéros et la girafe qui viennent d'arriver.

Il y a bien des réflexions à faire sur ces masses vivantes aux formes si diverses, aux caractères si dissemblables malgré leur fatalité. Quel est le rôle comme partie de la création d'un rhinocéros par exemple perdu dans les marais et les lianes d'une forêt sauvage ? Quel est le rôle de tant d'autres êtres inconnus aux formes bizarres et aux mœurs plus singulières encore? L'histoire naturelle en se faisant science d'anatomie a découvert des lois d'organisation très remarquables; mais, comme il arrive toujours à l'homme qui n'a qu'un point de vue, elle a singulièrement resserré l'esprit prêt à s'étonner des merveilles du genre animal au point de vue de la vie en général, et de la gradation des intelligences. De plus tout le côté poétique a été étouffé, négligé, malgré l'influence qu'il aurait eu par l'attrait sur les progrès de la science. Mettez un animal quelconque à sa place naturelle, au milieu de son élément, et songez au

mystère de cette vie à la fois stupide de désœuvrement et admirable d'intelligence innée, à ces forces énormes uniquement consacrées à leur propre entretien, à cette importance exclusive du corps.

J'ai rapporté de mon excursion le souvenir d'un chevreau plein de grâce sous la disproportion de ses formes, au poil blanc comme la neige qui, tout éclairé par le soleil, brillait comme de l'argent ; il venait de traire sa mère aussi blanche que lui, et de sa petite langue rose il rattrapait des perles de lait prises aux poils argentés de sa barbiche.

On a remplacé les clôtures en bois par de larges fils de fer qui laissent mieux voir les animaux. Dans ces vastes parcs de gazon en pente, rien de plus gracieux à l'œil que ces biches ou cerfs mouchetés de blanc, paissant ou couchés en groupes d'un sérieux imperturbable à l'entrée de leur chalet.

Je suis revenu par le quai avec un soleil gênant.

Admiré Notre-Dame vue par l'abside, au milieu de ce vaste espace que laissent les deux bras de la Seine. Je n'avais pas encore vu la sacristie qu'on y a ajoutée et ses mille clochetons. Je suis resté longtemps en contemplation devant la cathédrale, pensant au moyen âge, au christianisme, à ce que ces monuments peuvent ajouter de foi.

Comme conclusion à mes réflexions, entré

chez un bouquiniste du quai Saint-Michel pour acheter un Victor Hugo.

Dimanche 14 avril. — Je suis allé au Gymnase ayant vu sur l'affiche *Un coup d'État*, *Monck* dont j'avais entendu parler comme des pièces réactionnaires les plus audacieuses.

J'ai vu jouer *Femme qui se jette par la fenêtre* de Scribe, un acte ; le *Bal du prisonnier*, un acte. Cette petite pièce m'a fort intéressé. C'est un comte vendéen prisonnier sur parole, condamné à mort pour le lendemain, qui veut passer gaîment sa dernière nuit et supplie son hôte de lui permettre d'assister au bal qu'il donne pour ses fiançailles. L'hôte, officier républicain, y consent et finit par marier sa fiancée au comte dont il obtient la liberté. Ces invraisemblances sont bien agencées. Bressant est très intéressant dans ce rôle d'insouciance et de noblesse.

Monck, comédie en cinq actes de M. de Wailly, ne manque pas non plus d'intérêt. Bressant joue le rôle de Monck avec talent, et se grime de façon à se rendre méconnaissable. Cette pièce est pleine d'allusions peu voilées au régime actuel, mais au moins elles ont de l'esprit et ne sont pas tirées aux cheveux.

Un coup d'État, folie en un acte, est bête à couper au couteau, je suis parti avant la fin. Il n'y a pas un mot à rire, bien qu'on ne vise qu'à

cela, tant cette arlequinade est semée de calembours forcés, de jeux de mots offensants pour le gouvernement établi, d'allégories manquées. Cela n'a ni queue ni tête, et sans mes voisins, je n'aurais pas compris une seule des allusions.

Jeudi 18 avril. — Détails navrants dans la *Presse*, sur la chute du pont d'Angers.

Je me suis promené une demi-heure aux Tuileries; délicieuse soirée. Rien de beau comme ce jardin à l'heure de la retraite. Du milieu de la grande allée, on aperçoit l'Arc de Triomphe qui semble une porte du ciel tant il verse de flots de lumière pourprée sur la belle avenue des Champs-Élysées, puis la place dont on allume les candélabres, l'obélisque qui sépare l'Arc de Triomphe en deux parties. Autour de soi la verdure naissante, la lutte de la lumière et de l'ombre, les bassins nuancés de teintes étranges; et derrière, le palais dont les fenêtres embrasées par le soleil rendent l'aspect presque féerique. Je ne parle pas des statues, de Spartacus, de Caton, cent fois plus beaux à la chute du jour, et de la lune dont la lumière violette tombait sur tout cela.

Vendredi 19 avril. — Vu en tête de la liste des victimes du 11e léger le capitaine Dorré !

Descendu chez ma mère, j'y trouve Mlle Jeanne. Je l'accompagne cette fois, me moquant un peu de son goût pour le bal. Ce ton légèrement moqueur, que je prends presque involontairement avec elle, prouve tout au plus ma timidité.

Samedi 20 avril. — Je vais à la Porte-Saint-Martin voir la première représentation de *Toussaint Louverture.*

Pendant la queue, j'ai pu remarquer chez mes voisins d'excellentes dispositions pour refaire des barricades. Il y avait un vieux à tête branlante, un monsieur en lunettes à face équivoque, ignorant jusqu'au nom de Toussaint Louverture ; un gros meneur imposant ses balourdises où les mots de Dieu et d'humanité se mêlaient trop souvent à des injures contre les nobles, les riches, le président, les prêtres ; enfin un jeune ouvrier émettant avec douceur l'idée d'une bonne révolution à coups de fusil. Tout cela parlait des destinées de l'humanité, de l'avenir des races et paraphrasait le mot de Napoléon : « La France sera républicaine ou cosaque » de la façon la plus comique. L'ignorance est bien la sœur de l'aplomb.

Pendant les entr'actes de la pièce, j'ai lu le troisième volume de *l'Allemagne* de Mme de Staël.

Mardi 30 avril. — « Vox populi, vox Dei », a dit Cicéron. Tel est le principe sur lequel repose le suffrage universel. Les partisans de ce système d'élections admettent que, tous les hommes d'un pays étant consultés, l'avis de la majorité doit être le seul intelligent, le seul bon à suivre.

Pour apprécier la juste valeur de cette proposition, il faut analyser l'aptitude de la masse aux affaires gouvernementales d'après l'aptitude des individus.

Tout d'abord on comprend que l'on ne peut demander à des hommes dont la grande majorité est exclusivement occupée à des travaux manuels, dont les intérêts sont infiniment divers, une mesure d'administration générale. Aucune vue d'ensemble ne peut exister sans un gouvernement unique pour tout un pays, qui puisse comparer avantages et inconvénients d'après les besoins qui lui sont manifestés par les diverses communes du royaume.

A l'origine, ces communes nommèrent un individu chargé d'exprimer leurs désirs au gouvernement, surtout en ce qui touchait les impôts. Elles étaient parfaitement aptes à choisir ce représentant auquel on ne devait demander que du dévouement, les vœux de la commune étant inscrits sur un cahier. D'ailleurs ce n'étaient pas les votes mais l'opinion publique qui le choisissait.

Aujourd'hui, ces représentants réunis gouvernent seuls l'État par l'intermédiaire d'un chef

du pouvoir exécutif. Il faut donc choisir des hommes habitués au maniement des affaires publiques, d'une instruction solide, des hommes désintéressés et consciencieux.

Le suffrage universel est-il propre à désigner les hommes réunissant ces conditions? Il faut examiner.

Théoriquement, on ne conçoit guère ce qui pourra sortir de l'ensemble des voix de tant d'individus dont les neuf dixièmes ne peuvent apprécier leur mandataire et sont obligés de s'en rapporter au hasard des discours qu'on leur tient sur les candidats.

Pratiquement, qu'est-il arrivé ? On s'est aperçu que, les voix s'égarant sur une trop grande variété de noms, il fallait autant que possible réduire le nombre des candidats. Chaque parti politique a constitué un comité préparatoire qui a acclamé un ou plusieurs candidats en nombre égal à celui des places vacantes, et tout le reste du parti a voté d'ensemble pour les noms indiqués.

Le suffrage universel se trouve ainsi faussé; chacun se sacrifie à son parti pour empêcher le parti rival de triompher et il arrive que l'élu ou l'un des élus d'un parti peut ne plaire nullement à la majorité même de ce parti. D'ailleurs au lieu de songer à nommer des hommes pratiques, des hommes politiques, on a été chercher des hommes symboles afin de rallier les opinions diverses dans une même idée soit d'opposition

soit de sympathie à l'égard du gouvernement. C'est ainsi qu'aux élections de Paris du 10 Mars, on a vu sortir de l'urne les noms de Carnot, Vidal, de Flotte, représentant trois nuances très tranchées du parti progressiste quand même. Ces trois noms présentés ainsi en bloc ont passé; une masse de gens voulant Carnot seulement votaient pour les deux autres à charge de revanche. Puis on ne songeait pas à avoir des députés habiles, mais seulement à exercer une influence d'opinion sur le pouvoir exécutif. Les socialistes communistes disaient aux moutons de la bourgeoisie: Votez avec nous, cela signifiera seulement mécontentement. Il est vrai que de Flotte portait le fusil derrière les barricades de Juin, mais la fusion des partis du progrès n'en sera que plus complète.

C'est ainsi qu'avant-hier les élections ont amené Eugène Süe, un romancier célèbre, dont chaque ouvrage contient des doctrines diverses et où par conséquent chaque parti du progrès voit son homme. Son nom était symbole de haine aux jésuites pour les uns, d'amélioration du sort des classes pauvres pour les autres, de suppression de l'héritage pour ceux-ci, enfin d'opposition au gouvernement pour la grande masse qui ne songe qu'au présent.

D'ailleurs on lui opposait un autre homme-symbole, Leclerc, marchand de papier, uniquement connu pour un trait de courage aux journées de Juin, moins homme politique encore

qu'Eugène Süe. Le parti modéré avait cru par là reconquérir la petite bourgeoisie en prenant un commerçant et rallier les nuances par un homme nul tandis que le fils du général Foy, proposé avant, déplaisait aux légitimistes.

Voilà donc de tristes résultats et un bien mauvais emploi du suffrage universel appliqué à l'élection des députés. S'il s'agit d'élire le chef de l'État, c'est bien pis encore, toute la France votant à la fois pour une seule place, et une place si importante. On peut être sûr que le nom qui passera sera le nom le plus célèbre, voilà tout, et si c'est un individu de sang royal, il y a tout à parier qu'il l'emportera car jamais le léger peuple de France ne respecterait un simple particulier et ne pourrait tolérer l'idée d'être gouverné par un fils du peuple. Il faudrait un homme hors de pair pour que cela pût arriver. Fait bien remarquable, le premier président de la République est un fils de roi. Tout le monde s'inquiète des élections de 1852, nul ne voit de nom capable de l'emporter, tous les hommes politiques sont usés. Je crois, moi, à moins que les montagnards ne soient au gouvernement à cette époque, que ce président sera ou Louis-Napoléon réélu en dépit de la Constitution par la masse des citoyens effrayés d'un changement ou un prince de la famille d'Orléans.

Mardi 7 mai. — J'ai terminé le premier des trois livres du *Traité de la Sagesse*.

Charron a arrêté au passage tous les faits et les a questionnés. Rien qu'il n'ait approfondi et avec quel bon sens, quelle force d'esprit, quelle absence de préjugés, quelle supériorité de jugement ! Le titre n'est pas un mensonge, c'est le plus bel éloge de l'ouvrage.

Lu le premier volume de *Littérature et Philosophie mêlées* de Victor Hugo. C'est un ouvrage bien mêlé en effet; le calembour, le jeu de mots s'y trouve à côté de l'idée grave, profonde, saisissante; le merveilleux puéril, à côté de l'étonnement philosophique.

Jeudi 9 mai. — Congé à cause de l'Ascension. Ma mère qui a encore passé la nuit sous la même clef, déjeune avec moi.

Je venais d'achever dans mon lit *Littérature et Philosophie mêlées*. J'étais fort distrait, je pensais à écrire à Victor Hugo. Cette résolution m'a bien duré deux heures. Elle a cessé en une seconde, et comme par enchantement : le courage m'a manqué.

De midi à cinq heures, écrit et déclamé.

Les vers à l'ordre du jour depuis quelque temps sont les stances de Gilbert, la mort de Polyphonte, Néron dans *Britannicus*, Nemours dans *Louis XI*, « Elle était triste et calme » et

les deux Archers de Victor Hugo. « Un nuage a passé sur notre amitié pure », de Sainte-Beuve.

Vendredi 10 mai. — A la bibliothèque Sainte-Geneviève, je reparcours les *Poèmes d'Italie* de Delavigne ainsi que sa *Mélusine* et la notice de son frère.

J'éprouvais un singulier plaisir à cette lecture ; j'ai pour Delavigne un respect de fils ; sa gloire m'est en quelque sorte personnelle. Je me plais à lui supposer des goûts pleins de sagesse et de poésie. J'aurais à choisir un lieu pour prier, je prendrais la tombe de Casimir Delavigne.

L'édition complète est très belle d'exécution, j'en retournais les pages avec une sorte de volupté.

Lu ensuite le *Philèbe* de Platon. Ces subtilités me fatiguent et ne m'apprennent rien.

En sortant, il était huit heures et demie, j'ai vu des personnes aller à Saint-Étienne-du-Mont. Je suis entré, j'ai trouvé l'église digne de l'éloge qu'on m'en avait fait. On y allumait les cierges. Je suis allé me mettre à l'entrée de la nef et suis resté assez longtemps en contemplation devant cet autel éblouissant, au-dessus duquel s'ouvre l'abside sombre et vaste comme une scène de théâtre. La Vierge et les anges qui sont au-dessus du tabernacle semblaient de

célestes acteurs placés au premier plan. Des chants de jeunes filles complétaient le charme.

J'étais ému, j'ai parlé à Dieu du fond du cœur comme toujours.

En sortant je n'ai pu m'empêcher de faire un parallèle entre les trois bâtiments qui frappaient mes yeux : l'église que je quittais et dont la porte ouverte laissait voir le chœur éblouissant comme une salle de bal ; la bibliothèque, masure aux fenêtres mal éclairées, où le savoir s'amasse ; le Panthéon, sombre et imposant, mais vide et inutile.

Religion, science et gloire, leur crédit parmi les hommes de nos jours était bien exprimé par ces trois monuments.

Dimanche 12 mai. — Je vais aux Français voir *Louis XI* pour la première fois.

J'ai été fort désappointé, la salle était vide, la pièce a été fort mal jouée.

Ligier a un grand talent de contorsions mais c'est tout. On vante beaucoup sa création de Louis XI, je la trouve fort médiocre. Il a fait de ce roi fin, cruel, d'une bonhomie froide mais qui n'excluait pas la dignité, une espèce de personnage comique, d'histrion. Il fait rire là où il devrait faire réfléchir, ce n'est pas cela. Il n'est dans son rôle que dans les terreurs de Louis XI et dans la scène avec Marie. Son en-

trée me paraît une erreur, ainsi que les scènes avec Nemours.

On a joué ensuite *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* — Brindeau et Mme Allan — spirituelle conversation par Alfred de Musset.

Vendredi 17 mai. — A six heures, je vais chez Coffinières. Il a une chambre très élégante donnant sur la rue Tronchet.

A propos de déclamation, il m'a fait voir des vers de Rousset. Grand est mon étonnement. Il me lit ensuite leur correspondance en vers, ce qui m'a fort amusé. Il y a vraiment une grande facilité et le germe du talent.

Le soir, assis à une fenêtre du quai Saint-Michel, je pense à tout ce qu'a reflété ce fleuve depuis que de premières cabanes sont venues se poser sur sa rive, depuis que les Normands l'ont remonté. Qu'importe à la Seine que ses bords changent, que les toits pointus s'aplatissent, que les parois de bois deviennent cloisons de plâtre ou murs de pierre, que le Louvre et Notre-Dame s'élèvent et noircissent après mille générations de corbeaux ; elle passe, elle reflète le soleil, les nuées roses du levant comme les nuages noirs du couchant et les vastes lanternes où s'agitent les silhouettes humaines. On lui jette des môles, on la presse entre eux. Le sol qui portait les Normands est devenu le quai

où roulent les canons de l'émeute : qu'importe, elle passe et se fait place, large rue que l'industrie du moins ne barrera jamais, vaste courant d'air éternellement ouvert à travers la cité bourdonnante. Elle lave le pied de l'hôpital, de la Morgue, du Louvre, elle mugit un moment gênée par les arêtes de pierre, puis elle regagne ses campagnes, heureuse de retrouver la paix et les étoiles.

Quel aspect bizarre que celui des quais ! Tous ces soleils en dedans, ces fenêtres qui rendent la nuit la lumière qu'elles ont absorbée le jour, ces maisons creuses inégalement percées où l'on entrevoit, à une lueur qui rappelle celle du ver luisant, la lampe et la table du pauvre ; ce magasin de modes qui reflète ses becs de gaz dans l'eau ombrée par la Morgue ! Près des bateaux plats des blanchisseuses l'eau comme une moire se ride en ombre et s'aplanit en lumière. Ces formes que l'œil entrevoit du fond de la chambre noire et que la pensée sait être des hommes me donnent comme un reflet de vie dans ce désert du soir. Le regard seul nous les fait aborder mais il nous suffit de voir la voiture qui renferme ces ombres, d'entendre le pied du cheval qui fracasse le pavé, le grondement des roues ; cela nous distrait et nous tient compagnie.

Dans le ciel bleu s'attarde un reste de jour ; les gros nuages de nuit s'avancent derrière la cathédrale. J'entends de ce côté un bruit mugissant de cataracte.

Lundi de Pentecôte 20 mai. — Je n'ai pas quitté ma chambre, n'ayant pas même la force de me soulever de mon fauteuil. Espèce de fièvre et irritation du palais.

Je n'ai pas dîné. J'ai passé la soirée étendu sur mon lit et très mal à l'aise.

Mardi 21 mai. — Je suis allé à mon travail, malgré un fort mal de tête et une grande fatigue des membres. Vive douleur à l'amygdale droite.

Vendredi 24 mai. — Mon mal de tête, ma douleur au cervelet, ma répugnance à lire, ma lassitude de corps continuent.

Je reviens du Ministère à une heure. J'écris à ma mère la priant de venir de Gentilly.

Je dormais sur mon lit quand M. Pounageaud est venu. Il est resté deux heures. Après quelques circuits, je l'ai amené sur le terrain des croyances. Il croit à Dieu parce que les astres sont bien organisés, il ne croit pas à l'immortalité de l'âme. Ce contre-sens m'a étonné dans la bouche d'un vieillard ; j'ai cherché à l'ébranler par tous les raisonnements que j'y ai cru propres. Le seul qui a eu prise c'est celui-ci : Un enfant de cinq ans est rôti sur des charbons ardents au milieu desquels il est tombé. S'il n'y a

pas de vie immortelle pour balancer ce fait, il s'en suit logiquement que vous, qui vous jetteriez dans le feu pour sauver cet innocent dont les cris vous ouvrent l'âme, vous êtes plus grand que Dieu qui ne s'en émeut pas. Il s'en suit que vous seriez plus juste que votre Créateur. Est-ce possible?

Ce raisonnement qu'on pouvait cribler d'objections l'a interloqué.

Il a fait des vers et rien n'est curieux comme de voir ce vieux terrassier tirer de sa poche un papier chiffonné où, au milieu d'adresses, de notes sur les ventes, se trouvent quelques vers ne marchant jamais que deux à la fois, et roulant sur des idées philosophiques banales.

Il m'a demandé ce que je pensais des suppositions sur ce que l'on éprouve au ciel. Je lui ai répondu: Ce sera un bonheur d'âme comparable à celui d'une mère qui retrouve son fils qu'elle croyait mort. Cela lui a semblé très beau en effet.

Avant qu'il ne s'en aille je l'ai retenu pour lui réciter *Napoléon II* de Victor Hugo, qui lui a paru magnifique.

Lundi 27 mai. — Mon mal de tête continue. Je venais d'arriver au bureau quand la bonne de Mme Lavalette m'a apporté un billet pour la Chambre avec quelques mots de M. Levet.

J'y suis allé, je n'ai rien entendu étant fort mal placé au-dessus de la tribune.

Victor Hugo n'était pas à la séance, je me suis rabattu sur Lamartine que je n'ai pas perdu de vue un instant, sur Napoléon Bonaparte qui dormait et dont j'ai pu constater la ressemblance avec l'Empereur. Remarqué aussi Thiers, Berryer, La Rochejaquelein. S'il n'y avait pas tant de nullités, quelle belle chose ce serait que cette réunion des plus hautes intelligences d'un pays appelées à lui donner des lois ! L'assemblée actuelle, si peu digne de son mandat, renferme dans son sein plus d'hommes de génie et de talent qu'aucune autre assemblée. N'est-ce pas là la condamnation du pouvoir parlementaire?

Mardi 28 mai. — Entamé les poésies de Théophile Gautier ; il aurait aussi bien fait de les garder en portefeuille.

Je passe la soirée chez Rossignol. Nous causons à propos de l'*Éclair* qu'il a vu jouer hier à l'Opéra-Comique et que j'ai vu jouer, moi, tout enfant, des sensations de l'enfance. Je soutiens cette thèse que l'âge où l'on a le plus d'imagination c'est de dix à quinze ans et qu'après commence la décadence.

Dix ans, âge charmant, existence enchantée où les désirs sont en proportion inverse de la valeur des choses, où l'on s'attend à tout ins-

tant à quelque surprise, à quelque cadeau éblouissant et où l'on peut tout accepter sans honte. Impressions ravies et ineffaçables causées par un baguenaudier, un ver à soie, une alouette, une pelote de coucous, une cueillette de champignons !

Mercredi 29 mai. — Je lis le *Cours de Littérature dramatique* de Saint-Marc Girardin qui est très intéressant, très bien pensé, mais qui n'embrasse pas assez largement la matière. Ce sont des aperçus très incomplets. L'auteur a un point de vue un peu systématique et généralise trop comme étant d'un siècle ce qui n'est que d'un homme. Ainsi à ses yeux l'esprit du théâtre et des passions qu'il représente est compris quand on connaît Euripide et Sénèque, Corneille et Racine, Voltaire et Victor Hugo. Dans son étude de l'amour maternel tel que l'ont compris les poètes, il examine l'Andromaque, la Mérope et la Lucrèce Borgia, tirant de là de très fausses conclusions à l'égard de notre goût et de notre siècle. Je m'étonne qu'il ne dise pas un mot de la mère des Enfants d'Édouard.

Il y a des passions dont il ne parle pas non plus : l'amitié. Si notre théâtre ne brille pas sous ce rapport, il faudrait au moins le faire remarquer.

Mercredi 12 juin. — Journée au Ministère : huit grandes pages à copier. Je me rafraîchissais de temps en temps par la lecture d'une des poésies d'Alfred de Vigny. J'ai ainsi absorbé tout le livre mystique et antique.

En revenant chez moi, j'achève Brizeux et reste avec mon estime pour le talent de ce poète.

Lundi 1er juillet. — Je suis entré aux Français. On finissait *la Ciguë*. J'ai vu *le Chandelier* d'Alfred de Musset et *la famille Poisson*. Dans *le Chandelier* jouaient Mme Allan, Brindeau, Samson et Delaunay. Ce dernier, tout jeune et d'une jolie tournure, a parfaitement joué. Son accent est net avec des tons variés, sa diction est tour à tour simple et pleine de feu, son geste est d'un grand naturel. J'en augure très favorablement.

J'étais à côté d'un monsieur qui arrive de Saint-Pétersbourg. Toujours des voyageurs ! Le hasard est quelquefois bien impertinent.

Mardi 2 juillet. — Lachesnais qui s'en va aux Sables vient me dire adieu au Ministère. .

Ruminé avant de me coucher de tristes pensées sur la solitude où je me trouve, sur le défaut d'aliment pour mon activité et ma sensibilité. Je

me prenais en pitié de ne pouvoir me suffire à moi-même. Depuis quelque temps, je me laisse aller à des rêves décevants; mon égoïsme ne s'arrange pas de son isolement ; il sent que les affections sont les racines par où l'âme puise le courage et la foi et il oublie que dans leur recherche, il a reçu une épouvantable blessure, que si l'amitié ne lui a donné que trouble et déception, ce sera bien pis de l'amour qui demande avant tout les avantages extérieurs.

Je crois que les deux années qui viennent de s'écouler, si remplies, si méditatives, si courageuses, seront celles dont j'aurai le plus de droit d'être fier à la fin de mes jours. Mon esprit, que la raison seule influençait, a suivi constamment une route logique, ferme, originale ; en sera-t-il de même à l'avenir ? Dignité du caractère, simplicité du cœur, désir de la mort, vous conserverai-je intacts ainsi que le goût des profondes études, la passion de l'art et l'enthousiasme du dévouement ! Puis-je l'espérer ; notre moi n'est-il pas une flamme qui vacille à tous les vents et ne brille pure et sereine que si une main invisible s'interpose entre elle et le monde extérieur ?

Mercredi 17 juillet. — La loi sur la Presse est votée. Les partis royalistes me paraissent décidés à provoquer en 1852 la chute de la Répu-

blique, et tirent déjà la bride pour tourner plus court, mais ils seront battus d'abord parce que le temps n'entre pour rien dans leurs calculs, ensuite parce que le gouvernement établi sera défendu par un grand nombre d'hommes remarquables, les uns par leur renommée et leur vaste intelligence, les autres par leur fermeté, d'autres par leur bon sens et leur loyauté. Je ne parle pas des démocrates et de la masse des populations toujours peu avide de bouleversements. Mais cette victoire des républicains modérés tournera au profit des casse-cous politiques, et c'est ainsi que les royalistes de bonne foi, par excès de prudence, nous auront jetés en pleine anarchie.

Aujourd'hui la république est très bien supportée par le pays, et sans la peur réelle ou feinte qu'inspire 1852 aux vieux politiques désorientés, peur qu'ils parviennent à communiquer à beaucoup de gens, cette époque soi-disant fatale, sans issue, arriverait tranquillement et le pouvoir effectuerait tout simplement sa translation de Louis-Napoléon à ce successeur inconnu qu'on ne pressent pas encore.

Dimanche 21 juillet. — Au Louvre, le tableau dont j'ai fait le plus long examen est la *Peste de Jaffa*. On y retrouve les mêmes qualités et les mêmes défauts que dans la *Bataille d'Eylau*. Selon moi, tous les caractères du génie se révè-

lent dans ces deux pages : imagination vigoureuse, exagérée même, déployée dans l'ensemble comme dans les détails ; contraste bien saisi entre le calme, la splendeur du groupe principal et l'horreur du reste de la scène ; savante disposition des personnages et de leurs attitudes ; lumière répandue avec intelligence, de manière à attirer sur l'Empereur et ceux qui l'entourent, l'attention qui serait infailliblement détournée par les effrayants tableaux qu'offrent les autres plans surtout le premier.

Fait aussi une très longue station devant le buste de Girodet, l'examinant sous toutes ses faces et cherchant à me figurer comment devait être le visage animé du regard et des couleurs de la vie. Girodet avait un beau front très bombé et fuyant, une physionomie singulièrement caractérisée, nez comme Carrel, des lèvres assez saillantes, un menton à fossettes, des favoris et des sourcils épais ; face maigre et large, quelque chose de vigoureux et de décidé qui commande l'attention.

A neuf heures, je suis allé à la Chaumière, profitant d'un billet qu'on m'a donné il y a plus d'un mois et m'y suis promené jusqu'à près de onze heures. Été faire un tour à la Closerie des Lilas, bal encore plus libre.

Lundi 22 juillet. — Je sommeillais étendu sur

mon lit quand Rossignol est venu. Lu ensemble des fragments du *Livre de la Sagesse*, par Charron.

Durieu est venu nous interrompre au milieu d'une discussion sur le meilleur système d'éducation. Selon moi on ne peut s'en former un d'avance, tout dépend du caractère de l'enfant. En tout cas, il faut toujours lui laisser une certaine liberté d'allures, n'exercer autant que possible d'influence sur lui que par des conversations fréquentes, ne pas prétendre diriger méthodiquement le développement de son intelligence. En lui faisant un choix gradué de lectures, on part de cette hypothèse que son esprit est pour nous à jour, ce qui est faux ; on n'administre pas des doses d'enseignement ou de moralité comme on administre des doses médicamenteuses. Ne pas oublier que l'enfant a un caractère en naissant, une aptitude cachée, ignorée de lui-même, et que la suite des ans peut tout au plus trahir. Ce qui est bon et sage, c'est, dès la plus tendre enfance, de mettre sous les yeux de son élève des exemples de dignité, de générosité, de franchise, de faire en sorte que ses premières impressions soient le plus poétiques possible, lui inspirer de bonne heure le goût des arts, se rappeler enfin qu'à dix ans un enfant est ce qu'il sera toujours, et que si à cet âge son cœur n'a pas d'élan, son caractère, de fermeté ; son esprit, de curiosité ; il n'y a pas grand'chose à espérer de lui.

L'éducation du collège n'offre ni moins ni

plus d'inconvénients que l'éducation privée. Le collège est une invention violente, militaire, qui en emprisonnant huit, dix années des jeunes gens, les soustrait aux soins, aux affections de famille, les soumet à une surveillance générale, à une instruction uniforme, en fait quelquefois des savants, mais néglige totalement l'éducation qui demande un soin tout spécial et continu de chaque individu. Les neuf dixièmes des jeunes gens voient s'y émousser leur individualité, leur originalité; cette nourriture intellectuelle donnée en bloc, la même pour tous en dépit des variétés infinies d'aptitudes, d'intelligences, de caractères, n'aboutit jamais à de grands et sérieux résultats. Si le génie de l'enfant se produit parfois au sortir du collège, il ne doit pas plus l'attribuer aux huit ans d'absurde compression qu'il a subis, que le perce-pierre ne doit attribuer ses fleurs au sol où sa graine fut enfouie.

L'éducation privée, mitigée par un externat serait une excellente chose, mais il faudrait qu'elle fût bien entendue, et que les affaires permissent aux parents de s'y consacrer exclusivement.

Nous nous sommes promenés ensuite tous trois au Luxembourg jusqu'à dix heures. La soirée était magnifique, le ciel d'un bleu profond, la lune éclatante dessinait sur le sable en ombres très noires, les vases de fleurs, les balustrades, les promeneurs inondés de sa douce et blanche lumière.

Mardi 6 août. — Regardé par ma fenêtre la pluie tombant avec une telle abondance que les pavés avaient entièrement disparu. Toute la gendarmerie était aux fenêtres à contempler le sillage des voitures.

Lu dans Marco Saint-Hilaire les séances du Conseil d'État. C'est fort intéressant. Je suis sorti un instant pour aller prendre le deuxième volume. Il était huit heures. Il pleuvait à verse. On commençait à allumer dans les maisons. De tristes idées sur ma solitude me sont venues, je pensais au bonheur d'avoir une famille qui vous attend au coin du feu, sous la lumière de la lampe, famille dont vous êtes le chef.

Il est singulier que dans ma chambre ces idées me viennent bien plus rarement que dans la rue. Cela tient aux impressions que produisent les lieux, d'après les idées qu'on a eues autrefois en les parcourant. Ma chambre ne me rappelle rien de triste ; j'y ai mes distractions, mes livres, j'oublie ma situation; mais la rue, par le spectacle de mes semblables, me fait réfléchir à ce qu'ils ont de plus que moi.

Jeudi 8 août. — M. Servaux me donne un billet pour la séance publique de l'Institut. J'y cours, et me trouve parfaitement placé. A ma gauche, à quelques bancs de distance, M Garnier de la Sorbonne, dont l'aimable figure a accaparé

mon attention jusqu'à l'ouverture de la séance.

M. Salvandy présidait, ayant à sa droite Patin, à sa gauche Villemain. C'était le cas de se demander quel était le plus laid des trois; la pomme appartient de droit à Villemain, dont la tête rasée, le front fuyant, la face de crétin, donnent par leur ensemble une impression intermédiaire entre celles que produisent la grenouille et le corbeau. La tête couchée sur l'épaule gauche, coussin dont la dureté était amortie par la vaste oreille de l'académicien, cet homme si spirituel et si plein de goût ressemblait à quelque butor endormi. J'aurais parié qu'il ne posait que sur un pied, bien que le bureau me cachât ses extrémités inférieures. Le front incliné sur son cahier, il a commencé la lecture de son rapport d'une voix dont le timbre assez net n'a rien de bien frappant mais qui, en se passionnant et s'exaltant, prouve que le personnage qu'on a sous les yeux est bien l'auteur de ces jugements exercés, pleins de tact et de mesure, qui ont l'art d'être vrais sans être durs, d'être rapides sans être superficiels; qu'il est bien le créateur de cette phrase si naturellement élégante, si précise dans ses termes, si nourrie de réflexions saines et instructives toujours, profondes très souvent.

Patin a lu des fragments du prix décerné au meilleur éloge de Mme de Staël. Il y a eu un passage où, parlant de 1815, l'auteur, M. Baudrillart, fait remarquer que l'homme positif est

vaincu et que la femme libérale et spiritualiste triomphe. Villemain, se penchant à l'oreille de Salvandy et montrant de son bras étendu le cahier où lisait Patin, a paru donner une vive approbation à cette réflexion. Il y a eu des moments où sa figure s'est couverte de mille plis pour exprimer la satisfaction que lui causaient certains passages.

Salvandy, dans un discours plus politique que philosophique, a fait le rapport sur les prix de vertu. Ce discours chaleureux ne manque pas d'idées vraies, de mots spirituels, de traits sensibles et ingénieux.

La séance a été levée à quatre heures. M. Pape, placé devant moi, m'apprend qu'il a épousé Mlle Marie Carpantier et me la montre. Elle venait d'obtenir un prix de deux mille francs.

Je voulais surtout voir Victor Hugo, il n'y était pas ; il est écrit que je le manquerai partout.

Cette séance était froide ; elle m'a pourtant fait grand plaisir. Ce qui lui donne un imposant intérêt, c'est ce qui vous assiège l'esprit à la vue de tous ces hommes de célébrité dans des genres si divers ; il y avait là au bureau deux anciens ministres ; pendant que l'un faisait l'éloge de la monarchie constitutionnelle, un autre ministre, mais de la République, Arago, se mordait la lèvre.

Jeudi 15 août. — Jamais l'idée d'une âme emprisonnée ne m'a plus assailli qu'en subissant le contraste du moral et du physique de Villemain.

Quelle est la valeur de la beauté ? La face humaine est donc un masque sans rapport avec ce qu'elle couvre ? Ces attachements d'instinct qu'elle nous inspire sont donc des pièges ? Je m'y perds, j'avoue que ces formidables railleries de la nature m'humilient et m'accablent. Pendant quelques jours je n'ai plus rien osé admirer, je me défiais des fleurs.

Vendredi 16 août. — Passé ma séance au Ministère à lire le deuxième volume des Lettres de Henri IV, publiées par M. Berger de Xivrey. Ce volume comprend la correspondance de 1585 à 1589. Je connais peu de lectures aussi intéressantes ; ces lettres donnent la plus haute idée de l'intelligence, de l'activité d'esprit, de la noblesse de sentiment de ce prince, indépendamment du plaisir que l'on éprouve à faire connaissance avec son langage familier, si plein de grâce affectueuse, de brusquerie militaire, de gaieté franche, d'expressions bien senties. C'est la meilleure histoire qu'on puisse faire de ce prince que cette volumineuse correspondance.

En allant dîner je vois rue Vaneau une affiche annonçant un train de plaisir pour Boulogne

sept francs. J'hésite, et n'étais pas encore sûr de ma résolution en entrant au bureau place de la Bourse où je prends un billet. Cela fait, je me suis repenti pour mille raisons. D'abord aller seul, dans une ville peut-être sans attraits, enfin la dépense.

Samedi 17 août. — Continué au Ministère la lecture du second volume de la correspondance de Henri IV, copiant en totalité ou par fragments les plus intéressantes lettres. Je me sentais pris d'affection pour ce brave et aimable prince, si courageux dans les revers, si alerte, si gai, si loyal, si intelligent. J'admirais ses billets à ses lieutenants où se montrent son activité et sa finesse méridionale, aussi bien que son ouverte bonté ; ses instructions à M. de Ségur toujours claires, pressantes, mêlées de mots aimables, d'encouragements gracieux ; ses missives au roi et à la reine mère, si nobles, si convenables, si adroites, si pleines de protestations et de respectueux avertissements ; enfin ses adresses au clergé, à la noblesse, au tiers-état, où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de l'élévation des sentiments, de la dignité du caractère, de l'éloquence des termes, de l'habileté des arguments.

Quelle coquetterie d'amabilité il déploie pour réchauffer les tièdes et les boudeurs ; on croit

entendre son accent mâle et enjoué, tant il y a de naturel et de nerf dans l'expression.

Je ne parle pas de ces charmantes lettres à sa maîtresse où respire la plus tendre et la plus respectueuse galanterie, et d'autant plus curieuses qu'il y épanche ses inquiétudes, ses chagrins.

A huit heures, je suis à la gare du Nord ; le départ est retardé d'une heure ; je m'amuse à regarder cette foule de voyageurs partant pour toutes les destinations au milieu de laquelle roulent bruyamment les camions de bagages. J'examine toujours avec intérêt ces grandes cartes de France et d'Europe où sont tracés les chemins de fer ; on est saisi à la vue de ces lignes noires se croisant en tous sens, s'avançant jusqu'en Écosse, jusqu'en Russie ; on est comme effrayé des progrès de cette industrie conquérante, insatiable, qui a si vite couvert le monde de son réseau de routes.

Ces transparents où se lisent les noms des principales villes de l'Europe, ces conversations anglaises, françaises, allemandes qui se croisent en tous sens, ces gens se dirigeant en hâte de tous côtés, avec leurs manteaux sur le bras, leurs bagages de nuit, ce tumulte, cette activité, cette bruyante solitude de la vie nomade, tout cela me présentait un nouveau spectacle qui m'ôtait les ennuis de l'attente. Enfin je monte dans un wagon à quatre compartiments. Le mien était le mieux composé heureusement, mais dans les

trois autres il y avait de ces farceurs, espèces de paillasses obscènes, qui feraient rougir de l'humanité si leur rôle n'était affecté. L'un d'eux était un garçon tailleur, ancienne créature de Caussidière et soldat de sa garde.

J'avais à côté de moi un négociant et son beau-fils devant lui. M. Flour, étudiant en médecine de cinquième année, devant moi. Deux jeunes filles du faubourg Saint-Marceau et leurs pères complétaient.

Jeudi 22 août. — Lu le récit de l'enterrement de Balzac. Il y avait là une foule d'hommes d'élite. Les cordons du poêle étaient tenus par Baroche, ministre de l'Intérieur, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Sainte-Beuve, remplacé par Francis Wey.

Peu à peu l'idée de cette cérémonie, imposante comme toutes celles où la mort joue un rôle, a envahi mon âme. L'idée de toutes ces intelligences vivantes groupées autour de cette boîte qui renferme les dépouilles d'une intelligence amie, m'a causé, par la grandeur du tableau, un assez vif attendrissement. Je ne saurais dire surtout quelle joie j'éprouvais à retrouver là Victor Hugo ; je me rappelais qu'à l'enterrement de Casimir Delavigne, de Frédéric Soulié, sa grande voix s'était fait entendre sur leur tombe comme le plus noble adieu que pût leur

adresser le siècle. En songeant à tous ces jeunes hommes fauchés avant le temps, je pensais avec émotion que le passage de Victor Hugo sur la terre ne serait peut-être pas de plus longue durée. Je me suis toujours tellement fait l'idée de la brièveté de son existence que toutes les fois qu'il parle je me dis intérieurement : Voilà autant de sauvé ! autant de gagné pour l'humanité ! C'est un esprit si curieux à étudier pour le philosophe que le sien ! Ah ! je bénis le ciel de m'avoir fait naître après Napoléon, Lamartine, Delavigne et Victor Hugo !

J'avais hâte de lire son discours. Je suis entré au cabinet de lecture sur le boulevard. Ce discours est de ceux qu'on écoute religieusement, qu'on ne discute pas. Il contient d'abord un éloge de Balzac complet, sans restriction, comme doit l'être un éloge mortuaire; puis au lieu de regrets banals et stériles, le poète philosophe interpellant ceux qui l'entourent, profitant de la sévérité d'une pareille scène, tire du tombeau même de l'homme de génie une preuve de l'immortalité, et donne ainsi aux assistants une leçon sublime, parce qu'elle est faite à une heure de méditation et de vérité.

Je voudrais qu'on pût me montrer un plus grand spectacle, plus digne de l'humanité, que Victor Hugo démontrant aux plus hautes intelligences du siècle l'immortalité sur la tombe de Balzac. Cette idée seule mouille mes paupières au moment où j'écris, je ne saurais trop m'y

arrêter. Victor Hugo, l'homme au regard pensif, au visage fatigué, vieilli, à une époque de positivisme, de malaise et d'incrédulité, cherchant à faire entrer au cœur de tous la conviction où il est qu'il n'y a de sérieux, de digne de nous, de légitime que le besoin d'une vie meilleure, que tout le reste n'est que secondaire! Il avait proclamé à la tribune cette grande et suprême vérité, mais la philosophie ne frappe pas à une tribune politique; quelle différence avec ce cimetière que la pluie assombrit encore, avec cette bière qu'on va laisser seule sous ses six pieds de terre, qui renferme cette chose effrayante qui fut l'insouciant et profond penseur, le souriant Balzac. De quoi parler devant un auditoire pénétré comme vous de cette émotion religieuse qui oppresse et d'autant plus ému de ces grandes leçons de la nature que dans nos villes civilisées elles se présentent plus rarement à lui, de quoi parler, dis-je, si ce n'est du grand problème de l'existence humaine? Quel auxiliaire puissant à cette puissante parole que cette bière silencieuse dont l'imagination effarée n'ose sonder le contenu! Quel instrument de conviction qu'un tel mystère! Il ne s'agit pas ici d'un de ces événements dont la rareté atténue l'effet; plusieurs fois l'an, un grand esprit parmi ceux qui sont célèbres s'évanouit; aujourd'hui Delavigne, Soulié, Chateaubriand, Balzac; demain, qui le sait?

Causé politique avec M. Desprez. Je le rassure et me moque de ses craintes impériales.

Je crois à la présidence de Joinville en 1852. J'ai vu aujourd'hui qu'on en parlait, j'attendais cela. Il est un peu convaincu.

Vendredi 30 août. — Quitté le bureau à trois heures pour aller dîner à Gentilly. Le temps était beau, mais froid, la route agréable. Entré à l'église de Gentilly : elle est très bien tenue et même trop remplie de fleurs naturelles. Prié.

Visité le logement de ma mère pour la première fois. C'est très gai l'été ; les arbres se reflètent dans les glaces, et ne bornent pas trop l'horizon.

La soirée a été belle. La vue des peupliers magnifiques sur la verdure desquels tranche le gris des saules-pleureurs et le jaune des acacias me plaisait. A la nuit tombante, ma mère me reconduit jusqu'à la route de Fontainebleau. Elle m'embrasse avec beaucoup de tendresse.

Je reviens à Paris chargé de trois volumes.

Samedi 31 août. — Bourrienne me paraît un homme spirituel, très intelligent, d'un commerce agréable, mais sans grand scrupule et, dans sa conduite, laissant flotter assez volontiers les limites qui séparent l'intérêt du pays de celui de l'individu. Sa position vis-à-vis de Napoléon

était évidemment fausse, il pouvait s'en tirer de façon plus estimable.

Ses *Mémoires* sont importants à lire, ils sont même indispensables à qui veut bien connaître Napoléon. Il y a des jugements, des observations pleines de sagacité, de détails curieux. Les faits ne me paraissent pas altérés, mais leur interprétation est souvent trompeuse. Le style est très facile et rempli de tours heureux, d'expressions fines et bien trouvées.

Vendredi 13 septembre. — Déjeuné avec de la langouste que ma mère m'avait envoyée. Examiné curieusement la constitution anatomique de la queue de ce crustacé.

Place du Carrousel, je lisais une distribution d'aigles à Leipzig. Impression singulière qui ne m'a quitté qu'à ma porte. J'étais ivre d'enthousiasme de l'allocution de l'Empereur aux nouvelles recrues.

Lu sous ma lampe la bataille de Leipzig et la retraite jusqu'au Rhin, pointant toujours mes cartes. Plus je lis ce qui concerne l'Empereur, plus je sens augmenter mon admiration pour lui. L'humanité doit revendiquer cette grande âme avec orgueil. Puis, je m'abîme dans des réflexions sur ce concours de circonstances sans lequel tant de grandes pensées, de généreux sentiments, résultat d'impressions sublimes, non seulement

seraient restés ignorés, mais ne se seraient pas même produits. Je hais la guerre, je hais ses luttes stupidement barbares, mais Napoléon n'en est pas amoindri à mes yeux. J'admire cette plénitude d'âme qui le caractérise, qui en a fait l'homme de la terre dont le libre arbitre fut le plus étendu. J'admire ce caractère qui se possède avec tant de fermeté et qui s'allie avec un cœur sensible, une imagination sans proportion avec les nôtres; j'admire encore cette vie si féconde en jouissances et en douleurs innommées, toujours digne, toujours poétique, cette vie dont chaque heure est une heure sublime, cette intelligence en perpétuel travail et qui, cessant un jour d'avoir l'univers pour aliment, réduite à se nourrir d'un passé presque chimérique, resta saine et complète. Il n'y a pas d'étude plus haute, plus morale, plus consolante, plus digne de l'homme que l'étude de Napoléon. Pour moi, je ne m'en lasse pas. Chose étrange, elle seule calme, adoucit mes souffrances; je vois clairement Dieu à travers Napoléon.

Dimanche 15 septembre. — A huit heures et demie je me mets en route pour Belleville. Place Dauphine je prends la voiture. Examiné curieusement ce côté de Paris qui m'est inconnu.

A dix heures, j'étais à causer avec les frères Charonnet. Le sous-lieutenant souffre toujours

du genou, le paléographe est assez indisposé mais l'entrain est bien vite venu et d'ailleurs le soleil égayait la chambre.

Après déjeuner nous sommes descendus au jardin et nous avons causé là jusqu'à trois heures de mille et mille choses. Les souvenirs du collège ont fait les frais de l'entretien et les éclats de rire nous interrompaient à chaque instant.

Charles Charonnet m'a reconduit jusqu'au canal.

La lecture d'*Eugénie Grandet* m'a retenu à table jusqu'à la nuit. Passé le reste de la soirée chez Mme Lavalette, pour me distraire de mes sourdes douleurs. Au moment où je suis entré elle lisait le *Voyage en Espagne* de Théophile Gautier, son mari et son fils jouaient aux échecs, sa fille était au piano, sa mère dans l'ombre sur le canapé.

Causé avec Jules de l'intelligence des animaux, de leur langage, de leurs jeux, des orangs. Mme Lavalette s'est mise de la partie avec le charme de ses récits. Causé serpents, insectes, poulpes, crabes. C'était à qui trouverait l'histoire la plus frissonnante.

Lundi 16 septembre. — Achevé *Eugénie Grandet*. Ce livre m'a causé une forte impression. En fermant le volume, je me suis écrié avec agitation : C'est cela ! c'est bien cela !

Puis je me suis jeté sur mon lit comme un désespéré, repassant toutes les misères de l'humanité et ses intraduisibles douleurs, enfin je suis tombé à genoux.

Il me fallait sortir, j'avais l'âme trop accablée pour rester seul. L'obscurité avait envahi ma chambre.

Lundi 23 septembre. — A huit heures et demie, j'accompagne Davout à l'École Militaire pour l'appel. La lune, à demi-enfoncée dans de sombres nuages, laissait dans une faible lumière les vastes bâtiments de l'École. C'est une ville triste et morne comme un cloître ou un collège. Pendant les quelques minutes que je suis resté seul dans l'immense cour du centre, je me ressouvenais des murailles et des dortoirs de La Flèche.

Rentré chez Davout, il me lit des fragments historiques sur 1815 et me prête le mémoire justificatif de son oncle.

Mercredi 25 septembre. — Lu dans la matinée le mémoire du maréchal Davout relativement aux attaques dont son gouvernement de Hambourg fut l'objet.

Causé de ma déplorable situation avec M. Ser-

vaux qui me demandait si une place chez le banquier Darasse me sourirait. Je suis prêt à tout accepter mais encore, avant de renoncer aux résultats d'une année de travail comme surnuméraire, faudrait-il que je fusse sûr de l'avenir. Or rien de hasardeux comme les places chez les banquiers ;il me faudrait renoncer à mes travaux particuliers et à toute espérance de jamais arriver à l'aisance. Il me faudrait savoir combien doit durer encore mon surnumérariat ; il me faudrait savoir si on ne nous acceptera pas bientôt à la Guerre.

Rentré chez moi accablé de cette pensée que je suis moins avancé qu'aucun de mes camarades de collège ; qu'à près de vingt et un ans, je ne puis gagner de quoi me nourrir ; qu'au Ministère où je suis je travaille depuis un an en pure perte ; qu'une seule connaissance procure à un jeune homme une place à 1.200 francs comme tant de camarades en ont trouvé et que je dois attribuer mon malheur à mon isolement complet. Robinson dans son île était moins misérable. O hasard des choses de ce monde ! A quoi servent le mérite, le travail, le zèle ardent du bien si tout cela ne vous donne pas un vêtement, un morceau de pain ! De qui se plaindre sinon de cette fatalité qui vous impose telle place obscure et à jamais inaperçue au milieu de la société ! Après des années d'efforts, de courage, de devoirs pénibles accomplis, se trouver exactement au point de départ, c'est affreux ! Mais j'ai de l'intelli-

gence, de la facilité, pourquoi ne pas écrire? Dérision! pour joindre une douleur à toutes celles qui m'accablent, et me convaincre encore plus de mon impuissance à tenir un rang honorable dans ce monde!

Si jamais je suis hors d'affaire, je me rappellerai qu'en écrivant ceci j'étais bien triste et bien découragé.

Jeudi 26 septembre. — Vu jouer aux Français *Gabrielle* et *le Chandelier.*

Il est curieux de voir, par l'infériorité de *Gabrielle* et le succès qu'elle a eu, l'infériorité de la littérature actuelle sur celle de la Monarchie. Il y a un abîme entre Augier et Delavigne qui s'est précisément exercé sur un sujet analogue. Situations et intrigue vulgaires, invraisemblances nombreuses, plaisanteries d'un goût équivoque souvent banales, ne faisant presque jamais corps avec l'œuvre, personnages inutiles, expédients d'une pauvreté d'invention sans égale, rimes courant l'une après l'autre, vers en général privés d'élégance. Mais il y a du bon sens d'un bout à l'autre et quelques scènes d'une réelle éloquence.

Samedi 28 septembre. — La Fontaine avait

cette fleur de sensation, cette fraîcheur d'imagination que l'on perd ordinairement avec l'âge, aussi l'a-t-on justement appelé « grand enfant ». Bernardin de Saint-Pierre, avec un peu plus d'apprêt et de science, me semble son digne pendant. J'ai lu les *Harmonies* sur la terrasse d'Ambrières et dans les petits chemins des environs; cela me faisait un tout autre effet que lorsque je les ai relues sur la table noire de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

La Fontaine et Bernardin ont plus d'une analogie de caractère et de visage. Ils ont le même sourire. La Fontaine a mieux senti le côté animé de la nature ; il ne s'extasiait peut-être pas autant que Saint-Pierre à la vue d'un épi de blé, mais la culbute d'un lapin, le preste mouvement d'une souris, la pétulance d'un écureuil, le transportaient d'aise. C'est un peintre en miniature.

Lundi 30 septembre. — L'homme est bien assez misérable sans caricaturer ce qu'il a de sensibilité vraie et de poésie dans l'âme. La parodie n'est pas un rire, c'est un ricanement ; elle a quelque chose d'amer et de forcé. Elle produit sur moi l'effet d'un mot obscène ou ordurier, sorte de bravade que l'homme adresse je ne sais trop à qui, à Dieu sans doute, pour cacher sous de l'assurance la honte que lui causent ses plaies.

Jeudi 3 octobre. — Peu de livres m'ont plus intéressé que les *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès dont je viens de commencer la lecture. Les curieux détails qu'elle donne sur la jeunesse de Napoléon comblent les vides de mon instruction sur cette partie de sa vie. J'ai la joie de trouver dans ce livre une preuve de plus à l'appui de l'idée bien arrêtée que j'ai de l'ensemble de son âme et même de son caractère. J'aurais donné de lui un tableau peu différent s'il m'avait fallu imaginer les détails de son séjour à l'École militaire et à Paris avant Vendémiaire.

Qu'une pareille lecture est féconde en réflexions! Quand et où s'arrêtera mon admiration pour cette grande intelligence si bien servie?

Dimanche 6 octobre. — Passé chez Mlle Desprez. Son frère Charles m'a tant amusé que je suis resté jusqu'à neuf heures. Je lui ai appris les noms de tous les généraux de Napoléon et leur genre de mort. Le petit bonhomme qui jusque-là ne rêvait que batailles et soldats, effrayé de mes récits, s'est écrié de ce ton décidé et réfléchi qui lui est propre : « Si cela est vrai, je ne veux plus rien être. » Je projette de le conduire au Musée. J'ai une conviction profonde de l'utilité des tableaux pour développer et étendre l'imagination si impressionnable des

enfants. Charles a sept ans, il est en retard, il a des défauts, mais, et j'en prends exprès note ici, ce sera un homme fort intelligent et très ferme.

Mardi 8 octobre. — Lu les *Mémoires de l'Académie des sciences morales*. Une étude sur les causes de la misère m'a fait faire de tristes réflexions sur ce que mon sort a de précaire. Et j'ai bientôt vingt et un ans! Qui accuser? pas même moi. Et tant de camarades se casent autour de moi dont au collège je déplorais l'imprévoyance. Oh! le hasard fait de singulières erreurs! Où sont ces belles phrases dont on assourdit la jeunesse: Le travail trouve toujours sa récompense. L'avenir est aux bons sujets... Je sais bien que d'ici ma mort, le mot peut être justifié, mais il sera bien temps, si la récompense arrive lorsque le besoin et la souffrance m'auront dépouillé de ce qui fait ma force. La volonté de Dieu appliquée à la vie humaine est un bien redoutable mystère; qui oserait en soulever le voile à l'aide du passé? Si l'homme était attentif, je crois qu'il s'évanouirait de peur à chaque minute de son existence; heureusement qu'il ne raisonne guère son avenir moral; l'inquiétude ne le prend que quand il sent le pied lui manquer au bord de l'abîme.

Mercredi 9 octobre. — Je suis, à tous les points de vue, un partisan énergique des Mémoires. Je crois que c'est surtout avec eux qu'on doit écrire l'histoire. Avec du bon sens, de la sagacité et l'habitude d'étudier les hommes, on ne tire des Mémoires que les plus utiles leçons.

Ceux de Mme d'Abrantès ont l'apparence d'une longue causerie sténographiée. Tout est profit jusqu'à son babillage, qui n'est jamais puéril du reste. Il n'y a rien de trop pour ma curiosité, s'il y a quelque chose de trop pour le goût. Connaître jusque dans le plus petit détail les mœurs, les habitudes, le caractère des hommes célèbres et de leur entourage, n'est-ce pas tenir les fils de presque tous les événements officiels, dont l'importance est du reste secondaire pour le philosophe?

Lu, sur le boulevard extérieur, le quatrième volume. J'y vois des preuves non équivoques de la douleur de Napoléon, en apprenant la perte de l'Égypte. Aucune histoire générale ne nous entretient de cette grande douleur si féconde pour nous en réflexions Causerie, sur un banc avec un vieux monsieur qui a servi dans les chasseurs de la Garde et qui a vu Mme d'Abrantès les mains pleines d'encre. Je me découvre, n'y voyant pas d'inconvénient. Causé de l'Empire surtout et un peu d'administration. J'aime beaucoup m'entretenir avec les vieillards.

Jeudi 17 octobre. — Hier nous avons été dîner à une table d'hôte, rue des Saints-Pères, à gauche de l'École des Ponts et Chaussées. Perrodil m'avait promis que j'y rencontrerais M. de Loménie.

Cette promesse aurait eu pour moi une tout autre valeur, si j'avais su que M. de Loménie était cet écrivain spirituel et enthousiaste qui nous a donné, sous le pseudonyme de « Un homme de rien », de si charmantes biographies des contemporains : mais je ne l'ai su qu'aujourd'hui.

Je ne songeais donc qu'à étudier, parmi les curieuses figures qui entourent une table d'hôte, celle de l'ancien professeur du Collège de France. Il y avait à cette table, dont l'une des extrémités était seule occupée, huit personnes : un ingénieur hydrographe à ma droite, Perrodil à ma gauche, un professeur de province de lourde tournure, M. de Loménie, un colonel retraité renversé sur sa chaise, un médecin à l'air un peu suspect, enfin un élève des Ponts et Chaussées.

Selon son habitude, M. de Loménie est arrivé au milieu du repas. Il s'est assis sans lever les yeux comme quelqu'un qui se recueille. Il est jeune, assez laid, les narines déformées, l'air fatigué. La conversation était engagée sur les concessions de tombes à perpétuité. Le médecin l'a questionné immédiatement à ce sujet. M. de Loménie nous a dit que l'on avait fait un tarif, d'après la durée des affections humaines et qu'on avait fixé à quinze ans la durée de la concession,

quitte à la faire renouveler par celui qui resterait fidèle à ses souvenirs. En disant cela, il visait évidemment à l'esprit. On a parlé des embaumements, méthode Gannal. Il nous a dit que « cette pauvre Mme Récamier » l'avait chargé de veiller à ce que sa tombe fût arrangée comme elle le voulait et qu'il lui rendait compte de l'exécution de ses désirs ; qu'elle n'avait pas voulu être « gannalisée », préoccupée qu'elle était de ce que serait sa beauté même après la mort. Il nous a dit tout cela en souriant et sans trop de prétention.

Il a raillé l'idée de Chateaubriand d'avoir entretenu la tombe de Carrel : « Cela lui a procuré l'occasion d'ajouter une page à ses Mémoires ». Le professeur de province ayant assuré tenir d'un voyageur que les Égyptiens avaient cessé d'enterrer, parce que le Nil en soulevant le sol ramenait les corps à la surface, une longue, oiseuse et stupide chicane s'est élevée sur la possibilité de la chose, le colonel commandait l'attaque. M. de Loménie a eu le bon esprit de ne prendre part à cette discussion qu'autant qu'on l'y forçait. Avant cela, en nous parlant des divers modes de sépulture, il racontait, ce qui sentait le professeur, que les anciens brûlaient les esclaves, les chevaux avec le corps du défunt et puis on mettait les cendres dans une urne, quitte à avoir des cendres de cheval mêlées avec celles du cadavre respecté.

Lundi 21 octobre. — Sainte-Beuve n'a dans son éloge académique de Delavigne, ni vigueur, ni élan de style mais, en tâtonnant un peu, il trouve la qualification la plus juste et déploie beaucoup de sagacité fine et délicate. Il a même parfois de très heureuses comparaisons. Je ne suis cependant qu'à moitié content de cet éloge. Delavigne est un des auteurs que Sainte-Beuve a le moins compris. Il est aisé de voir qu'il craint de s'être trop avancé dans son éloge à l'eau tiède, ne serait-ce qu'à la précaution qu'il prend de publier contre Delavigne deux vieux articles de critique.

Mercredi 23 octobre. — Lu le matin dans Sainte-Beuve, Alfred de Musset, Balzac et Villemain.

Ces deux derniers portraits sont tracés de main de maître, surtout celui de Villemain.

Passé une heure chez Perrodil. Il me montre Ossian, nous en causons. Son voyage dans les Vosges lui aide à le comprendre. Partout des ruisseaux.

Je lui conte à ce propos combien, dans nos lectures comme en tout, nous sommes le jouet de mille hasards. Ainsi malgré ma volonté bien arrêtée je n'ai encore pu lire Dante, Ossian, Herder.

A propos d'une histoire que Loménie leur a

contée hier à table, je lui cite de nombreux exemples d'hommes ayant essayé de vingt carrières successivement et s'y montrant toujours habiles.

Jeudi 24 octobre. — Rossignol est venu passer la soirée. Nous prenions la dernière tasse de thé quand il m'apprend que d'Hautpoul est remplacé à la Guerre par Schramm. Il y a deux jours de cela et faute de lire les journaux je l'ignorais. Cette bonne nouvelle me jette dans le plus grand trouble, j'espère et j'ai peur. Rossignol me quitte en me souhaitant bonne réussite. J'irai trouver le Général. Il connaît toute ma situation et ma famille, je connais la sienne; si je n'obtiens pas cette fois la misérable place que je sollicite pour vivre, je ne l'aurai jamais. Sans compter qu'en me rencontrant dans la rue il y a peu de temps, il s'est informé de ma position; d'ailleurs ne suis-je pas des quinze admis à la Guerre puis repoussés par les réductions du budget?

Je roule tout cela dans ma tête, je tombe à genoux.

Je suis deux heures à m'endormir. J'ai tellement pris l'habitude de m'étudier que, malgré ma fièvre d'inquiétude et d'espoir, je raisonnais sur la marche des idées, sur ce qui les active.

Samedi 9 novembre. — Achevé les *Mémoires* de Mme d'Abrantès. Ils se terminent avec le retour de l'île d'Elbe. J'ai pu à peine retenir mes larmes au moment où La Bédoyère passe à Napoléon. M. Vaulabelle dans son *Histoire des deux Restaurations* m'a causé la même émotion. Je me rappelle qu'au moment où il montre l'Empereur découvrant sa poitrine devant le bataillon du 7ᵉ de ligne, je pleurais d'attendrissement.

Charonnet est venu me voir; je suis sorti avec lui; j'allais échanger Mme d'Abrantès contre *Valérie* de Mme de Krudener.

Lu ce roman sans désemparer. C'est bien, mais un peu rebattu.

Je projette plus fortement qu'à l'ordinaire d'essayer un roman où l'amitié aura une large place.

Été louer un roman de Carle Ledhuy intitulé *Comment meurent les femmes*. C'est de ma part un simple acte de curiosité, M. Ledhuy étant un de mes camarades de bureau. J'en lis cinq chapitres. C'est d'un banal complet.

Vendredi 15 novembre. — A quatre heures, en rentrant chez moi, je trouve une lettre du cabinet du Ministre. L'audience demandée hier par ma mère lui est accordée pour le soir même à sept heures et demie. Je me désole. Je cours à Gen-

tilly. Je prépare mon discours tout en étant persuadé que je n'en dirai pas un mot. Au détour des fortifications, je me rappelais mon émotion d'hier à la même place. Comme hier, regardant le ciel devant et derrière moi je cherchais à y lire le cours des émotions de la journée. Il y avait au couchant un grand lac bleu au milieu de nuages plus sombres. J'eusse été désolé de trouver tout l'horizon noir. O chimère !

Je n'ai pas rencontré ma mère. Je reviens encore plus inquiet, la nuit tombant avec rapidité. Je m'habille pour aller seul chez M. Schramm ; heureusement ma mère arrive. Nous étions à l'heure fixée dans le salon d'attente. Ce salon m'a vu trois fois dans un espace de trois ans faire exactement la même demande à trois ministres différents.

M. Schramm a été très bien ; il a dit qu'il n'osait pas s'engager, mais qu'il ferait tout son possible. Il avait mon histoire assez présente. L'audience a été de cinq à six minutes. Je devrai relater par écrit mes titres à la place. Nous sommes sortis, ma mère très contente et moi assez mal à l'aise, n'ayant pu placer ce que je voulais dire.

Samedi 16 novembre. — Déjeûné avec ma mère. Elle se plaint que j'ai toujours la tête ailleurs quand elle me parle, et dit qu'il ne faut

pas être sans cesse à lire ou à réciter des vers.

Du reste, elle se montre bonne et caressante, selon sa manière d'être depuis un an.

Vendredi 22 novembre. — Ma mère me vient trouver dix minutes. Elle me conseille sans hésiter d'abandonner l'Instruction publique pour la Guerre. Cela me repose de mes incertitudes.

Mercredi 4 décembre. — Très sérieuse conversation sur l'amitié et l'amour. Ma doctrine est toute d'indulgence et de bon sens parce qu'elle est le résultat de l'étude et de l'observation. « Savoir, c'est pardonner », comme disait Mme de Staël.

Mme Julian trouve que je connais mieux le fond de toute chose qu'un homme de soixante ans; que ma conduite passée à l'égard d'amis ingrats est au-dessus de tout éloge. Je lui prouve qu'elle a tort de me louer, que je ne pouvais agir autrement : que le secret de mes actes est dans mon caractère.

Journée au Ministère. Aujourd'hui, comme toujours, je déplorais cette insurmontable faiblesse qui m'ôte le courage d'ordonner mes idées et de les confier au papier, telles qu'elles emplissent ma tête. Je crois avoir plus de ma-

tière qu'il n'en faut pour écrire un ouvrage sérieux et digne d'attention, mais c'est un plan qu'il me faudrait et que je ne saurais rencontrer. J'ai de l'imagination, une puissance de méditation singulière, mais je manque totalement d'invention et de méthode. Qu'il me serait doux pourtant d'acquérir la considération des hommes, et cette estime qu'on accorde volontiers à l'écrivain honnête et préoccupé des grands problèmes de la destinée humaine. Combien je voudrais surtout pouvoir me montrer tel que je suis à vingt ans, et dater de cet âge mes premiers écrits. Qui sait si cette apathie pour traduire au dehors ma pensée incessamment active ne prendra pas sur moi un empire de plus en plus grand et ne me condamnera pas à une éternelle obscurité. Je tiens à la gloire non pour elle-même mais pour ce qu'elle ajoute au respect et à la tendresse des membres de la famille et de quelques amis. Elle augmente notre dignité, ce bien si cher à certaines âmes, elle poétise notre existence. Du reste, à l'heure qu'il est, j'aime encore mieux la mort que la gloire ; mais puisqu'il faut vivre, que je n'ai pas d'avantages extérieurs, je voudrais que mon mérite intérieur, si j'en ai, fût assez connu pour que je pusse acquérir des affections fortes et dignes. Faire une belle vie, c'est-à-dire ne jamais être méconnu en ce monde tandis qu'on s'inquiète de l'autre, aimer et se dévouer pour ce qui en est digne, n'avoir à craindre pour ses affections que la mort, avoir horreur du

vain et du puéril est un sort digne d'envie.

Je remarque que dans toute cette page il n'y a pas une ligne qui exprime ce que j'ai voulu me dire ; c'en est ridicule, mais cela fait peine. De la coupe aux lèvres il y a loin, dit le proverbe, combien il y a plus loin de la pensée à sa traduction!

Jeudi 5 décembre. — Ce qui donne à Victor Hugo tant de puissance sur notre âme, ce qui lui assure dans la postérité une de ces renommées que chaque siècle agrandit, c'est que, plus qu'aucun autre, son génie a été tourmenté par le doute et s'est pris corps à corps avec lui dans une étreinte vigoureuse et désespérée.

Il y a dans Hugo du Pascal, seulement Victor Hugo est impressionnable autant que méditatif, il est poète autant que philosophe et il est par cela même plus grand que Pascal qui préférait le raisonnement au sentiment. Tous deux du reste ont cette hardiesse, cet entraînement d'âme vers les mystérieuses ténèbres de la destinée humaine, tous deux savent s'arrêter, frissonnants d'anxiété, devant ces redoutables problèmes, tous deux ont rendu témoignage de leurs émotions dans un langage saisissant et magnifique tout parsemé de ces mots que les anciens comparaient à des diamants tant ils se détachent en arêtes vives et puissantes, tant ils resplendissent de reflets inattendus. Mais

Victor Hugo, ce n'est pas seulement le philosophe, c'est le peintre le plus enthousiaste et le plus émouvant de la nature, c'est l'homme des forêts, du soir, du foyer domestique, c'est le cœur sympathique à tous les élans, à toutes les saines affections, aussi est-il une des plus remarquables figures de l'humanité tout entière. Il dépasse l'auteur des *Pensées* de toutes les émotions que donne la nature, de toutes les joies et consolations que la famille apporte à l'esprit troublé.

Aussi on sent que le fond de ces deux âmes est bien différent de stabilité. Pascal, plus exclusif, plus absolu, sans être plus profond, finira par se jeter dans la foi avec le même emportement qu'il s'est jeté dans l'incrédulité et se laissera consumer d'enthousiasme. Hugo, calme, grave, bienveillant, ne sent jamais manquer complètement l'équilibre de son esprit ; il conserve toujours le souvenir des jouissances, si courtes qu'elles soient que Dieu lui a accordées et du beau côté de ce monde, et il sourit ; il se souvient également de ses douleurs, de ses défaillances, et son sourire est triste.

S'il fallait donner un âge à ces deux esprits, on donnerait celui de la maturité de préférence à Victor Hugo.

Dimanche 8 décembre. — Parti à neuf heures

et demie pour Gentilly par un ciel semé de beaux nuages blancs.

Rue de la Glacière, la vue d'un chien noir qui avait la cuisse brisée et détachée du corps a jeté en moi un trouble profond. Sentant mon impuissance à lui venir en aide, j'ai repris ma route après avoir attiré sur lui l'attention de quelques personnes.

Toutes les réflexions qui me sont venues si souvent à la pensée des souffrances des animaux, m'ont alors assailli avec un redoublement d'énergie. Je m'effrayais de ces lois mystérieuses, impitoyables auxquelles l'être sensible, homme ou animal, est soumis. Dans ce moment-là précisément le bien-être de mon corps vivifié par la marche, par la senteur des champs, par la fraîcheur de l'air et la douce chaleur du soleil contrastait avec ce que je venais de voir.

Jeudi 12 décembre. — En allant dîner, je m'appliquais à désembrouiller un passage de Locke sur la liberté, la volonté et la puissance.

Je distingue deux libertés : celle de vouloir et celle d'exécuter la volonté. Aucune des deux n'est entière. La première est la résultante des passions et de la conscience. La conscience est instinctive et raisonnée.

Le soir, passé chez Perrodil qui mettait son

uniforme pour aller au bal du Président. A part un excès de frisure, il avait très bon air.

Je lui emprunte les *Mémoires* de Byron par Thomas Moore. Je reviens excessivement irrité contre ma misérable destinée; j'enviais avec fureur le sort de Perrodil que je trouve mérité du reste. Des aspirations ardentes vers un avenir glorieux soulevaient ma poitrine, tandis que par moments ma raison plus froide reprenait le dessus et me ramenait aux idées d'instabilité, de faux brillant, de bonheur domestique, et surtout de tombeau. Tout cela n'a duré que le temps de regagner ma chambre, mais la morsure a été vive. Ma philosophie a été battue en brèche d'une rude façon. Ce qui m'affligeait surtout, c'est ma timidité et ma gaucherie.

Une fois rentré, j'ai été tout entier à ma lecture des *Mémoires* de Byron, son enfance.

Vendredi 13 décembre. — Lu toute la journée les *Mémoires* de Byron sans autre repos que mon travail au Ministère et le retour du restaurant dans les ténèbres. J'ai ainsi achevé le premier volume qui le conduit jusqu'à vingt-trois ans. J'ai pris des notes.

Ces mémoires, faits par Thomas Moore dans un excellent esprit philosophique plein de fine et sagace analyse, m'ont intéressé au plus haut degré. Je me suis retrouvé avec surprise dans

une foule de bizarreries du caractère de Byron, et cette conformité partielle de penchants m'a permis de faire une plus utile étude de ce grand écrivain. Je donnerais beaucoup pour que chaque homme justement célèbre eût un biographe aussi habile que Thomas Moore.

Dimanche 15 décembre. — Non, il n'est pas de motif puéril de peine. La douleur est en nous et non dans ce qui la provoque. Le deuil, cet avertissement extérieur du silence et du recueillement dont nous avons besoin, serait un noble usage s'il n'était pas réglé et prévu d'avance, d'après une sorte de tarif des souffrances humaines.

L'infinie variété des caractères produit une infinie variété de douleurs qui ne peuvent s'évaluer et se réglementer. Je plains celui qui verse des larmes sincères, que ce soit sur une giroflée prête à mourir, comme Charney, sur un chien, comme Byron, sur une déception comme tant d'hommes grands et petits. Croyez-vous que le génie souffre de la même façon que l'idiotisme, l'enfant que l'homme mûr; que les troubles d'âme aient de l'analogie avec les brisements du cœur ou bien encore avec les cris de la chair? Il y en a qui meurent de chagrin, et qui n'ont pas tant souffert que ceux qui ont survécu.

C'est ainsi que tout trompe quand on veut

lire dans les âmes; le visage, le corps, comme cette maîtresse d'erreur dont parle Pascal sont d'autant plus trompeurs qu'ils ne le sont pas toujours.

Dimanche 22 décembre. — Je professe une grande admiration pour Charron. C'est un génie profond servi par une plume très originale et qui a une sorte d'enthousiasme austère, d'élan vigoureux, de justesse fine, d'éloquence mâle toute semée de comparaisons singulièrement poétiques par moments. Il a surtout beaucoup d'étendue dans l'esprit et généralise avec sûreté parce qu'il n'oublie rien dans ses énumérations. Il y a des passages où on entrevoit les mouvements de pensée de Pascal presque à fleur de style. Je parle des plus grands mouvements de Pascal, qui du reste est moins bon logicien que Charron. Je préfère Charron à Montaigne. Charron est un Montaigne à l'usage des penseurs difficiles, il demande plus d'attention et vous en récompense.

——— On ne saurait dire qu'être craint est aussi doux que d'être aimé, même avec un peut-être. Je crois que celui qui a émis cette pensée a voulu dire qu'inspirer le sentiment qu'obtien-

nent toujours la puissance et la sévérité est aussi doux que d'être aimé. Il est possible, par exemple, que Napoléon aux Tuileries, au milieu d'un cercle de femmes et de grands personnages tremblant au seul bruit de son pas, eût une satisfaction intérieure égale à celle qu'il éprouvait en entendant au bivouac d'Austerlitz les cris d'amour de ses soldats. Je ne le crois pas, mais cela peut se soutenir. Il y a loin de là à la pensée que je critique et dont les termes trop absolus laisseraient à entendre qu'inspirer une crainte sans admiration, comme celle qu'inspirait Néron, est aussi doux que d'être aimé.

Un génie sans rival dans la science du cœur humain, Delavigne, a mis dans la bouche de Louis XI, égoïste et froid, mais ému un moment des vivats du peuple, ce mot profond surpris à un cœur sans battements : « Il est doux d'être aimé ! »

Je crois, en opposition avec l'auteur de la pensée que j'attaque, que Delavigne, par ce trait admirable, n'est pas sorti de la vraisemblance, bien au contraire.

Mardi 31 décembre. — Je me lève assez souffrant et ne vais pas à la réception du Ministre. On nous donne congé pour le reste du jour.

Je reviens à trois heures dans ma chambre. Je souffrais extrêmement de la poitrine. A me-

sure que la nuit arrivait, je m'enfonçais dans les idées les plus sombres, l'isolement, la fatalité, la mort. Je sors à cinq heures; entré à l'église des Missions. Je suis resté un quart d'heure, dans l'ombre, tourné vers l'autel de droite. J'ai pleuré.

Je rencontre Davout au haut de la rue du Bac, se promenant d'un air assez triste avec un autre officier. Il m'apprend brièvement la mort de son frère, en garnison à Oran. Le choléra l'a enlevé en trois jours. Je n'ai pu que lui presser la main et lui dire : Je te plains, d'un ton qui n'était pas celui d'un indifférent. Je lui ai promis de l'aller trouver prochainement.

Cette nouvelle m'a vivement impressionné, je me suis surpris à pleurer tout en examinant des porcelaines pour faire un présent.

Je ne connaissais pas ce frère de Davout, mais le bien qu'on m'en avait dit de vingt côtés me faisait depuis longtemps désirer de le connaître. Il était fort instruit et s'occupait beaucoup de littérature. De plus, je sais que Davout lui était très attaché. En voilà assez pour justifier des regrets, mais avec mon malheureux esprit, toute mort que j'apprends me frappe comme si je sentais près de moi le souffle deDieu.

Ce soir précisément, j'étais tout aux pensées de mort, et la triste nouvelle n'en a produit que plus d'effet. Voilà un jeune homme qui a échappé au sort du malheureux Dorré par un hasard qui tient du miracle, et qui n'en succombe pas moins

d'une façon stupide quelques mois plus tard !

Pensons à nous ! Soyons prêts à mourir ! Dasnières l'assassiné, Dorré le noyé, mes pauvres camarades, en voilà un qui s'étend dans le tombeau et qui luttait avec vous de jeunesse, de vigueur et de santé. Et moi qui pense à vous, qui peut-être vous suivrai bientôt, je continuerai de méditer sur les maux que tolère le Maître de toutes choses, et d'attendre dans le travail et le désir du bien le moment redoutable qui, après tout, fait la grandeur et la dignité de l'homme. C'est finir l'année par un salutaire avertissement. Sans la mort qui par moments frappe autour de lui, l'homme imprudent et insouciant serait en vérité par trop pareil aux bêtes.

ANNÉE 1851

Jeudi 2 janvier. — A quatre heures, je vais trouver Davout, hôtel du Palais. Pendant qu'il reconduisait un officier en visite, admiré la vue qu'on a de chez lui : l'Arc de Triomphe, Montmartre dont les fenêtres étincelaient au couchant, des collines à perte de vue ; plus près de soi, toute l'aile gauche des Invalides.

Ma première parole a été : Quand donc as-tu appris cette affreuse nouvelle ? Alors il m'a raconté comment, le 16 du mois dernier, arrivant de Clamecy avec son bataillon, il apprit chez la Maréchale la mort de son frère, courut comme un insensé au chemin de fer, arriva à onze heures du soir chez ses vieux parents qui ignoraient tout. J'avais les larmes aux yeux. Sa douleur est ferme, naturelle, sans détours.

Il m'a lu de nombreux extraits d'œuvres sou-

vent inachevées, choisissant les plus gaies par un contraste que j'ai bien compris. Tous ces papiers chiffonnés, négligés, qui deviennent tout à coup sacrés et précieux ! Son frère avait l'idée fixe qu'il mourrait à vingt-cinq ans, il était d'un caractère assez triste avec des boutades de gaieté. Une de ses pièces, *Guillaume Tell*, avait eu à la Porte Saint-Martin un assez grand nombre de représentations.

Davout me lit les lettres qu'il a reçues au sujet de cet événement, entre autres celle de sa tante, veuve du Maréchal, qui est longue, belle et bien sentie. D'après ce que Davout m'avait dit, il y a quelques mois, elle avait projeté d'obtenir pour le défunt le titre de prince d'Eckmühl et pour lui, frère cadet, celui de duc d'Auerstædt.

De tous les cahiers qu'il entassait sur mes genoux, je prends deux pièces : *Le Tasse* et *Françoise de Rimini*, promettant de les examiner avec soin et de lui signaler les meilleurs passages. J'étais vraiment frappé de cette mort, et répétais sur le boulevard des Invalides en revenant, les éternels vers de Victor Hugo sur ces grandes catastrophes de la destinée.

Trouvé ma mère en rentrant. Je l'entretiens beaucoup de cette mort. Je lui lis un peu de cette *Françoise de Rimini*. Il y a des germes de talent.

Mercredi 8 janvier. — A huit heures, je suis allé trouver Davout, au poste du Conseil de guerre. Poêle de fonte brûlant et chandelle à lueur tremblante et rouge. Davout m'entretient d'un projet d'irrigation pour les rizières de l'Algérie. La mort de son frère fait tomber son plan d'avenir ; il voulait entrer dans le service des colonies et par tous les moyens possibles se créer des droits à l'avancement.

Nous parlons de la douleur en général, de ses effets singuliers sur le physique, des rapports du physique et du moral, de la peur. Réflexion qui me saisit : Il aurait cent hommes comme il les avait à ce moment-là et dix mille ennemis, qu'il se croirait sûr de réussir. « Il ne me vient jamais à l'idée, me disait-il, que je puisse échouer dans une entreprise ». Je provoquais du reste par des aveux la plupart des siens.

Nous prenions goût à cette curieuse étude de l'homme faite avec franchise, où cette âme brisée me contait les singuliers moments d'oubli, de gaieté qui coupent son immense douleur.

Jeudi 9 janvier. — A midi et demi, au Val-de-Grâce, j'apprends à Henri Charonnet la mort de Davout aîné.

Je lis tout en causant le discours de réception à l'Académie de Casimir Delavigne. Ce discours

n'est pas tout à fait aussi bien que je l'aurais désiré. Il y a de l'esprit, de l'élévation, de nobles conseils, mais cela manque de couleur. La facture grammaticale et harmonique du style n'est pas entièrement libre.

Nous descendons dans les jardins ; il faisait un peu de soleil, les nuages se sont bientôt dissipés. Charonnet était d'une gaieté douce et je dissimulais mon inquiétude sur lui.

Causé du désir qu'aurait son frère aîné de donner des leçons. Il me demande pourquoi je n'en donne pas. Mais je ne sais rien, ni langues mortes, ni histoire, ni langues vivantes, ni mathématiques, ni...

Il n'en voulait pas convenir. C'est pourtant la vérité. Je puis résumer mes longues études sous trois chapitres : littérature, philosophie, sciences naturelles.

« Mais cela comprend tout, s'écrie-t-il.

— Peut-être, ai-je répondu en souriant, mais je n'ai pas le côté érudit, professoral.

Son frère arrive, un Voltaire sous le bras, gai, babillard comme à l'ordinaire, puis un capitaine en retraite chez lequel il habite. Nous continuons tous la promenade pendant encore une demi-heure. Le capitaine fait de l'esprit. Nous citons des jeux de mots. Le meilleur est celui qu'Henri me rappelle d'un de nos professeurs de dessin nouvellement décoré et bouffon comme un singe qui s'écria : « Seigneur, je vous offre ma croix ; je ne l'ai pas plus méritée que vous ! »

Revenu avec Charles Charonnet; il est un peu inquiet sur son frère.

Vendredi 10 janvier. — J'écris à M. Génin une lettre de remerciements; je demande une attestation de mes bons services.

Il me renvoie à M. Granet! Explication avec celui-ci qui me refuse ou à peu près, en me disant que j'ai voulu le jouer, qu'il n'est pas un imbécile, qu'il avait bien prévu que je ne resterais pas au Ministère de l'Instruction publique, que M. Génin lui fait des reproches. Je me suis contenu à grand'peine et j'ai exprimé à M. Servaux combien j'étais outré de ces procédés. Est-ce là la récompense de treize mois de travail assidu et sans traitement?

M. Robin me conseille de me passer de leur certificat puisque personne ne me le demande.

Lu, le soir au coin du feu, dans Vauvenargues, l'éloge funèbre d'Hippolyte de Seytres et le chapitre sur la liberté. L'éloge est trop retouché, il a perdu du naturel et de la simplicité, il est trop fleuri et presque ampoulé. Mais que de traits sentis qui remuent, que de réflexions profondes et élevées, que de louanges éclairées qui ne s'appliquent pas à tout le monde! Nous touchons à une époque de vérité. Quand on a lu ce discours, on a une haute idée du mort, on croit volontiers à son mérite, n'est-ce pas tout

ce que désirait le sensible et généreux Vauvenargues? Quant au chapitre sur la liberté, je le signerais, je crois, sans en retrancher un mot. C'est du moins le souvenir qui m'en reste.

Jeudi 16 janvier. — Nous causons avec Henri Charonnet de la mémoire des visages, nulle chez moi, de la mémoire des localités, de la disposition dans l'espace. Son frère arrive, *Pantagruel* sous le bras, et, bientôt après, un étudiant en médecine, M. Dugès. A propos d'un trait d'illuminisme qu'il cite d'après Esquirol, j'entame avec lui une conversation sur les visions, les extases.

Nous sommes entraînés à discuter de la nature de l'homme, de l'âme, du fluide nerveux. Il s'aperçut bientôt que je n'étais pas un adversaire à dédaigner. Descartes, Locke, Cabanis, Bonnet, Cudworth, Gall, furent tour à tour invoqués, soutenus, combattus. Nous nous détournâmes sur l'idée de l'infini que je nie avoir jamais habité l'âme humaine. Je crois le démontrer par ce fait que nous ne concevons pas même le sphéroïde terrestre. L'infini, c'est pour nous l'indéfini, c'est une notion vague, chimère de notre orgueil.

Porte Saint-Denis, avant de nous quitter, nous causons de la situation de notre malade. Elle

est grave; indépendamment de l'amputation, il a à craindre la mort par résorption. Pourtant il a quatre chances sur cinq de guérir. Il est utile qu'il aille dans sa famille.

Je me dirige vers le restaurant. J'étais atterré. La pensée d'un si épouvantable malheur, prévu de si loin sans qu'on puisse le parer, ne saurait se supporter. Henri est comme moi, il succomberait à l'opération. Pauvre victime! Je ne connais rien de comparable à une telle destinée. Oh! prévoir des maux de ce genre est un supplice tel pour l'âme, qu'on s'étonne de ne pas en devenir fou.

Vendredi 17 janvier. — Réveil bien sombre. Je songeais à mes amis. Je comptais les morts. Le danger de Charonnet me poursuit, c'est le tourment de ma pensée. Ma mère s'est plainte d'être toujours entourée de gens à idées lugubres.

A midi, nous allons au Musée. Rue Vaneau, le bleu du ciel tout rayonnant d'une tiède et éclatante lumière, me faisait penser à ce contraste si fréquent de la nature physique et inanimée avec l'autre nature. Peut-il y avoir tant de souffrances sous un ciel si doux! me suis-je écrié. Parmi les étrangers, Dickens et Wieland ont bien senti cela.

A huit heures et demie, je vais chez M. Mar-

chal de Calvi, rue Richemont, au deuxième. Petit cabinet. Il arrive derrière moi, doux et silencieux. Il s'assied vis-à-vis, l'air très modeste, les mains entre les genoux. Il espère que les eaux sulfureuses guériront Charonnet, seulement le cas ne manque pas de gravité. Il réclame de moi les renseignements promis sur son caractère et m'en remercie.

Je voulais lui dire quelle consolation j'avais éprouvée à l'entendre parler lors de l'affaire Bertrand, je n'ai pas osé. Je me suis contenté d'un « Je vous connais depuis longtemps » accentué avec respect et qui ne lui a pas déplu. Je me lève après quelques minutes, il me précède avec la lampe jusqu'à la porte d'entrée. Je réitère mes remerciements et mes assurances de gratitude.

Vendredi 24 janvier. — Journée à la Guerre, très occupée.

Qu'est-ce que vivre ? Un supplice, un état où la plus petite joie est le germe d'une grande douleur. Je regrette d'être né, et encore je n'en suis pas sûr, tant je suis plein d'inconséquences. Le vrai est que je suis malheureux à l'état chronique.

Sorti à six heures et demie pour secouer cette tristesse dont je sens que je ne suis plus maître et qui ressasse vaguement les douleurs passées

et les craintes à venir sans s'arrêter sur aucune.

A la bibliothèque de l'École de Médecine, lu le *Traité des maladies mentales* d'Esquirol. Cette lecture, projetée depuis longtemps, m'a fort intéressé. Il y a une page surtout que je me suis appliquée sur les gens qui sont poursuivis par le besoin des recherches philosophiques ; elle m'a fait réfléchir, d'autant que je sens la pente entraînante et que l'intelligence peut vaciller au milieu de ces redoutables spéculations. Le livre d'Esquirol est un bon exposé, sans critique bien profonde, mais aussi sans préjugés. On y puise une foule de renseignements. C'est une agréable et bien inquiétante lecture.

Vendredi 31 janvier. — Lu toute la journée à ma mère des lettres de Voltaire. Ces lettres deviennent très jolies à lire à partir de son séjour en Prusse. Jusque-là, je n'en faisais pas grand cas, toutes coupées et lardées qu'elles fussent de petits vers plats et monotones.

Lundi 24 février. — Depuis ma naissance, je descends de plus en plus dans un abîme de deuil ; à chaque degré il me semble, à la défaillance de ma raison et de mon cœur, que je vais toucher le fond dans une effroyable chute,

mais non ! et sans être pris de vertige, je descends encore un degré. Je n'ai pas eu un lien moral qui n'ait été brisé.

Ah ! ses malheurs, on les supporte, mais les malheurs des autres, on ne sait si l'on doit, quand on le peut, les éloigner de sa pensée !

Mardi gras 4 mars. — Place Vendôme, je rencontre Davout. Nous nous promenons place de la Concorde.

Passe le bœuf, entouré des écuyers de l'Hippodrome et allant un train de poste. Déesse de l'Agriculture fort laide et chancelante sur son char.

Arrive Jules Lavalette qui, n'ayant aucun but de promenade, reste avec nous. Nous causons politique et sommes d'accord ; mais il n'en est plus de même quand je tonne contre la peine de mort, et surtout contre la guerre. En sa qualité d'officier, Davout ne pouvait être convaincu, mais c'était Jules que je voulais gagner. Il paraissait ébranlé, surtout dans la seconde question. J'aime beaucoup à essayer la force des arguments, en jugeant de l'effet qu'ils produisent sur ceux dont le caractère m'est connu.

Je quitte Lavalette devant la Madeleine, en l'avertissant de se tenir sur ses gardes, car je voulais le gagner à la cause de l'humanité, lui faisant remarquer que la politique n'avait rien de commun avec elle.

J'avais oublié de dîner. Je rejoins bien vite ma mère au restaurant. Rossignol y vient.

Nous revenons ensemble chez moi. Place du Carrousel, aperçu un groupe entouré de torches, qui se dirigeait lentement vers la rue Saint-Honoré ; c'était le bœuf, couvert de lauriers en lambeaux, qui s'en allait éreinté vers la tuerie. Tout son cortège avait disparu ; plus que quelques gardiens avec leurs lugubres flambeaux. Je n'ai pu voir son regard. J'avais le cœur serré. L'idée d'une souffrance inévitable et prochaine, même éprouvée par un bœuf, me fait mal, surtout quand on pense que cela est dans l'ordre ! Rossignol s'est moqué de ma sympathie pour les bêtes.

Dimanche 9 mars. — Je suis rentré triste, la gorge un peu serrée, mais cela est à cent lieues de l'effrayante douleur que me causa la perte de l'amitié.

Elle n'est plus malheureuse, c'est énorme. Ce mariage lui convenant, il n'y a rien là que de régulier pour mon esprit, de consolant pour mon cœur. Mais mon chagrin est plus personnel, c'est le regret d'une amitié qui fut parfois pleine de tendresse sans être jamais ardente, et qui s'évanouit aujourd'hui en indifférence.

La vie est ainsi une suite de rêves qui s'éteignent tour à tour, très réels pendant qu'ils nous

impressionnent, et chimériques dès qu'ils sont passés. On n'est pas méchant, mais comme on est léger ! Comme les affections ont peu de racines dans les cœurs, même les moins vieillis ! Je me dis toujours : c'est une loi. Mais d'où vient que je n'y suis pas soumis, alors ? A défaut du lien mystérieux de la sympathie, le bon sens, le soin bien entendu de sa dignité ne devraient-ils pas nous faire opiniâtres dans nos liaisons honorables ?

Tous ces amis qui vous semblaient faire partie de vous-même, qui étaient de moitié dans votre existence, dans vos impressions, dans vos idées, se détachent. Le malade qui voit ses membres disjoints par le couteau et la scie de l'opérateur doit, en ne se sentant plus vivre que dans un tronc mutilé, éprouver une sensation aussi étrange, aussi pénible. Comme le hasard règne dans ces brisements des liens du cœur ! Sans telle ou telle circonstance futile, voilà un sentiment qui eût duré encore quelques années de plus.

L'isolement est un état affreux au début, mais quand on a ses plaies cicatrisées, c'est encore le meilleur de tous. La solitude est mère de la dignité, elle donne à l'âme toute sa vigueur, toute sa plénitude. Elle fait les hommes forts.

Fuir les occasions, c'est la moitié de la sagesse, disons aussi que c'est la moitié de la tranquillité. Je n'avais pas suivi ce précepte

d'une manière assez absolue. Les deux exceptions que je me suis permises m'ont coûté bien cher.

La timidité, quelle infirmité morale ! quelle source de souffrances cruelles et incessamment renouvelées ! Tyran caché, qui vous force à sourire quand vous êtes accablé, qui met un sarcasme sur vos lèvres quand l'indulgence est dans votre âme, qui vous donne les apparences de la dureté, de l'insouciance, de l'orgueil, à l'heure où vous êtes le plus doux, le plus ému, le plus humble ; masque qui malgré vous et à l'insu de tous s'applique sur votre visage et le rend menteur, lorsqu'il était tout au plus sans expression. C'est le plus redoutable ennemi, le plus terrible fléau des âmes réfléchies que je connaisse. Il faut bien trouver des causes aux brisements d'affection, c'est une des plus actives. Je ne parle pas des causes finales. Dieu permet que je ne sais quelle infernale puissance se joue de notre cœur, et nous retire d'une main ce qu'elle nous a livré de l'autre.

Dimanche 16 mars. — Nous allons à l'Assomption entendre le Père Ventura.

Il a tonné tout le temps contre la raison philosophique, particulièrement contre les sages de la Grèce et de Rome. Rien du reste de neuf dans ses idées, si ce n'est qu'il n'y a de raisonnable

que de prosterner sa raison, que de croire sans discussion et que tous les sages païens n'étaient, selon saint Paul, que des fous et des sots.

Nous allons à Notre-Dame. Attente d'une heure. Un jeune homme qui, depuis trois quarts d'heure, nous impatientait par sa persistance à vouloir se placer mieux que ceux arrivés avant lui, est pris d'une crise de nerfs et tombe. On l'emporte hors de l'église.

Avec cette dignité d'attitude et de geste qu'on lui connaît, Lacordaire a traité du gouvernement de Dieu, de la Charte qu'il a octroyée aux hommes. Il s'est servi des mots les plus originaux pour établir son rapprochement entre le gouvernement de Dieu et les gouvernements humains. Citations hardies, presque mondaines. Je n'entendais pas tout, mais son geste complète facilement sa pensée. Ainsi pour dire que Dieu a promis à toute la race de Jacob sa divine protection, il fait, de sa main tremblante, le geste d'amonceler.

Il a soutenu la thèse de l'utilité de la misère, des douleurs, et des causes d'espoir qu'elles sont pour nous. Il a d'une voix très haute défendu et exalté l'aumône, le don gratuit. Je n'aime pas beaucoup ses raisonnements quand ils prennent le tour dialectique, mais je l'aime quand il raisonne avec passion.

Pauvre père Ventura, qu'êtes-vous près de cet homme? Vous avez donc laissé en bas de la chaire la sévérité d'attitude; la souveraine puis-

sance du geste quand il est simple et vrai ; la passion, non pas tapageuse et essoufflée, mais fière, dominatrice, tour à tour mordante et généreuse, toujours convaincue ; et cette science large, haute, libérale qui, loin d'exclure, appelle tout à son aide pour pénétrer et convaincre l'esprit, et qui ne s'épuise pas pendant une heure en raisonnements pour inviter notre raison à abdiquer?

Jeudi 20 mars. — A la Guerre, causé avec M. Guerry de l'influence de l'organisation, du libre arbitre, des jugements à cet égard. Il est tout étonné d'apprendre que je prends des notes sur mes rêves, que je fais des comptes rendus. Il en fait autant de son côté.

Après de longs échanges de remarques, il me dit qu'il a vu bien des gens de trente et quarante ans ne pas pouvoir soutenir comme moi une conversation philosophique aussi variée pendant plusieurs heures. Il m'encourage fort à persister dans la voie que j'ai adoptée. Nous nous entretenons sur l'avantage de ces conversations où l'on passe forcément ses troupes en revue.

M. Guerry, correspondant de l'Institut, est un philosophe distingué, chercheur, mais un peu positif. Lui me trouve trop d'idées, relativement aux observations que comporte mon âge.

Il voudrait que j'eusse une vue nette de mon programme.

Vendredi 21 mars. — Causé à la Guerre avec M. Guerry de nos deux directions de recherches. J'accepte la biographie comme pouvant me renseigner sur l'homme en général, tout aussi bien que la physiologie, l'histoire naturelle ; j'accepte également la littérature sérieuse. Il me dit qu'alors j'embrasse un travail que toutes les forces humaines réunies ne mettraient pas à fin. Je me défends. D'abord, je satisfais un besoin impérieux de curiosité ; ensuite, si mes recherches ont un champ très vaste, elles ont un seul but, l'homme, sa nature, ses destinées. Je n'ai que vingt et un ans, j'amasse des matériaux, j'étudie le plus de faits possible et rejette ceux que d'instinct je sens inutiles. Quant à la biographie, par exemple, je ne prétends pas prendre connaissance des vies de tous les hommes illustres, mais seulement d'un petit nombre sur lesquels on ait des renseignements certains et nombreux.

La discussion dégénère en un examen de la littérature ; M. Guerry ne comprend que la grande, celle de Bossuet et de Pascal. Il craint que je ne trouve son goût de statistique bien sec. Cette petite préoccupation m'a frappé et flatté.

Je reviens du restaurant avec Legallais. Galerie d'Orléans, nous causions de l'inconvénient des confidences; elles soulagent un moment, puis vous laissent un regret, vous avez ôté à votre douleur une partie de sa dignité. Sortir de la réserve une fois vous mène à en sortir plusieurs; cela devient banal, vous n'avez rien à vous. Ce qui fait qu'on n'aime pas s'être confié, c'est l'impuissance du langage pour rendre convenablement ce qu'on éprouve et le manque de préparation de l'auditeur. On sent qu'on s'est présenté défavorablement sous un faux jour, on est humilié, on souffre.

Dimanche 23 mars. — Legallais m'accompagne jusqu'au quai Saint-Michel à huit heures. Soirée chez M. Binochet avec Courbebaisse, Rossignol et un étudiant de Bonn.

Causé à propos de Lacordaire du péché originel, de la grâce, de l'inégalité; puis de la guerre sociale, de la solidarité des peuples.

L'étudiant, qui est ami du général Klapka en ce moment à Paris, déclarait que, sans la guerre, les peuples ne peuvent s'affranchir.

Binochet disait que la France devait, par humanité et par intérêt, seconder les nationalités qui se soulèveraient.

Je m'élève contre cette doctrine et fais un très long et très animé discours sur cette thèse

que la guerre, pas plus que la guillotine, ne saurait être un instrument de liberté ; que l'histoire, comme la vie privée, nous enseigne que la violence, la brutalité, le mépris de la vie humaine ne produisent que de funestes résultats. Ce n'est pas en brisant des visages à coups de crosse qu'on asseoit la liberté et la fraternité. Plus les devoirs deviennent généraux, plus ils perdent de leur sûreté. Un homme qu'on assassine et que je ne puis sauver qu'en tuant l'assassin me présente un devoir simple et clair à remplir, il n'y a qu'un moyen d'appliquer le remède ; mais une nation opprimée, c'est tout autre chose. Il y a mille moyens imprévus qui peuvent lui venir en aide, et de plus le meilleur remède, j'ignore absolument quel il est tant il y a de complications et d'obscurité dans un tel fait. Je ne peux construire de formule pour limiter la violence morale ; mais pour la violence physique, c'est l'inviolabilité de la vie humaine. Je suis là sur un terrain que je sens être inébranlable. Je pense comme Cervantès, comme Vincent de Paul qui, esclaves à Tunis ou à Alger, ne tuaient pas leurs oppresseurs, mais risquaient leur vie pour retrouver la liberté. On me couperait par morceaux plutôt que de me faire signer une guerre d'invasion en faveur de la liberté.

Jeudi 3 avril. — Parti à huit heures pour Versailles par la rive gauche. Temps nuageux et froid.

Plaine de Satory, semeurs jetant au loin la graine ; c'est la première fois que je vois semer. Ces hommes marchant à grands pas, une moitié du corps fondue dans la terre brune, l'autre se détachant sur un ciel gris et froid et lançant une féconde poussière à leur gauche, cela est d'un singulier effet. Je m'étonnais que le grain se répandît aussi également sur les sillons. Redescendu le bois, cueilli un bourgeon de noisetier. Longé la pièce d'eau des Suisses. L'eau, chassée par le vent, bruissait dans les roseaux.

A la mairie, le commis pressé me prie de copier l'acte de mariage de ma mère, au registre de 1816. Impression que me produit cette page au bas de laquelle sont les signatures de mon père, de ma mère et des témoins. Quelles étaient leurs pensées en signant cela, il y a trente-cinq ans ?

Le Musée est fermé ; néanmoins j'obtiens de le visiter. Vu pour la première fois les portraits du dernier étage, magnifique collection. On se croit déplacé dans le temps. Un Anglais qui était avec moi, se trouvant au milieu de la salle de spectacle, après un examen de plus de dix minutes, m'a demandé si ce n'était pas la chapelle !

Revenu à Paris par la rive droite. Le soleil s'était levé. Tenu tout le temps la tête à la por-

tière, le vent m'étouffait. Beaux horizons. Difficulté à reconnaître les lieux dès qu'on est à quelques pieds au-dessus du sol.

Mercredi 16 avril. — Loué le premier ouvrage en prose de Théophile Gautier. Lu devant ma fenêtre ouverte la singulière préface de ce livre.

L'auteur veut à toute force être original, il y parvient par-ci par-là.

Jeudi 17 avril. — Je suis arrêté rue Richelieu par M. Aveline. Il y a un an et plus que je ne l'avais vu. Nous nous témoignons un vif plaisir de cette rencontre. Il est revenu d'Angleterre depuis trois mois, est précepteur du fils de M. Pozzo di Borgo. Causé de notre situation, de nos travaux. Nous convenons de venir au même restaurant. Je l'irai prendre mercredi ou jeudi dans sa chambre. M. Aveline est un esprit sérieux, et je lui dois de la reconnaissance, pour d'obligeantes leçons qu'il m'a données en 1847.

Je monte chez Legallais, rue de Rivoli. Il était sur le balcon avec un capitaine de chasseurs et un employé au Conseil d'État, goûtant l'admirable vue qu'on a de cet endroit. Leur dîner était interrompu.

Legallais me demande si je veux aller à Notre-

Dame, entendre Ravignan. J'accepte, voulant connaître ce prédicateur fort vanté.

J'assiste à la fin du dîner. Le capitaine jetait ses os de gigot au nez des cochers de fiacre et disait préférer de beaucoup Lacordaire à Ligier. L'employé assurait pouvoir lire les journaux étrangers dans leur langue et trouvait Lacordaire socialiste. Sorti avec Legallais, je raille l'employé. Il paraît qu'il a été légitimiste, républicain, puis décoré en Juin, enfin réactionnaire.

Nous pénétrons dans le chœur de Notre-Dame. Une lampe me gênait pour voir Ravignan, mais je distinguais très bien son attitude et ses gestes. Sa tenue ne me plaît pas, c'est celle « d'un cœur dévoré d'amour et d'extase ». Il lance sa poitrine en avant, procède par oh ! et par ah ! projette ses bras dans toutes les directions. Sa voix, psalmodiée comme celle de tous les prédicateurs de village, nuit beaucoup à l'intelligibilité du discours. Les lambeaux qui me sont parvenus sont bien, il paraît convaincu ; mais pourquoi donc alors ce débordement de gestes et d'exclamations? Qu'il y a loin de là à la dignité, à la persuasion contenue, à la mâle et fière attitude de Lacordaire.

Je disais cela en revenant à Legallais. Je regrette de voir des hommes de talent, d'esprit, de cœur, employer à l'égard de la divinité ces expressions amollissantes, énervantes, féminines, que les mystiques et Mme Guyon aiment avec prédilection. Pourquoi se servir des mêmes mots

pour parler à Dieu que pour parler à son amant ? Ce n'est digne ni de l'homme ni de Dieu. L'émotion intérieure convient à celui qui prie, mais non pas cette pantomime et ces expressions exagérées, qu'un littérateur doit taxer d'afféterie, un philosophe d'affectation, et un religieux d'idolâtrie. Bossuet ne devait pas parler ainsi, les Pères non plus. Il y a loin de la noble simplicité du *Pater* à tous ces actes d'amour qui remplissent les livres de prières, où les mots de divin cœur de Marie, de doux Jésus, se rencontrent à chaque ligne.

On ne saurait croire quelle funeste influence cela exerce. Des discours cela passe dans les actions, on se contente de l'extérieur ; pour deux hommes convaincus il y a cent hypocrites. Cela éloigne une foule de gens qui seraient religieux. L'homme doit être vrai et ne jamais faire d'efforts. L'humilité le grandit, mais non le délire et les transports extérieurs d'un amour divin qui ressemble trait pour trait à un amour humain, et que bien peu peuvent ressentir véritablement.

Vendredi 18 avril. — Legallais m'attendait à la porte du Ministère. Il faisait beau, l'air était tiède, nous nous sommes décidés pour les bois.

Passé par le Champ de Mars, Grenelle, les bords de la Seine. Nous riions de ce qu'avait de très peu champêtre le pays que nous parcou-

rions; nous n'avions tout autour de nous que des terrains semés d'écailles d'huîtres et de tessons. Nous trouvâmes pour siège la margelle d'un puits fermé d'une plaque de fer. Comment faire de cela une idylle? Au lieu de la senteur si douce des forêts, une odeur épouvantable de colle forte venait vous saisir à la gorge. Un chasseur à pied tenant dans ses bras quelque gothon mêlait sa moralité à la sereine beauté de ce paysage.

Près de Sèvres, nous nous assîmes à la porte d'un hôtel, puis nous gagnâmes Saint-Cloud. Une fois dans le parc nous étions sauvés. Nous nous enfonçons dans les massifs; bouquets de violettes et de coucous; araignées et punaises rouges; pas un endroit pour s'asseoir. Cette fois nous appelions à grands cris le secours de la civilisation.

Vers cinq heures nous allons par erreur à la station de Ville d'Avray, le convoi venait de passer, deux heures à attendre. Nous gagnons la grille de Ville d'Avray à travers de petites maisonnettes enfouies dans la verdure, puis nous traversons le parc de Saint-Cloud pour arriver à la gare. Soirée délicieuse, cette partie du parc est réservée et pleine de charme. Troupeaux nombreux de biches galopant en lignes brisées. Tristesse et gravité des campagnes à l'entrée de la nuit. J'en faisais la remarque à Legallais. Je me rappelais la soirée passée avec Couvelet à Asnières.

La pluie commence, le convoi s'avance majestueusement hors de la voûte. Arrivé à huit heures au restaurant. Forcé de faire maigre après douze heures de jeûne; les œufs mêmes sont défendus !

Samedi 19 avril. — A cinq heures, je vais au Café Militaire, vis-à-vis le Val-de-Grâce. Henri Charonnet y avait loué une chambre pour deux jours, et fêtait cette courte sortie par un petit banquet.

Je trouve autour de son lit son frère, Raymond et Dugès. Nous dînons gaiement et prolongeons la soirée jusqu'à plus de onze heures. Charles était fort amusant ce soir. A propos de la ménagerie du capitaine Huguet de Massilia, nous entamons le chapitre si curieux des mœurs et de l'intelligence des animaux. Dugès et moi apportions le plus fort contingent d'anecdotes. L'intérêt était si vif qu'un murmure s'est fait entendre quand il s'est agi de lever le siège et d'interrompre nos réflexions philosophiques sur l'animalité.

Pâques 20 avril. — Il pleuvait; je sors pour aller trouver mes acolytes d'hier soir, ayant renoncé à Gentilly.

J'entre à Saint-Sulpice pour prendre ma part de la grande fête du jour. J'aperçois dans la galerie de droite des robes blanches, des fleurs d'oranger. Je m'avance : c'était un cercueil. Un prêtre se hâtait de le bénir. Cette jeune morte manquait d'à-propos.

Mon cœur s'est serré ; je la supposais déshéritée pendant sa vie de tous les dons de la nature et de l'esprit, et ma pitié pour elle s'en augmentait encore. Je me suis enfui, les larmes débordaient. J'ai eu toutes les peines du monde à rentrer mes sombres idées en traversant le Luxembourg.

Passé la journée avec les deux Charonnet, Raymond et Dugès. Conversations décousues.

Le soir je dicte à Charles Desprez *les Fourches caudines* ; il ne pouvait dissimuler sa joie. Par mes questions continuelles, je l'oblige à se rendre compte. Quel système d'éducation, bon Dieu ! Pauvres enfants ! Je lui apprends une prière qu'il trouve charmante.

Cela m'amusait tellement que, malgré ma fatigue, je suis resté jusqu'à près de dix heures à redresser ses petites et spirituelles idées. Je l'ai amené même à réfléchir sur la mort ; il s'est très bien frappé de cette pensée qu'à toute minute on peut mourir, et faisait des remarques fort intelligentes, sinon profondes.

Jeudi 24 avril. — Été attendre M. Aveline chez lui, rue de Beaune. Il y avait sur la table Bossuet, Fontenelle, Thierry.

Causé histoire, philosophie de l'histoire. Je lui fais remarquer que nous marchons sur deux routes distinctes mais parallèles, puisque je m'occupe de la philosophie appliquée à l'individu, et lui appliquée à l'espèce. C'est ainsi que les naturalistes, les médecins, les biographes, les poètes sont de mon domaine, tandis que les métaphysiciens, les historiens, les politiques sont du sien. Nous ne nous rencontrons que sur la morale, terrain neutre. Ce choix d'études, je n'en ai pas été maître, j'y suis entraîné par ma nature ; le problème de l'homme me paraît plus important que celui de la société.

Causé aussi de Joseph de Maistre ; nous nous entendons bien sur cette fougueuse et volontaire intelligence, malheureusement trop absolue, trop entière, mais pleine de vives lueurs.

Vendredi 25 avril. — Lu au lit *la Presse*.

La lecture de cette feuille est pour moi, chaque matin, un sujet de douloureuses méditations. Je ne parle pas de la partie politique, traitée en général avec assez de bon sens pour ne me pas crisper, mais de la partie des crimes, suicides, accidents. C'est là qu'à mon réveil, à heure fixe, l'humanité m'apporte la relation de quelques-

unes de ses douleurs, de quelques-uns de ses désespoirs de la veille.

Oh ! le journal ! les faits divers ! quel cours pratique de philosophie ! que de leçons ! que de confirmations ! que d'ébranlements !

Ce qui surtout donne aux faits relatés une puissance de réalité qui saisit l'imagination, c'est précisément leur actualité. En effet, au moment où vous recueillez l'argument, il est encore tout chaud. Entre le fait accompli hier et le fait historique, il y a toute la distance d'un cadavre à une urne pleine de cendres. Pour se pénétrer du premier, votre esprit n'a presque aucun travail à faire, il n'a rien à recomposer; le fait est là étendu devant lui, il n'a plus qu'à tirer les conséquences.

Le soir, grande discussion sur le christianisme. Je déclare mon peu de sympathie pour ceux qui attaquent la religion par voie de ridicule ou de mépris; je prouve qu'elle est d'un grand soutien.

Lundi 28 avril. — Les ténèbres arrivées, je me suis perdu, en regardant le ciel encore éclairé, dans des méditations sans fin sur ce qui nous attend après la mort. J'étais saisi de cette idée qu'à tout moment nous pouvons nous attendre à passer dans ce monde inconnu à l'égard duquel toutes les forces de notre imagination ne nous sont d'aucune aide.

Au moment où la poitrine de cet homme est broyée sous la roue d'un char, qu'est-il ? Napoléon, pendant toute la journée du 4 Mai, ne donnait aucun signe de vie, il n'était pourtant pas dans l'autre monde. La vie est capable de plus ou de moins, la vie de l'âme est comme la chaleur du corps, elle se dissipe par degrés ; qu'est-ce donc que l'âme quand elle n'est pas absolument morte à la terre et qu'elle agonise ? Ceux qui en reviennent disent que c'était le sommeil de plus en plus intense à mesure qu'ils approchaient de ce qu'on appelle la mort. L'âme sans corps, est-ce nous ? Puis-je me séparer de mon corps et être ?... Je ne sais, mais j'espère, je crois survivre. Je prie.

Jeudi 1er mai. — Lu à la Guerre, dans le *Discours sur l'Histoire universelle*, la fin de la première partie, les Époques, qui va jusqu'à Charlemagne ; entamé la deuxième partie, Suite de la Religion ; je m'arrête à Abraham.

Cette deuxième partie, qui n'est plus un abrégé, est mieux écrite ; il y a un véritable talent et une impérieuse assurance dans le développement de la doctrine.

Samedi 3 mai. — En sortant du Ministère, été

examiner les préparatifs pour la fête de demain. C'est assez mesquin; des portiques de carton circulaires devant l'Assemblée; des rochers en toile peinte amoncelés en amont du pont de la Concorde.

Ce qu'il y a de mieux c'est une suite de grandes statues aux Champs-Élysées; il y en a de bien exécutées entre autres un Jean-Bart de Corporandi. Je voudrais que l'on ornât ainsi toute l'avenue de statues des grands hommes; l'Arc de Triomphe terminerait bien une telle voie triomphale. On ne saurait trop exciter chez un peuple les pensées morales.

M. Aveline arrive au restaurant comme j'achevais un feuilleton de Marco Saint-Hilaire sur le collège Louis-le-Grand lors de la prise de Paris en 1814. Causé avec animation de Victor Hugo; M. Aveline distingue l'auteur de l'homme qu'il tient pour un misérable. Je le défends avec la plus grande chaleur, connaît-on ses mobiles? Quels commérages de portières balanceront le magnifique témoignage de ses œuvres et de sa vie publique? Je ne comprends pas qu'ayant une pareille idée de lui, M. Aveline admire ses poésies et n'étouffe pas de rire en les lisant. Je déclare que, pour moi, je crois pouvoir juger un écrivain assez sûrement pour en dire ce que Montaigne disait de La Boétie. Quelle funeste erreur de croire que d'un ouvrage de poésies intimes on ne peut rien conclure sur le caractère de son auteur!

Dimanche 4 mai. — Fête publique. Je lis à haute voix la préface des *Feuilles d'Automne*, m'en servant comme de machine de guerre contre les détracteurs du grand poète. Rossignol et Legallais, qui étaient en fête, riaient de mon sérieux, trouvant sans doute que calomnier le caractère des écrivains ne tire pas à conséquence.

Je vais au Val-de-Grâce. Charles Charonnet arrive peu après moi.

Nous nous en allons à trois heures et demie. Je quitte le malade comme si nous devions nous revoir dimanche ; il sera peut-être parti. Je lui ai seulement recommandé de m'écrire le bulletin de sa santé au moins tous les quinze jours. Son regard me remercie de l'insistance que je mets à cette recommandation.

Nous gagnons avec son frère la porte Saint-Martin par une pluie continuelle. Après quelques mots sérieux sur Henri, la gaieté communicative de Charles reprend le dessus. Nous parlons des méthodes d'éducation. Je lui cite les remarques que j'ai faites sur le petit Desprez ; elles l'intéressent beaucoup. Nous convenons des moyens de nous retrouver dorénavant, maintenant que le chevet de son frère ne sera plus notre lieu naturel de réunion.

Le soir, je trouve Perrodil au coin du feu. Causé toute la soirée du caractère des femmes en amour, des romans. Il me contait *la Salamandre* quand les fusées du feu d'artifice sont

venues éclairer le ciel couvert de nuages. Son récit se trouvait à chaque instant coupé; nous riions.

Je le quitte à neuf heures et demie et rentre par les quais; les lampions s'éteignaient sous la pluie; un monde fou; cascade éclairée par de faux reflets intermittents.

Lundi 5 mai. — Napoléon aurait quatre-vingt deux ans! L'imagination s'étend à l'infini en pensant à ce que serait sa gloire, s'il avait régné jusqu'à présent.

Nous causions hier de cela avec Charles Charonnet. Nous nous demandions si nous ne préférions pas l'image que nous avons de l'Empereur, à la vue que nous pourrions avoir d'un vieux Charlemagne toujours puissant, toujours heureux. Quel que fût son génie, aurait-il pu remplir d'actions sublimes l'immense espace qui nous sépare de lui? Je ne le pense pas.

Mardi 6 mai. — Lu au matin les poésies de Segrais; elles me font plaisir.

La morale rimée de Mme Deshoulières est d'un banal désespérant. Pas une seule de ses soi-disant poésies qui me convienne.

Il n'en est pas ainsi de Chaulieu dont je remarque les vers sur la mort.

Achevé *Fortunio* de Théophile Gautier qui ne voit de jouissances pour les riches que les femmes, le vin et les objets d'art. Ce roman ne vaut rien.

Dimanche 11 mai. — Je dis adieu à Henri Charonnet, qui part cette semaine, d'un ton dégagé qui n'était pas de mise en pareille circonstance. C'est même en plaisantant que je lui renouvelai devant son frère mes recommandations de dimanche dernier, de m'écrire le bulletin de sa santé au moins tous les quinze jours. Il parut étonné et je ne l'étais pas moins que lui ; je riais et j'avais la crainte de ne le plus revoir !

Après dîner, je vais aux renseignements sur Victor Hugo, auprès de sa laveuse de vaisselle. Conversation sans pareille :

« Vous avez habité le quartier de M. Victor Hugo ?

— Parbleu ! puisque je suis la portière de Mlle Drouet.

— Est-il vrai que c'est sa maîtresse ?

— Dame ! puisqu'il ne manque pas un jour à venir la voir.

— Comment ! tous les jours ?

— Oui, tous les jours ; il l'emmène à la

Chambre dans une voiture à remiser, puis ils reviennent à onze heures du soir, tous deux seuls. Il la quitte à minuit. Je ne sais pas s'il a la teigne, mais il n'ôte jamais son chapeau. Les autres disent : Cordon, s'il vous plaît; lui, il vous dit : Cordon, à peine si on l'entend. D'abord, il a l'air d'une bête, la tête baissée, le mouchoir à la bouche. Quand je l'entends, je dis toujours : V'là l'imbécile qui vient! Ma précédente, il l'a fait renvoyer pour avoir dit ça; mais moi, une fois je lui ai dit au bas de l'escalier : Monsieur, on dit s'il vous plaît, au moins.

— Sa femme voit Mlle Drouet ?

— Oui; elle est si bête cette femme-là ! Par exemple, elle est plus gentille de figure que Mlle Drouet, qui est laide.

— Est-ce que Mlle Drouet est bête ?

— Oh ! non, c'est une femme qu'a bien de l'expression. C'est elle qui lui conseille tout en politique, aussi il n'y a pas de danger qu'il aille à la Chambre sans elle. Il la voit depuis plus de trente ans. Elle est femme d'un perruquier, à ce qu'on dit ; pas un perruquier en boutique, un coiffeur. Elle lui envoie de l'argent, pour qu'il ne dise rien. Après ça, je ne l'ai pas vu.

— Est-ce qu'elle se fait entretenir par M. Hugo ?

— Ah ben oui ! c'est plutôt elle qui l'entretient. Elle est riche, elle a été comédienne. Chez elle, plafond, plancher, tout est en perles. Il y a des statues tout en perles, sur les tapisseries,

vous entendez. Elle est joliment drôle, allez; le matin, elle fait mettre tout son lit à la fenêtre, draps, couvertures, tout. Je ne sais pas comment la police ne l'empêche pas. Elle est joliment bonne pour les pauvres, ah! pour cela, jamais elle n'en a renvoyé un seul sans lui rien donner. L'autre jour, elle m'a dit: « Louise, voyez-donc ce qu'a cette petite fille qui pleure. » — « Elle a perdu dix sous. » Elle lui jette les dix sous. Des petits garçons se sont aperçus que la petite mentait et ont trouvé la pièce au fond de son panier. Ils l'ont rapportée à Mlle Drouet qui leur a dit de partager.

— M. Victor Hugo est-il généreux?

— Lui, c'est un rat; jamais il ne donne un sou aux pauvres. Aussi je lui ai gardé une lettre sans la lui remettre. Vous ne l'avez jamais vu? Ah bien! je vous dis, il a l'air d'une bête; il a toujours un livre ou un rouleau sous le bras.

— Est-ce que sa fille vient chez Mlle Drouet?

— Je ne l'ai jamais vue, ni les garçons non plus. Il ne vient que madame; encore je ne l'ai jamais vue qu'en côté.

— Est-ce qu'il ne paie pas ses fournisseurs?

— J'en sais rien. Moi, il m'a toujours payé ce qu'il me doit. Chez Mlle Drouet, c'est verrouillé; il y a une grande barre de fer en travers de la porte, double verrou; on ne l'enlèvera pas, allez!

— Voit-elle quelqu'un?

— Ah ben oui ! pas un chat, il n'y a pas de danger ! »

Rien ne peut rendre ce qu'avaient de piquant les propos de cette femme ; cette grande figure, qui a pour moi les proportions d'une figure historique, ce génie plein de cœur, cette intelligence presque surhumaine, m'arrivant avec les coups de pinceau et le visa d'une portière d'Henri Monnier !

Quand elle me raconta qu'elle ne peut s'empêcher de dire en entendant sur l'escalier le pas de Victor Hugo : « V'là l'imbécile qui descend ! » je me crus en présence de cette servante de La Fontaine disant de son maître : « Il est plus bête que méchant ! »

Lundi 12 mai. — La correspondance de Montesquieu ne comprend que quatre-vingt-huit pages. Elle suffit pour montrer son esprit, son jugement. Elle est féconde en points de comparaison avec celle de Voltaire.

Son portrait par lui-même m'a plu infiniment, c'est plein de finesse et d'observation profonde. Ses pensées sont toutes remarquables, avec un tour ordinairement malin et paradoxal.

Jeudi 15 mai. — Réveillé en sursaut par la sonnette.

J'étais à Modène, assis sur une plage, ayant derrière moi le plus splendide horizon de clochers, de temples, un débarcadère de chemin de fer; et devant moi une mer qui coulait comme un fleuve. J'étais avec quelqu'un, nous attendions l'arrivée d'un vaisseau anglais dans le port.

Pourquoi rêvais-je voyage? Cela ne se rapporte à rien d'hier, mais à ma conversation avec M. Aveline. C'est une preuve de plus que l'on rêve presque toujours à propos des impressions de l'avant-veille. C'est une de mes plus vieilles remarques. Mais pourquoi Modène? Du diable si j'ai jamais pensé à cette ville.

Dimanche 18 mai. — Chez Perrodil, à peine étendu sur la causeuse, Gaulier nous a avoué qu'il était rongé d'un immense ennui dont rien ne pouvait le tirer parce qu'aucun but ne le tentait; que la femme n'avait rien qui pût l'occuper, que la fortune seule eût pu lui apporter le bonheur parce qu'il n'eût eu ainsi aucune fatigue.

Je le raille en lui disant qu'il parle comme un élève de rhétorique qui va passer en philosophie, que rien n'est plus banal, qu'il n'a encore rien éprouvé et qu'il se croit blasé sur tout. Je lui démontre que la fortune ne ferait qu'ajouter à ses ennuis; que la seule sauve-

garde, c'est l'activité de l'esprit à la poursuite d'un but, quel qu'il soit. Le chasseur qui passe une demi-journée à courir après un lièvre n'en achèterait certes pas un sur l'étal d'un marchand. Nous avons tous notre lièvre; tu l'auras tôt ou tard. Je ne vois guère, à cause de l'habitude d'engourdissement que tu as prise, qu'une secousse assez vive, comme une balle ou une passion, qui te puisse tirer de là; mais cela arrivera.

— Une balle! Tu es bien sûr que Gaulier estropié et Gaulier mort c'est la même chose: je me brûle la cervelle. Quant à une passion, j'en suis incapable.

— La capacité viendra. Si tu avais été à Constantinople, tu serais tombé aux pieds de la première odalisque venue. Tu as vu trois ou quatre femmes dans ta vie et te figures qu'il n'y en a pas d'autres. Tu dis qu'aucune douleur ne te peut arriver, as-tu donc déjà connu toutes les douleurs possibles? Sais-tu ce que c'est que d'être trahi par l'amitié? Sais-tu ce que c'est que de perdre un enfant?

— Mais il me semble que peu d'individus...

— Crois-tu seulement que si, en rentrant ce soir, tu recevais l'avis que quatre ou cinq de tes connaissances sont mortes, tu n'aurais pas de tristesse?

Vendredi 23 mai. — Legallais veut voir le Temple. Nous arrivons devant les fripiers. Je m'extasie devant ce pêle-mêle d'objets et de défroques. L'habit d'un membre de l'Institut était à côté d'un habit d'arlequin qui cachait une étole de prêtre : des bottes à la hussarde : un morceau de pourpre brodé d'abeilles impériales.

Après dîner, Perrodil et moi allons nous asseoir aux Tuileries sous le massif nord. Causé du mariage, du divorce, des lois qui sont faites pour la majorité, les êtres sensibles et intelligents étant la minorité. Devoirs du législateur de tendre plutôt que d'atteindre, c'est-à-dire d'obtenir par les mœurs plutôt que par les lois. De l'adultère ; de sa gravité en tout temps et surtout dans la société mal constituée que nous avons. Des enfants dans le divorce.

Perrodil me trouvait trop avancé ; il n'est pas convaincu comme moi de l'immoralité du mariage dans les conditions de la société actuelle, où les conjoints s'unissent sans se connaître ; il ne voit que les inconvénients du divorce. Loin de les nier, je lui en signalais de nouveaux ; je pense que le divorce est une conséquence de l'interdiction des vœux perpétuels, cependant il est indispensable que les lois y apportent le plus d'entraves possible, et que l'incompatibilité d'humeur soit parfaitement établie.

Selon Perrodil, le législateur n'a pas à s'in-

quiéter des résultats moraux, mais seulement des résultats physiques ; qu'il n'y ait pas un seul coup de poing de donné, telle est la formule. Je lui montre que le moindre mal moral se traduit par un mal physique et que la formule ne le dispense pas de soumettre les lois politiques aux lois de la nature. Je ne veux pas non plus d'internat ; discussion.

Rentrés chez Perrodil, nous traduisons quelques pages de *Marie Stuart*.

Dimanche 25 mai. — Perrodil émet cette belle idée que la vraie mission de l'homme est d'être le témoin de la nature qui n'existerait pas si elle n'avait un témoin ; qu'il fallait donc que l'homme fût là.

Mais, lui dis-je, crois-tu qu'il ne suffirait pas à la nature d'avoir le plus grand de tous les témoins, Dieu, son créateur, qui est aussi le témoin de l'homme et de cette âme que l'homme ne connaît qu'imparfaitement. Non, la nature n'a pas été faite pour l'homme, il en a profité ; ce sont deux faits harmonieux coexistants, voilà tout. L'homme ne pouvait vivre sans la terre, mais la terre pouvait exister sans lui. Et, quand on parle de l'homme, ce n'est pas Lamartine, Victor Hugo, Napoléon, qu'il faut prendre pour types, c'est l'être moyen, c'est la vieille portière ratatinée dans sa loge, c'est l'enfant qui joue avec du sable.

La tête de Perrodil tourne, comme prise de vertige, quand il pense à tout cela : et moi, je sens un obscurcissement comme celui que l'on éprouve en se fixant sur le soleil. Ces recherches nous sont interdites ; toutes les avenues de l'intelligence sur Dieu sont fermées d'une porte diaphane que la mort seule peut briser ; des lueurs mêlées d'impossibilités, voilà tout. Je ne crois pas à la souveraineté de mon intelligence, bien que j'en sois quelque peu fier ; mais quand je veux m'en servir pour mesurer ces grandes questions, je la rejette comme ferait celui à qui l'on donnerait un fétu pour mesurer la circonférence du globe.

Vendredi 30 mai. — Après avoir dit adieu à Perrodil qui part pour Saint-Brieuc, je vais prendre Rossignol pour assister au sermon du Père Pintau à Notre-Dame-de-Lorette. Nous sommes bien placés. Talent d'insinuation des femmes, elles vont droit au chœur.

L'abbé Pintau est jeune, grand, fort, cou d'athlète. Il nous a parlé de l'amour de l'enfant pour ses parents et ses frères, attaquant la froideur qui règne aujourd'hui dans les familles. Son débit est plein, simple, sérieux ; ses pensées, justes et exprimées avec chaleur. Son discours pratique m'a plu singulièrement ; je n'y ai trouvé à reprendre que quelques dé-

fauts de goût dans certaines plaisanteries railleuses et un peu de lourdeur dans la phrase. Ces défauts peuvent disparaître.

Samedi 31 mai. — Je lis à ma mère le premier chant du *Poème de la Religion* de Louis Racine. On dit que c'est monotone, mais cela l'est cent fois moins que *la Henriade*. J'ai trouvé bien ce premier chant; de belles et bonnes idées, d'heureuses expressions.

Lundi 9 juin. — Reçu une bonne lettre de Vuillemot.

En gagnant le Ministère, je pensais à ma situation d'esprit, la seule qui importe véritablement. Elle est aussi sereine que possible; mes vieilles douleurs sont émoussées. A part quelques lettres d'amis de collège qui font événement dans ma solitude et les rares visites de ma mère, je suis entièrement séparé du monde, au point de vue des liaisons, de la dépendance, des gênantes relations, du terre-à-terre et surtout du temps mal employé. Mes passions, mon amour du grand et du beau, mes rages de dévouement et de tendresse, ont tous pris un libre et radieux essor dans le champ de l'imagination qui n'a pas de barrières. Je

vis par les livres, et c'est la seule manière de vivre qui ne laisse pas de vilaines traces ; j'ai conservé toute ma puissance d'enthousiasme et d'indignation, et j'y tiens par-dessus tout. J'ai des troubles effrayants d'intelligence, à l'endroit des mystères de la vie et de la création ; mais là encore je suis sauvé par ma terreur même.

Je n'ai jamais douté de Dieu, j'ai seulement douté de ses vues sur l'homme ; j'y reviens toujours, et ne m'éclaire jamais. Affligé d'un esprit qui tient compte de tout, je ne sais comment fondre ensemble la visible Providence et l'évidente fatalité ; mon imagination, ravie des sublimes spectacles que lui offre la double nature physique et morale, est comme tirée par le pan de sa robe par quelque ineffaçable souvenir de cabanon, d'hôpital, de bagne ; je vois bien les roses, mais je vois aussi les chenilles velues roulées dans leur sein ; je vois bien le génie, mais je vois l'idiotisme qui le coudoie. Je me sens solidaire de toute la création, du sort de tout être animé, même de l'araignée que j'écrase en obéissant à la loi d'épouvante qui est en moi.

Juin. — Au musée égyptien, je n'ai pu m'empêcher de rire devant « un fonctionnaire » sculpté en granit noir.

Le statuaire a économisé la place et le talent de la façon la plus ingénieuse. Il a remarqué qu'en asseyant son fonctionnaire, en lui mettant les genoux au menton et les bras croisés sur les genoux, cela formerait un cube à peu près parfait, la tête seule ressortant. Aussitôt remarqué, aussitôt fait ; le résultat dépasse tout ce qu'on peut imaginer. J'ai tourné cinq minutes autour sans comprendre.

Il y a du reste à côté « un ingénieur » qui m'a empêché de reprendre mon sérieux.

——————— Les *Scènes de la Vie de Bohème* veulent peindre la vie des étudiants mauvais ton, toujours sans argent, s'empruntant l'un à l'autre ce qu'ils n'ont ni l'un ni l'autre, mangeant à Tortoni ou sur le pouce, ayant un habit à toute fin. Malheureusement Mürger n'est pas un Balzac, et ses personnages sont d'une insipide monotonie ; il fait revenir ses plaisanteries et ses expédients comme dans les tableaux découpés où l'on voit s'écouler à l'infini un régiment de dragons composé de seize cavaliers ; et puis, il écrit mal le français.

Je ne partage pas l'admiration de l'auteur pour ses étudiants demi-escrocs, demi-canailles, qui ne se relèvent même pas par un peu d'esprit. Les clercs de la Basoche valent mieux que cela.

Mercredi 9 juillet. — Lu du matin au soir les cinq derniers volumes de *Monte-Christo*. Cette lecture m'a passablement agité. Une seule fois pourtant, mes yeux se sont mouillés de larmes, mais j'ai eu de forts tremblements de nerfs dans le bas du corps.

J'aime ce roman, très défectueux sur la fin ; ce que j'y admire le plus, c'est cette pensée dominante de Monte-Christo : « Mon Dieu, conservez-moi la mémoire. » C'est une rare et belle chose en effet qu'un homme qui se souvient, et qui a surtout assez d'indépendance pour agir selon ses souvenirs.

Les vengeances de Monte-Christo sont odieuses, quoique nul homme n'eût mieux le droit de se venger, non pas seulement parce qu'il laisse frapper des innocents autour des coupables, mais parce que c'est une loi de la nature que les fautes des hommes ne doivent être punies que sur-le-champ. Il n'y a jamais de prescription contre le mépris, mais il y en a contre le châtiment.

Monte-Christo ne tue pas directement ses ennemis, il fait pis, il les pousse à de nouveaux crimes.

Ce qu'on aime en lui, c'est sa puissance méritée, sa justice pour les bons, sa fermeté d'âme et la durée de ses souvenirs.

Jeudi 24 juillet. — Toute la nuit, sommeil fréquemment interrompu, mais sans agitation d'esprit. J'étais seulement préoccupé du genre d'émotions qu'allait me donner la cérémonie : Jeanne allait m'apparaître sous ce vêtement de mariée dont nous avions si souvent parlé ensemble, j'allais voir pour la première fois son mari et je craignais de lui trouver un extérieur désagréable. J'aime ces difficiles moments ; j'aime toute occasion de mesurer mon degré de force morale.

A neuf heures et demie, je suis monté en voiture rue de Sèvres. Une pluie torrentielle a commencé aussitôt et n'a cessé qu'à mon arrivée à la Maison-Blanche. Un ciel bleu, entouré à tous les horizons de nuages noirs, un soleil éclatant réfléchi par les toits et les pavés mouillés, m'ont éclairé jusqu'à la petite église de Gentilly dont le clocher en réparation ne montrait que la charpente.

L'église était solitaire, une paysanne priait dans un coin. Je me suis placé dans l'allée de gauche, assez loin de l'entrée pour voir s'avancer la mariée, assez près de l'autel pour ne rien perdre de la cérémonie. Il n'y avait rien de préparé que les deux sièges et deux flambeaux à l'entrée du chœur. L'église est très petite, deux beaux anges de plâtre inclinés aux deux côtés de l'autel en font le principal ornement. Un quart de sphère ou demi-coupole peinte en bleu avec des étoiles d'or surmonte grossière-

ment le chœur. J'avais en face de moi un autel avec une belle statue de la Vierge soutenant un petit Jésus en chemise les deux pieds posés sur une boule du monde. Une grosse femme vint, avec une petite fille dans ses bras, se placer devant l'autel ; l'enfant étonnée regarda la statue que sa mère lui nommait, puis, après quelques minutes de contemplation muette, elle se retourna en criant. Sa mère l'emmena : je restai seul, méditant et priant.

Au bout d'un quart d'heure, je fus troublé par quelques gamins qui firent du bruit en accourant sur le seuil de l'église et en disant : Les voilà ! les voilà ! Un paysan en veste se dirigea vers le chœur, et reparut l'instant d'après en suisse avec sa hallebarde et achevant de se boutonner. J'entendis au dehors un roulement de voiture accueilli par les exclamations des gamins. Je me sentis ému, le sang se retira de mon visage.

La mariée entra donnant le bras à son père ; puis des officiers et des dames passèrent à ma gauche. Parmi eux était le mari ; je ne le vis que quand il eut pris sa place. C'est un homme assez grand, mince, cheveux noirs ; sa figure m'échappait en partie ; sa tenue était très convenable. Le prêtre à front bombé, à haute taille, passa en soutane devant les assistants ; c'était le frère même de l'époux arrivé du fond de la province pour célébrer le mariage. Le frère de la mariée vint me remercier de lui avoir appris le résultat de

ses examens à Saint-Cyr et se plaça à côté de moi.

La cérémonie commença. Le prêtre adressa un petit discours aux deux époux. Les quatre feuilles de ce discours étaient placées dans un livre qu'il tenait ouvert. Il était très ému et s'interrompit plusieurs fois. J'entendis la majeure partie, et fus très satisfait. Il regagna l'autel.

Au moment du défilé pour aller déposer l'offrande, je m'aperçus qu'on faisait embrasser une patène de métal. Je baisai l'agneau gravé sur cette coupelle et j'entendis le prêtre murmurer : *Pax tecum.* Ce mot me frappa comme une réponse à mes préoccupations. Au moment où, selon l'antique usage, on place le poële au-dessus des mariés, image sans doute du toit qu'ils vont habiter en commun, Louis me quitta pour aller le soutenir avec un autre jeune homme. Quand il revint, il me dit que sa sœur l'avait pressé de me venir chercher pour soutenir l'autre extrémité de l'étoffe mais qu'il n'avait pas eu le temps. La cérémonie s'acheva sans autre incident que le bruit de la médaille de mariage que Jeanne laissa tomber deux fois sur les dalles.

Tous les assistants se rendirent à la sacristie ; puis les mariés reparurent suivis de la famille. Je courus à la porte et arrivai en même temps qu'eux. Je passai devant le nouvel époux, et, prenant la main que sa femme me tendait : Jeanne, voulez-vous me présenter à votre mari comme votre ami le plus dévoué ?... Il me salua deux fois sans trouver un mot, mais avec

un franc sourire, elle me pressa la main et ils sortirent de l'église.

Ma mère m'emmène à travers champs à sa nouvelle demeure. C'est une assez jolie maison avec un grand jardin. Belle vue du second étage. C'est un peu isolé, et l'hiver ce sera bien triste.

En revenant, et depuis que je suis rentré, j'éprouve un resserrement de la poitrine; je m'inquiète de l'influence qu'auront les minutes présentes sur l'existence de Jeanne. J'y pense avec une sollicitude craintive; je me rends ce témoignage qu'elle est aussi désintéressée qu'elle peut l'être, cette anxiété de l'ami et du confident des quatre années écoulées.

Mon souhait bien sincère est que son mari se concilie son estime et son attachement; et, à cette heure décisive, j'adresse à Dieu mes vœux de bonheur pour elle.

Vendredi 25 juillet. — A la Guerre, au milieu du tapage et du bouleversement des cartons, je lisais debout la *Profession de foi du Vicaire savoyard*. M. Boisse m'a appliqué l'épithète d'impavidum.

Soirée au cercle de lecture. Je lis Bouilly *Mes Récapitulations*, première époque. Cela va jusqu'à la mort de sa fiancée Antoinette Grétry. En dépit de son style naïf ou boursouflé lardé

de citations latines comme le style macaronique, en dépit du faux goût et de la manie du bel esprit de l'Empire, Bouilly conte avec intérêt. Le fond est charmant, la forme à peu près détestable. Il m'a ému.

En passant sur le pont national, admiré du côté de l'Arc de Triomphe des nuages noirs sur un ciel obscur, et cette chaîne d'étoiles qui brille le long des quais et sur le pont de la Concorde, formant dans le lit du fleuve une avenue de peupliers lumineux. Comme je me sens petit le soir !

Juillet. — Bernardin de Saint-Pierre m'enchante toujours. Ce poétique esprit a bien mérité son surnom d'amant de la nature. Il a en effet toutes les illusions de l'amour, et l'on ne peut s'empêcher parfois de sourire des erreurs d'une imagination trop ardente.

Dans ce grand procès intenté par les hommes à l'ordre de l'univers il est l'avocat, le défenseur amoureux. Voltaire est le procureur général, l'accusateur public, mais l'accusateur léger et emporté par une « ingouvernable malice ». Le plus superficiel des deux n'est pas l'avocat aux cheveux blonds, au visage ingénu ; il a bien mieux observé que son bilieux et sarcastique adversaire. S'il est plus doux, il n'est pas moins ferme et il a une âme de poète mo-

derne que l'autre n'eut jamais. Bernardin est plein de sagacité et d'élévation, il voit juste et, s'il conclut témérairement, son examen est bien autrement compréhensif que celui de Voltaire. Seulement, fidèle à sa devise que tout est pour le mieux, il s'empresse trop de prendre tous les faits par le côté favorable. Il prétend justifier non seulement l'ensemble mais aussi les détails; de là ses fréquentes contradictions que le bandeau de l'amour l'empêche seul de voir, car les pièces du procès sont par lui si bien étalées que le public n'est pas dupe de ses explications.

Je vais prendre deux ou trois exemples entre mille. Il remarque que certains arbres aux Antilles ont le pied défendu par un chardon épineux qui en rend l'abord impossible. Comme il aperçoit dans le feuillage des milliers de nids, il n'hésite pas à dire que ce chardon protège les œufs contre les carnassiers. Jusqu'ici l'interprétation est acceptable; mais Bernardin, avec sa franchise habituelle, nous apprend que les branches de ces mêmes arbres sont unies au sol par des racines naturelles qui en tombent sous forme de cordes de la grosseur d'un tuyau de plume et qui viennent s'enraciner à terre. L'arbre n'a aucune odeur mais ses cordes sentent l'ail. « Sans doute, dit Bernardin, quand un singe ou autre animal grimpant passe la nuit près de cette échelle naturelle, il est attiré par l'odeur, et s'aperçoit qu'il est maître de la

place malgré ses fortifications d'épines. Il va manger les œufs que la prévoyante nature lui a livrés. » J'espère que l'exemple est bien choisi. Voilà la nature qui d'une part défend les œufs, de l'autre les livre. Dans le premier cas, Saint-Pierre la trouve protectrice des oiseaux, dans le second, protectrice des singes. Ce que c'est qu'une tendre passion !

Il veut justifier de même jusqu'aux plus fugitifs éléments de l'animal, jusqu'aux taches de son pelage. « La nature, dit-il, a noirci le bout de la queue des hermines de Sibérie afin que ces petits animaux tout blancs marchant sur la neige, où ils laissent à peine les traces de leurs pattes, pussent se reconnaître lorsqu'ils vont à la suite les uns des autres, dans les reflets lumineux des longues nuits du Nord... »

Tous ses afin que sont aussi bienveillants que celui-là, mais je ne poursuivrai pas cette critique. Cette indulgence qu'il a pour la nature, on se sent disposé à l'avoir pour lui, parce que la multitude de ses observations est prodigieuse et dénote une connaissance presque complète de ce que les hommes savent sur les animaux, les plantes, la mer et le sol ; parce qu'il ne se trompe que dans les pourquoi et encore prend-il soin de n'avancer les choses que sous la forme dubitative recommandée par Montaigne : parce qu'enfin il veut prouver la bonté de Dieu envers les hommes et les autres créatures et que, dans une pareille tentative, tout lecteur est son com-

plice d'intention. Quand il ne persuade pas, quand il se trompe, on s'attriste au lieu de railler, car on voudrait être convaincu par lui de la plus importante des vérités. Il y a de ces causes qui honorent et protègent l'avocat.

Pourtant encore une citation critique parce qu'elle est plaisante. Il a cru remarquer que dès que les hommes paraissent sur une terre déserte, la mer leur apporte des îles voisines de nouveaux végétaux. C'est ainsi que des noix de cocos abordèrent une île nouvellement peuplée près de Madagascar. Mais les colons la quittèrent, faute de femmes et Saint-Pierre s'indigne de leur impatience, convaincu, dit-il « que la Providence leur aurait envoyé des femmes, comme elle leur avait envoyé des cocos ».

Vendredi 22 août. — Louis-Philippe comprenait l'Empereur. Il n'avait pas la même poésie, le même génie sans doute, mais il s'appliquait à imiter son bon sens administratif, son esprit de justice, son amour des capacités et son patriotisme. On a cherché à le faire ridicule, étroit, mesquin ; c'était un esprit supérieur et une âme juste ; s'il avait été un peu moins politique, je dirais que c'était un sage.

Dimanche 31 août. — Je suis allé cette semaine à la séance annuelle de l'Académie française. La salle, circulaire, est placée sous la rotonde de l'Institut. Elle se partage en deux hémicycles ou amphithéâtres, l'un occupé par le public, l'autre par les quelques membres des cinq académies qui se résignent à venir honorer de leur présence cette froide cérémonie. La coupole n'a d'autre ornement que des aigles jaunes passant leurs corps dans des couronnes fanées. L'enceinte a quatre niches, contenant les statues en pied de Sully, Descartes, Bossuet et Fénelon. Pourquoi ceux-ci plutôt que d'autres? Je l'ignore.

Le public se compose des lauréats passés, présents et futurs, de dames bas-bleus, de professeurs émérites et de badauds.

Le bureau a trois places. Il était occupé ce jour-là à son centre par une forme de lourd négociant à favoris noirs, c'est le duc de Noailles, directeur de l'Académie. A sa droite, un individu à grosses paupières, à nez courbe et ostensible, à figure dégagée de toute expression, donnait aux assistants une idée assez exacte d'Ancelot. A sa gauche, un homme à tête grise entièrement rasée, à front fuyant, à visage pâli, plissé, hébété, à épaule difforme figurait le secrétaire perpétuel, Villemain, esprit charmant caché sous un masque d'idiot qu'il ne peut jamais déposer !

Ces trois personnages sont les seuls que l'éti-

quette oblige à revêtir ce fameux habit à palmes vertes que j'ai admiré à la porte d'un des fripiers du Temple. C'est sur eux que va rouler l'intérêt de la séance ; ils ouvriront la bouche l'un après l'autre, et puis tout sera dit, chacun se ruera au vestiaire et aux voitures de place.

Parmi les membres de l'Institut présents sur les banquettes de velours feuille-morte, parmi ces médecins, ces artistes, ces savants, ces historiens, ces poètes, tous moins immortels et moins beaux les uns que les autres, mais offrant d'une manière idéale le plus remarquable faisceau d'intelligences qu'un pays puisse réunir, mon attention ne s'est fixée que sur un seul dont les grandes moustaches blondes et la petite figure colorée rappellent assez bien l'officier en retraite. Aucune décoration : un filet de gilet blanc entre le pantalon et l'habit noir à revers ; une main appuyée sur le banc et le corps nonchalamment penché dans cette direction. Cet homme sans aucune apparence, au milieu de tous ces gens à superbe attitude et à rubans rouges, c'est celui qui avec deux pouces de fer dans la main donne l'immortalité à l'individu le plus obscur et qui n'a jamais abusé de ce sublime privilège parce que sa conscience est aussi scrupuleuse que son génie est téméraire parfois. Victor Hugo lui a rendu deux fois hommage : c'est David d'Angers, le désordonné statuaire.

Villemain, dans son rapport sur les motifs

qui ont déterminé l'Académie dans le choix de ses récompenses, n'a pas été moins brillant qu'aux plus beaux jours de sa jeunesse, alors qu'on s'entassait pour entendre ce maître de la critique dans la trop petite salle de la Sorbonne. Il apporte en aide aujourd'hui à son flexible talent des trésors d'expérience littéraire, sans qu'on puisse craindre un moment de voir s'alourdir sous tant d'érudition son esprit délicat et fin, son tact d'une étonnante sûreté. C'est avec une habileté sans égale qu'il triomphe des difficultés de cette tâche ingrate et périlleuse de rapporteur ; il amuse en dépit du sujet et parvient à dire la vérité aux auteurs sans blesser leur amour-propre et sans rien leur concéder. Cette fois, à propos du prix décerné à M. Henri Martin pour son histoire de Louis XIV, il est entré dans une discussion intéressante sur la morale en politique, il y a mis beaucoup de vivacité, d'autorité et même d'émotion. Il a rappelé le mot de Lanjuinais : « Pour être libre il faut savoir être juste... » Tout cela n'est que du bon sens, mais en politique personne n'en a de cette espèce et il est bon de le rappeler. Seulement Villemain lui-même applique de travers ces sages maximes, c'est un politique très dur. Aussi revenons au littérateur.

Il a fait un bel éloge de Humboldt à propos d'une traduction du *Cosmos*, couronnée. Puis, à propos de Pindare et de la poésie lyrique, il

a laissé échapper ce membre de phrase très travaillé : « La prose française enhardie par M. de Chateaubriand et agitée de nos jours par un si grand poète. » Ce mot « agitée » a été fort remarqué, il donne mieux que bien des paroles une idée de la circonspection du rapporteur. Villemain ne se risque jamais, et en cela il est le digne successeur de Fontenelle. Toujours au premier rang, jamais en éclaireur. Quand il parle des vivants, il a l'air de patiner sur deux lignes de glace, les pieds lui brûlent. Sainte-Beuve est plus hardi, et je pense comme lui que le critique doit devancer l'opinion. Il faut laisser à chacun son lot. Villemain est sans rival pour achever d'asseoir une réputation établie, surtout celle des prosateurs.

Après lui, Ancelot nous a lu à propos de bottes une pièce de vers de sa façon sur Venise, d'une voix nette, lente et pleine d'aplomb. Ces vers sont suffisamment académiques pour ne pas entacher la modeste célébrité de l'auteur. Villemain écoutait, impénétrable, la tête renversée sur l'épaule gauche. Les honneurs de la séance lui restaient, sans contredit.

Quant à M. de Noailles, il nous a conté du mieux qu'il a pu les actions vertueuses qui ont mérité le prix Monthyon, lardant de pointes anti-socialistes son laborieux discours.

A la sortie, je me suis placé, dans le vestibule, derrière le grand Ancelot pour entendre les compliments que n'allaient pas manquer de

lui faire ses collègues. Je ne m'arrête pas sur cette scène comique ; on en a l'idée en se rappelant la fin d'un enterrement, au moment où chacun des invités vient processionnellement jeter quelques gouttes d'eau bénite sur le cercueil et se hâte de passer le goupillon au voisin. Ici, Ancelot figurait le cadavre ; les Immortels passaient, prenaient rapidement une figure émue, lui déposaient dans l'oreille un compliment, toujours le même, roulé sous un petit volume, et se dérobaient aux coquettes réponses du poète dont les yeux étaient mouillés d'orgueil.

Août. — J'étais sur un des talus du Champ de Mars, vers le milieu. Un volume de Barante me protégeait contre le soleil ardent. Dès quatre heures les volées de canon et le crépitement de la fusillade se sont fait entendre vers le Trocadéro, avec des redoublements subits interrompus de grands moments de silence. Le passage du pont m'a échappé mais j'ai commencé à goûter le spectacle quand j'ai vu revenir au pas accéléré les bataillons et au trot les escadrons des vaincus ; puis tout à coup, à l'entrée du pont sur le Champ de Mars, une nuée de tirailleurs, et derrière, les détonations de l'artillerie. C'était un tintamarre et une fumée à rendre sourd et aveugle. Une brume rouge couvrait la

plaine à ma gauche du côté de l'École Militaire et me cachait la retraite. A ma droite et devant les pièces ennemies s'ouvrait un immense espace vide présentant les reflets bleuâtres les plus singuliers et fumant comme une terre de labour. C'est là l'espace concédé à la mort entre deux armées, c'est là que se croisent les balles et les boulets. Le soleil s'abaissait en ce moment derrière le pont d'où débouchaient des colonnes d'infanterie et de cavalerie aux ombres allongées. Au milieu de la fumée, les artilleurs chargeaient, puis reculaient d'un pas. Alors les pièces éclataient avec une explosion, un jaillissement qui me faisaient sauter la p itrine. Au moment de la détonation, on voit sortir de la gueule de bronze une lueur vive et rougeâtre ; puis un demi-cône de fumée se roule contre terre la base en avant et se relève en une muraille rousse du plus bel effet au soleil couchant. Pendant tout ce tapage les différents corps de troupe s'étaient avancés en lâchant leurs coups de fusil. Pauvres coups de fusil ! on ne les entendait seulement pas ! Tout à coup, les artilleurs imposant silence à leurs canons, les tirailleurs se rabattant sur les côtés, une colonne de chasseurs à cheval se présenta, tenant toute la largeur du Champ de Mars, puis elle partit au pas, au trot, au galop, le centre débordant les ailes, avec un élan irrésistible. On est averti du moment où elle atteint l'ennemi par une épouvantable décharge qui le doit briser en

morceaux. Enfin on voit les chasseurs revenir en désordre, adossés à un mur mouvant de blanche poussière.

Mercredi 3 septembre. — Dans les *Mémoires* de Savary, j'achève ce qui concerne le duc d'Enghien et me pénètre davantage encore de cette pensée que Lamartine est menteur ou aveugle dans ses récits sur Bonaparte. Savary commandait Vincennes au moment de l'exécution du Prince, c'est lui qui en a rendu compte au Premier Consul et ce qu'il écrit est l'exact contre-pied de ce que raconte l'historien romancier. Je sais bien que Savary peut mentir, que tous les témoins peuvent mentir ; mais à qui pourtant s'en rapporter si ce n'est aux témoins, surtout quand leur témoignage concorde avec tout ce que l'on sait sur le caractère de Napoléon et avec ses paroles de Sainte-Hélène ?

Il demeure évident pour moi que les ordres du Premier Consul ont été dépassés dans cette circonstance par ceux qui, comme Talleyrand, avaient intérêt au crime et qu'une fois la chose faite, Bonaparte, quoique fort mécontent, n'a pas voulu punir ce qu'il croyait un excès de zèle. La preuve en est dans la grande surprise qu'il éprouva en apprenant de Savary la mort du Prince sans que celui-ci eût été confronté avec ceux qui croyaient l'avoir vu chez Georges

Cadoudal. Après avoir pressé Savary de ses interrogations, il le fixa avec des yeux de lynx et dit : « Il y a là quelque chose qui me passe... Voilà un crime, et qui ne mène à rien. »

Lamartine dira à cela que Bonaparte jouait la comédie !

Vendredi 5 septembre. — Dîné avec M. Légé. Il se plaignait d'une indifférence complète pour toute espèce de question ; il ne veut plus dire que des riens. Je le mets deux fois en contradiction avec ce principe et l'engage même à propos de Rossi et de Guizot dans une discussion sur le rôle de la Providence dans les événements historiques. Il se perd dans des nuages métaphysiques. A propos d'Hugo, il a également un mouvement d'esprit.

Aussi en sortant de table il s'écriait : « Diable de Boucher, il vient de me faire faire une gymnastique ! Savez-vous que depuis cinq ans je n'ai jamais pensé autant que ce soir ? Je n'en puis plus, en vérité, je n'en puis plus ! »

Nous nous promenons sur le boulevard. Devant un étalage de livres, il s'arrête, il va en acheter ; je me moque.

Mardi 9 septembre. — J'achève aux Tuileries

la Correspondance de Bernardin de Saint-Pierre.

Ravissant aspect du ciel et du jardin à la tombée de la nuit. Nuances de lilas, de violet-rose du côté du couchant comme on n'en vit jamais. J'étais très pressé de finir mon livre mais ce beau ciel attirait forcément mes regards. Il faisait un peu froid ; les bassins frissonnaient. Le château renvoyait les belles lueurs du couchant. Pont des Tuileries une large lune s'élevait au bout du quai et effaçait sous sa jaune lumière les tours de Notre-Dame perdues dans cette brume dorée. Des tons rouges bordaient l'horizon vers Passy.

Mercredi 10 septembre. — On répare le grand bassin des Tuileries. Admiré la situation de cet endroit, sorte de vase dont le bassin forme le fond, le ciel, la coupole et dont les parois sont de verdure.

Place de la Concorde, examiné curieusement l'une des fontaines, jaillissantes en ce moment, donné un souvenir à Thèbes en regardant l'obélisque, à Napoléon et à la rentrée de ses cendres en regardant l'Arc de Triomphe. Entrées de Marie-Louise et de la duchesse d'Orléans. Cette place est par ses souvenirs, sa beauté et tout ce qui l'entoure, la plus belle de toute la terre.

Sur le pont un spectacle inattendu s'est offert à moi : le disque démesuré de la lune, d'une

couleur étrange, était posé sur la crête des Tuileries. Il a disparu derrière le pavillon qui, sombre en ce moment, semblait dégager des lueurs effrayantes. Puis, peu à peu, cette espèce de météore a reparu au pignon du midi qui paraissait vomir des flammes. Je me suis décidé à quitter la place.

Dimanche 21 septembre. — On m'apporte le onzième volume de Thiers. Je suis sur la carte la campagne de Soult en Portugal, celle de Ney en Galice, celle de Victor, Jourdan, Sébastiani sur le Tage. J'en étais à la bataille de Talavera, m'épouvantant de tant de sang versé et songeant à l'effet d'une carte d'Europe qui porterait des taches rouges à tous les endroits où ont eu lieu des engagements emportant la mort de plus d'un millier d'hommes.

Mardi 23 septembre. — Lu les lettres de Joseph de Maistre publiées récemment par son fils. Je suis gagné par l'admiration. J'en prends de nombreux extraits jusqu'à la guerre d'Espagne.

Quelle rigueur! quelle clarté! quelle indépendance! quelle fougue et quel bonheur d'expression! que d'esprit et de bonté dans ses lettres privées!

Vendredi 26 septembre. — A cinq heures du matin je suis éveillé brusquement par la s n-nette. C'est Vuillemot avec ses malles. Matinée employée à reprendre le passé.

Le soir, causé avec lui une demi-heure en rentrant.

Dimanche 28 septembre. — Causé en déjeunant avec Vuillemot de la manière dont je comprends les études philosophiques en s'appuyant sur l'observation. Système de Gall.

Je l'accompagne à la place Vendôme. Regardé Napoléon pendant un quart d'heure. Par un phénomène assez rationnel, la statue s'est agrandie pour moi jusqu'à des proportions géantes. Des nuages blancs passaient au-dessus dans le ciel bleu et changeaient le fond sur lequel se détachait le bronze. Je songeais à la solitude de cette statue qui rappelle celle où l'admiration place les grands hommes. Napoléon avec ses trois boulets, porté en l'air par son pilier de métal, n'est visité que par quelques moineaux qui y trouvent un lieu de repos. Je songeais à l'influence qu'exerce sur l'âme cette statue dominatrice ainsi placée, et combien elle a contribué à la gloire de l'Empereur. Je pensais aux siècles à venir; ce Napoléon qui n'est pas là depuis vingt ans, recevra bien des rayons de soleil, bien des coups de pluie

avant d'être renversé. Je comparais l'intérieur de la statue à l'extérieur, la forme, l'image, mystère! et cette autre forme, cette autre image qui est aux Invalides roulée dans du satin!

S'il y avait deux colonnes Vendôme, s'il y en avait quatre, on ne les regarderait pas. J'ai perdu l'admiration du lion, le jour où j'en ai vu cinq dans une même cage. Et l'homme! comme c'est commun l'homme, quelle valeur cela a-t-il? Cela naît, cela meurt par millions pour remplir une mission inconnue.

Mardi 30 septembre. — Dans ma lecture de Voltaire j'ai trouvé aujourd'hui des pages obscènes à un degré incroyable, *usque ad nauseam*.

Dimanche 5 octobre. — J'accompagne Vuillemot à la barrière d'Enfer, causant à travers le Luxembourg de l'intérieur des familles opposé à l'extérieur. Que d'horreurs masquées d'un sourire! La forme, comme dit Bridoison, il faut sauver la forme.

Lundi 13 octobre. — Le défaut de notre société c'est que les carrières dites libérales sont obstruées par les intelligences moyennes, par celles que le commerce et l'industrie réclament. Je crois que cela vient du faux système d'éducation actuelle : l'État tente par ses bourses et ses collèges et sort ainsi de la foule une masse d'individus non choisis, qui arrivent à dix-huit ans aussi peu intelligents qu'avant mais avec une mémoire un peu plus chargée de choses inutiles et la vanité que donne cette fausse instruction. Il y a dans la nature une certaine proportion de crétins, d'intelligences médiocres, d'intelligences supérieures, de génies. Une société reproduit ce fait. Les génies et les hautes intelligences sont en très petit nombre et n'excèdent jamais les besoins. Les médiocres forment la presque t talité du pays, la partie industrielle et commerçante. Enfin les crétins, les déshérités forment les manœuvres, les scieurs de pierre, les hommes de peine.

Or cet ordre admirable de la nature est brouillé. Il faut tendre à y revenir. Je voudrais que l'État ne s'occupât que de mettre les intelligences de tout rang à portée de la nourriture intellectuelle sans les provoquer à y mordres c'est-à-dire qu'il apprît à lire et à écrire à tout le monde avec des notions de morale ou la connaissance de l'Évangile ; puis qu'il n'apprît rien de plus mais qu'il multipliât les bibliothèques et donnât des facilités afin que les es-

prits ardents et curieux se pussent montrer, et il y en a sous le haillon comme sous l'habit ; que dans les villages et les villes les enfants de huit à dix ans les plus intelligents et les plus curieux fussent mis à même de recevoir une instruction secondaire complètement réformée. En un mot le plan est d'empêcher qu'aucune vraie intelligence soit étouffée dans son germe, qu'une instruction appropriée soit donnée à tous ceux qui la désirent sérieusement mais que pour tous les autres on se borne à l'éducation sans y ajouter une instruction dont ils ne tirent aucun autre fruit qu'un orgueil impuissant.

Qu'un laboureur ait de bons sentiments, qu'il sache lire et écrire pour ne pas être dupé, qu'il ait la science à sa portée, s'il en veut, c'est là tout ce qu'il faut. Pour certains degrés d'industrie un peu plus d'instruction pratique est nécessaire, voilà tout. C'est à chaque homme à sentir ses besoins intellectuels, c'est à l'État à lui aplanir les obstacles et à ne l'aider que dans la proportion de ses succès.

Samedi 18 octobre. — Travaillé avec Vuillemot qui va passer un examen de littérature et d'allemand. Je lui lis quelques-uns de mes fragments sur le style. Il s'en étonne, il n'y a pas de quoi.

Dîné avec Gaulier et Perrodil. Gaulier me dit avec un beau sang-froid que la quantité de mes observations l'effraie, qu'il est découragé quand il me quitte d'être si en retard.

Dimanche 19 octobre. — Chaque écrivain a son groupe de lecteurs sympathiques ; ceux qui n'en sont pas doivent le respecter surtout si le groupe des admirateurs vrais est considérable.

Mardi 21 octobre. — Eugène Süe qui publie dans la *Presse* les *Mémoires d'un mari* baisse visiblement. Le roman systématique, le roman politique, le roman machine de guerre est une monstruosité. Ces mots jurent à côté l'un de l'autre.

J'ai trouvé Mlle Desprez toute en pleurs lisant l'amitié des deux jumeaux dans la *Petite Fadette*.

Discussion politique le soir avec Gaulier et Perrodil sur la révision et surtout sur l'esclavage des partis. Je suis pour la révision de la constitution, je suis pour l'indépendance absolue de chaque député et ne conçois pas qu'on enrégimente sa conscience. Toutes les institutions se trouvent faussées par les partis. Je nie

que le suffrage universel soit un droit naturel, c'est une institution logique dans le cas présent que j'accepte comme le meilleur pis-aller, mais c'est si peu un droit que si j'avais une mesure des capacités j'écarterais les incapables. Comme il n'y a pas de mesure possible, il ne faut faire aucune exception.

Mercredi 29 octobre. — Dîné avec Gaulier et Perrodil. Causé théâtre et un peu politique. Un article du *Constitutionnel* annonce un appel au peuple du Président pour le mois prochain. Pourvu qu'une intrigue de Chambre ne nous amène pas Changarnier !

Jeudi 30 octobre. — Vuillemot que je trouve en sortant de la Guerre m'apprend qu'il est refusé. Je l'accompagne chez moi et n'essaie de le consoler que par mon silence abattu.

Mercredi 5 novembre. — Lu au lit le *Voyage autour de ma chambre*. La dernière fois que j'ai lu ce charmant ouvrage, à dix-sept ans, il m'enchantait. Aujourd'hui il me plaît beaucoup.

Mardi 11 novembre. — Lu les *Conférences* de Lacordaire, année 1843. J'ai retrouvé celle que j'entendis à cette époque et me la rappelais presque entièrement.

A dix heures M. Colson me présente à M. de Mornay puis à M. de Dalmatie. Ce sont les deux beaux-frères. M. de Mornay habite le pavillon de gauche. Son cabinet se compose d'une bibliothèque, au fond ; devant, un bureau chargé d'une immense écritoire de bronze et de boîtes chinoises, un fauteuil sculpté à la manière antique avec une tapisserie. Deux panoplies dans les angles. Sur la cheminée deux laides potiches. Beaucoup de tableaux : le portrait du Maréchal en manteau, un portrait de général ; entre les fenêtres un portrait du temps de Henri III très vieux ; du côté de la cheminée, gravures : un portrait de Napoléon, moins bien tiré que le mien, le duc et la duchesse d'Orléans... M. de Mornay, figure plutôt longue que remplie, épaisse moustache grise, a le parler cordial mais avec un défaut de langue. Je pensais en lui répondant au rôle qu'il a joué le 24 Février.

M. de Dalmatie occupe le second de l'hôtel, escalier avec tableaux, antichambre petite avec tableaux espagnols, une seconde pièce salle à manger, puis le cabinet immense. Une table pareille à un billard en occupe le milieu. On entre par le fond. Bibliothèque à droite de la cheminée, buste et statuettes du Maréchal, un ableau de bataille de Langlois du côté droit,

trois autres du même occupent l'autre côté et le portrait du Maréchal, l'entre-fenêtres. Devant, sous un globe, un chapeau à larges cornes avec une petite cocarde passée, c'est celui de l'Empereur. La cocarde est reliée par deux mauvaises ganses noires à un bouton d'étoffe. J'ai cru d'abord que c'était un chapeau de soldat.

M. de Dalmatie arrive en robe de chambre. Il est grand et gros, respire avec gène, paraît bienveillant sans démonstrations. Il est convenu que je viendrai soir et matin à huit heures et que je serai installé dans le cabinet même entre la cheminée et la fenêtre le dos tourné à un tableau de l'École italienne, scène d'amour très vive mais dont l'acteur principal est noyé d'ombre, et à deux médaillons de bronze, Louis-Philippe, le duc d'Orléans à cheval.

Journée avec ma mère à Bicêtre. Nous causons de cet incident au coin du feu. Elle s'en réjouit.

A huit heures, chez M. de Dalmatie. Il me remet un gros cahier relié, fermé avec cordons, d'une écriture menue et sans marges et m'indique ce que je dois transcrire. Je ne m'en vais qu'à la deuxième sommation vers onze heures. M. de Dalmatie travaille dans sa chambre dont la porte est ouverte, et vient m'emprunter plusieurs fois le cahier. Ses manières me conviennent.

Jeudi 27 novembre. — Trouvé Perrodil avec un directeur de la Caisse d'Escompte d'Épinal qui demande à aller aux Antilles. Il est bien disposé pour Louis-Napoléon ; nous causons politique. Je soutiens la révision de l'article 45 de la constitution qui empêche de réélire le président, parce qu'il n'y a pas de malheur plus à craindre pour le pays que de voir le peuple violer la constitution. Gaulier veut donner une leçon aux électeurs en brûlant quatre millions de bulletins s'il le faut. Je dis que la leçon ne sera pas supportée, d'autant que l'article de la constitution est absurde. Je n'ai aucune espérance en Louis-Napoléon et peu de sympathie pour sa personne, mais cela ne m'arrête pas. Puisqu'on a voulu le suffrage universel, il en faut subir les conséquences et ne lui pas défendre tel ou tel nom, fût-ce pour nous un nom ennemi.

Novembre. — Je tiens Guizot pour un homme très savant, mais systématique et qui a voulu mettre son intelligence à la place de la réalité, du moment où sa confiance en lui-même lui a fait aborder cette chimère des généralités historiques.

L'étude des caractères combinée avec l'étude des mœurs du temps et l'étude des faits, telle me paraît devoir être la base de l'historien.

Mardi 2 décembre. — Quelques propos de portières me font lever d'assez bonne heure. Je vois de ma fenêtre les gendarmes sortir à huit heures de la caserne Babylone.

En me rendant à la Guerre, j'entends associer les mots de Changarnier et de Vincennes, et me réjouis de l'idée que cet intrigant est arrêté.

Mon sergent m'apprend que la Chambre est dissoute, je refuse de le croire, je sors et vois sur la muraille les trois proclamations. Je demeure confondu d'une pareille audace, et ne puis me défendre des plus graves appréhensions. Je reviens prendre Lachesnais, auquel je prédis comme très probable malgré le calme apparent causé par l'étonnement, une vigoureuse résistance surtout si d'autres hommes que ceux du bord de Changarnier sont arrêtés, car on parle de Cavaignac. Nous sortons, passons par le pont des Tuileries, la rue Richelieu, parcourons les boulevards jusqu'à la Madeleine et la rue Poissonnière. Troupes de ligne et artillerie en marche, cris de : Vive la République ! poussés avec ensemble au passage des troupes. Je perds Lachesnais. La *Patrie* m'apprend les noms de quelques arrêtés.

A quatre heures et demie repassant à la Madeleine je vois les lanciers en demi-cercle devant la façade et j'entends derrière eux les tambours battre aux champs, puis les carabiniers s'écoulent par le boulevard sur leurs grands chevaux fumants.

Après dîner, revenu encore avec les carabiniers. Je vois dans la *Patrie* du soir des mesures qui sentent fort le sabre et une forme de vote sur l'ensemble du vague système de Louis-Napoléon qui n'offre aucune garantie. Sa décision est extrême mais son désintéressement et sa capacité ne le sont pas. Je crains tout pour demain.

Que pense, que fait Victor Hugo? Personne ne regrette la Chambre, on regrette sa violation.

Mercredi 3 décembre. — Matinée à réfléchir sur l'événement en lui-même et sur les conséquences de son succès ou de son insuccès. Malgré ma haine des assemblées, mon amour pour Napoléon le Grand et mon désir de voir plus de force dans le pouvoir exécutif, je sens que chaque minute m'indispose davantage contre le Président. Il a contre lui toute la partie intelligente de la nation et tous les noms propres, nous n'avons aucune garantie de sa capacité et de son désintéressement. Quatre ans nous ont appris à en douter. Je sors là-dessus et lis l'affiche sur le mode de vote public qu'il a imaginé. Cette mesure d'un arbitraire que j'appelle fou soulève ma poitrine et m'ôte toute incertitude sur sa loyauté. Il pèse sur la seule soupape de sûreté qu'il avait. Je le regarde comme perdu. Le

nombre et la force ne sont rien ; aujourd'hui, demain, dans six mois s'il le faut, il tombera.

J'assiste par les fenêtres du salon de lecture aux brutalités des sergents de ville. A sept heures je remonte les boulevards jusqu'à la Madeleine et me croise avec des lanciers et le 27e de ligne se dirigeant vers la Bastille. Le vote des officiers s'est fait avec tout l'arbitraire imaginable.

Je vais chercher la *Patrie* du soir. Barricades enlevées en divers points. Baudin tué. Comment démêler le vrai dans les phrases de ce journal officiel ! Conseil formé par Louis-Napoléon. Pas un nom propre présentable n'a adhéré.

Au coin de la rue de Choiseul, rassemblement en fuite devant les sergents de ville. Place du Carrousel, devant le château dans l'ombre une ligne de troupes. Soldats chauffant la soupe au bivouac. Un coup de feu part, quelque maladroit. Je rentre le cœur serré, avec de l'indignation dans l'âme. C'est la première fois que je ne souhaite le triomphe de personne parmi les combattants. Le problème que je me pose est celui-ci : avec des soldats et des votes arrachés, un gouvernement impopulaire ayant tous les gens sensés et tous les hommes d'élite contre lui, peut-il soumettre la France à une dictature sans grandeur et sans capacité ? Cela me paraît de toute impossibilité. Voilà une bien triste co-

médie ! Qui paiera les violons ? Combien de jours cela peut-il durer ?

Jeudi 4 décembre. — Vu passer rue de Grenelle le 3e chasseurs à pied venant des Invalides et rue Saint-Dominique le 6e de même arme, des batteries d'artillerie, le 14e de ligne dont le colonel a fait défection ce matin, le 56e. Il était trois heures et demie.

Je prenais en sincère compassion ces malheureux soldats qui s'épuisent de fatigue et donnent leur sang pour un seul homme que renie la population. Ils étaient tous sérieux sans enthousiasme ni tristesse. Sorti avec Lachesnais à quatre heures et demie : suivi les quais, temps brumeux depuis le coup d'État. Arrivés au Pont Neuf, nous le trouvons occupé par les troupes. Lachesnais renonce à aller aux Gobelins. Nous revenons. Rencontré presque aussitôt Rossignol qui en venant de la Bourse s'est perdu dans la fusillade et s'est réfugié rue de Cléry dans un cinquième. Lachesnais et moi prenons le pont de l'Institut, derrière le Louvre, la rue Saint-Honoré, la rue Richelieu déserte comme à onze heures du soir. Nous nous étonnons. On avait fait une décharge quelques minutes avant. Nous l'ignorions. Place de la Bourse entièrement déserte, sauf vingt à trente personnes devant le Vaudeville. Nous voulions aller dîner rue Geof-

froy-Marie, le boulevard est occupé par les troupes. Nous revenons en hâte de peur de trouver les ponts barrés. Place du Carrousel, les gendarmes défilaient dans le même sens que nous avec un parfait ensemble. La rue du Bac avait encore ses boutiques éclairées, cela nous rend la vie. Rentrés à six heures, nous dînons chez moi. Nous étions revenus avec les gendarmes, l'un d'eux s'était plaint à moi de sa fatigue d'un ton de véritable lassitude. Plusieurs fois nous nous mettons à la fenêtre, — lune, ciel blanc nuageux, — pour voir rentrer ou sortir des pelotons de gendarmerie. Une fois entre autres, nous vîmes l'un de ces pelotons s'arrêter dans la rue sans entrer, et une certaine agitation se manifester. Tout à coup, les rangs s'ouvrent et nous voyons s'écouler une trentaine de prisonniers; la place qu'ils occupaient dans la colonne reste vide.

Il est neuf heures et demie. Lachesnais est parti. Je suis triste. Qu'arrivera-t-il ? La destinée du pays est-elle d'être perpétuellement soumis à de telles épreuves ? Si Louis-Napoléon réussit, ce que je ne crois pas, que devenons-nous d'ici là ? S'il est vaincu, est-ce la démagogie victorieuse qui règne en souveraine ? En ce moment une armée se battant pour la plus injuste des causes, contre des hommes armés et surtout contre l'opinion, car partout le blâme est universel. Depuis trois jours je n'ai pas trouvé un approbateur. L'armée battue que devenir sans

elle après pour consolider? La province va peut-être se soulever. Au nom de qui la résistance? Toute une nation cherchant à arracher à un homme le pouvoir qu'elle a mis en ses mains et qu'il interprète contre elle! Un fou à la tête de l'État, une armée de cent mille hommes à la main. Les quatre cents millions que la France paie pour le budget de la guerre employés contre elle, d'héroïques soldats tuant et se faisant tuer pour une erreur!

Vendredi 5 décembre. — Vu sur le mur de la rue Casimir-Périer que le suffrage était rendu secret.

Journée à la Guerre. Nous croyons entendre le canon.

Je sors par le pont de la Concorde ne sachant pas que la circulation est partout rétablie, remonté la rue Saint-Honoré, dîné rue de la Fontaine-Molière où je trouve Perrodil. Il me donne des nouvelles de Gaulier qui a voté contre le Président. Perrodil me quitte à la Madeleine. Je suis resté une heure chez Charonnet. Battioni arrive et nous raconte ce qui s'est passé hier sur les boulevards. Vers trois heures, à la hauteur des Tapis d'Aubusson, son régiment a fait feu sur la foule pressée des passants, plus de cent sont tombés sans un cri. Cette décharge avait été motivée par des coups de fusil tirés des fenêtres.

Les soldats qui voyaient le feu pour la première fois, étaient fort troublés et tiraient sans viser dans le plus grand désordre. Les chevaux de l'artillerie s'étaient emportés et avaient démonté leurs pièces. Les artilleurs se sont vengés en abattant les embrasures des fenêtres à l'entresol de la maison Sallandrouze. Le froid, l'aspect lugubre des boulevards déserts et des morts couchés sur les dalles, la nuit qui approchait causaient une grande tristesse. On a passé la nuit là, en défonçant pour se chauffer des omnibus et des tonneaux de vidange. On a fusillé quelques insurgés. On leur disait : Sauve-toi ! et quand ils avaient fait quelques pas, on les perçait de balles.

C'est une demi-heure ou une heure après que j'ai traversé la place de la Bourse.

Lundi 8 décembre. — Déjeuné avec mon frère Émile arrivé d'Afrique. Lu du *Génie du Christianisme* : nids des oiseaux, descriptions charmantes.

Dimanche 14 décembre. — Louis-Napoléon n'étant pas assez fort pour tuer le libéralisme en France, le blessera, ce qui est dangereux au possible, et nous jettera en pleine populace au

lieu de nous en délivrer. Il y a une juste mesure d'honneur et de liberté qu'on n'enlève jamais impunément à un pays. Ce ne sont pas des promenades militaires dans les rues de Paris et des embrasures de fenêtres démolies qui métamorphoseront un pays comme le nôtre ; ces mesures de compression n'ont pas plus de valeur que des mesures d'organisation du genre de celles que nous voyons tous les jours comme le Panthéon gratté et restauré en église catholique, des maréchaux choisis parmi des célébrités militaires inconnues. On peut tout pardonner même l'immoralité de son origine à un gouvernement ferme, intelligent et équitable, s'appuyant sur la masse des intérêts et ne blessant aucune noble susceptibilité. Louis-Napoléon n'a rien de tout cela que la persuasion de sa propre capacité ; il a pour le moment quatre cent mille baïonnettes à ses ordres et la partie brute de la nation, c'est-à-dire la force et le nombre. Il ne triomphera pas de la tête, de l'élément intellectuel. Il est tout seul avec ses bulletins de vote et ses soldats ; tous les écrivains, tous les parlementaires, tous les historiens, tous les prévoyants sont contre lui. Il n'est pas méchant mais son aplomb va jusqu'à lui faire donner les ordres les plus arbitraires, jusqu'à lui faire couvrir de sa responsabilité les actes les plus violents et les plus cruels dès qu'ils sont jugés nécessaires à sa cause. Rien de dangereux comme un homme doux et résolu, fanatique dans sa propre cause,

et imitant à rebours tout en croyant l'imiter le premier homme de gouvernement des temps modernes.

De quatre heures à cinq heures et demie, au cabinet de lecture, lu dans le journal anglais *Les Nouvelles de la Semaine* des détails curieux sur les faits du 2 Décembre. C'est à l'étranger qu'il faut aujourd'hui s'adresser pour les informations sur ce qui se passe à Paris.

Vendredi 19 décembre. — A la Guerre, M. Martineau Deschenez me propose une place de secrétaire de M. Michel, préfet de la Corrèze. Je demande pour la forme vingt-quatre heures de réflexion. M. Fellmann semble content de ne pas me voir accepter. Il me promet de se mettre en quatre pour me faire appointer.

Samedi 20 décembre. — Été dans la journée rue Saint-Honoré porter à M. Martineau ma réponse négative. Passé chez Charonnet. Cercueil sous la porte d'un employé des postes tué sur le boulevard par les troupes de Napoléon.

Je trouve ma mère au restaurant. Bouderie parce qu'elle n'est pas venue à mon appel d'hier soir. Nous nous réconcilions rue du Bac. Émile

vient à huit heures. J'écris mon vote de demain.

Dimanche 21 décembre. — A onze heures je vais voter rue de Sèvres aux Lazaristes.

De une heure à quatre heures au Louvre avec ma mère. Je lui montre les restaurations de la galerie d'Apollon, du grand salon, de la salle des sept cheminées... Parcouru le musée français, les salles de gravure. Une grande esquisse de David représentant un serment de personnages modernes entièrement nus et devant évidemment recevoir des vêtements nous a beaucoup intrigués.

Mardi 23 décembre. — Je lis dans *la Patrie* le résultat des élections qui passe encore mes prévisions. Un cinquième à Paris et un dixième en province ont seuls refusé à Louis-Napoléon des pouvoirs presque illimités. C'est une preuve de plus que les masses sont toujours au vainqueur. On a introduit dans la politique les classes ignorantes, on a préféré la quantité à la qualité, on en subit les conséquences. J'avais toujours pensé que le mauvais côté du suffrage universel était plutôt le despotisme que l'anarchie ; j'aime mieux cela, parce que le despotisme d'un homme

est un bâton bientôt brisé dans la roue du progrès.

Passé une heure chez Gaulier, il traite la France de nation de valets ; il jure qu'il passera à l'étranger. Je le raille un peu ; je lui ai toujours dit qu'en France les crétins étaient en immense majorité.

Décembre. — L'égoïsme, c'est l'oubli des autres ; c'en est parfois l'immolation. C'est l'oblitération de toutes les cases cérébrales qui répondent à l'idée de justice.

——— Les croyances ne valent que par les vertus qu'elles entraînent.

ANNÉE 1852

Mercredi 14 janvier. — Au salon de lecture, j'ai lu la moitié de la *Vie de Rancé* par Chateaubriand. C'est du style des *Mémoires* : négligence affectée, étrangeté et bizarrerie des rapprochements, digressions incessantes. Toujours de la personnalité. C'est intéressant.

Jeudi 15 janvier. — La nouvelle Constitution de Louis-Napoléon est très incomplète puisqu'elle ne traite que des grands pouvoirs ; elle est démesurément despotique, elle continue les actes du 2 Décembre mais tout ne m'en déplaît pas, car il y a l'empreinte de l'oncle. Pour qu'un pays marche dans la voie d'un sage et rapide progrès, avec une constitution pareille, il faut

un président de génie, sans quoi tout est à craindre.

En tout cas, cela vaut encore mieux qu'une chambre unique, souveraine, nommant le président ; et, en en changeant trois ou quatre articles fondamentaux qui livrent l'avenir de la nation au bon plaisir ou au plus ou moins d'intelligence d'un seul homme, on en fera peut-être quelque chose de durable. Du reste une constitution est à mes yeux peu de chose, tout est dans son esprit et son application.

Je vais trouver Rossignol à son restaurant, comptant aller à la bibliothèque. Il m'emmène chez lui.

Le feu allumé, l'idée subite et le goût de l'imprévu nous font descendre les escaliers quatre à quatre. Nous allons aux Français sans savoir ce qu'on joue. Il s'est trouvé que c'était la fête de Molière et qu'une queue effrayante ondulait jusque dans la cour. Nous sommes allés au Gymnase voir trois pièces dont deux bonnes : *le Mariage de Victorine*, de George Sand, et *le Charlatanisme*, de Scribe. Rose Chéri, Geoffroy et Bressant ont parfaitement joué, et d'une façon touchante.

Mercredi 21 janvier. — A la Guerre, conversation assez curieuse avec Lachesnais. Il m'entretient de mes défauts.

Dimanche 25 janvier. — Nous causons, à propos de mon portrait de Talma, de la déclamation que Jules Lavalette me blâme d'avoir abandonnée ; il est convaincu que j'aurais réussi.

Je lui explique pourquoi je n'ai pas la même idée et, à ce propos, j'entame le grand chapitre du jugement de soi-même et du jugement qu'en fait autrui. Je m'étends sur la défiance excessive qu'on doit avoir de soi et sur l'embarras où l'on se trouve avec les approbations flatteuses ou irréfléchies de la politesse ou de l'ignorance. Connaître ses forces, tel est le problème presque insoluble pour qui ne s'est pas heurté au public et encore !

Jeudi 29 janvier. — Un de mes camarades attend la guerre et apprend l'anglais.

Voilà une proposition contradictoire. Est-ce que Guillaume de Normandie apprenait le saxon pour se préparer à la conquête de la Grande-Bretagne ? Est-ce qu'on apprend la langue de ceux qu'on doit vaincre ? Napoléon n'a commencé à apprendre l'anglais que sur le Northumberland.

Heureux les militaires et les médecins ! Ils vivent de la guerre et de la peste ; leur espoir est rarement déçu.

S'il y a guerre, ce qui est possible, ce sera une guerre générale. Nous aurons pour alliés les Russes et les Autrichiens et ce sera bien le

diable si, avec leur aide, nous ne défonçons pas à coups de baïonnettes les poitrines anglaises, américaines, polonaises, hongroises, italiennes et turques. Mais il faut attendre la saison des roses. Un peu de patience pour beaucoup de gloire !

Vendredi 30 janvier. — Mon frère Émile, revenu d'Afrique et qui habite avec moi, se figure qu'il va trouver à se caser du premier coup. Je lui ai donné six mois pour attraper une promesse sérieuse et un an pour en voir l'accomplissement.

Du reste, tout prospère en France : mon fruitier s'est pendu de misère, mon portier est à l'hôpital et mon voisin a été tué sur le boulevard par les troupes ; mais qu'importent ces détails quand la France sauvée est ivre de joie et de reconnaissance?

Dimanche 1er février. — J'ai rêvé toute la nuit d'un merveilleux tableau de Claudius Jacquand que l'on vient de placer au Luxembourg. Le sujet en est bien singulier et bien aventuré. Un moine est en train de laver la vaisselle du couvent pendant qu'on accourt lui présenter la barrette de cardinal et le bref de nomination.

Le peintre a vaincu les innombrables difficultés d'un tel sujet de la façon la plus complète. Ce moine est sublime dans l'accomplissement de sa triviale occupation et dans le regard qu'il jette sur le coussin qui supporte les insignes ; une de ses longues mains maigres repose sur le bord du bassin de cuivre rouge, l'autre supporte verticalement un large plat d'étain. Les personnages sont de grandeur naturelle.

Lundi 2 février. — Je suis très content de savoir Henri Vuillemot à Dijon ; cela nous rapproche et puis c'est une ville intéressante. Belfort ne pouvait guère être prise au sérieux.

Dijon a vu naître plus d'un galopin qui a fait du bruit dans le monde ; on a bien du mal à affubler de l'épithète quasi bouffonne de Bourguignon des noms comme ceux de Jean sans Peur et de Bossuet. Je vois d'ici le petit Crébillon et le petit Piron courant les rues sans grand souci de l'Académie française.

Quand je pense qu'on ose soutenir qu'en naissant nous sommes tous disposés pour l'avenir d'une façon identique et que l'éducation seule fait que, de deux marmots, l'un devient un despote courtisan comme Bossuet et l'autre un insouciant boute-en-train comme Piron, je ne puis me contenir.

Mardi 3 février. — J'écris de moins en moins. C'est la faute de mon métier de copiste qui m'a habitué à regarder comme une corvée cet acte si simple et si rapide; c'est aussi la faute de ma situation d'esprit.

Je suis parvenu, Dieu sait à quel prix, à me dégager à peu près complètement de la vie réelle et à vivre dans les espaces. Je ne sais si je suis dans mon bon sens, mais, à coup sûr, je n'en ai guère l'apparence : un colimaçon qui saurait lire serait tout mon portrait. Je compte le temps par les volumes que je lis ; depuis ma sortie du collège, j'ai vécu à peu près deux mille volumes ; on s'abrutirait à moins. Je me passionne, je m'exalte, je m'attendris tout seul en parcourant des pages qui disloqueraient les mâchoires du premier venu, et de temps à autre un banc du Luxembourg qui me frappe les jambes, le bruit de ma fourchette heurtant une assiette vide, me font rentrer du corps de Charron, de Locke, de Rousseau, de de Maistre dans le mien. Jamais l'âme et la bête, selon la charmante distinction de Xavier, ne se promenèrent aussi loin l'une de l'autre. Tout ce que j'ai gagné, c'est d'avoir échangé contre des joies et des douleurs imaginaires les chagrins trop réels qui m'accableraient et dont je me gare assez bien. Je dors à la bouche d'un puits ; cela m'est égal, pourvu que je ne me réveille pas.

Je n'aurai pas d'appointements avant un an,

malgré la loi, malgré vingt-six mois de services, malgré les efforts de protecteurs puissants, malgré d'excellentes notes. Nul jeune homme ne rencontra jamais une bienveillance plus unanime et plus stérile à la fois. Je suis le rouge-gorge que chacun comblait d'éloges et qu'on laissa mourir de faim.

Mercredi 4 février. — Admirateur passionné de Napoléon, je suis profondément blessé de voir son poète et son historien chassés de France. Le blocus de la pensée, qu'on essaie, est illusoire. Il faudrait commencer par brûler les bibliothèques. Le premier respect qu'un gouvernement doit avoir est celui de l'intelligence. Proscrire par décret la philosophie et l'histoire est moins aisé que d'exiler les philosophes et les historiens; cela n'a d'autre résultat que de faire gagner les imprimeurs de Leipzig ou d'Amsterdam, ce qui est une faute en bonne économie politique.

Je suis froissé aussi d'entendre traiter de voleur l'impartial souverain qui a replacé l'Empereur sur la colonne, qui a rendu son corps au pays, qui lui a élevé un magnifique tombeau, qui a en son nom, pardonné deux fois au prince Louis les plus coupables tentatives, et d'assister à cette contrefaçon maladroite et impie d'un maître inimitable. Ah ! si l'Empereur pouvait parler !

Dimanche 8 février. — Je vois sortir de l'Élysée en calèche découverte le Président enveloppé de carabiniers. Sa figure fatiguée m'a paru d'un ton blanc particulier, ce qu'il faut attribuer à l'uniforme ; l'expression était contenue et animée à la fois. Le Président se dirigeait vers Saint-Cloud. Je l'ai regardé de loin sur la chaussée de l'Étoile ; près de l'Arc gigantesque, il semblait une mouche avec son cortège : symbole du contraste entre la gloire de son oncle et la sienne.

Passé deux heures avec Henri Charonnet, dans une jolie maison de l'avenue de la porte Maillot. Son frère est parti hier pour Gap.

En allant et revenant, admiré l'Arc de Triomphe, surtout du côté de Neuilly ; sous la large voûte, les nuages amoncelés passaient comme une mer sombre et agitée. Ainsi ouvert sur le vide, cet arc est d'un effet prodigieux. Je ne me lasse pas d'admirer les quatre bas-reliefs. En regardant celui de Napoléon couronné, je pensais aux idées ambitieuses qu'une telle vue devait soulever dans l'esprit du neveu qui venait de passer devant.

Ce qui est étonnant, c'est ce frère de Napoléon qui vit encore et n'est même pas très âgé. Un frère de César ne me surprendrait pas plus.

Malgré le temps couvert, les Champs-Élysées étaient sillonnés de voitures élégantes et de belles promeneuses.

Lundi 23 février. — C'est une mode en ce moment de demander à entrer aux zouaves ; on dirait vraiment qu'on entre là comme au Sénat. Le meilleur titre, du reste, est d'être démocrate ; ceux qui ont voté « non » ont des chances, témoin Gaulier qu'on a sondé à cet égard et qui ne veut pas.

Je ne sais trop si la permutation est bonne à faire ; hasard, comme partout. Ce n'est peut-être pas en Algérie qu'il faut chercher la guerre.

Mardi 24 février. — J'applaudis les camarades qui, à mon exemple, écrivent leur journal. Qu'importe l'uniformité de la vie ; n'est-ce pas pour soi seul que l'on fait cela ? Tout devient curieux à la distance de quelques années ; repasser exactement par une impression ancienne est parfois très doux et il suffit de trois ou quatre points de rappel.

J'appelle à mon secours un angle de maison, une feuille morte à terre, un fauteuil placé de cette façon, une ondée de pluie, un mot caractéristique ; tout cela réveille en foule les souvenirs.

Je suis une vraie tortue géométrique ; je sors bien peu la tête de ma carapace ; je m'esquive dès que, dans le salon où je me trouve, il entre une quatrième personne et j'ai cependant ainsi plus de choses dans la mémoire que celui sous

les yeux duquel passe la société tout entière. Quand, par malheur, je me recoquille dans le passé avec cinq ou six de mes vieux cahiers, les heures passent sans que je songe à les compter.

Ce n'est pas toujours très gai, une pareille récapitulation ; mais plus c'est douloureux, plus c'est salutaire, je n'ose dire plus cela élève.

Mercredi 25 février. — L'*Histoire des Ducs de Bourgogne* de Barante est très attachante et l'on est surpris au dernier point de voir les détails que possède l'historien sur cette curieuse époque et combien cela ressemble par mille côtés à ce qui arrive au dix-neuvième siècle ; il n'y a rien qui ressemble plus à l'homme que l'homme même. Il ne faut pas se méprendre au titre : c'est l'histoire de France sous Charles VI, Charles VII et Louis XI. Il est bien dommage qu'on n'ait pas écrit le reste dans cet esprit-là ; la préface me paraît particulièrement belle.

Les *Scènes contemporaines* de Mme de Chamilly sont des scènes de mœurs politiques, historiques, dialoguées et d'un comique achevé. On y voit l'opinion des soldats sur le 18 Brumaire, le catéchisme enseigné sous la Restauration par un sergent à ses troupiers. C'est profond comme tout ce qui est vraiment spirituel.

Dimanche 29 février. — Comme style, l'*Histoire de la Restauration* prouve par quelques-unes de ses pages que Lamartine exagère chaque jour ses défauts et ses qualités. Autrefois, il fallait une loupe, aujourd'hui on les voit à l'œil nu. Il achève de gâter la langue par sa façon égoïste de s'en servir ; c'est un habile ouvrier qui abuse de ses outils au point de les mettre hors de service. Ses expressions d'un désolant à peu près, d'une intraduisible mollesse, quand elles ne sont pas d'un technique désagréable et recherché, composent par leur ensemble un véritable gâchis poétique.

Rien de pénible comme de voir ce maître de la parole faire tant d'efforts pour écrire si négligemment. Il transpose les mots, leur impose un sens inconnu jusqu'ici, les déforme. A l'inverse de Victor Hugo, au lieu de rajeunir et fortifier la langue, il la violente, l'énerve et l'épuise. Elle était renommée dans le monde pour sa vigueur et son incomparable clarté ; tout d'abord il l'a rendue vague, et chacun d'applaudir au tour de force ; enchanté du succès, il nous la présente aujourd'hui flasque et molle, se prêtant aux exigences de son rare talent, mais ayant perdu tout nerf, toute couleur, toute précision. Beau miracle ! Comme si ce n'était pas une pitié de voir un sculpteur de génie qui pouvait tailler dans le marbre se faire mouleur en cire !

Son portrait de Napoléon est un degré de plus dans cette débauche de style que celui de

Louis XVI dans l'*Histoire des Girondins* avait, entre autres, mise en lumière. Lamartine déteste cordialement l'Empereur et tout son volume n'est qu'une paraphrase de la pièce fameuse :

« Sur un écueil battu par la vague plaintive... »

c'en est même l'exagération. Je déplore ce travers qui pousse certains amis de la liberté à fausser, à nier Napoléon, parce qu'il est l'incarnation du principe d'autorité et de l'intelligence s'appuyant sur la force brutale. Qu'ils blâment un excès de guerres, un excès de despotisme, très bien ; mais qu'ils mettent en oubli ce caractère, cette intelligence, cette âme qui en ont fait le dieu du peuple, je ne le comprends pas.

A propos du vieux duc de Bourbon, Lamartine est parvenu à glisser dans son second volume le récit de la mort du duc d'Enghien. Il en était déjà un peu question dans le premier volume, mais il n'y a pas de mal à faire foisonner l'unique crime du tyran moderne.

Je n'ai jamais pu lire sans une sincère douleur la fin déplorable de cet héroïque et léger duc d'Enghien. Le récit de Lamartine, plein de nouveaux détails et formant une centaine de pages fort belles, m'a remué profondément. Mais que Lamartine n'espère pas me faire prendre le change et m'amener à ses conclusions, toutes de haine et de malédiction, sur le Premier Consul. Toute exécution est un crime à mes

yeux, et dans ce sens Bonaparte est criminel ; de plus, dans ce cas particulier, il mit une précipitation qui est à la fois sa faute et son excuse mais qui, sous la plume d'un écrivain partial, permet de donner à une impitoyable rigueur le nom d'assassinat. Lamartine nous a montré autrefois Napoléon passant la main sur son front pendant que les vagues de Sainte-Hélène lui jettent le nom de Condé; aujourd'hui il nous montre, assise sur le tombeau de porphyre des Invalides, la statue invisible du jeune homme lâchement assassiné. Quoi qu'en dise l'historien, d'autant plus éloquent ici qu'il nous prend par les larmes, une goutte de sang versée ainsi ne ternit pas « tout un disque de gloire » et la voix publique, qui tient compte de tout à l'Empereur, l'en a surabondamment absous.

Nous verrons comment Lamartine parlera des exécutions de La Bédoyère, de Ney et de tant d'autres que l'implacable Louis XVIII a couchés dans leur sang. Bonaparte a pardonné à des misérables qui attentaient à ses jours ; la seule fois où sa main terrible s'est abaissée, elle a rencontré la tête d'un innocent qui lui était du moins inconnu et avait les apparences du crime.

C'est une leçon de la Providence aux grands hommes comme aux puissants de la terre, qui ont cru, tous, qu'il était des cas où l'on pouvait trancher la vie d'un homme. Toute autre conclusion tirée de cet admirable récit me paraît fausse et injuste.

Il est singulier que l'historien qui, tout en blâmant Robespierre de ses crimes, lui a trouvé des excuses, n'en voie pas une seule à celui de Napoléon. C'est que Lamartine a une double prévention, une double haine contre cette grande ombre : il est républicain et il fut légitimiste. Aujourd'hui encore, il ne se rappelle qu'avec amour la légitimité. Sa description de l'entrée de Louis le Désiré à Paris ressemble à un article de la *Gazette de France*; c'est la même dévotion, le même culte.

Il est vraiment curieux de voir Lamartine, dans sa haine de l'Empire, dans son amour de la légitimité, dans son dédain de Louis-Philippe, devenir ainsi une doublure du personnel et vindicatif vicomte de Chateaubriand. Il le rappelle même par ses exagérations, ses trahisons de style ; seulement ses passions ont quelque chose de plus féminin, de m ins raide et, par conséquent, de plus dangereux pour les lecteurs peu réfléchis.

Jeudi 4 mars. — Lu au lit *les Parents pauvres* de Balzac, conseillés par Berger. Je me sentais l'esprit libre, effet habituel d'une intéressante lecture faite au réveil.

Un feuilleton d'Alexandre Dumas dans *la Presse* du jour sur Louvel et son meurtre m'est tombé sous les yeux. En le lisant, je remar-

quais combien de réflexions soulève tout ce qui est analyse du cœur de l'homme et combien ces réflexions nouvelles, appuyant celles qui les ont précédées ou les éclairant, affermissent le jugement par un travail lent, continu, immense.

On demande parfois comment un jeune homme peut avoir, dans tel cas donné, plus de sûreté, de prudence, de douceur qu'un vieillard ; on ne sait pas où il a puisé cette expérience que le temps seul, dit-on, peut donner ; il l'a puisée dans les livres nourrissants et dans les plus simples incidents de la vie. Tout est enseignement pour l'esprit attentif ; toute observation vraie est d'une sérieuse importance, quand elle ne reste pas à l'état de lettre morte dans notre âme ; c'est-à-dire quand une conscience scrupuleuse et une intelligence droite nous poussent à traduire en actions toutes nos croyances.

Vendredi 5 mars. — Je fais une promenade au clair de lune. Rencontré sur mon passage Saint-Vincent-de-Paul et les deux embarcadères du Nord et de Strasbourg où je suis entré. Ce quartier désert me faisait illusion ; je me croyais en voyage, parcourant une ville inconnue. Frisson de tristesse.

Dimanche 21 mars. — Lu le matin le cinquième volume de l'*Histoire de la Restauration*. Tout ce qui n'est pas sur l'Empereur me paraît une vue rapide, mais exacte et surtout très philosophique, des événements. C'est mieux écrit que les précédents volumes.

Vers deux heures nous avons vu passer rue de Rivoli, de la terrasse des Feuillants, le Président à cheval, avec un nombreux état-major, venant de distribuer aux Tuileries les nouvelles médailles. Malgré les brides dorées qu'il tenait à la main et son uniforme brillant, il avait peu d'apparence, ne saluant pas du chapeau mais par inclinations très légères à droite et à gauche. Du reste en public, il n'a jamais le maintien assuré.

En songeant au volume de 1815 que j'avais sous le bras, je ne pouvais retenir un sourire à ces jeux de la Providence. Je n'aurais qu'à rester là, sur cette terrasse, pour voir passer avant qu'il soit longtemps quelque autre prince empanaché. Que l'obélisque doit avoir d'expérience, lui qui a vu l'ancienne Thèbes et qui voit Louis-Napoléon !

Le soir, je me couche tôt, toujours très souffrant de la vue.

Lundi 22 mars. — Parti à dix heures pour le Kremlin. Entré à la chapelle Bréa. Journée

chez ma mère. Elle a été très malade hier.

Mon frère Jules a envoyé de Rome une médaille pour moi et des chapelets qu'il a reçus des mains du pape. Ma mère au soleil près de la fenêtre, moi les yeux bandés à côté d'elle, nous causons de l'histoire de Lamartine. Je presse ma mère de venir à Paris dans quelques jours pour se remettre.

Je reviens très triste et inquiet de sa santé, songeant aux diverses impressions sous l'empire desquelles j'ai parcouru cette route de Fontainebleau. Dîné chez moi. Je reste les yeux clos dans mon fauteuil jusqu'à huit heures. Rossignol me vient lire *la Dame aux Camélias*, drame d'Alexandre Dumas fils qui me fait dormir debout, ce qui fâche fort le lecteur que j'ai grand'peine à calmer par mes raisonnements.

Mardi 6 avril. — M. Boisse me communique une note ayant pour but de me faire titulariser.

Cette note me loue à outrance.

Mercredi 7 avril. — A la Guerre, M. Fellmann me communique à son tour la note d'hier.

Il me prend les mains et me dit avec émotion qu'il ne veut pas que je voie en lui un chef mais un camarade.

En revenant, entré à Saint-Thomas d'Aquin et aux Missions.

Samedi 10 avril. — Lachesnais me prête Hégésippe Moreau. Je lis tout de suite la moitié de ses poésies. Vrai poète, mais irréfléchi.

Nous nous promenons rue Saint-Lazare avec Gaulier, causant du métier qu'il doit prendre. Je l'exhorte à se conserver dans un milieu intellectuel, à songer qu'une fois dans le commerce, il se sentira encore plus étouffé que dans l'état militaire. Je m'efforce de le dégriser de ses idées générales, de ses définitions du commerce et de l'industrie.

Distinguons, distinguons. L'armateur et le calicot, c'est deux. Le paillasse, à bien prendre, est, lui aussi, un industriel. Pour le commis voyageur, le calicot, le vendeur au détail, il y a plus de servitude que pour le militaire. Avoir affaire au public, être aux petites attentions auprès d'une bonne, sourire et faire le beau pour suppléer à la défectuosité d'une marchandise, se faire complément d'une pièce de drap, c'est un triste métier.

« C'est un échange d'intérêts, il n'y a rien là de dégradant. C'est créer une valeur. »

— Tu dis cela comme tu me disais l'autre jour que l'émeute hurlant dans les rues par troupeaux, c'est le simple exercice des libertés pu-

bliques. Ces explications abstraites, ces généralités qui englobent l'avocat, le gaucho, l'armateur, le savetier sous la même appréciation, sans tenir compte des infinies différences, des milieux de chaque état, faussent l'esprit. Tu m'appelais poète l'autre jour, mais je vois plus clair que toi dans le positif des choses ; pendant que tu t'exaltes à l'idée de créer des produits, d'échanger des intérêts, je sens les odeurs, je vois les figures, j'entends les propos, je devine ou me rappelle.

A huit heures, chez M. Boulatignier, j'assiste à travers la porte à une leçon de droit administratif, puis à une conversation avec M. Gounod, qui postule près du Conseil municipal, la place de directeur de l'Orphéon de Paris. A neuf heures, à moitié endormi, je suis admis dans le cabinet.

En cinq minutes, M. Boulatignier m'a entendu et m'a promis son témoignage ; il m'a reproché de n'être pas venu plus tôt et m'a engagé à revenir le voir. « Il faut prendre les conseils des gens plus âgés. »

Lundi de Pâques 12 avril. — Une fatigue soudaine de la vue m'a forcé de me mettre aux mains d'un oculiste, le célèbre Sichel. Le traitement n'a pas été trop pénible, bien qu'il m'ait fait verser des pleurs de sulfate de zinc, et je crois que cette alerte n'aura aucune suite. Ce qui m'attriste

c'est l'interdiction qui m'est faite de lire le soir d'ici à plusieurs mois.

Il résulte de ma mésaventure que je me suis vu dans l'obligation, sous peine de mourir d'ennui, de sortir un peu la tête de ma carapace. J'ai battu les environs de Paris, je suis tombé comme un Lazare chez des gens qui, depuis dix, douze ans, n'avaient entendu parler de moi ; j'ai déniché à Vincennes une volée de Fléchois : Molard, Noël, Laronvière, Davout, Delisle, Garric, Pierron... Je ne sache pas que l'École de tir ait jamais réuni une si grande quantité de camarades.

Molard est toujours le leste pierrot qui courait au carnaval sur le mur de la douve ; pendant qu'il prépare quelque tour de force gymnastique, Noël médite un calembour ; Davout, une thèse sur les verres achromatiques ou la viande de boucherie ; Garric reste silencieux.

Aujourd'hui, Perrodil m'a accompagné. Nous avons fait le tour du fort, regardant le fossé où a été tué le duc d'Enghien, la chapelle assez curieuse, le monument funéraire élevé au Duc. Puis nous montons au sommet du donjon. A part le bois qui enceint les deux tiers du fort, la campagne est d'une nudité, d'un pierreux complet. Du côté de Paris, la vue est un peu lointaine ; les collines du Père Lachaise et de Montmartre se superposent ; le mont Valérien est en ligne avec les colonnes de la barrière du Trône ; l'Arc de Triomphe très à droite, avec son sommet dans la ligne de l'horizon ; tout le quart de cercle

à gauche du mont Valérien est une ligne sans sinuosités.

Après dîner, Perrodil et moi montons sur la voiture par un ciel étoilé et rentrons en causant, à propos de nos camarades de Vincennes, de l'amitié et des sentiments : amour, piété filiale, amour paternel, amour des grands-parents ; donnant un grand développement à notre entretien sur l'origine, les moyens de durée, les variétés, le but de tous ces sentiments, surtout de l'amitié ; nous arrêtant, après de tristes réflexions, à cette idée consolante qu'il y a au moins sur la terre un sentiment durable, celui de l'amour maternel ; admirant l'amour de la grand'mère pour le petit enfant et l'ordre que la Providence a mis dans la succession des sentiments, faisant céder l'amour filial à l'amour, l'amour à l'amour paternel.

Mercredi 14 avril. — Dans son *Histoire de la Convention* publiée en ce moment, Barante, toujours et surtout narrateur, donne pourtant de temps à autre son opinion directe sur les hommes et les choses. Cela se comprend : dans l'histoire moderne, il ne suffit pas de présenter les faits sous tel ou tel jour, d'en faire le triage et de mettre en lumière les plus importants ; cette critique indirecte est bonne seulement pour le petit nombre des lecteurs. Il faut de plus des rai-

sonnements sur les faits, il faut que l'on sente l'homme qui a écrit le livre.

L'*Histoire de la Restauration* de Lamartine, où le narrateur est très infidèle, où les faits sont faussés, est pourtant extrêmement remarquable par la beauté des raisonnements philosophiques sur ces mêmes faits. Le dernier volume paru contient d'admirables pages sur la morale et l'humanité en politique.

Samedi 17 avril. — J'ai lu de Volney *les Ruines* et *la Loi naturelle*; ce livre m'a laissé froid.

Ce sont les idées de tout le dix-huitième siècle, moins la malice de Voltaire, moins la sensibilité de Rousseau. Ce qu'il renferme de profond ne lui est pas propre.

Samedi 24 avril. — Je me lève souffrant de nouveau de l'œil gauche; sensation de fatigue.

Le soir, rentrant par un ciel couvert, j'étais attristé de la façon d'être de Mme Lavalette dans cette soirée. Elle paraissait souffrante et moins idéale qu'à l'ordinaire.

Dimanche 25 avril. — Mon voile de tristesse

subsiste comme de lui-même sans que je pense à rien. C'est ainsi que quelques idées vous assombrissent et qu'une fois les idées passées, vous restez sombre par une réaction du physique sur le moral.

Ce que j'éprouve ce matin est infiniment peu de chose, c'est la contrariété que donne à l'artiste une sculpture manquée par un grand maître, et cependant cela a fait sa trace, si légère qu'elle soit, dans ma cervelle.

Lundi 26 avril. — Perrodil et moi entrons au cirque pour voir *Schœnbrunn et Sainte-Hélène*, croyant que c'était le *Mémorial de Sainte-Hélène* de l'Ambigu.

Gobert joue si détestablement l'Empereur que nous sommes sortis à moitié pièce.

Mardi 27 avril. — En revenant de la Bastille, vu sur l'affiche de l'Ambigu : *Mémorial de Sainte-Hélène*, Napoléon joué par Saint-Ernest. J'en ai lu une espèce d'éloge dans le *Charivari* ce matin.

Après avoir dîné rue Geoffroy-Marie, j'y retourne. Je me trouve derrière le chef de claque, petit jeune homme frisé à souliers vernis. Gamins de Paris composant son armée, figures intelligentes de cette race.

Saint-Ernest joue très convenablement l'Empereur, il fait même fréquemment illusion. La pièce, naturellement un peu longue, est bien conduite, coupée adroitement et scrupuleusement dans le *Mémorial*. A part quelques scènes de domestiques, c'est grave et touchant d'un bout à l'autre sans causer de lassitude. Saint-Ernest m'a fait pleurer à la scène du buste du roi de Rome. Il a traité avec finesse les plus petits détails de son rôle, surtout les traits d'esprit. Il n'y a aucune allusion politique de glissée ; l'impartialité des auteurs, Carré et Barbier, a été jusqu'à donner des remords à Hudson Lowe.

Les décors sont splendides. Les rêves de l'Empereur pendant son agonie, le coucher de soleil dans la scène où Napoléon surprend Cypriani à vouloir tuer le gouverneur, le tombeau des Invalides, sont de ce genre.

Je me suis retiré satisfait, j'avais vu vivre ma lecture du *Mémorial*. En suivant les mouvements de Saint-Ernest, je songeais à l'original, exactement habillé de même et couché à quelque cent pas de nous ; en suivant les élans vers l'avenir et la postérité du grand martyr, je m'attristais de la parodie que nous donne son neveu de ses plans et de son caractère sublime. Cette pièce touchait tout le monde comme simple et vraie, et parce que le spectateur bien préparé y apporte de l'imagination.

Dimanche 16 mai. — Près de la Ménagerie d'Huguet de Massilia, un garçon de café, assis sur les marches, donnait du sucre à une hyène qui criait d'un air assez désagréable, mais sans mordre. Elle pouvait être grosse comme un chien de chasse. La chute des reins était encore peu marquée ; le museau noir, la raie du dos se hérissant facilement, de grosses pattes. On la prenait par la peau du cou, on la faisait suivre à travers le café, on lui faisait prendre du sucre dans la main presque fermée.

Arrivé à l'Arc de Triomphe à midi, j'ai attendu Charonnet une demi-heure. La chaleur était étouffante et la fraîcheur de ces voûtes géantes attirait sur les bancs beaucoup de monde.

Admiré aux Champs-Élysées les enfants qui regardent Guignol, resté longtemps à étudier leurs rires charmants.

Achevé ma journée devant *la Bataille d'Eylau.*

Mardi 18 mai. — Ma mère espère encore que je vais être appointé dans quelques jours.

Je lui laisse ignorer qu'hier un individu étranger à l'administration, un cousin d'un ami du frère du Ministre, a été nommé, en dépit de tous les règlements, à la place qu'enfin j'allais atteindre. Mon chef a bien voulu crier, réclamer, rien n'a fait. C'est le troisième fait de ce genre depuis

quinze jours ; mon sous-chef est remplacé de cette manière.

Quand j'ai appris cela, je lisais *les Confessions* de Rousseau ; aussitôt revenu dans mon bureau, j'ai repris ma lecture. Voilà l'avantage de s'attendre aux mécomptes, on en détourne son esprit. Il faut convenir qu'une lecture attachante est un puissant auxiliaire.

Jeudi 20 mai. Ascension. — J'éprouvais du malaise ; je suis resté sur mon lit trois ou quatre heures.

Constaté pendant ce repos un singulier phénomène : celui de la volonté veillant auprès du reste de l'âme endormie et n'ayant plus la force de la réveiller. Ainsi, j'entendais du bruit — c'était la couverture de Gall qui se pelait sous la dent de mon lapin anglais — je voulais me réveiller et je n'en pouvais venir à bout ; je dormais toujours, ayant conscience de mon sommeil. Quand notre âme s'en va dans le monde des rêves, c'est un cerf-volant qui a emporté sa corde. Il est malaisé de la reprendre.

Admiré encore une fois la place de la Concorde et ses horizons de verdure, de colonnades, d'arc de triomphe. La Seine agitée et sombre reflétait un grand nuage bleu d'orage. La place rouge doré pleine de poussière commençait à allumer ses candélabres. Les massifs verts des

Tuileries se détachaient dans toute leur fraîcheur.

Quand on est sur le pont, le fleuve qui écarte les monuments vous ouvre deux magnifiques perspectives sur le vieux Paris et Notre-Dame d'un côté, et de l'autre sur les tranquilles hauteurs du Trocadéro.

Vendredi 21 mai. — Je suis allé voir mardi dernier la galerie espagnole du maréchal Soult, en vente en ce moment ; cette collection de tableaux remplit deux salons immenses et trois petites pièces. Il y a là des toiles magnifiques signées par Murillo, Ribera, Alonzo Cano, Zurbaran, Velasquez, Moralès et, parmi les Italiens, Sébastien del Piombo, Titien... Ce sont des sujets religieux pour la plupart.

L'école espagnole, comme on peut en juger au Louvre mais comme on le voit là surtout, se distingue par l'énergie de l'expression dans les visages et les attitudes, par la réalité des personnages et, chez quelques peintres, par des jeux de lumière surprenants ; ainsi, comme je me rappelle l'avoir lu dans Custine « on voit l'air » dans les toiles de Murillo. Les Espagnols ont une imagination plus forte que riante, ils cherchent plus le vrai que l'idéal et pourtant il y a tant de pensée, tant de foi dans leurs tableaux que leur vrai est toujours beau et grand. Peindre, pour

eux, c'était prier ; ils regardaient un tableau comme une bonne action.

Cela est frappant pour *la Conception immaculée de la Vierge*, chef-d'œuvre de Murillo. La Vierge est debout sur des nuages les mains croisées sur la poitrine ; elle regarde au ciel et des anges jouent autour d'elle. Comme forme, comme couleur, comme dessin, c'est extraordinaire : rien de beau comme son attitude droite et souple, les plis de son vêtement, ses cheveux noirs glissant derrière son épaule. Sa figure n'a pas le type des Vierges de Raphaël, le nez n'est pas aquilin, le visage est aussi blanc mais plus rose, plus enjoué, plus jeune, plutôt charmant que beau ; la pureté n'est plus dans les lignes, elle est dans l'expression et cette expression, c'est là le tour de force de Murillo.

Dans un sujet aussi délicat, il fallait oublier la terre. Il a représenté la Vierge debout, de face et le visage éclairé d'une belle lumière ; il lui a donné plus qu'une émotion de cœur, un enivrement d'âme. Elle semble apercevoir dans les cieux quelque divin et révélant spectacle, elle est inondée de joie. La magnifique lumière qui pénètre la toile achève de lui donner un air de fête. Fénelon fût tombé en prières devant ce chef-d'œuvre.

Mercredi, à quatre heures, Français et étrangers se pressaient devant ce tableau avec des portefeuilles gonflés de billets de banque ; dans notre époque d'argent, c'est l'hommage le plus

vrai que puisse recevoir une belle œuvre. Comme dans *la Dame blanche*, on a commencé à crier 150.000 francs; mais en quelques minutes, on atteignait 500.000 francs et le nombre des lutteurs a diminué; quelques Russes ont déclaré n'avoir plus de pouvoirs pour surenchérir. Deux adversaires sont restés en présence, tous deux s'observant et regardant tour à tour la divine Madone. Ces deux hommes, c'étaient l'Espagne et la France; le sentiment de l'art s'augmentait de l'orgueil national. Enfin, à 586.000 francs, l'Espagne s'est avouée vaincue et, au milieu des acclamations d'une foule qui remplissait les escaliers et la rue, M. de Nieuwerkerke, directeur du Musée, s'est retiré en triomphateur. C'est le Louvre qui va s'enrichir de ce trésor.

Pauvre Murillo! Si, après deux siècles, il pouvait être averti de son succès! Je ne comprends pas qu'avec ce talent il ne soit pas mort de faim; il est vrai qu'un échafaudage, en se dérobant sous lui, lui en a épargné la peine.

Samedi 22 mai. — A la Guerre, je me sentais extrêmement faible, ne pouvant presque marcher.

Soirée dans le jardin des Tuileries; je lisais Rousseau. Des enfants de divers âges et de diverses conditions sont venus jouer aux billes à quelques pas de moi.

La soirée était magnifique. Les Tuileries à ma gauche doraient de plus en plus leur immense façade ; à ma droite, les frais marronniers percés d'arcades s'assombrissaient à vue d'œil. Les pigeons volaient dans les gazons verts, dans les tapis de fleurs rouges. De loin en loin, des groupes de femmes assises. La vaste nappe du ciel présentait ses nuages aux teintes si variées, si douces.

A l'heure du crépuscule, le tambour s'est fait entendre ; je me suis retiré en me retournant plus de dix fois pour contempler dans le ciel, au-dessus des arbres noirs, de longues déchirures de bleu clair et de rouge empourpré. Quant aux Tuileries, aucun mot ne saurait rendre exactement leur teinte rouge poussière.

Dimanche 23 mai. — J'admire la fontaine Cuvier, surtout la perfection avec laquelle sont exécutés les animaux qui la décorent ; il y a beaucoup d'imagination et un goût très original. Un morse brisant une carpe entre ses mâchoires à défenses recourbées, un crocodile tournant sa tête plate et son long museau avec ses quatre rangées de crocs, de hideux animaux de mer, rampent ou se tordent au pied d'une belle divinité appuyée sur un lion paisible et formidable. Du mur demi-circulaire de la fontaine sortent en outre une rangée de têtes de bélier, de

phoque, de tapir, qui soulèvent chez le passant des comparaisons fécondes. Au centre, une tète d'homme se présente, noble et pure, à côté de celle d'un mandrill. J'aurais désiré que, pour trancher davantage encore avec la face lubrique et stéréotypée du singe, l'homme se présentât avec son plus bel attribut, les yeux fixés au ciel.

Le Jardin des Plantes a pour moi un attrait qui date de ma première enfance et que redouble mon goût pour les sciences naturelles, surtout pour la zoologie. Ce sanctuaire poétique des plus curieuses et des plus importantes recherches sur les mystères de la nature, ces sites pittoresques, ces végétaux variés qui couvrent de leur verdure aux nuances infinies les accidents du terrain, ces vastes espaces où se reposent et s'agitent les plus terribles comme les plus doux animaux de la création, ces palais de fer ou de cristal qui s'élèvent plus haut que les gigantesques palmiers qu'ils protègent, ces longues allées de marronniers, ces pépinières, ces jardins-écoles, cette trop monumentale galerie de minéralogie où la science prend tant de majesté et dont j'ai si souvent interrogé les tiroirs, tout cela me ravit et m'enlève dans les sereines régions de la pensée. Les noms vénérés de Buffon, Saint-Hilaire, Cuvier, Humboldt, occupent tour à tour mon esprit et ne se séparent jamais pour moi de ce microcosme, de cet abrégé de la nature qu'on appelle le Jardin des Plantes.

Ma mère m'y rejoint à une heure. La fatigue nous force à rester assis sous les marronniers ; je marquais les feuilles de mon Rousseau avec les feuilles en conque du gingko. Lu des articles de journaux ; causé tristement de ma position aggravée par le dernier passe-droit, je rassure ma mère par ma tranquillité. Je suis plus inquiet des symptômes de maladie que décèle la fatigue que j'éprouve.

Distraits bientôt par ce qui nous entoure, nous parlons de choses plus élevées. En gagnant la sortie, ma mère admire un cadre d'eau à fleur de gazon, qu'on a établi près de la grille du quai et d'où jaillissent des roseaux surmontés de leurs fuseaux de graines, des fleurs de nymphea et mille autres fraîches productions ; plus loin, des léopards agiles, le rhinocéros à la tête difforme, au manteau de cuir chagriné et reluisant, épais comme une armure, dont les pièces sur le dos jouent par des charnières à bourrelets, mais aux jambes et au cou offrent d'amples replis.

Quand il était plus jeune, son ventre sphérique ne remplissait pas ce vêtement tout fait pour l'avenir ; tels, au collège, on nous faisait entrer dans de vastes habits qui nous descendaient sur les ongles, sous prétexte que dans un an ils nous iraient à peu près.

Après un coup d'œil jeté encore une fois sur la fontaine, nous prenons chacun notre omnibus. Rue des Jeûneurs, je me traîne pour voir la collection d'un M. Collot, ancien directeur de la

Monnaie ; elle est peu abondante, mais belle. La pièce principale est une *Salomé* de Léonard de Vinci.

Après dîner, rentré me coucher.

Lundi 24 mai. — Pris un bain le matin, ignorant le mal que je me faisais.

A midi, je quitte le Ministère, me sentant de plus en plus indisposé.

——— Ah ! le milieu ! ah ! les circonstances ! ah ! les contrastes ! Comme il faut compter avec tout cela. Que de choses, que d'êtres incompris parce qu'ils étaient déplacés, parce qu'ils passaient mal à propos dans notre âme !

Par exemple les lapins. Eh bien ! il n'y a pas deux jours, je les enveloppais tous dans la vaste sphère de mes dédains. En ne les méprisant pas je me croyais impartial à leur égard ; je leur accordais ou plutôt j'accordais à La Fontaine leur amusante prestesse de mouvements, leur vie forestière, leur nourriture parfumée; mais plus je cédais de ce côté, plus j'étais intraitable pour leur peu d'intelligence, pour leur prosaïsme dès qu'ils sont pris entre quatre murs, pour leur timidité niaise et puis encore pour l'odeur forte et pénétrante qu'ils parviennent à donner au thym et au serpolet.

Car c'est une des infirmités de mon esprit de chercher les réalités des choses, non pas par goût, mon Dieu! mais au contraire par une répulsion exaltée de la laideur, une rigidité absolue de perfection. Si je vois le positif de la nature, c'est par un raffinement maladif, par un impérieux besoin de poésie. Or, on peut dire de la nature ce que Balzac a dit de la vie : elle ne va pas sans de grands oublis. Malheur à qui est ainsi organisé, à qui ne sait voir le soleil sans ses taches, la rose sans la chenille, le génie sans l'idiotisme! En songeant aux deux côtés de la boule, on perd le sentiment de sa rondeur; trop voir, en ce monde, c'est faillir à l'équité indulgente.

Je disais donc que je regardais les lapins par trop de côtés, il y a deux jours. Cela leur nuisait beaucoup dans mon esprit, d'autant que, n'ayant même pas vu tous les côtés, les mauvais seuls me restaient en mémoire. Je me souvenais entre autres d'une arrière-cour très sombre, très humide où, à Falaise, étant enfant, j'avais vu dans un tonneau plein de débris et d'ordures un énorme lapin gris au poil grossier, aux mouvements brusques, qui m'avait griffé fortement en se sentant enlevé par les oreilles. Le poids de la bête, ses rudes soubresauts, son odeur, son milieu, tout cela avait imprimé un mauvais et durable cachet à mes préventions. J'avais bien rencontré depuis des lapins dans les bois, mais ils passaient si vite! Si je les approchais, ce

n'était que lorsqu'ils avaient le corps fracassé par le plomb et qu'ils jetaient le sang par les naseaux ; enfin rien ne pouvait m'empêcher de voir, comme en réflexion à côté de tout lapin de garenne, l'image de ce lapin de choux qui avait frappé mon enfance.

Nous sommes ainsi faits ; le goût des généralités nous fausse l'esprit, nous donnons à chaque individu les qualités et surtout les défauts de son espèce. C'est une grande injustice. Distinguons ! Distinguons !

J'eus une lueur de toutes ces vérités quand on me présenta, l'autre dimanche, dans une corbeille pleine de verdure, un délicieux petit lapereau blanc de race anglaise. Ce lapereau ne répondait en rien au signalement de mes préjugés : il me présentait une perfection là où je croyais trouver un défaut. D'abord son poil de neige me gagna le cœur tant il était léger, tant il ressortait bien sur le vert des feuilles, sur le bleu de mon tapis, sur le blanc de mon oreiller ; et puis je m'aperçus que, lorsqu'il rentrait la tête sous ses pattes pointues, son corps roulé formait une boule duvetée toute pareille à ces houppes de cygne que les marquises d'autrefois avaient sur le coin de leur guéridon. Ses membres délicats enveloppés dans cette énorme fourrure donnaient à ses moindres attitudes une rondeur, une grâce surprenante qui atténuaient par un piquant contraste la soudaineté inquiétante de ses fuites et de ses zig-zags.

Sa petite tête offrait une imperfection ; ce n'étaient pas certes ses longues oreilles transparentes, si démesurées chez certaines espèces étrangères mais qu'il secouait par moments avec tant d'indépendance et d'originalité ; ce n'était pas non plus son petit museau rose et tremblant ; c'était la courbe un peu niaise de son front : il y avait positivement de la jeannoterie dans son profil.

Mais qu'importe ! Il était propre comme une hermine, familier comme un angora avec plus d'inattendu dans les mouvements ; et quand il était juché sur le pied de mon lit, il n'y avait rien de plus amusant que de le voir s'élever ébahi au sommet des monts blancs que je lui improvisais avec mes genoux et mes bras et disparaître confondu dans de molles fondrières. Enfin, de commotion en commotion, il arrivait jusqu'à mon cou, à mon visage et là, nez à nez, murmurant, il étudiait avec douceur ce Gulliver nouveau. Je lui faisais manger des feuilles de roses, je ne me lassais pas de le caresser. Que nous étions loin de Falaise !

Oui, mais un jour il sauta en bas du lit et tout en gigotant, en secouant délibérément les oreilles, s'approcha de mon atlas du docteur Gall et se mit à en pelurer vivement le cartonnage. Je lui jetai une pantoufle ; elle rencontra mon encrier ; il y eut un éclaboussement lamentable sur le lambris. Tout fut rompu entre lui et moi. Un enfant malade du voisinage le désirait ; je m'écriai : Qu'on l'emporte !

Depuis ce jour, je me sens également incapable et de maudire et de glorifier les lapins, de décider s'ils sont odieux, s'ils sont charmants. Ils ont décidément trop de côtés pour fixer sur aucun mon enthousiasme. Le seul qui eût pu m'arracher au scepticisme m'y a laissé retomber!

Mercredi 26 mai. — Je me décide à garder le lit.

Ma mère vient dans l'après-midi, au moment où je venais d'apercevoir des traces non équivoques de rougeole. Elle pensait me trouver guéri.

Ses soins m'étaient bien nécessaires ; une fièvre violente et la soif qui l'accompagne s'emparent de moi.

Lundi 31 mai. — Ma rougeole se double d'une varicelle. Le docteur Lombard ne me donne pour étancher ma soif que de l'eau de gomme chaude très sucrée.

A ce régime observé depuis huit jours se joint une inflammation de gorge qui m'a mis au supplice pendant le samedi et le dimanche. De seconde en seconde pendant la nuit, j'éprouvais dans la gorge la douleur que cause une cautérisation, miel et vinaigre.

Aujourd'hui, Perrodil me vient faire ses adieux ; j'étais dans un fauteuil, enveloppé d'une grande couverture à travers laquelle je lui serre la main. Il va à Colmar ou à Belfort.

Ma mère a passé toutes ces journées avec moi, me lisant de temps à autre des *Mémoires* de Chateaubriand. La variole qui le couvre dans la retraite après le siège de Verdun avait pour moi de l'actualité. Je m'apitoyais fort sur sa position ; au lieu d'être dans un bon lit comme moi, il courait les grandes routes et passait la nuit dans une grange.

Jeudi 10 juin — Je monte au fort de Bicêtre : trois cents insurgés dans les casemates, tous du centre de la France ; il va en arriver autant dans quelques jours. Je leur vois distribuer la pitance, comme je l'ai vu pour les insurgés de Juin, exactement.

Quand il y a un départ, il se passe des scènes déchirantes ; les femmes à l'entrée du pont-levis se jettent contre les voitures. Je demande à être averti du prochain départ pour y assister. C'est un spectacle salutaire dont je veux graver en moi le souvenir, dis-je pour raison. Cela ne peut que me fortifier dans mon horreur de la persécution.

Les subalternes, les gardiens de prison adoucissent le plus qu'ils peuvent les ordres sévères du pouvoir, c'est une justice à leur rendre.

Le général de Goyon, ex-colonel de dragons, était en train d'interroger des prisonniers. Il a droit de grâce et en use très modérément. Pour être gracié, il faut, quand il n'y a pas au dossier de preuves sérieuses d'opinions anti-napoléoniennes, jurer fidélité au Président dans les termes les plus explicites.

Un individu allait être gracié après plusieurs mois de prison, comme reconnu objet d'une méprise. On lui demande le serment; il le refuse déclarant que très probablement il ne se mêlera pas plus de politique que par le passé, mais que, puisqu'il est reconnu qu'il n'y a pas de charges contre lui, il ne doit être astreint à aucune condition pour être mis en liberté. Sur ce, on l'a fait rentrer dans les casemates.

Un autre, dénoncé comme s'étant absenté pendant les journées de Décembre, de la fabrique qu'il dirige, est l'objet d'un mandat de mise en arrestation. Il s'y soustrait, se fait donner par le maire, le conseil municipal, le juge de paix, un certificat prouvant que son absence était motivée par une maladie de son frère, vient à Paris pour purger sa contumace. Il n'a pu encore à l'heure qu'il est obtenir sa réhabilitation. Dans les bureaux, on a égaré jusqu'à trois fois sa pétition.

Il y a une confusion inexprimable ; pour juges des généraux avec des pouvoirs discrétionnaires et sans appel, pour greffes des bureaux improvisés où les dossiers s'égarent, avec des employés négligents, des confusions de noms. Les

graciés du général de Goyon sont réunis dans la cour du fort, le Général leur fait un discours très chaud où il leur parle de la haute sagesse et de la magnanimité du Président, tous crient en levant la main : Vive Louis-Napoléon ! Alors on leur donne la clé des champs et pas un sou pour regagner leur province qui est à cent, cent cinquante lieues !

Vendredi 2 juillet. — Certes je prise autant que personne l'imagination éblouissante de Victor Hugo, sa merveilleuse puissance de réalisation, ses divins accords de style et de pensée ; mais si tout cela n'avait eu pour origine et pour aliment les élans d'une grande âme et d'un bon cœur, j'y aurais vu tout au plus une distraction, un amusement littéraire. Jamais à coup sûr je n'y eusse puisé comme je le fais des leçons fortes et émouvantes, d'éternelles consolations.

Ce qui me frappe dans cet homme, c'est son indomptable énergie et son exquise douceur, c'est la vigueur et l'originalité précise de son langage opposées aux profondeurs de son esprit, c'est cet instinct du beau et du bon, cette poésie de conscience qui ramène toujours le calme dans les furieuses tempêtes que le doute soulève en lui et lui fait toujours appeler l'homme, et à défaut la nature, en témoignage de Dieu et de la vérité.

On dit que Voltaire a soutenu les droits de l'immortelle justice. Quel souffreteux athlète à côté de Victor Hugo! Comme ce dernier, quand un crime, une lâcheté, un mensonge viennent le déranger de ses méditations sur les choses supérieures, s'élance au secours de la victime! Comme ce rêveur devient homme d'action! Comme ce Pascal frappe les nouveaux tartuffes d'une main hardie! Comme ce Mirabeau sait se retourner contre le despotisme, sans cesser de faire face à l'émeute! Comme ce Rousseau nous rappelle à la simple vérité et à la dignité sereine de la nature! Comme ce Bernardin de Saint-Pierre nous charme, nous enchante de ses poétiques tableaux! Qu'il soit dans les forêts, dans les cimetières, à son foyer, à la tribune, aux barricades, en exil, partout il est grand, partout il fait honneur à l'homme, partout il porte son âme à trois dimensions et son noble cœur par surcroît.

Quand un demi-siècle a vu s'élever au-dessus de la foule deux têtes comme celles de Napoléon et d'Hugo, je trouve qu'il a suffisamment pris sa place dans l'histoire de l'esprit humain. Rien d'approchant ne s'offre à moi dans les hommes du temps passé. Je supprime les anciens trop peu connus; mais ni Pascal, génie trop dur, trop désespérément affirmatif; ni Fénelon, trop mystique, trop entravé; ni Descartes, trop incomplet, trop froid; ni Voltaire, trop superficiel, trop prudent, trop comédien; ni Rousseau, trop ca-

pricieux, trop dédaigneux de poésie, ne pouvaient me satisfaire. A l'étranger, les difficultés de langue sont de grands obstacles; pourtant les caractères de Byron, de Gœthe m'auraient fourni des études mais pas de modèles.

Je pensais à tout cela, l'autre jour, en parcourant la demeure de Victor Hugo livrée pour quatre heures à la curiosité publique. La douleur bien naturelle que j'éprouvais à voir mettre en vente jusqu'à son lit et son prie-Dieu, jusqu'à ses cachets et son pupitre, ne pouvait m'empêcher de saisir avidement cette occasion d'apprendre ses goûts et ses plus chères habitudes. Je m'y suis donc traîné, sortant à peine de maladie, et suis resté deux heures à étudier à fond les cinq pièces dont se compose ce modeste appartement.

Les six mois d'exil du maître se traduisaient par une poussière et un désordre qui ôtaient tout prix à l'ensemble. Cependant je n'ai rien vu d'aussi caractéristique que cet ameublement entièrement moyen âge, que ce pêle-mêle d'objets d'art de toute nature, véritable nid d'antiquaire. Transportez cette chambre à coucher en Allemagne, donnez-la au premier visiteur venu pour celle de Luther et, à part quelques figures célestes sculptées dans les bahuts, rien ne pourra vous démentir; seulement, ici, les fenêtres donnent sur Paris, vu tout entier à vol d'oiseau. De sa petite table de travail, Victor Hugo pouvait voir, à sa droite, sa chère Notre-Dame.

Deux bustes de marbre blanc magnifiques, chefs-d'œuvre de David d'Angers, placés l'un dans la salle à manger, l'autre dans le salon, m'ont rassuré sur la crainte de voir Victor Hugo mourir sans avoir vu éterniser ses traits par la sculpture.

De la maison déserte d'Hugo, je suis allé au tombeau de l'Empereur qui ne me convient ni ne me déplaît. C'est une œuvre coûteuse, genre de mérite que je n'apprécie qu'en sous-ordre ; la conception en est singulière mais nullement grandiose.

Mardi 13 juillet. — Je lis un nouveau règlement qui ôte aux surnuméraires la plus grande partie de leurs chances d'avenir. Ce règlement m'irrite par ses articles dérisoires ; j'en exprimais mes sentiments à M. de Mouy quand le garçon vient dire : « Monsieur Boucher, le chef vous demande. » J'y vais, le visage encore plus froid que de coutume ; M. Fellmann appuyé sur son bureau me dit doucement : « Donnez-moi vos deux mains.

— Bien volontiers, Monsieur, comme toujours.

— Vous êtes nommé ! Chut ! »

Et comme je lui en exprimais vivement ma joie et que son émotion augmentait, il me dit en se levant : « Tenez, faites le tour du bureau, que nous nous embrassions. »

De trois à quatre heures et demie, il m'a été impossible de lire.

Soirée chez Rossignol. Lu quelques scènes de *Ruy Blas* : puis, accoudés à la fenêtre, voyant le crépuscule et la nuit s'étendre sur le cours de la Seine, causé jusqu'à onze heures du monde parisien, du vide et des dangers sourds de la vie de société, des engrenages d'esprit. Tâcher de se créer des illusions, et surtout de conserver l'immutabilité de son âme. Rester jeune de cœur.

Jeudi 15 juillet. — M. Fellmann me remet à trois heures ma commission.

Je trouve ma mère au restaurant, venue pour ma fête. Je la remplis de joie par cette nouvelle inattendue. Nous calculons que j'aurai dix personnes à remercier de ma nomination.

Vendredi 16 juillet. — J'arrive à onze heures et demie au ministère. Je trouve sur mon bureau une lettre encadrée de noir. Je l'ai relue trois fois avant de comprendre qu'elle m'annonçait la mort de Baudesson avec qui, il y a huit jours, je passais la soirée, la prolongeant gaiement jusqu'à une heure du matin.

Je ne voyais que de loin en loin ce spirituel

camarade que la mort rapide vient de surprendre presque au milieu des éclats de rire ; mais cette fin si brusque, couronnement terrible d'entretiens où lui et ses amis, tous gens de mérite, de belle littérature, mais de douteuse expérience, souriaient imperceptiblement de ma sombre façon d'envisager la vie, me bouleverse comme un enseignement direct. Et puis ce jeune homme avait du cœur, je lui connaissais au moins un ami dévoué et moi qui, depuis longtemps, suis devenu tristement incrédule aux grandes amitiés, agenouillé derrière un pilier de Saint-Sulpice, j'ai pleuré, d'une douleur générale mais qui avait des retentissements au dedans de moi, sur les affections interrompues.

Je suis revenu du cimetière l'esprit frappé, rempli de cette pesante boîte de chêne que ses ciselures de fer ont empêchée d'entrer dans sa dernière demeure et de ce malheureux survivant qui, se confiant à ma pâleur, est venu d'instinct, au moment suprême, s'appuyer sur moi.

Mercredi 21 juillet. — Je suis retourné à Boulogne et cela a opéré sur mon esprit une diversion salutaire ; j'ai réadmiré les bords de la mer depuis Abbeville, avec leurs collines de sable solitaires, leur vent du matin frais et salé, leurs arbres rabougris, penchés, surtout leurs immenses plaines de vase blanche aux embou-

chures de l'Authie, de la Canche, que rasent les mauves et que bordent des maisonnettes en briques. Ces paysages m'ont encore plus satisfait, s'il est possible, que la première fois. Il me plaît moins de longer les mêmes côtes sur un vaisseau ; j'aime mieux voir la mer à distance.

« Restons loin des objets dont la vue est charmée »...

A propos de Victor Hugo, j'apprends qu'il est exilé de Belgique, exilé d'exil, pour quelques hymnes irrités que je n'ai encore pu me procurer. Que de grands naufragés jette sur la frontière la stupide brutalité de ces vagues qui s'agitent dans la recherche d'un niveau impossible !

Vendredi 23 juillet. — La troupe de ligne bordait les boulevards jusqu'à la gare de Strasbourg. Temps superbe.

A sept heures, le Président, précédé d'une interminable escorte de guides, lanciers, carabiniers, a passé en calèche, l'air tout à fait bon prince. Suivaient en voitures découvertes ses obscurs sénateurs et conseillers d'État. L'archevêque de Paris, en calotte violette, paraissait très gai et très causeur avec les militaires qui lui faisaient face. Cela avait tout à fait la tournure d'une promenade à Longchamps. Les musiques

assourdissaient les Parisiens vexés de leurs fanfares.

Revenu avec Lachesnais en causant des régicides.

Dimanche 25 juillet. — Rien n'égale la force et la persistance du désir que j'ai de savoir l'allemand, si ce n'est mon impuissance. J'ai beau ouvrir à toutes ses pages le dictionnaire que j'ai sous la main, je ne puis en faire passer dix mots dans ma mémoire ; tous refusent d'y rester.

Et pourtant, comme j'aimerais à m'aventurer, à me perdre dans cette mine si riche, si profonde de la science allemande ; que de choses neuves je trouverais à chaque pas en histoire naturelle, en philosophie, en morale. Il y faut renoncer !

Samedi 31 juillet. — Un changement agréable est survenu dans mon existence à la Guerre. Mon sergent a quitté mon bureau ; à sa place est venu un jeune avocat, très distingué de tenue et d'instruction, avec lequel je puis causer Pascal ou Sainte-Beuve du matin au soir, ce qui n'était pas aussi facile avec le sergent et ce qui me rend moins pénible le travail quotidien. On

peut très bien philosopher en copiant et nous ne nous en privons pas.

Vendredi 6 août. — En sortant du restaurant, avec Legallais, nous lisons dans Sainte-Beuve Mme Necker et l'abbé Maury ; nous achevons ce dernier, place de la Concorde, assis sur une balustrade, le dos aux Champs-Élysées.

La place s'illuminait. Le rouge obélisque qui, après un reflet de trente siècles, a gardé les tons du ciel d'Égypte, se fondait par des nuances de plus en plus sombres avec le ciel bleu de France.

Le froid nous a fait quitter la place.

Samedi 7 août. — Gaulier a déjà des difficultés avec ses patrons.

Je lui décris avec pompe chaque gravure et chaque meuble de ma chambre. Il riait encore dans l'escalier.

Dimanche 8 août. — Parcouru les Ternes où je n'avais pas mis les pieds depuis 1845. Rien de changé, mais pas un visage connu.

Cherché à me reprendre aux idées d'autrefois ;

un peu d'émotion qui a augmenté à la vue de la maison et surtout de la fenêtre à barreaux à travers laquelle mon gros chien Stello voulut s'élancer à l'un de mes tristes départs pour la Flèche.

Visité la nouvelle église des Ternes. Prié.

Lundi 9 août. — En dînant avec Rossignol, porté un toast en l'honneur de Saint-Pierre et Delavigne dont on inaugure les statues au Hâvre.

Soirée aux Français : *la Coupe enchantée* de La Fontaine, *le Sage et le Fou* de Méry, *le Bonhomme Jadis* de Mürger.

Le jeu de Provost dans cette dernière m'a paru merveilleux. Delaunay et Mlle Fix le secondaient parfaitement.

Mardi 10 août. — Dîné au restaurant avec ma mère qui m'apprend le mariage de mon frère Émile avec Mlle Desprez.

Lundi 23 août. — Après dîner, gagné la Bastille et le boulevard Bourdon en lisant Saint-Simon. Ma belle-sœur me montre son petit intérieur pas trop mal monté. Mais ce qui m'a entièrement

occupé, c'est une miniature dont j'ignorais complètement l'existence et qui représente mon père en costume de chef de bataillon. Je me suis efforcé de l'apprendre par cœur, et pour cela n'ai cessé de l'avoir en main.

Son visage est blanc, son front couvert de cheveux noirs en boucles selon la mode du temps, ses yeux beaux mais un peu éloignés du nez, le nez et la bouche de mon frère Émile, la physionomie a de la gravité et surtout de la douceur.

Nous avons causé amicalement à la fenêtre qui donne sur la noble et solitaire place de l'Arsenal. Je pensais au salon de Nodier.

Mercredi 25 août. — En dînant, trouvé dans les *Mémoires* de Fleury le passage suivant concernant le duel de Dugazon et de Dazincourt qui tous deux voulaient jouer les rôles de grande casaque :

« Fleury et Desessarts étaient témoins de Dugazon ; les témoins de Dazincourt étaient le comique Auger et Pierre Boucher, quinte de cromorne et trompette marine de la Grande Écurie du roi, ancien militaire, brave, loyal, habile musicien et gai convive ; ne l'ayant jamais connu que de vue, j'arrête ici sa biographie. »

Et plus loin, dans le déjeuner qui suit le duel, Fleury ajoute :

« Notre digne Cromorne de la Grande Écurie

avalait des lampées de vin pur à faire plaisir; Auger le suivait de loin... »

Il fallait, ce me semble, que ce brave Suisse fût un type bien amusant, bien original, pour qu'un observateur aussi fin que Fleury l'était dans le comique, ait songé après tant d'années à en égayer son récit et lui ait accordé une place à part, semblant même regretter de n'avoir pas pris sur lui de plus amples renseignements biographiques. On peut imaginer que, dans quelque rôle de buveur ou de vieux soldat, il a fait entrer quelques-uns de ses gestes ou de ses jeux de physionomie, comme il reconnaît l'avoir fait pour d'autres en mainte occasion, notamment quand, ayant une leçon à donner avec impertinence, il relevait le coin de sa lèvre gauche et prononçait un « Permettez, Monsieur » avec l'intonation hautaine et la lenteur glacée qu'il avait eu l'humiliation de recueillir de la bouche même de Voltaire.

Si c'est en cette seule occasion qu'il l'ait rencontré, il le connaissait de réputation, il en avait entendu parler, puisqu'il le loue aussi bien à titre d'habile musicien que d'homme loyal et de brave militaire. La profession de Pierre Boucher le mettait donc en relation avec le monde des acteurs, et ce n'est pas comme témoin de métier qu'il assistait ce jour-là Dazincourt.

Je soupçonne fort ce grand buveur de n'être autre que mon aïeul, père de Jean-Charles Boucher, le garde-suisse massacré au 10 Août; mais

je ne puis en être certain tant que l'on n'aura pas l'extrait de naissance de ce dernier, né vers 1745. Peut-être le trouverait-on au greffe du tribunal de première instance de la Seine, on y a bien retrouvé celui de son fils Pierre, né en 1772 à Courbevoie.

Tout me porte à croire que c'était bien mon bisaïeul : le prénom qui est celui de mon père ; le nom si peu fréquent parmi les gardes suisses qu'il ne figure pas sur les listes conservées des hommes du 10 Août ; la vraisemblance tirée de l'âge, car à cette date de 1782 à laquelle peut-être il n'a pas beaucoup survécu, mon père qui se rappelait de lui un tas d'anecdotes plaisantes sur les balourdises des soldats suisses avait dix ans et pouvait les facilement retenir ; le talent de musicien qu'il essaya de communiquer à ce même petit-fils engagé à quatorze ans comme fifre et dont la distraction favorite, pendant sa longue inactivité de la Restauration, était de souffler dans une flûte de cristal ; l'habitude du duel, commune il est vrai à bien des hommes de ce temps, mais qui fut poussée chez son fils jusqu'aux rencontres néfastes, laissant une sombre empreinte sur son caractère.

Mon père eut également le chagrin de tuer un adversaire qu'il eût voulu épargner et le bois d'Écouen lui laissait à cet égard un triste souvenir.

Enfin, et cette dernière probabilité est peut-être la plus frappante, bien que la loi d'atavisme

ne se soit pas poursuivie quant aux « lampées de vin », ma mère s'est toujours plu à me conter que j'avais un aïeul qui, en présentant une tasse de capacité énorme, insistait toujours pour qu'on versât jusqu'au « riban », désignant ainsi dans son accent tudesque le bord doré.

——— J'ai aussi retrouvé la trace de ma trisaïeule maternelle.

Elle était contemporaine du Quinte de Cromorne au fils duquel elle maria sa fille; elle devait être plus âgée que lui car elle était octogénaire quand elle s'est éteinte, à la fin du siècle. Je la suppose donc née de 1715 à 1720, quelques années avant lui.

Ma mère m'a souvent parlé d'elle, sans se douter qu'elle fût son aïeule, à cause son nom; elle s'appelait de son second mariage maman Vanay. Elle habitait au Pecq depuis de longues années et ne s'éloignait guère de sa maison que pour monter le dimanche à Saint-Germain, dîner chez son fils, Gabriel Truchet, le digne grand-père de ma mère. Celle-ci, toute petite, la regardait avec curiosité mettre le couvert et aimait à descendre au Pecq par les grottes lui rendre ses visites.

Vendredi 27 août. — En me levant, à six heures, lu les *Mémoires* de Dumas sur Barras et Mlle Georges que j'ai connue vingt ans après Dumas.

Examiné au Ministère une dizaine des pétitions de ce jour, toutes de pères que la conscription prive de leurs enfants, riant de quelques-unes mais nous attendrissant sur certaines, entre autres sur une grand'mère suppliant le Président de lui laisser son petit-fils, avec cette abondance et cette naïveté de détails, ces admirables arguments de sensibilité que les femmes savent trouver.

A ces douleurs si légitimes, l'impassible loi répond par une lettre formule. Voilà dix-huit mois que je puise à cette école la haine de la guerre.

Mardi 7 septembre. — A quatre heures je loue chez Piltan les *Mémoires d'un sexagénaire* d'Arnault et *Erreurs et Préjugés* de Salgues qui se trouve sous ma main.

Le séjour d'Arnault à Juilly m'intéresse ; je tourne en recueillant les derniers rayons du jour autour des constructions de la rue Grange-Batelière, interrompant ma lecture pour regarder les ouvriers se passer les moëllons le long d'une échelle.

Je reviens mécontent d'avoir à traverser Paris

sans pouvoir lire, et m'arrêtant parfois aux lumières des boutiques pour dévorer honteusement une ou deux pages de mon livre.

Dimanche 12 septembre. — Passé la matinée à lire l'*Histoire morale des femmes* de Legouvé. Certains passages m'ont remué jusqu'à l'attendrissement, jusqu'à la prière.

Profitant d'une éclaircie de soleil, je me suis dirigé vers l'Arc de Triomphe par le pont des Invalides. Des échafaudages en forme de corbeille masquaient à demi un aigle immense dessiné par un réseau de fer avec beaucoup d'exactitude.

Revenu par la place Vendôme où jouait une musique militaire. Ses fanfares montaient jusqu'à l'Empereur, perdu dans la nuit sur son pilier.

Quelques minutes après, j'étais au bas de l'obélisque, comparant ces deux genres de monuments. J'écoutais aussi le bruit des deux fontaines, constatant que les deux murmures pénétraient à la fois jusqu'au siège de la sensation, mais l'image de ces deux fontaines ne se reproduisait que successivement dans ma mémoire. J'ai vu là une différence entre l'idée et la sensation. Ces réflexions ne m'ont pas détourné du plaisir que cause la vue de ces eaux tombant légèrement et à grand bruit des plateaux de

bronze, cascade circulaire qu'enveloppent encore les panaches argentés d'eau ascendante que lancent les tritons et d'où les perles s'échappent par milliers.

Vendredi 17 septembre. — Nous lisons en souriant, ma mère et moi, *Rosa et Gertrude* de Toppfer, frappés de la ténuité de l'intérêt.

A 5 heures, je rentre à cause de la pluie, espérant un peu trouver ma mère qui devait retourner chez elle, mais que j'avais priée de rester. Joie de la trouver.

Après dîner, je vais louer l'*Histoire de Henri VIII* et la fin des *Mémoires* de Fleury. Je les pose sur la table en y ajoutant les dernières *Causeries du lundi* de Sainte-Beuve, le *Discours sur les Révolutions du Globe* de Cuvier, *la Presse* et je demande à ma mère si elle croit qu'il y a du pain sur la planche en rassurante quantité. Je lui lis les *Mémoires* de Fleury.

Dimanche 19 septembre. — Passé une heure au cimetière Montparnasse, accoudé sur la balustrade qui entoure la tombe de Baudesson, véritable jardin. Une julienne blanche secouée par le vent s'élevait devant la tablette de marbre dont les inscriptions dorées reluisaient au soleil.

En quittant ce riche tombeau, j'ai fait quelques pas, cherchant la place où l'on a mis Dasnières. Sous un amas de ronces et de statuettes brisées, je suis parvenu à retrouver une croix pourrie, couverte de limaçons, où son nom mal orthographié se lisait à peine. Un ouvrier, qui a vu de loin mes efforts pour dégager cette croix, est accouru. Il l'a replantée, a enlevé ce fouillis de ronces, de plâtres cassés. « On verra toujours que vous êtes venu », disait-il.

J'avais le cœur serré. Certes, quand ce pauvre Dasnières me poussait le coude d'admiration en lisant *Jocelyn*, qui m'eût dit que j'aurais à remplir le triste devoir de reconnaître son cadavre et de retrouver sa tombe ! Mais qu'importe, après tout, quand on est mort aussi noblement, qu'une inscription banale en avertisse ou non le passant. La récompense n'est pas là, pas plus que dans le souvenir effacé de quelque ami.

J'ai suspendu une couronne à la croix et me suis enfui redisant les beaux vers de Victor Hugo :

« cueillant les roses blanches,
Consolant les tombeaux délaissés trop longtemps,
Je passe et je reviens ; je dérange les branches ;
Je fais du bruit dans l'herbe et les morts sont contents. »

Dimanche 26 septembre. — Vu jouer pour la

première fois et détestablement *les Enfants d'Édouard*.

Pendant l'entr'acte, renoué avec Jules Desmarets. Il m'a rappelé qu'il y a sept ans nous débitions ensemble ces mêmes vers, et pas plus mal que les comédiens français.

Ligier faisait rire son masque dans un coin du foyer, Ancelot maintenait le sien dans les lignes graves à quelque distance.

Vu jouer ensuite pour la seconde fois et avec plus de plaisir encore *le Bonhomme Jadis*. Je reviens transporté du talent de Provost.

Je me rappelais aussi avec plaisir les charmants costumes des enfants d'Édouard, surtout celui de Mlle Rébecca qui jouait l'aîné. Du reste les enfants, Mlles Rébecca et Savary, ont été mieux rendus que les autres rôles.

Je m'endors presque délicieusement.

Jeudi 30 septembre. — Je suis allé à Fontainebleau ; palais, parc et forêt m'ont fourni une véritable moisson de souvenirs. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour voir tout ce royal ensemble, depuis les splendides galeries barrées d'or et de soleil jusqu'à l'obscur trou creusé sous les rochers et les bruyères où nous avons fait fuir un pauvre diable de hérisson.

Ah ! quand du haut des plus grandes roches, on aperçoit dans tous les sens cette immense

fourrure de châtaigniers qui court jusqu'à Melun, qu'on a perdu son camarade et qu'on n'a pas un centime sur soi, comme on trouve à la nuit tombante la forêt majestueuse et redoutable, et qu'on a de plaisir à voir sur une pierre voisine la flèche peinte en rouge qui vous ramène vers la nature cultivée, vers le calme et paisible parterre de dahlias et de roses trémières dont le vieux palais de briques adoucit et rajeunit sa façade !

Samedi 2 octobre. — Matinée avec ma mère. Nous allons voir mon nouveau logement, rue Monsieur, 7, pavillon sur jardin, quatre vues différentes toutes remarquables. C'est un peu cher, mais c'est le palais du soleil.

Au sortir du ministère, nous rencontrons M. Villemain au coin du quai et de la rue du Bac. Nous le suivons quelque temps et le voyons entrer chez un boulanger, où il prend un de mes pains au lait de prédilection.

« Il faut toujours en avoir comme cela », a-t-il dit à la boulangère. Il est ensuite revenu sur le quai, un cahier bleu sous le bras, mangeant son gâteau, avec la démarche nonchalante qu'on lui connaît.

Il paraît qu'il n'y a pas qu'en littérature qu'il connaît les bons endroits, ai-je pensé en le voyant faire un si long crochet pour acheter un de ces petits pains qui, de fait, sont excellents.

J'étais très content de me rencontrer dans une affaire de goût avec un si excellent critique.

Nous avons continué notre route, causant de sa querelle avec Sainte-Beuve, et remarquant qu'il avait une redingote bronze presque neuve. Il allait probablement dîner en ville.

Dimanche 3 octobre. — Je prends le convoi de midi et demie pour Versailles. Malgré le ciel nuageux et le vent froid, j'ai fait la route sur un wagon, voulant jouir quand même des horizons et des paysages.

Jusqu'à Saint-Cloud, je n'avais à voir de nouveau que les jeux de lumière et d'ombre particuliers à ce jour-là ; la coupole du Panthéon s'illuminant et s'éteignant dix fois ; les monuments de Paris se mettant à jouer aux quatre coins, passant les uns derrière les autres ou se fuyant, se retournant sur trois de leurs faces pour le plus grand plaisir des yeux. Mais après la voûte de Saint-Cloud, quel spectacle que cette admirable ouverture de la vallée de Sèvres sur la grande cité, que ces jolis coteaux de Ville d'Avray aux maisons étagées, perdues dans la verdure !

Visité le musée jusqu'à quatre heures. Je n'ai donné attention qu'aux tableaux honorablement signés et j'ai consacré presque tout mon temps aux portraits historiques. Comparé les apparte-

ments à ceux de Fontainebleau, tâché de retenir leur plan et disposition. Vu l'œil de bœuf pour la première fois ; mon nouveau logement en a deux, très flatteur.

Lundi 11 octobre. — La lecture est un plaisir égoïste et noble à la fois, qui vous paralyse en apparence; qui, en réalité, accumule en vous des forces à renverser des montagnes ; la fréquentation exclusive des grands et généreux esprits de tous les siècles vous crée une existence toute d'âme, factice en ce qu'elle vous délivre des réalités douloureuses de la vie, vraie en ce qu'elle ne vous les cache pas, vous les montrant seulement comme des insectes sous une vitre et les livrant à votre étude désintéressée.

Lire en passe-temps, ce n'est pas lire ; mais lire toujours, partout, dans la rue, à table ; vivre, en un mot, quatre cents volumes par an, c'est être fou, soit, mais c'est être libre ; ce n'est pas être bon, je le reconnais, mais c'est s'apprêter, se fortifier à l'être ; c'est échanger les brisements du cœur contre les troubles terribles de l'intelligence, je ne dis pas, mais il vaut mieux les douleurs qui grandissent que celles qui écrasent ; de celles-là d'ailleurs on peut sortir.

Quand on entre dans la mer jusqu'aux genoux, on chancelle au milieu de la vague qui rejaillit écumeuse après avoir frappé le sable ; si l'on

fait quelques pas de plus, on se sent soutenu de partout et l'on voit le ciel tout entier se refléter dans la mer bleue.

Vendredi 15 octobre. — Sur les boulevards, arcs de triomphe ; entre les portes Saint-Denis et Saint-Martin, une couronne impériale surmontée d'une croix de six pieds de haut était posée à terre pour être enlevée dans les airs.

Vers dix heures, à l'entrée du passage des Panoramas, un crieur tenait rassemblé autour de lui un groupe moqueur avec ces mots : « Funérailles de la République et résurrection de l'Empire ! Voilà la grande convocation pour aller au-devant de l'empereur Napoléon III rentrant dans sa bonne ville de Paris ! »

Je rentre l'âme blessée, songeant au grand Empereur, au vrai Napoléon, et à Victor Hugo, dans sa petite maison de Jersey. Lamartine doit caresser ses lévriers de plus belle.

Samedi 16 octobre. — Rossignol est venu à dix heures et demie, m'apportant la notice sur Beaumarchais de Berger et les vers de Victor Hugo sur la Rentrée des Cendres que je l'avais prié de prendre dans *les Débats* du temps.

Pendant que je m'habille, croyant que quel-

ques pages trouvées sur ma table étaient de George Sand, il se met à les discuter en toute liberté, moi daubant de concert ; mais à la fin il s'est trouvé qu'elles étaient signées Boucher, 1847.

Nous sommes allés par le pont de la Concorde et les boulevards jusqu'au boulevard Beaumarchais, puis redescendus par les rues nous placer sur le boulevard Montmartre devant la maison Sallandrouze. Un immense tapis à l'écusson impérial au centre couvrait une partie de la façade, laissant voir pourtant la pierre fraîchement cimentée, souvenir du boulet du 2 Décembre. Il faisait très beau, une foule considérable.

La plupart des arcs de triomphe ou velums étaient mal peints ou fanés. Les inscriptions étaient curieuses ; au petit arc de la grille des Tuileries : « A Napoléon III empereur, sauveur de la civilisation moderne, protecteur des arts... » et sur les deux piliers, comme titres devant l'histoire : Constitution de 1852 ; Crédit foncier ; Conversion des rentes ; Continuation de la rue de Rivoli ; Chemins de fer. A l'entrée de la rue de la Chaussée d'Antin : A S. A. I. l'Administrations des fêtes dansantes de Sainte-Cécile. A l'Opéra-Comique, un velum grenat entièrement fané, soutenu par des cordes et quatre grosses colonnes parsemées d'abeilles ; deux figures vraiment grotesques de Napoléon et de Louis-Napoléon, peintes sur ces colonnes par les décora-

teurs. Plus rien jusqu'à la porte Saint-Denis, là des arcs de triomphe en toile simulant la pierre. Un passage latin des Géorgiques sur une banderole le long de l'Ambigu. Un arc de feuillage boulevard Beaumarchais. J'oubliais des couronnes impériales de carton soutenues par quatre chaînes de fleurs, de distance en distance. La plus belle décoration était encore celle de Dusautoy, le tailleur du Président.

Il y avait dans les intervalles de la garde nationale des députations des villages de la banlieue, bonnes figures de marguilliers : on distinguait toujours le curé, le maire, le bedeau et le facteur.

Le défilé a commencé vers deux heures. D'abord les vieux militaires de l'Empire, peu en uniformes, le reste en bourgeois, le tout mêlé de femmes et de jeunes gens ; après un intervalle une bannière suivie de maçons ; puis, en désordre, des députations de la banlieue ; enfin la cavalerie par régiments avant et après le Président. Celui-ci était à cheval, à quelques pas en avant de son état-major, la figure fatiguée et animée, saluant profondément à droite et à gauche et plongeant dans la foule un regard oblique, plein d'une surveillance inquiète.

Mon compagnon m'a poussé le bras, frappé de ce que ce regard contenait à la fois de trouble et d'hostilité. Pour moi, je m'étais rappelé celui que, de sa loge, il jeta un jour au parterre du Théâtre Français, et qui, si bien disposé que je

fusse alors, me surprit par son expression furtive et défiante.

En sortant du salon de lecture, revenu avec les illuminations rue Richelieu. Aucune dans le faubourg Saint-Germain.

Mardi 26 octobre. — Quel joli nid ma mère m'a trouvé ! Car c'est un nid, puisque des quatre côtés on domine la verdure.

Pour ne parler que du coin de la cheminée de certaine chambre bleue où j'écris en ce moment, je vois sur fond blanc nuageux les coteaux de Meudon d'une part et de l'autre le monument entier des Invalides avec le dôme, couvercle gigantesque de l'Empereur.

Si je passe dans la pièce voisine, grand salon gris à plafond voûté, je découvre, par delà les jardins, Saint-Sulpice, la Sorbonne, le Panthéon. C'est même à travers les jours de sa couronne de colonnes que se lève pour moi chaque matin le soleil rouge et flamboyant.

J'ai bien encore deux autres vues, mais c'est trop accorder à la vanité du propriétaire. J'ajoute pourtant que je suis l'unique locataire d'un hôtel à péristyle fort élégant et que l'on n'arrive à mon troisième qu'escorté par deux grands lévriers de la plus fine race.

Plus de caserne devant les yeux ! Plus de gendarmes jaunissant leurs buffleteries avec amour !

A leur place, des monuments, des collines, des arbres, du soleil dans les nuées et de blancs clairs de lune tout piquetés d'étoiles. Quelle délivrance !

Mercredi 3 novembre. — J'ai eu un redoublement de fièvre cette semaine, de cette fièvre que j'ai quand je lis quelque grande production. Le récent et déjà fameux ouvrage de Victor Hugo, *Napoléon le Petit*, m'a été enfin prêté.

Le rire et les pleurs, Tacite, Molière, Pascal, Beaumarchais, la méditation, l'histoire, la poésie, tout est dans ce livre, et dans le plus merveilleux pêle-mêle qui se puisse imaginer. Rien d'analogue dans aucune littérature, tous les genres confondus en un seul par cette plume incomparable ; une œuvre unique comme l'occasion, comme l'homme qui l'a produite. On a dit qu'avec lui, il fallait toujours « s'attendre à de l'inattendu », et pourtant, toutes les prévisions sont encore dépassées.

Tout le monde a vu, au Louvre, cette immense galerie, chaos des chefs-d'œuvre de toutes les nations, où la variété des sujets le dispute à la diversité des pinceaux, mais où la foi et le génie resplendissent avec la lumière sur toutes les toiles ; eh bien ! quand on en est sorti la tête fatiguée d'admiration, la mémoire épuisée du continuel effort fait pour retenir le tableau glissant

derrière le tableau, on a éprouvé quelque chose de l'impression qui suit une première lecture de ces cinq cents pages. Mais de même qu'on rentre dans la galerie, mon âme est rentrée dans le livre et, après une ardente et complète investigation, elle en est sortie pieuse, attendrie, vengée.

Mardi 9 novembre. — Mme Pramm cesse aujourd'hui de faire mon ménage.

« Qui me contera maintenant de petites histoires ? Qui me dira de jolis vers ? » Sa petite figure flamande témoignait de l'émotion en disant cela.

Mercredi 10 novembre. — Matinée avec ma mère. Elle retourne à Bicêtre.

Triste comme un dernier jour de vacances.

Lundi 15 novembre. — A la Guerre, M. Boisse m'apprend que *le Moniteur* publie les protestations de Londres, de Frohsdorff, de Jersey contre Napoléon III.

Inquiet pour Victor Hugo, je vais à côté du Théâtre Français chercher *le Moniteur*, mais j'oublie mon porte-monnaie. J'ai beau retrouver

deux sous, je reviens bredouille faute d'un sou que me refuse un marchand de vins témoin de ma mésaventure. Je repasse les ponts avec l'agacement de ce refus et quatre heures de préoccupation en perspective. Un de mes collègues est presque scandalisé quand, en sortant, je lui conte mon aventure avec le marchand de vins. Que voulez-vous ? Cet homme m'a fait observer qu'il ne me connaissait pas.

Jeudi 25 novembre. — Examiné au clair de lune les travaux de percement de la rue de Rivoli entre les rues Saint-Denis et Saint-Martin. La tour Saint-Jacques-la-Boucherie se trouve en ligne. Place du Châtelet, la momie. Long examen de cette boîte d'où s'est envolée l'âme d'un Égyptien contemporain de l'obélisque.

Depuis un mois et surtout pendant les jours qui ont précédé l'élection, toutes les rues de Paris ont retenti à tue-tête de ces mots : « Voici la lettre de Béranger au Prince-président qui vient de paraître ! » en sorte qu'il y a aujourd'hui cent mille personnes qui croient que Béranger a tourné. J'ai acheté cette prétendue lettre, c'est celle que le poète écrivit en 1842 en réponse à la dédicace que lui fit Louis-Napoléon de sa brochure sur les sucres.

J'ajouterai que les crieurs remplissaient de ce mensonge les rues mêmes où des affiches me-

nacent de mille francs d'amende les propagateurs de fausses nouvelles, s'ils sont de bonne foi, et de deux mois de prison en plus s'ils sont de mauvaise foi.

On a averti les électeurs qu'on leur enverrait leurs cartes à domicile ; le résultat de cette politesse, c'est que quatre-vingt mille individus inscrits la dernière fois ont été écartés celle-ci dans le seul département de la Seine. Tout peut se réduire en trois mots : le mensonge règne et personne ne peut parler. Dieu nous garde des représailles !

Mardi 30 novembre. — Nuit sans sommeil à réfléchir sur l'utilité de la douleur. Fluxion qui me défigure.

Jeudi 2 décembre. — La nuit a encore été longue.

Journée dans mon fauteuil, coiffé comme les Arabes d'un châle de laine blanche.

Rossignol vient passer une heure, croyant me trouver dispos pour aller voir entrer le nouvel empereur à Paris. Il m'apprend que Saint-Arnaud, Magnan, Castellane, sont maréchaux.

Comme il sort, les mêmes coups de canon que ce matin se font entendre. Il ne manque à tout cela que le sérieux.

Vendredi 3 décembre. — Mon visage retrouve son profil.

J'apprends que les curieux Parisiens, ennuyés de la pluie, ne se sont pas même dérangés hier pour voir passer un empire.

Mardi 7 décembre. — En rentrant chez moi, trouvé la table mise et la lampe allumée.

Je suis déshabitué de ces plaisirs de famille et d'intérieur.

Mercredi 8 décembre. — *La Case de l'oncle Tom* est un furieux coup de hache donné dans le tronc pourri et toujours debout de l'esclavage. Nous en avons déjà huit traductions dont les deux moins imparfaites ont été données par *la Presse* et *le Siècle* .

C'est par cent milliers d'exemplaires que ce livre jaillit des presses des deux mondes, preuve nouvelle de la puissance des lettres et du droit qu'elles ont d'occuper les plus longues heures de notre vie, preuve aussi de l'étonnante force vitale des institutions les plus évidemment odieuses et gangrenées, de la résistance furieuse que la stupide raison d'État, pareille au cosaque blessé de la *Bataille d'Eylau*, oppose aux efforts généreux du progrès.

Lundi 13 décembre. — On ne trouve plus de *Lundis* au *Constitutionnel*, c'est au *Moniteur* qu'il faut maintenant les aller chercher. « L'oncle Beuve », comme dit le *Charivari*, a changé de maître, mais il est toujours sage et moraliste.

Le fait est que ce pauvre Sainte-Beuve a une vertu qui tourne à l'aigre — le mot est de Balzac —. Son dépit de n'avoir pas de courage est visible ; le « Monsieur, je crois à la justice » de Villemain l'a singulièrement froissé.

Poète gracieux, délicat, un peu maladif et d'une humilité trop prosternée dans sa jeunesse, comme on devait s'y attendre d'un efféminé, il est devenu critique fin, subtil, menu, plein de bonheurs d'expression et d'expérience littéraire, mais selon l'occasion, les besoins de la thèse, prenant le côté de l'auteur qui permet de le mettre sur piédestal ou de le fouler aux pieds et prétendant, avec moins de goût que Boileau, régir le Parnasse, parce qu'il a mêlé une morale de satisfait à des études passablement scabreuses sur le cœur des femmes historiques. Je ne manque pas une de ses causeries parce qu'il y a toujours à y apprendre, mais je ne m'y laisse pas prendre.

Il a pour secrétaire un jeune poète, Octave Lacroix, qui lui prépare son travail, en sorte que « l'oncle Beuve » n'a plus qu'à dégrossir et à mettre beaucoup de sentences avec un peu de vermillon.

Il court bien d'autres cancans littéraires sur cet adorateur volage de tant de grands noms et

de tant de jolies personnes, qu'il faut bien se garder, du reste, de confondre avec les plumes vendues et sans pudeur. Je n'oublie pas, s'il les a oubliés, son *Joseph Delorme*, ses *Consolations*, son livre *Volupté* et tant de portraits, aperçus rapides, charmants, spirituels et profonds par-ci par-là.

Dimanche 19 décembre. — Nous nous promenons le long de la nouvelle rue de Rivoli qui présente le singulier aspect d'une grande route au milieu de Paris. Place de l'Hôtel-de-Ville méconnaissable; Notre-Dame juste en face.

Derrière l'hôtel, la nouvelle caserne. Chaque monument se flanque à présent d'une caserne comme autrefois d'une sentinelle. Nous retournons à la Féodalité.

Samedi 25 décembre, Noël. — Longue contemplation du point de vue qu'offre le quai, puis le pont des Arts.

A quatre heures et demie, l'air était doré : le Louvre immense et brodé à gauche ; à droite et en face la large ouverture de la Seine avec la statue d'Henri IV si admirablement placée, les maisons de la rive droite jaunies par le couchant avec des étoiles d'or par-ci par-là, étincelant à

leur façade; la rive gauche et la cité bleue et noire, des vapeurs rousses au-dessus de l'Institut, des nuages à pluie sur Notre-Dame.

Un instant après, j'étais encadré par le Louvre lui-même; j'aime cette place le soir. La vasque brisée de la fontaine mort-née attend qu'on l'enlève.

J'ai gagné le restaurant en songeant à Victor Hugo; j'ai lu son *Rhin* à table. J'achevais l'épisode de la tête d'âne dégorgeant de l'eau sale quand le vieux Commandant m'a demandé avec bienveillance ce que je lisais.

« Ah! Victor Hugo! Ses voyages? C'est comme ses essais de poésie: le temps en a fait justice. »

J'avais envie de lui faire lire la tête d'âne; mais je me suis rappelé que l'autre jour il demandait à la dame du restaurant: « Qui est donc ce jeune homme qui ne mange que des livres et qui ne boit que de l'eau? »

INDEX DES NOMS

A

B

C

D

E

F

G

H

J

K

L

M

N

O

P

R

S

T

V

W

Y

Z

TABLE

23-2-07. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie,

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine, 57.